COSTAL L'INDIEN

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.

COSTAL L'INDIEN

OU

LE DRAGON DE LA REINE

SCÈNES

DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DU MEXIQUE

PAR

GABRIEL FERRY

(LOUIS DE BELLEMARE)

QUATRIÈME ÉDITION

Avec une Préface de Mme GEORGES SAND

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

GABRIEL FERRY

SA VIE ET SES ŒUVRES

Gabriel Ferry naquit à Grenoble en 1809 ; son père, le baron Ferry de Bellemare, était engagé dans des affaires commerciales avec le nouveau monde ; après avoir achevé d'excellentes études au collège de Versailles, Gabriel Ferry fut envoyé à Mexico dans la maison de commerce de son père.

Mais le jeune homme fut bientôt emporté par l'ardeur de connaître et de posséder en artiste ce monde si bizarre, si pittoresque et si révoltant, cette civilisation qu'il a lui-même qualifiée de *douteuse*, et dont il a décrit les drames burlesques ou terribles avec tant de verve, de couleur et d'exactitude.

Il voulut parcourir cette vaste contrée tout entière et pénétrer même dans l'immense désert qui la sépare des États-Unis. Une affaire importante que

son père avait nouée avec la Californie, alors presque entièrement sauvage, lui permit de traverser la Sonora; de voir ensuite en passant les quelques huttes qui devaient être, vingt ans plus tard, de la ville San-Francisco; de pénétrer dans le désert, de revenir sur ses pas à travers les dangers de tout genre de ces routes mal *hantées;* d'explorer une partie du littoral, enfin de consacrer quatorze mois à une promenade à cheval de quatorze cents lieues!

Acteur ou témoin oculaire de toutes les aventures qu'il a racontées, plus tard il se piquait de n'avoir presque rien inventé et de devoir plus à la fidélité de sa mémoire qu'à la fécondité de son imagination. Cette double faculté était en lui pourtant, et ses riches observations se rattachent généralement au fil conducteur d'une fiction ingénieuse. Il écrit bien, il est sobre, rapide et coloré. Il a de l'*humour*, il voit vite et comprend tout. Observateur exact, il ne doit pas être considéré seulement comme un artiste; ses récits ont une sérieuse valeur; l'histoire des mœurs peut en faire largement son profit. Conteur attachant, voyageur véridique, la popularité ne lui a pas fait défaut, et c'est justice.

Plus tard, Gabriel Ferry vit l'Espagne.

Il n'écrivit que durant les cinq dernières années de sa vie. Son début fut très-remarqué et très-apprécié dans la *Revue des Deux Mondes*[1]. Il ne son-

1. En 1846, MM. Molé, Guizot, Cuvillier-Fleury, Mignet et autres

geait pas encore à faire des romans, il esquissa d'une main ferme les événements et les personnalités historiques qui l'avaient frappé et qu'il avait été à même de bien étudier. Il écrivit les *Scènes de la vie sauvage au Mexique;* celles de la vie sociale, et celles de la vie militaire. Ses souvenirs prirent alors la forme du roman. Le *Coureur des bois* [1], son œuvre capitale, *Costal l'Indien*, les *Squatters*, etc., eurent un grand retentissement, et captivèrent toutes les classes de lecteurs.

Le roman de mœurs contemporaines, le roman historique le tentèrent aussi : *Pancrède de Château-brun*, sa *Chasse aux Cosaques* [2], témoignèrent de la souplesse de son talent.

Il n'écrivait pourtant qu'à ses moments perdus, car il était homme d'action avant tout, et son esprit aventureux et intrépide rêvait toujours les expéditions lointaines. Il avait acheté une charge de courtier d'assurances maritimes, dont il se démit pour devenir directeur d'une compagnie créée dans le

illustres collaborateurs de ce recueil, furent les premiers à reconnaître et à vanter l'originalité de ces récits.

1. Le *Coureur des bois*, qui, — disait Léon Gozlan — donne à son auteur la première place à côté de Cooper — a eu une douzaine d'éditions, et a été traduit en allemand, en espagnol, en danois, et plusieurs fois en anglais.

2. Publié dans la *Patrie* en 1853, au moment de la guerre d'Orient, ce roman eut un succès de plus : l'actualité. A ce propos, disons que le roman qui suivit la *Chasse aux Cosaques*, et eut un succès égal, fut celui des *Boucaniers*, par Paul Duplessis, qui était neveu de Gabriel Ferry.

même but. En 1851, le gouvernement français lui confia la mission d'aller recevoir à San-Francisco les nombreux émigrants que la fièvre de l'or entassait sans prévoyance et sans ressources sur les rivages californiens. C'était une mission honorable, délicate, presque héroïque. Les difficultés et les périls qu'elle comportait stimulèrent le généreux explorateur.

Il partit, hélas! pour ne plus jamais aborder !

Avant de s'embarquer, il écrivait à son jeune fils la touchante lettre que voici :

Southampton, le 1er janvier 1852.

« Je t'ai promis hier de t'écrire, mon enfant chéri, et je tiens ma parole en essayant de le faire le plus lisiblement possible.

« Qu'as-tu pensé, mon cher enfant, quand tu as vu que ton papa était parti sans te dire qu'il n'allait plus revenir?

« C'est la première fois que je t'ai trompé, pauvre cher petit, et ce sera la dernière, car, si je l'ai fait, c'était pour te ménager.

« Songe à ce que j'ai dû souffrir les derniers jours quand je voyais chacun de ces jours s'écouler et que je me disais : je n'ai plus que cinq jours, plus que quatre jours, plus que trois, et enfin quand je me suis dit lundi : ceci est le dernier jour et je vais em-

brasser mes pauvres enfants pour la dernière fois de bien longtemps.

« J'ai gardé cet affreux crève-cœur pour moi seul et je n'ai pas voulu vous le faire partager.

« Je te dirai que je suis parti sans M. B. qui n'a dû partir que mercredi. J'étais seul dans mon wagon et c'est seul que j'ai traversé 70 lieues de glaces et de neige, et l'aspect de cette nature lugubre joint à ma solitude n'était pas fait pour dissiper ma mélancolie.

« Je n'ai pu manger de toute la journée, quand je me suis trouvé seul, loin de vous, après avoir traversé la mer lesoir même.

« Comme j'étais triste, bon Dieu ! je n'ai pu qu'à peine prendre une tasse de thé avec du pain et du beurre.

« J'ai passé la nuit à Douvres en Angleterre, et le matin à six heures je suis parti pour Londres où je n'ai pu rester que dix minutes, puis à deux heures je suis arrivé ici.

« J'écris à ta mère pour que le 10 elle porte ses lettres chez M. Marzion. Il y en aura une de toi, cher enfant, j'y compte bien, et ne va pas faire le paresseux.

« Te voilà donc, cher petit, par l'absence de ton père, le chef de ta famille en qualité d'aîné, ne donne à ta maman que des sujets de satisfaction, et en faisant ton bonheur tu feras le sien propre ; Dieu veut ainsi que du bien naisse toujours le bien et que

celui qui rend les autres heureux l'est aussi par cela même.....

« .....Adieu, mon enfant chéri, je t'embrasse avec une tendresse infinie.

« Ton père, G. F. »

Le 2 janvier 1852, il prenait passage à bord de l'*Amazone*, magnifique paquebot de la compagnie anglaise.

Quarante-huit heures après, on venait à peine de perdre de vue les côtes d'Angleterre que l'incendie envahissait le navire. Deux chaloupes où l'on se précipita pêle-mêle furent submergées ; une troisième ne contint plus que vingt passagers, mais Gabriel Ferry n'y était pas !

Il avait prévu et constaté le sort des deux premières embarcations, il ne s'était point hâté de profiter de la dernière chance de salut, et quand cette barque fut pleine, il répondit à ceux qui le pressaient d'y prendre place :

« *Mourir pour mourir, j'aime autant rester ici !* »

Il prit ce parti avec une tranquillité extraordinaire, peut-être avec le sentiment secret d'un héroïque dévouement. On le lui a attribué. Sa fermeté d'âme durant les angoisses du drame de l'incendie a autorisé ses compagnons à le penser et à le dire, car cette terrible et noble mort est déjà passée à l'état de légende.

La chaloupe qui portait les derniers débris de l'équipage et qui errait au hasard dans les ténèbres sur une mer houleuse, entendit vers cinq heures du matin une explosion formidable. C'était l'*Amazone* qui sautait avec le reste de ses passagers !.....

Gabriel Ferry, plus égoïste ou moins stoïque, eût pu être sauvé, car la barque fut rencontrée, et les passagers recueillis, au bout de quelques heures, par une galiote hollandaise.

Georges Sand.

COSTAL L'INDIEN

INTRODUCTION

LE MUSICIEN DE LA SIERRA-MADRE.

Dans une de ces antiques galeries de manoir féodal, sur ces murs noircis par le temps, que couvre une longue suite de portraits historiques, on voit, au déclin du jour, les ombres du soir effacer graduellement les traits des héros du temps passé, immobiles sur leur toile. Ne serait-on pas ravi de voir, au même moment, surgir du fond de chaque cadre et s'agiter les figures moins solennelles, mais plus vraies peut-être, des personnages subalternes qui ont été les instruments de la gloire de chacun de ces héros, qui ont vécu, agi, conversé avec eux! Ce serait la chronique placée en regard de l'histoire et lui prêtant tout l'attrait de ses révélations.

J'ai dit comment j'avais rencontré, dans les plaines de Calderon, le capitaine don Ruperto Castaños[1]. J'ai reproduit le récit de cette sanglante journée de la guerre de l'indépendance mexicaine, fait par l'ancien *guerillero* sur ce même champ de bataille où il avait combattu tout un long jour. Grâce à ses souvenirs,

1. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 15 octobre 1850.

l'histoire se dépouillait de son manteau d'austérité pour s'égayer du charme de la tradition. Le cadre historique s'élargissait sans s'altérer, et cette tradition, ornée par la bouche d'un témoin oculaire de tout l'attrait qu'aurait pu avoir la fiction, évoquait, à côté des principaux personnages, des figures contemporaines qui animaient et remplissaient les vides de la toile.

C'étaient ces évocations familières que je voulais continuer, sans savoir si le hasard qui m'avait si bien servi déjà continuerait à me favoriser encore. J'étais bien résolu toutefois à les solliciter, à les provoquer sans relâche.

Le récit de notre voyage (que je reprends à notre couchée dans la *venta de la Sierra-Madre*, entre les villes de Tepic et de Guadalajara) fera voir jusqu'à quel point mes provocations furent couronnées de succès[1].

Le capitaine don Ruperto dormait encore d'un profond sommeil, dans l'un des angles de la chambre que nous occupions ensemble, quand je me levai de grand matin. Je convertis sans bruit mon matelas en un manteau, c'est-à-dire que je m'enveloppai de mon *zarape*[2], qui m'avait servi de lit, et je sortis sans éveiller mon compagnon de route.

Les voyageurs et les maîtres de la venta, au dedans, les muletiers et les domestiques, au dehors, reposaient tous à cette heure matinale. Le silence était partout, silence imposant et solennel, au milieu du solennel et imposant tableau de la Sierra-Madre.

Je traversai le plateau où la venta était bâtie. La lune ne laissait tomber qu'un brouillard lumineux au fond de la gorge profonde formée par deux chaînes de montagnes gigantesques qui courent parallèlement, et sur le sommet de l'une desquelles je me trouvais.

Cette pâle clarté permettait à peine de distinguer

1. *Revue des Deux-Mondes*, livraison du 1er janvier 1851.
2. Couverture de laine.

quelques cabanes éparses sous de grands arbres qui semblaient humbles comme des touffes de bruyères. En revanche, des pitons les plus élevés de la sierra, les uns aigus, les autres arrondis, les clartés lunaires jaillissaient en éclairs pareils à ceux que renvoie le fer d'une lance ou un casque d'acier poli. Puis, d'un autre côté, ces lueurs éclairaient une immense étendue de pays sur laquelle les ramifications des montagnes qui couvrent partout le Mexique n'apparaissaient que semblables à des lianes entrelacées sur le sol.

Il n'y avait d'éveillé autour de moi que les voix des montagnes, qui ne dorment jamais, auxquelles se mêlaient celles des cascades et des cours d'eau. Au milieu du silence de la nuit, des courants perpétuels pareils au soufflet d'un orgue toujours en mouvement, semblaient établir entre les pics les plus élevés et les gouffres les plus profonds d'éternels et mystérieux dialogues.

Je prêtais l'oreille tour à tour aux voix des vallées et des montagnes, lorsque tout à coup il me parut que ces rumeurs devenaient moins vagues et que des sons humains s'y mêlaient, comme si, du fond des ravins, les notes encore lointaines d'une trompe de chasse se fussent élevées jusqu'au sommet de la sierra. Je crus être le jouet de quelque illusion; car ces notes étaient si dures, si rauques, malgré leur éloignement, que je ne savais de quel instrument faussé ou bizarre elles pouvaient s'échapper. Le silence ne tarda pas à succéder à ces sons étranges, auxquels l'heure et le lieu prêtaient un caractère lugubre et presque surnaturel.

Si la Sierra-Madre eût possédé quelque légende de *chasseur noir*, j'aurais cru avoir entendu le bruit de son cor ; mais il fallait attribuer une moins fantastique origine à cette singulière musique. Après plusieurs minutes d'un calme profond, la même mélodie bizarre se fit de nouveau et plus distinctement entendre, car elle était déjà plus proche; elle avait quelque analogie avec les cor-

nets des vachers de la Suisse; cependant l'instrumentiste était encore invisible, si toutefois ce n'était pas une des voix des montagnes, inconnue jusqu'ici à mon oreille.

Je m'avançai jusqu'aux limites extrêmes du plateau, à l'endroit même où, la veille, le capitaine Castaños m'avait fait le terrible et singulier récit de sa rencontre avec le colonel Garduño; mais je ne vis au fond du gouffre que les reflets de la lune qui en argentaient les douves escarpées. C'était cependant bien de cette direction que s'étaient élevés ces sons à la fois si mélancoliques et si puissants; un examen attentif me fit enfin distinguer comme une ombre humaine qui se détachait sur une mer de lumière blanche, puis l'ombre disparut sous la saillie d'un rocher, non sans qu'une fois encore la même cadence funèbre se fût élevée des profondeurs de l'abîme jusqu'à moi.

Je n'eus plus dès lors qu'à me résigner à attendre quelques instants pour voir surgir à son tour sur le plateau le nocturne musicien lui-même. Un quart d'heure se passa; puis, grâce au détour du sentier qui serpentait sur les flancs du précipice, un homme apparut tout à coup, presque à mes côtés, dans un endroit diamétralement opposé à celui sur lequel j'avais les yeux fixés.

Le costume du voyageur me révéla sa condition de prime abord : c'était un Indien, quoique ses vêtements et la hauteur de sa stature lui donnassent un aspect tout différent des Indiens que j'avais vus jusqu'alors. La fierté de sa démarche, l'expression de ses traits, ses membres athlétiques, son accoutrement bizarre, rien, en un mot, ne rappelait chez lui le caractère abâtardi des anciens maîtres du Mexique. Par le même motif, je ne savais reconnaître à quelle caste indienne il appartenait. Il s'était arrêté un instant pour reprendre haleine, après la rude montée qu'il venait de franchir si lestement, et je pus, à la clarté de la lune, distinguer aussi qu'il portait en sautoir l'instrument que je venais d'entendre : c'était

une conque marine, longue, mince et recourbée, dont la nacre étincelait sur sa poitrine.

Au total, en dépit de sa remarquable physionomie, ce personnage, qui avait si étrangement signalé sa présence, me fit éprouver une espèce de désappointement ; je me l'étais figuré tout autre, je ne sais pourquoi, ou, pour mieux dire, mon imagination avait été trop vite en besogne, excitée par la scène solennelle qui m'entourait. Je ne voulus pas cependant laisser passer cet Indien sans échanger quelques mots avec lui.

« Un bon temps pour voyager, mon maître, lui dis-je, afin d'entrer en conversation.

— Surtout pour un homme dont l'âge engourdit déjà les jarrets, » reprit l'Indien.

J'avais cru voir flotter sur ses épaules une épaisse chevelure noire, et je le regardai de nouveau avec plus d'attention ; je ne m'étais point trompé. Ses cheveux avaient bien le reflet bleuâtre particulier à la nuance de l'ébène la plus foncée. Ses traits bronzés étaient anguleux, sa peau paraissait fortement collée à son visage ; mais il n'y avait pas de trace de ces rides profondes que creusent d'ordinaire les années sur la figure humaine. L'Indien s'aperçut sans doute de mon étonnement, car il ajouta, pendant que je le considérais :

« Il y a des corbeaux qui ont vu cent renouvellements de saisons, et dont cependant aucune plume n'a blanchi.

— Quel âge avez-vous donc ? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, seigneur cavalier ; j'ai voulu, depuis que j'ai été en état de distinguer la saison sèche de la saison des pluies, compter combien j'en avais vu des unes et des autres, et je me suis brouillé dans mon compte. Depuis que j'ai vu la cinquantième.... pour des raisons très-particulières.... je n'y attachais plus d'importance, et il y a longtemps que je ne m'en occupe plus. Que me fait, à moi, le cours des ans ? Un corbeau

est venu croasser sur le toit de la cabane de mon père, à l'instant où je suis né, à l'instant même où un parent dessinait sur le sol de la hutte la figure d'un de ces oiseaux ; je dois donc vivre aussi longtemps que le corbeau qui est venu se percher sur le toit paternel ; dès lors, à quoi bon compter ce qui doit être innombrable ?

— Ainsi vous croyez votre existence attachée à celle du corbeau perché sur le toit de votre hutte pendant que vous naissiez ?

— C'est la croyance des Zapotèques[1], mes pères, et c'est aussi la mienne, » répondit gravement l'Indien.

Je n'avais que faire de combattre les superstitions du Zapotèque, et je me bornai à lui demander si c'était pour charmer les ennuis de la route qu'il portait sa trompe marine avec lui, ou s'il s'y rattachait quelque autre croyance de ses pères.

L'Indien hésita un moment.

« C'est un souvenir du pays, répliqua-t-il après un court silence. Quand j'entends les échos de la sierra répéter les sons de ma conque, je me figure être toujours dans les montagnes de Tehuantepec, à l'époque où je chassais le tigre, par suite de ma profession de *tigrero;* ou bien encore je crois entendre les signaux d'appel qui réunissaient les plongeurs du golfe, quand j'étais *buzo*[2] de mon métier : car j'ai fait la chasse aux tigres de mer qui gardent les bancs de perles sous les eaux, comme à ceux de terre qui ravagent nos troupeaux dans les savanes. Mais le temps s'écoule, seigneur cavalier, et je dois être à l'*hacienda de Portezuelo* à midi. Que Dieu vous protége ! »

Les membres à moitié nus de l'Indien fumaient encore comme ceux d'un cheval de course. Sans donner le temps de se dissiper aux légers tourbillons de vapeur

1. L'une des anciennes tribus indiennes du Mexique.

2. Plongeur, pêcheur de perles.

que la fraîcheur de la nuit condensait autour de lui, le Zapotèque reprit le pas gymnastique particulier à toutes les races indiennes, et je le vis bientôt descendre par le sentier opposé, à l'autre extrémité du plateau. Quelques minutes après, j'entendis, au milieu du silence de la nuit, déjà moins profond, les notes rauques et vibrantes de la conque marine du voyageur indien.

« Quel est cet infernal tapage? » s'écria le capitaine don Ruperto en sortant de sa chambre.

Je racontai au capitaine la rencontre que je venais de faire d'un Indien zapotèque, ainsi que ses singulières réponses au sujet de ses croyances.

« Cela ne m'étonne pas, reprit Castaños; ces Indiens de Tehuantepec n'ont des curés dans leurs villages que pour la forme; c'est pour ces bons pères une sinécure complète, car les Zapotèques sont plus idolâtres que chrétiens, et plus adonnés qu'aucune autre race indienne aux pratiques superstitieuses de leurs ancêtres. Ce voyageur fait allusion à un usage en vigueur dans son pays : lorsqu'une Indienne est en mal d'enfant, le père et ses amis, rassemblés dans la hutte, dessinent sur le sol, puis effacent tour à tour de grossières figures d'animaux; celle qui subsiste à l'instant de la naissance de l'enfant est ce qu'ils appellent sa *tona*. Ils pensent que la vie du nouveau-né est attachée à celle de l'animal en question, et qu'il doit mourir en même temps que lui, et l'enfant, en grandissant, cherche sa *tona*, la soigne, s'y attache et la respecte comme un *fétiche*.

— Je présume, dis-je au capitaine, que les Zapotèques ont alors le soin de ne dessiner que des animaux remarquables par leur longévité, sans quoi... »

L'honnête capitaine ne répondit, et pour cause, à mon objection qu'en m'assurant que, du reste, ces Indiens étaient braves, qu'ils se pliaient facilement à la discipline et faisaient en résumé d'excellents soldats; ce dont je fus forcé de me contenter.

La plate-forme de la sierra, si tranquille jusqu'à ce moment, commençait à se remplir de bruit. Les divers voyageurs hébergés dans la venta s'apprêtaient à partir, car déjà l'aube teignait l'horizon d'une clarté d'un jaune pâle. Les Indiens secouaient leur sommeil et ceignaient leurs reins pour la marche ; les muletiers tiraient leurs mules des écuries, les domestiques sellaient les chevaux hennissants, les corbeaux voltigeaient en croassant dans le brouillard matinal, et le son des clochettes des bêtes de somme se mêlait aux aboiements des chiens qui se répondaient des deux cimes parallèles de la sierra. C'était, en un mot, une de ces joyeuses scènes de voyage dont le souvenir me sera toujours cher.

Chacun allait s'acheminer vers sa destination, et bientôt, en effet, toutes ces ombres indécises, qu'un instant après le soleil devait éclairer, s'éparpillèrent de tous côtés, les unes dans une direction, les autres dans une autre, et la plate-forme de la sierra ne tarda pas à n'être plus animée que par la présence du *ventero,* qui balayait ses chambres pour de nouveaux voyageurs.

Nous partîmes à notre tour. J'avais quelque tristesse dans le cœur, je l'avoue : cette image en petit du voyage de la vie, où l'on change à chaque instant d'hôtellerie, où l'on quitte le certain pour courir après l'inconnu, entrait pour beaucoup dans l'impression chagrine que j'éprouvais.

Pour chasser au loin ces idées mélancoliques, je n'avais rien de mieux à faire que de mettre à contribution les souvenirs de mon compagnon de voyage. Parmi les plus glorieux champions de l'indépendance mexicaine, il en était un sur lequel je manquais de renseignements précis et surtout intimes : c'était le général Morelos, qui, plus qu'aucun autre, avait presque toujours porté victorieusement le drapeau de cette indépendance.

« Pouvez-vous me donner quelques détails sur le général Morelos? demandai-je tout à coup au capitaine.

— C'était un grand capitaine que Morelos, répondit l'ancien guerillero, qui me précédait dans le sentier escarpé de la montagne avec une aisance que j'admirais ; dans le cours seulement de l'année 1811, il a livré aux Espagnols vingt-six batailles ; il en a gagné complétement vingt-deux, et il a fait d'honorables retraites dans les quatre autres ; il a fait.... »

Le capitaine aurait peut-être continué longtemps si je ne l'eusse interrompu.

« Je sais tout cela, lui dis-je, mon cher capitaine.

— Eh bien, alors ?

— Vous me faites de l'histoire, et je veux de la chronique ; c'est-à-dire que je désire apprendre de Morelos ce que les historiens ne disent pas, ou du moins ne font qu'indiquer.

— Je vous comprends ; faites-moi donc le plaisir d'écouter. »

Don Ruperto contint son cheval pour que le mien pût facilement le suivre, et reprit :

« C'était après la prise de Guanajuato, au moment où l'armée des insurgés, au nombre de plus de soixante mille hommes, se répandait, sous les ordres d'Hidalgo, alors au faîte de sa puissance, comme un torrent que rien ne pouvait arrêter. Nous devions aller passer la nuit à Valladolid, et pendant que l'armée tout entière suivait sa route, les chefs et leur état-major, dont nous faisions partie, Albino et moi, recevaient l'hospitalité d'un moment chez un particulier du petit village de San-Miguel-Charo, à quatre lieues de Valladolid. Nous dînions fort joyeusement, comme on dîne en pays conquis, et dans une salle fort basse. Hidalgo et Allende étaient assis à une petite table à part et s'entretenaient tout en mangeant un morceau. Désirez-vous savoir ce qu'ils mangeaient.

— Je m'en doute : des *tortillas* [1] de maïs et des haricots rouges au piment.

1. Galettes.

— Pendant ce temps, un personnage à l'allure timide, et comme effrayé de se voir en si nombreuse et si bonne compagnie, entra dans la salle et s'approcha des deux généraux. Ce personnage était de stature moyenne, mais robuste. Son teint était pâle et brun ; une chevelure épaisse et rude couvrait son front, et de larges favoris venaient rejoindre sa bouche ; son nez était camard, sa lèvre supérieure assez épaisse, et la seule chose qui rehaussât son visage était deux yeux noirs et fort vifs, sous des sourcils froncés qui ne formaient qu'une seule ligne.

« Cet homme s'approcha d'Hidalgo et d'Allende d'un pas timide et quelque peu gauche. A son aspect, Hidalgo laissa échapper un geste de contrariété, et bien qu'il fût évident qu'il le reconnaissait, il lui demanda brusquement ce qu'il désirait. Le nouveau venu balbutia, bégaya quelques paroles, et finit par dire qu'il désirait la place de chapelain de l'armée insurgée. « Je ferai mieux pour vous, » dit le généralissime, répondant sans les avoir écoutées à quelques observations hasardées par le solliciteur.

« Le but manifeste d'Hidalgo était de l'envoyer bien loin de lui. Il demanda une feuille de papier qu'on ne lui procura pas sans peine, et après y avoir écrit quelques lignes, il la remit au nouveau venu en lui disant d'une voix qui retentit dans toute la salle : « Voici votre brevet « de colonel et la mission d'aller révolutionner les « provinces du Sud, en commençant par prendre Acapulco. »

« Les provinces du Sud étaient les plus fidèles à la couronne d'Espagne. Acapulco était une des plus fortes places de la vice-royauté ; aussi, à ces paroles, un rire moqueur, bien que dissimulé par respect pour le vénérable Hidalgo, parcourut la salle, tandis que le nouveau colonel pâlit, non pas de colère, mais d'une joie orgueilleuse, et sortit en gardant le silence que causent toujours les grandes émotions et les résolutions héroïques.

« Le prêtre obscur allait tout simplement se mettre en devoir de remplir sa mission.

« Ai-je besoin de vous dire, poursuivit Castaños, qui était cet homme simple et modeste dont le doute et l'ironie accueillirent le début? C'était le curé du petit village de Nécupétaro y Caracuaro, l'illustre Morelos. Est-ce de la chronique, ceci?

— Assurément, et j'en attends la fin.

— Je n'ai plus revu Morelos, et je ne pourrais à présent que retomber dans le domaine de l'histoire. Mais si mon ami don Cornelio Lantejas est encore à Tépic, il pourra vous compléter la chronique de Morelos, qu'il a fidèlement servi jusqu'à la mort de ce grand homme. »

Au moment où le capitaine venait de m'ouvrir cette perspective, en m'assurant que je pourrais entendre le récit d'un des compagnons du plus remarquable des chefs de l'indépendance, nous arrivions au fond de l'immense ravin dont nous allions avoir à gravir le bord opposé. Il y avait là un petit village[1] enseveli entre les deux chaînes de la cordillère. Le disque du soleil apparut tout à coup au sommet du gigantesque rempart de montagnes qui nous faisait face et qui nous restait à franchir. D'une cime à l'autre de la Sierra-Madre, des rayons d'un pourpre pâle s'étendaient au-dessus de nos têtes en réseaux lumineux, comme les cordes frémissantes d'une harpe d'or, tandis que le fond de l'immense *cañada*[2] était encore noyé dans un brouillard d'azur. Quelques instants après, les ombres bleues du matin s'évanouirent, et des flots de lumière envahirent jusqu'aux plus profondes fissures des montagnes.

Nous atteignîmes bientôt le niveau de la cañada ; puis, après avoir laissé reposer un instant nos chevaux sous les bananiers de Plan-de-Barrancas, où n'apparaissaient

1. Plan-de-Barrancas.

2. Ravine.

que de rares habitants goîtreux, nous recommençâmes à gravir par d'horribles sentiers le second rempart de la Sierra-Madre, dont nous eûmes raison à son tour. La grande cordillère était franchie, et trois jours après nous étions à Tépic.

Cinq ou six mortels jours s'étaient écoulés depuis notre arrivée à cette dernière ville, et je devais y en passer encore au moins un nombre égal en attendant la venue de mes muletiers. Tout voyageur oisif qui s'est trouvé dans une ville où il n'y a pas de monuments publics, religieux ou profanes, à visiter, où l'on ne connaît personne, où il y a peu d'enseignes et pas la moindre affiche pour se distraire, pourra se faire une idée de la longueur des jours que je subissais. Mon compagnon de route était la plupart du temps en course pour ses affaires, et Dieu sait quelles affaires! Il n'était pas facile de le deviner, mais je ne pouvais m'empêcher de croire que le digne capitaine faisait le commerce comme il avait fait la guerre, en partisan et un peu en dehors des voies légales; après tout, que m'importait? Toutefois, dans ses courses, il lui avait été impossible de mettre la main sur son ami don Cornelio Lantejas, que personne ne connaissait à Tépic, et j'aurais volontiers soupçonné que l'existence de cet homme était aussi problématique que les affaires du capitaine, si heureusement le hasard ne m'eût mis sur la trace du compagnon de Morelos.

« Don Ruperto se dérange, me dit, le matin du jour suivant, notre hôtesse doña Faustina d'un air évidemment contrarié ; il mangera ses galettes de maïs au piment (*tortillas enchiladas*) et ses haricots rouges glacés, et par conséquent détestables.

— En effet, répondis-je en m'asseyant seul à la table du déjeuner; le capitaine est parti ce matin de si bonne heure que je ne l'ai pas entendu s'habiller ; mais, quant à son repas.... »

Je n'achevai pas par politesse, mais je pensai que peu m'eût importé, à moi, de manger chaude ou froide l'horrible chère à laquelle tout voyageur est condamné sur la terre mexicaine.

« Quant aux habitudes irrégulières du seigneur Castaños, repris-je, il ne faut pas s'en étonner ; un ancien guerillero de l'indépendance n'est pas tenu à tant d'exactitude.

— Cela n'y fait rien, répondit doña Faustina ; nous avons ici le *presbítero* don *Lucas Alacuesta*, qui, pour avoir fait en partisan toutes les campagnes de l'illustre Morelos, n'en est pas moins aujourd'hui le modèle des chanoines.

— Un compagnon de Morelos ! m'écriai-je ; pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ?

— Quel intérêt prenez-vous à cela ?

— Celui de satisfaire un désir qui est né chez moi sur le champ de bataille du pont de Calderon. Je me suis mis en tête, depuis quelques jours, de trouver des témoins oculaires et des acteurs de la guerre de l'indépendance, qui puissent me la raconter depuis son origine jusqu'à sa fin. J'ai fouillé le capitaine comme une vieille chronique, je l'ai épuisé, et je cherche un nouveau livre vivant pour le feuilleter. Vous ne connaissez pas le seigneur don Cornelio Lantejas ?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien ! don Lucas le remplacera pour moi. »

Là-dessus, comme je finissais de déjeuner, don Ruperto était de retour.

« Au diable les *tortillas* et les haricots ! s'écria le capitaine en réponse aux reproches de l'hôtesse. Je viens d'en manger à discrétion, et arrosés d'une vieille bouteille d'un vin de Catalogne à couper par tranches comme une *sandia* [1]. J'ai fait un déjeuner de chanoine.

1. Pastèque.

Savez-vous chez qui ? ajouta le guerillero en s'adressant à moi.

— Chez don Lucas Alacuesto, répondis-je au hasard.

— Précisément, autrement chez don Cornelio Lantejas, qui a changé de nom en changeant de condition, ce qui fait que, sans un hasard auquel vous n'êtes pas étranger, je ne l'aurais pas rencontré d'ici au jour du jugement, ce diable de chanoine ne sortant jamais. Qui m'eût dit qu'un ancien soldat de l'indépendance eût pu changer ainsi? Au fait, nous avons eu tant de curés qui sont devenus généraux, qu'il est tout naturel de voir un capitaine d'insurgés se faire curé par compensation. »

Comme complément prochain à ces premiers renseignements, don Ruperto m'annonça que nous étions tous deux invités à dîner le jour même chez son ami le chanoine, qui mettait obligeamment à ma disposition sa table et ses souvenirs.

J'acceptai avec empressement l'offre gracieuse qui m'était faite et, trois heures venues, je me dirigeai, sous la conduite du capitaine, vers la maison du seigneur don Lucas Alacuesto. Elle était située à l'extrémité de la ville et contiguë à un vaste jardin ; le tout était enclos de hautes et longues haies de cactus cierges (*organos*).

Je supprime tous les détails inutiles pour ne parler que de l'hôte que je trouvai. C'était un petit homme de cinquante ans environ, alerte, affable à l'extrême, fort peu occupé des intérêts du chapitre dont il était membre, et se livrant en revanche avec ardeur aux soins du jardinage et à la recherche des insectes pour enrichir sa collection; rien ne rappelait chez lui, comme chez le guerillero Castaños, l'ancien insurgé qui avait pris une part glorieuse à une longue guerre d'extermination.

Je passerai également sur le dîner pour arriver tout de suite au moment où, vers cinq heures du soir, le chanoine, don Ruperto et moi, nous fûmes nous asseoir

à une table rustique dressée au fond du jardin, sous une tonnelle de passiflores. Tout autour, des dalhias à l'état sauvage (on sait que le Mexique est leur patrie) dressaient leurs tiges grêles et leurs petites fleurs multicolores; au-dessus de la tonnelle, de magnifiques orangers, pliant sous le poids de leurs fruits, formaient un double et délicieux ombrage. Sur la table, le café fumait dans des tasses de Chine, et un *brasero* d'argent, où des charbons ardents se couvraient petit à petit d'une cendre blanche, invitait à allumer des cigares de Guayaquil, empilés sur une assiette comme un bûcher odoriférant.

« Oserai-je vous demander, seigneur don Lucas, dis-je au chanoine pour entrer en matière, si c'est une vocation spéciale qui a converti en vous le soldat en homme d'Église ?

— C'est tout le contraire, répondit le chanoine : au moment où je me disposais à entrer daus les ordres, sans penser qu'il y eût en moi l'étoffe d'un soldat, une suite de hazards singuliers m'a toujours jeté malgré moi pendant cinq ans dans le tumulte des batailles. Certes, si l'obstination du sort à m'éloigner constamment du but au moment où j'étais prêt à l'atteindre eût eu à lutter contre une vocation moins déterminée, elle l'eût sans doute éteinte. Mais les circonstances eurent à combattre contre la nature, et la nature finit par l'emporter sur les circonstances, quelque obstinément fortuites qu'aient été ces dernières. »

Je pensai que ce préambule allait ouvrir l'histoire du chanoine, dans laquelle Morelos devait nécessairement figurer; j'allumai silencieusement un cigare; le capitaine m'imita, tandis que don Lucas acheva de vider sa tasse.

Je ne m'étais pas trompé : le seigneur Alacuesto commença un récit qu'il n'interrompit que lorsque la nuit fut tout à fait close. Il voulut bien toutefois me promettre de le reprendre le lendemain. Il tint parole et le continua

pendant plusieurs jours consécutifs, toujours avec la même complaisance. C'est dans cette suite de récits que j'ai en grande partie puisé les divers faits que je vais exposer au lecteur. Les aventures du chanoine avaient pour moi un double attrait. Elles achevaient, en premier lieu, de m'initier aux principaux événements de la guerre de l'indépendance, et ensuite elles faisaient successivement passer sous mes yeux les portraits d'après nature des étranges ou bizarres personnages qui en avaient été, les uns les fondateurs illustres, et les autres les acteurs inconnus. Parmi ceux de ces personnages qui ont légué un nom glorieux à l'histoire, figurait au premier plan, ainsi que je m'y étais attendu, le général Morelos; puis ensuite, dans le nombre de ceux dont l'histoire n'enregistrera pas le dévouement, je retrouvai, sans y être aucunement préparé, le singulier voyageur de la Sierra-Madre, Costal, l'Indien zapotèque, marquant d'une étrange manière dans l'étrange épopée du chanoine Alacuesto.

PREMIÈRE PARTIE

LE DRAGON DE LA REINE.

CHAPITRE PREMIER

LES DEUX VOYAGEURS.

Les idées révolutionnaires que la France avait jetées à l'Europe en 1789 ne devaient pas tarder à franchir les mers et à se répandre dans toute l'Amérique espagnole, quand bien même l'exemple d'affranchissement antérieurement donné par les États-Unis n'eût pas fait songer les colonies de l'Espagne à proclamer à leur tour leur indépendance de la métropole.

En effet, au commencement de ce siècle, l'Amérique du Sud tout entière avait secoué le joug de la cour de Madrid, qui ne possédait déjà plus dans le nouveau monde, du moins sans combats, que l'Amérique centrale et le Mexique.

Cependant, pour prévenir toute tentative de soulèvement, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, don José Iturrigaray, avait sagement jugé nécessaire de faire au Mexique d'assez larges concessions politiques, et d'appeler les créoles mexicains à jouir des droits qu'on leur avait refusés jusqu'alors. Malheureusement les Espagnols établis dans le pays, considérant ces concessions comme la ruine de leurs antiques priviléges, se soulevèrent contre le

vice-roi, s'emparèrent de sa personne et l'envoyèrent en Espagne pour y rendre compte de sa conduite. Toutes les franchises accordées par lui furent retirées, et le Mexique fut replongé dans l'ancien ordre de choses.

Ces événements avaient lieu en 1808, et, quoique d'un jour à l'autre l'on dût s'attendre à voir la colonie essayer de reconquérir les droits dont elle avait été frustrée, deux ans de tranquillité apparente avaient si complétement rassuré les esprits, que la conspiration d'Hidalgo et le soulèvement qu'il excita en septembre 1810 les jetèrent dans une stupéfaction profonde.

C'était par les prêtres que l'Espagne avait principalement dominé le Mexique pendant trois cents ans ; c'étaient les prêtres aussi qui, par un juste retour des choses d'ici-bas, devaient affranchir le Mexique du joug de l'Espagne. Au commencement du mois d'octobre suivant, le curé Hidalgo comptait déjà près de cent mille combattants, mal armés, il est vrai, mais que le nombre ne laissait pas de rendre redoutables. Cette masse d'insurgés, qui se répandait partout comme un torrent et menaçait de s'accroître encore, portait la consternation dans Mexico, siége du gouvernement colonial, et jetait quelque confusion dans les idées des créoles eux-mêmes. Tous fils d'Espagnols, les uns, en considération des liens du sang, se croyaient tenus à combattre l'insurrection ; les autres, ne songeant qu'à l'affranchissement du pays qui les avait vus naître, croyaient de leur devoir de prendre fait et cause pour les insurgés. Cette dissidence d'opinion ne se rencontrait du reste que dans les familles créoles riches ou puissantes; le peuple, blanc, métis ou indien, n'hésitait pas à se ranger du côté d'Hidalgo.

Les Indiens surtout, plus asservis encore que les créoles, espéraient qu'une ère nouvelle allait s'ouvrir pour eux, et quelques-uns déjà rêvaient le retour de leurs anciennes splendeurs.

Tel était l'état politique et moral de la Nouvelle-Es-

pagne à l'époque où s'ouvre ce récit, c'est-à-dire au commencement du mois d'octobre 1810.

Un matin, à l'heure où sous les tropiques la chaleur du jour succède brusquement à la fraîcheur des nuits, vers neuf heures, un cavalier suivait solitairement non pas la route, car il n'y en a pas de bien distinctement tracée, mais les plaines sans fin qui conduisent des limites de l'État de Vera-Cruz à celui de Oajaca. Pour traverser un pays en guerre civile et dans lequel, en ne comptant pas les rôdeurs de profession, toujours prêts à dépouiller les passant sans acception de parti, on est continuellement exposé à rencontrer un ennemi, le voyageur en question était assez pauvrement armé et encore plus pauvrement monté.

Un sabre courbe, à fourreau de fer aussi rouillé que s'il eût longtemps séjourné dans le fond de quelque rivière, était passé entre sa jambe et le cuir de sa selle, pour éviter ainsi les meurtrissures que le poids d'une arme semblable fait éprouver aux hanches du cavalier. Ce sabre était le seul moyen de défense dont celui-ci parût pouvoir disposer, en supposant toutefois que la rouille n'eût pas cloué la lame au fourreau.

Le cheval sur lequel le voyageur cheminait assez péniblement au pas, malgré les coups d'éperon dont il n'était pas avare, avait sans doute appartenu à quelque *picador de toros* (toréador à cheval), à en juger par les cicatrices nombreuses dont ses flancs et son poitrail étaient sillonnés. C'était tout au moins une bête de rebut, maigre et rétive, et que celui qui l'eût achetée cinq piastres eût payée le double de sa valeur.

Le cavalier portait une veste d'étoffe blanchâtre, des calzoneras [1] de velours de coton olive, des bottines de peau de chèvre imitant le cuir de Cordoue. Il était petit, mince et chétif, paraissant tout au plus âgé de vingt-

1. Sorte de pantalons

deux ans ; son chapeau de feuilles de palmier ombrageait de ses larges bords une figure d'une expression douce et prévenante et d'une naïveté excessive, si deux yeux vifs et spirituels, brillant dans des orbites enfoncés, n'en eussent singulièrement relevé l'expression. Il était évident que cette bonhomie ne prenait sa source que dans la mansuétude du caractère et non pas dans un défaut d'intelligence. Une bouche fine, parfois railleuse et en accord parfait avec la vivacité du regard, indiquait que le jeune voyageur pouvait au besoin mettre une repartie caustique au service d'une grande finesse d'observation.

Pour le moment, l'expression dominante de sa physionomie était celle d'un désappointement complet mêlé d'une forte dose d'inquiétude.

Le paysage était de nature à justifier cette appréhension de la part d'un cavalier solitaire comme celui-ci.

Des plaines sans fin s'étendaient devant lui ; un terrain calcaire, hérissé d'aloès et de raquettes épineuses auxquels se mêlaient quelques herbes jaunies, présentait l'aspect le plus monotone et le plus triste. De distance en distance, de légers tourbillons d'une poussière blanchâtre s'élevaient et s'affaissaient tour à tour. Des cabanes disséminées de loin en loin étaient vides et abandonnées, et l'ardeur du soleil, le manque d'eau, la solitude profonde de ces steppes poudreuses, portaient le découragement et la peur dans l'âme du jeune cavalier.

Quoiqu'il éperonnât son cheval le plus consciencieusement qu'il lui fût possible, l'animal fatigué ne quittait son pas que pour prendre, pendant une minute ou deux seulement, un petit trot désagréable qui paraissait être sa plus fougueuse allure. Les efforts du cavalier n'aboutissaient qu'à couvrir son front d'une sueur d'épuisement et d'angoisse, qu'il était à chaque instant forcé d'éponger avec son mouchoir.

« Maudite bête ! » s'écriait-il parfois avec fureur. Mais

le cheval restait insensible aux injures de son maître, comme aux sollicitations incessantes de ses éperons. Alors celui-ci comparait tristement, en se retournant sur sa selle, l'espace qu'il avait franchi avec celui qui lui restait à traverser encore pour sortir de ces savanes désolées ; puis il s'abandonnait avec une sorte de désespoir à l'allure pacifique de sa monture.

Le jeune cavalier marcha encore longtemps dans cet état alternatif d'exaspération et d'oppression d'esprit, jusqu'au moment où le soleil, devenu presque perpendiculaire, annonça l'heure de midi. La chaleur croissait à mesure que le soleil montait, et, pour comble de malheur, la brise tombée avait même cessé de soulever la poussière. Les tiges desséchées des herbes restaient dans une immobilité complète, et le cheval épuisé menaçait de rester immobile comme elles.

Consumé de soif, accablé de fatigue, le cavalier mit pied à terre, et, laissant la bride sur le cou de sa monture incapable de trahir sa confiance en se sauvant, il s'avança vers un massif de nopals espérant y trouver quelques fruits pour se désaltérer. Le hasard voulut que son espoir ne fût pas trompé, et, après avoir cueilli et dépouillé de leur enveloppe épineuse une douzaine de figues de Barbarie, dont la pulpe fade mais juteuse rafraîchit sa bouche desséchée, le cavalier remonta sur sa bête et reprit sa route interrompue.

Il était près de trois heures quand le voyageur isolé atteignit enfin un petit village, situé à quelque distance des plaines interminables qu'il achevait de parcourir. Mais, comme dans tous ceux qu'il avait rencontrés depuis un jour, les cabanes en étaient désertes et abandonnées ; sans pouvoir apprendre le motif de cette désertion générale, le voyageur continua son chemin.

Chose étrange ! loin de toute rivière ou de tout cours d'eau, il trouvait de temps à autre, et à son profond étonnement, des canots, des pirogues hissés au sommet des

arbres ou suspendus à leurs grosses branches, et personne pour lui expliquer ces bizarreries.

Enfin, à sa grande joie, le bruit des sabots d'un cheval vint tout à coup troubler le lugubre silence de ces solitudes. La terre desséchée résonnait derrière lui. C'était signe qu'un voyageur, encore invisible grâce aux détours d'un chemin qui tournait deux talus escarpés, allait bientôt le rejoindre.

Au bout de quelques instants, en effet, un cavalier se montra et ne tarda pas à prendre place à son côté le long de la route, tout juste assez large pour que deux chevaux pussent y cheminer de front.

« *Santos dias!* dit le nouveau venu en portant la main à son chapeau.

— *Santos dias!* » répondit poliment le second en soulevant le sien à son tour.

La rencontre de deux voyageurs au milieu d'une solitude profonde est toujours un événement, et ceux-ci se considérèrent avec une curiosité mutuelle.

Le cavalier était un jeune homme qui paraissait âgé tout au plus de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et la conformité d'âge à peu près était la seule que les voyageurs eussent entre eux. La stature du dernier arrivé était élevée, robuste et pleine d'élégance à la fois. Ses traits réguliers et vigoureusement accentués, le feu de ses yeux noirs, la mobilité de ses épaisses moustaches et son teint bronzé, indiquaient de violentes passions et portaient l'empreinte énergique du sang arabe d'où sont sorties tant de familles espagnoles.

Il montait un cheval bai brun dont les formes élancées et nerveuses trahissaient la même origine orientale que celle de son cavalier. Celui-ci le maniait avec une aisance parfaite et paraissait inébranlable sur sa selle, au pommeau de laquelle était suspendu un mousqueton; une rapière à deux tranchants et à fourreau de cuir pendait au crochet de son ceinturon, de cuir fauve comme

les brodequins armés de longs éperons dont ses pieds étaient chaussés sous ses larges *calzoneros* de velours violet.

Une veste de batiste écrue appropriée à la chaleur du climat et un chapeau de laine de vigogne à galons d'or complétaient un costume moitié militaire moitié bourgeois.

« Avez-vous une longue traite à fournir sur ce cheval ? demanda-t-il en jetant un coup d'œil de côté sur la chétive monture du voyageur qu'il venait de joindre et en contenant l'ardeur de la sienne.

— Non, grâce à Dieu ! répondit celui-ci ; car, si je ne me trompe, je dois être à moins de six lieues de l'hacienda de San Salvador, qui est le but de mon voyage.

— N'est-elle pas voisine de celle de las Palmas ?

— Elle n'en est guère qu'à deux lieues.

— Alors nous suivons la même route, reprit le nouveau venu ; seulement je crains bien que nous ne la suivions à quelque distance l'un de l'autre, car votre cheval ne paraît pas pressé d'arriver, ajouta-t-il en souriant.

— C'est vrai, répondit le jeune homme en souriant aussi, et pendant le voyage j'ai plus d'une fois maudit l'économie avec laquelle monsieur mon père a jugé à propos de me pourvoir d'un cheval échappé aux cornes des taureaux du cirque de Valladolid, ce qui fait que le pauvre animal ne peut voir même une vache à l'horizon sans prendre aussitôt la fuite.

— Et vous venez de Valladolid sur cette triste bête ?

— En droite ligne, seigneur cavalier, mais en deux mois de route. »

En ce moment, le maigre cheval du jeune voyageur, animé par la présence d'un compagnon, sembla se piquer d'honneur et fit un effort qui, secondé par la complaisance du cavalier aux moustaches noires, lui permit de se maintenir à son niveau. Les deux voyageurs eu-

rent ainsi le loisir de continuer leur conversation commencée.

« A courtoisie, courtoisie et demie, reprit le nouvel arrivant; vous avez bien voulu me dire que vous veniez de Valladolid, je vous dirai à mon tour que je viens de Mexico, et que mon nom est don Raphaël Tres Villas, capitaine aux dragons de la reine.

— Et le mien, Cornelio Lantejas, étudiant de l'université de Valladolid.

— Eh bien! seigneur don Cornelio, pourriez-vous me donner le mot d'une énigme que je n'ai pu demander à personne, faute d'avoir depuis deux jours rencontré âme qui vive dans ce maudit pays? Comment expliquez-vous cette solitude complète, ces villages sans habitants et ces canots suspendus aux branches des arbres, dans une contrée où l'on peut faire dix lieues sans trouver une goutte d'eau.

— Je ne l'explique pas du tout, seigneur don Raphaël, et je me contente d'avoir horriblement peur de cette inexplicable singularité, répondit gravement l'étudiant.

— Peur! s'écria le dragon, et de quoi?

— J'ai la mauvaise habitude d'être effrayé des dangers que je ne connais pas, encore plus, s'il est possible, que de ceux que je connais. Je crains que l'insurrection n'ait aussi gagné cette province, bien qu'on m'ait assuré qu'elle était tranquille, et que les habitants effrayés n'aient abandonné leurs demeures pour fuir quelque parti d'insurgés qui battent la campagne.

— De pauvres diables n'ont pas l'habitude de fuir les maraudeurs, reprit le capitaine; puis les gens de la campagne n'ont pas à craindre ceux qui suivent la bannière de l'insurrection, et, en tous cas, ce n'est pas pour naviguer au milieu de ces plaines sablonneuses que ces canots et ces pirogues sont accrochés aux branches des arbres; il y a donc une autre cause à la panique générale qui semble avoir soufflé un esprit de vertige dans ce

pays : j'avoue toutefois que je ne la devine pas. »

Les deux voyageurs continuèrent un instant leur route en silence, préoccupés l'un et l'autre du singulier mystère qui semblait les entourer et dont aucune explication ne s'offrait à leur esprit.

Le dragon reprit le premier la parole.

« Vous qui venez de Valladolid, seigneur don Cornelio, lui dit-il, pouvez-vous me donner quelque nouvelle plus récente que les miennes des progrès et de la marche d'Hidalgo et de son armée ?

— Aucune, reprit Lantejas. Vous oubliez que, grâce à la lenteur de mon cheval, il y a deux mois que je suis en route. A mon départ de Valladolid, on ne pensait pas plus à l'insurrection qu'au déluge, et je n'en sais que ce que m'ont appris les bruits publics, autant qu'on peut les divulguer toutefois sans crainte de la très-sainte inquisition ; maintenant, si nous devons en croire le mandement de Mgr l'évêque de Oajaca, l'insurrection ne doit pas trouver beaucoup de partisans.

— Et pourquoi cela ? dit le dragon avec une certaine hauteur, qui prouvait que, sans avoir fait connaître encore son opinion politique, la cause de l'émancipation du pays ne devait pas compter un ennemi dans sa personne.

— Pourquoi cela ? reprit naïvement l'étudiant, parce que Mgr Bergosa y Jordan les excommunie et affirme qu'avant qu'il soit peu, chaque insurgé sera reconnaissable aux cornes et aux pieds fourchus qui ne manqueront pas de lui pousser. »

Loin de sourire de la naïve crédulité du jeune étudiant, le capitaine secoua la tête d'un air mécontent, tandis que sa moustache noire se hérissa d'indignation.

« Oui, dit-il comme en se parlant à lui-même, c'est ainsi que nos prêtres savent combattre : par la calomnie et le mensonge et en pervertissant les esprits des créoles par le fanatisme et la superstition. » Puis il ajouta à

haute voix : « Ainsi vous, seigneur Lantejas, vous craindriez de vous enrôler dans les rangs des insurgés, pour ne pas porter ces ornements diaboliques ?

— Dieu m'en préserve ! s'écria l'étudiant ; n'est-ce pas là un article de foi ? et qui, d'ailleurs, doit mieux se connaître en ces sortes de choses qu'un respectable évêque comme Mgr de Oajaca ? Du reste, s'empressa-t-il de reprendre à l'aspect de l'éclair de colère qui brilla dans l'œil de son compagnon de route, je suis d'un caractère tout pacifique, prêt à entrer dans les saints ordres, et, quelque parti que j'embrasse, ce sera par la prière seulement que j'essayerai de le faire triompher. L'Église a horreur du sang. »

Tandis que l'étudiant parlait ainsi, l'officier jetait sur lui un regard qui semblait exprimer peu de regrets de ne pouvoir enrôler dans celui des deux partis qui avait gagné ses secrètes sympathies un maigre et chétif champion comme ce jeune homme.

« Est-ce pour passer votre thèse que vous vous rendez à Oajaca ? demanda le dragon.

— Non pas, répondit Lantejas ; si je vais à l'hacienda de San Salvador, c'est pour obéir à la volonté paternelle. Ce riche domaine appartient à un de mes oncles, un frère de monsieur mon père, qui m'envoie vers lui pour rappeler à son souvenir qu'il est veuf, riche et sans enfants, et qu'il a une demi-douzaine de neveux à pourvoir ? Qu'y faire ? Mon honoré père a la faiblesse d'être plus attaché aux biens de ce monde qu'il ne conviendrait peut-être, et j'ai dû me résigner à faire deux cents lieues pour aller sonder les dispositions de l'oncle en question à notre égard.

— Ainsi que la valeur de son domaine, sans doute ?

— Oh ! sur ce point, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir, bien que nous n'y soyons jamais allés ni les uns ni les autres, répondit le jeune étudiant avec une franchise qui faisait plus d'honneur à son cœur qu'à

sa discrétion. En attendant, continua-t-il, jamais neveu plus affamé ne se sera présenté chez un oncle ; car, grâce à cette désertion inexplicable des villages que j'ai traversés et au soin qu'ont pris leurs habitants d'emporter avec eux jusqu'au plus chétif poulet, il y a peu de chacals dans ces environs plus à jeun que je ne le suis moi-même. »

Le dragon était dans le même cas que l'étudiant : comme lui depuis deux jours, tandis que son cheval du moins pouvait se rassasier à l'aise de l'herbe des champs, des jeunes pousses de maïs ou, à leur défaut, de feuilles d'arbres, son cavalier, lui, n'avait pu se nourrir que des fruits sauvages de ces plaines désertées.

Ce retour sur leur situation présente chassa tout à coup jusqu'à la dernière idée de dissentiment politique, et la plus complète harmonie régna entre les deux voyageurs affamés.

De son côté, le dragon apprit à l'étudiant que, depuis l'emprisonnement du vice-roi, Iturrigaray, son père, gentilhomme espagnol, s'était retiré dans son domaine del Valle, où il allait le rejoindre, et que ce domaine lui était encore inconnu. Moins expansif toutefois que l'étudiant de Valladolid, le capitaine des dragons de la reine ne disait pas quels étaient, au fond, les véritables motifs de son voyage, ainsi qu'on le verra par la suite.

Cependant l'ardeur momentanée du cheval de don Cornelio se calmait petit à petit, et peu à peu aussi l'étudiant, occupé du soin incessant de jouer de la cravache et de l'éperon, laissa languir la conversation, à l'aide de laquelle on trompe les longues heures du voyage. Le soleil commençait à s'incliner à l'horizon vers le couchant, et déjà les ombres des cavaliers s'allongeaient sur la route poudreuse, tandis qu'à la cime des palmiers les cardinaux au plumage écarlate et les perruches vertes commençaient à siffler leurs chansons du soir.

La soif, aux angoisses plus poignantes encore que

celles de la faim, redoublait le malaise des deux voyageurs ; de temps à autre, le dragon jetait un regard d'impatience sur le cheval de l'étudiant, et à chaque fois il s'apercevait que le pauvre animal, épuisé par le manque d'eau, ralentissait de plus en plus son allure.

De son côté, don Cornelio pensait bien que son compagnon de route résistait généreusement à l'envie de lâcher la bride à sa monture et de gagner, en quelques moments de galop, l'hacienda, dont trois lieues à peine le séparaient, et cette appréhension lui faisait redoubler ses efforts pour maintenir son cheval de *picador* au niveau du bai brun de l'officier des dragons de la reine.

Le voyage se poursuivit ainsi pendant une demi-heure encore à peu près, jusqu'à l'instant où il fut évident pour l'étudiant que sa bête devenait, de minute en minute, moins capable de suivre le trot de route le plus ordinaire.

« Seigneur étudiant, dit enfin le capitaine, avez-vous lu parfois de ces relations de naufrages dans lesquels de pauvres diables, tourmentés par la faim, tirent entre eux au sort pour décider quels seront ceux qui mangeront les autres?

— Hélas! oui, répondit Lantejas avec un certain effroi ; mais je ne pense pas que nous en soyons arrivés encore à cette épouvantable extrémité.

— Caramba! répliqua très-sérieusement Tres Villas, je me sens une faim à dévorer un proche parent très-riche, surtout si j'en héritais, comme vous de monsieur votre oncle de l'hacienda de San Salvador.

— Mais nous ne sommes pas en mer, seigneur capitaine, et dans un canot dont nul ne peut sortir. »

Le capitaine avait cru pouvoir un instant s'amuser aux dépens du jeune homme assez crédule pour ajouter foi aux menaces fulminées par l'évêque Bergosa y Jordan dans un mandement devenu déjà célèbre; mais il était loin de s'attendre à voir son naïf compagnon de voyage

prendre aussi sérieusement une plaisanterie dont l'unique but était de lui faire comprendre la nécessité impérieuse de se séparer l'un de l'autre, dans l'intérêt même de celui qui restait en arrière. L'intention du dragon, en effet, était de prendre les devants et d'envoyer de la prochaine hacienda à l'étudiant un cheval de rechange avec quelques provisions et de l'eau.

Don Cornelio jeta autour de lui un regard d'angoisse, et, à l'aspect de la solitude profonde qui l'environnait, comme aussi de la disproportion de ses forces avec celles du robuste capitaine, il s'écria, sans pouvoir dissimuler un frémissement nerveux :

« J'espère, seigneur capitaine, que vous n'en êtes pas arrivé à ce point de perversité. Quant à moi, si j'étais à votre place, monté sur un cheval de la vigueur du vôtre, je piquerais des deux jusqu'à l'hacienda de las Palmas ou de San Salvador, sans m'arrêter, et de là j'enverrais du secours au compagnon de route que j'aurais laissé derrière moi.

— C'est votre avis?

— Je n'en saurais avoir d'autre.

— Eh bien donc, s'écria le dragon, je vais suivre votre conseil, car, à dire vrai, je me faisais quelque scrupule de vous fausser sitôt compagnie. »

Don Rafaël tendit la main à l'étudiant.

« Seigneur Lantejas, continua-t-il, nous nous quittons amis, puissions-nous ne nous rencontrer jamais comme ennemis! qui peur prévoir l'avenir? Vous semblez disposé à voir de mauvais œil les tentatives d'émancipation d'un pays asservi depuis trois cents ans, et moi peut-être lui offrirai-je mon bras et au besoin ma vie, pour l'aider à conquérir sa liberté. Adieu, je n'oublierai pas de vous envoyer des secours. »

En disant ces mots, l'officier serra vigoureusement les doigts frêles de l'étudiant en théologie, rendit la main à son cheval, sans avoir besoin de lui faire sentir l'éperon,

et ne tarda pas à disparaître dans un nuage de poussière.

« Vive Dieu ! se dit Lantejas avec un soupir de soulagement, ce Lestrygon affamé eût été capable de me dévorer. Quant à me trouver jamais sur un champ de bataille en face de ce Goliath ou de tout autre, j'en défie le diable et ses cornes, car bien fin celui qui fera de moi un soldat pour ou contre l'insurrection. »

Et l'étudiant continua sa route solitaire, comparativement enchanté de se trouver seul, après le danger qu'il s'imaginait avoir couru, sans penser qu'à moins d'une fermeté d'âme à toute épreuve, l'homme ne sait jamais la veille ce qu'il sera forcé de faire le lendemain.

Des nuages rouges teignaient l'horizon vers le couchant, quand, à une assez longue distance devant lui, le voyageur aperçut un Indien, et dans l'espoir d'obtenir de lui quelques provissons. ou du moins des renseignements sur les particularités qu'il n'avait pu s'expliquer jusqu'alors, il essaya de pousser plus vigoureusement son cheval.

L'Indien chassait devant lui deux belles vaches laitières dont l'étudiant pouvait distinguer les mamelles gonflées, et ce spectacle ne faisait qu'accroître le désir qu'il éprouvait de le joindre.

« Holà ! José ! » cria don Cornelio de toutes ses forces.

A ce nom de José, qui est celui auquel un Indien répond toujours, comme un Irlandais à celui de *Paddy*, l'Indien tourna la tête d'un air épouvanté.

Malheureusement, et il était aisé de prévoir le cas, d'après ce qui a été dit précédemment, le cheval n'eut pas plutôt aperçu les deux vaches, qu'avec une vigueur dont il ne paraissait plus susceptible, il se mit à trotter, de son trot le plus désagréable, dans une direction tout à fait contraire à celle vers laquelle on le poussait.

Don Cornelio n'en continuait pas moins ses efforts pour faire arrêter l'Indien. Mais, à l'aspect de ce cavalier qui lui criait de venir à lui tout en s'éloignant lui-même,

l'Indien répondit par un hurlement de frayeur, et s'enfuit à toutes jambes, escorté de ses deux vaches, qui prirent le grand trot. Lantejas les perdit bientôt de vue, et alors seulement il put remettre son cheval dans la bonne voie.

« Quel vertige a donc frappé les gens de ce pays ? » se dit-il en se retrouvant dans une solitude complète, plus affamé, plus inquiet que jamais ; et il reprit paisiblement sa marche.

Enfin, à la chute du jour, il arriva vers un groupe de deux ou trois huttes désertées, comme toutes celles qu'il avait rencontrées jusqu'alors. Épuisé de fatigue, ainsi que son cheval, le voyageur résolut de faire halte dans cet endroit pour y attendre les renforts que l'officier avait promis de lui envoyer.

Un large hamac de fil d'aloès semblait tout exprès pour lui suspendu à sept ou huit pieds au-dessus du sol, entre deux hauts tamariniers. Comme la chaleur était encore étouffante, au lieu de s'enfermer dans l'une des cabanes, Lantejas dessella son cheval pour qu'il pût paître en liberté ; puis, à l'aide du tronc de l'un des arbres, il grimpa dans le hamac, où il s'accommoda de son mieux.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et, l'estomac tiraillé par la faim, l'étudiant se mit à prêter attentivement l'oreille aux bruits qui pouvaient lui annoncer l'approche du secours qu'il espérait.

Ce fut d'abord un silence profond, car la nature s'endormait autour de lui ; mais, au lieu des pas de cheval qu'il cherchait à entendre, le silence solennel du soir ne fut bientôt troublé que par les plus étranges rumeurs.

C'était une explosion continue, sourde comme le tonnerre encore lointain ; d'autres bruits s'y mêlaient, semblables aux grondements de la mer dans une tourmente. Parfois aussi, quoique l'air fût calme, le voyageur croyait entendre mugir les vents déchaînés et des hurlements rauques se joindre à ses concerts étranges. Saisi d'une terreur sans nom, il écoutait ces sifflements du vent, ces

voix funèbres et ces rumeurs d'orage. Puis, la fatigue l'emportant sur l'inquiétude, il s'endormit d'un profond sommeil.

CHAPITRE II

LE DESCENDANT DES CACIQUES.

A la même heure où l'étudiant en théologie se décidait à faire halte dans le hamac où nous l'avons laissé, c'est-à-dire une heure avant le coucher du soleil, deux hommes venaient d'apparaître sur les bords d'une petite rivière.

C'était à mi-chemin entre l'endroit où le dragon avait pris congé de l'étudiant et l'hacienda de las Palmas, vers laquelle il se dirigeait.

Au milieu d'une étroite vallée, la rivière dont il est question, bordée de frênes et de saules aux branches desquels montaient en serpentant des faisceaux de lianes fleuries, roulait ses eaux limpides sur un sable fin, au niveau du gazon de ses rives. A peu de distance de l'endroit où se tenaient les deux nouveaux personnages qui vont entrer en scène, la rivière ne semblait qu'un miroir calme, fait pour répéter l'azur limpide du ciel ou quelque coin du manteau étoilé de la nuit; mais plus loin elle prenait un aspect sauvage, entre deux bords relevés et recouverts d'une végétation pleine de vigueur.

De la rive gazonnée où étaient parvenus ces deux hommes, le bruit imposant d'une cataracte de la rivière se faisait distinctement entendre comme le ressac de la mer.

Le teint et le costume de l'un des deux interlocuteurs, car ils semblaient continuer une conservation pleine

d'intérêt, révélaient clairement qu'il était Indien. Il portait sur son épaule une grossière carabine à canon court et rouillé; deux nattes épaisses de cheveux noirs pendaient de sa tête sur une espèce de tunique de laine grisâtre, rayée de noir, à manches courtes qui laissaient voir ses bras nerveux couleur de cuivre rouge; cette tunique, descendant à mi-cuisses, était serrée à la taille par un ceinturon de cuir. Les jambes nues de l'Indien sortaient d'une culotte de peau fauve à canons écourtés; ses pieds étaient chaussés d'une espèce de cothurnes de cuir, et un chapeau de jonc tressé couvrait sa tête.

L'Indien était de grande taille pour un homme de sa race, et ses traits fins et vifs n'avaient rien de cette expression de servilité commune aux Indiens soumis (*mansos*). Des moustaches assez épaisses et un bouquet de barbe qui ombrageait son menton donnaient même à sa physionomie un air de distinction sauvage.

Son compagnon était un nègre en haillons, qui n'avait pour le moment rien de remarquable, si ce n'est l'air de crédulité stupide avec lequel il écoutait les discours de l'Indien. De temps à autre aussi l'expression de ses traits dénotait une frayeur mal contenue.

Au moment où nous présentons dans ce récit l'Indien et le nègre, le premier se penchait, en marchant avec précaution, sur un endroit de la rive dépouillée d'herbes et que tapissait une couche de terre glaise.

« Quand je vous disais, s'écria-t-il, que je ne tarderais pas une demi-heure à trouver leurs traces, avais-je raison? Tenez, regardez! »

En prononçant ces mots d'un air de triomphe que son compagnon semblait ne pas partager, l'Indien montrait à celui-ci, sur le terrain humide, des vestiges tout récents, de nature à causer en effet une sensation désagréable à un homme qui ne faisait pas métier de chasseur de bêtes féroces.

C'était de larges empreintes, où chaque doigt mon-

trait sa trace fortement marquée sur le sol glaiseux. On en comptait une vingtaine de différentes dimensions. Puis, ce qui achevait de rendre cette découverte particulièrement terrible, c'est que l'eau d'une petite mare voisine de la rivière était encore jaunâtre, n'ayant pas eu le temps de reprendre sa limpidité première.

« Il ne doit pas y avoir une demi-heure qu'ils sont venus boire ici, continua l'Indien, car l'eau est trouble, comme vous pouvez le voir vous-même. Essayez de savoir combien il y en avait.

— J'aimerais mieux m'en aller, repartit le noir dont un brouillard obscurcissait la vue, et qui essayait en vain d'obéir à l'Indien, en comptant les empreintes; Jésus, Maria ! toute une procession de tigres !

— Oh! vous exagérez. Voyons! comptons. Un, deux, trois, quatre : le mâle, la femelle et deux *cachorros* (petits). Il n'y a que cela et pas plus. Ah ! c'est un agréable aspect pour un *tigrero !*

— Vous trouvez ? dit le nègre d'un ton lamentable.

— Oui, et cependant je ne les chasserai pas aujourd'hui ; nous avons mieux à faire tous deux.

— Ne pourrions-nous prendre rendez-vous pour un autre jour et retourner à l'hacienda? Quelque curiosité que j'éprouve à voir les choses merveilleuses que vous m'avez promises....

— Consentir à différer d'un jour ! Cela ne se peut ; car ce serait partie remise à un mois, je vous dirai tout à l'heure pourquoi, et dans un mois nous serons loin de ce pays. Asseyons-nous ici. »

Joignant l'action à la parole, l'Indien s'assit à quelques pas de l'endroit où ce dialogue avait lieu, et bon gré mal gré, le noir fut forcé de l'imiter. Cependant il semblait ne promettre qu'une attention si distraite, ses yeux erraient avec une anxiété si visible sur tous les points de l'horizon, que le *tigrero* crut devoir le rassurer de nouveau.

« Vous n'avez rien à craindre, Clara, je vous l'affirme, répéta l'Indien au nègre. Le tigre, la tigresse et ses deux *cachorros*, ayant pour se désaltérer tout le cours de cette rivière, ne s'aviseront nullement de venir boire auprès de nous, et encore moins de nous chercher noise ; puis ne viennent-ils pas de boire?

— J'ai ouï dire qu'ils étaient très-friands de la chair des noirs, reprit le nègre assez bizarrement appelé du nom féminin de Clara.

— C'est une préférence dont vous vous flattez vainement.

— Dites plutôt dont j'ai une peur horrible.

— Eh bien! soyez tranquille, il n'y a pas dans tout l'État un jaguar assez malavisé pour préférer une peau noire et dure comme la vôtre à la chair des jeunes génisses ou des poulains qu'il peut se procurer à discrétion et sans aucun danger. Les jaguars qui sont près d'ici riraient bien, s'ils vous entendaient.

— C'est de vous plutôt qu'ils riraient, repartit le nègre qui semblait vouloir exciter les passions de l'Indien et faire un mauvais parti aux animaux féroces qui l'effrayaient.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît? Sachez que ni hommes ni tigres ne riraient impunément de Costal.

— Pourquoi ? Eh ! parbleu ! parce qu'ils trouveraient fort drôle que vous, qui êtes *tigrero* de votre métier et payé par le seigneur don Mariano Silva pour chasser et détruire les jaguars qui dévorent ses jeunes bestiaux, vous ne vous mettiez pas à la poursuite de ce couple dont vous venez de me montrer les traces sur les bords de cette rivière.

— Soyez certain qu'ils ne perdront rien pour attendre; je saurai toujours retrouver leurs traces, et un jaguar dont je connais la tanière est un jaguar mort. Mais je ne me mettrai pas en chasse avant demain. Aujourd'hui est jour de nouvelle lune, jour où, dans la nappe des cas-

cades, sur la surface des lacs déserts, apparaît, à ceux qui osent l'invoquer d'un cœur ferme, la Sirène aux cheveux tordus.

— La Sirène aux cheveux tordus? répéta le nègre.

— Celle qui révèle l'emplacement des gîtes d'or dans les plaines ou au milieu des montagnes, et qui indique des bancs de perles sur les côtes de la mer.

— En êtes-vous certain? Qui vous a dit cela? demanda Clara d'un ton où la crédulité le disputait au doute.

— Mes pères m'ont transmis ce secret, répondit l'Indien avec solennité, et Costal croit plus à la parole de ses pères qu'à celle des prêtres chrétiens, quoiqu'il ait l'air d'ajouter foi à la croyance qu'ils lui enseignent. Pourquoi Tlaloc et Matlacuezc, les divinités des eaux et des montagnes, ne seraient-ils pas des dieux aussi puissants que le Christ des blancs ?

— Ne dites pas cela si haut, dit vivement le nègre en se signant avec dévotion devant ce blasphème ; les prêtres chrétiens ont l'oreille partout, et l'inquisition a des cachots pour les hommes de toutes les couleurs. »

Au souvenir de l'inquisition évoqué par le noir, l'Indien baissa involontairement la voix. « Mes pères, reprit-il, m'ont enseigné que les divinités des eaux n'apparaissent jamais à un homme seul ; il faut être deux pour les appeler, deux hommes d'un courage égal, car parfois leur colère est terrible. Voulez-vous être le compagnon dont j'ai besoin?

— Hum ! fit Clara ; je puis me vanter de n'avoir pas trop peur des hommes ; je n'en dirai pas de même des tigres, et quant à vos divinités, qui pourraient bien n'être que le diable en personne, je n'oserais pas affirmer....

— Hommes, tigres ou diable, ne doivent pas faire peur à celui qui a le cœur vraiment fort, reprit Costal, surtout quand le prix de son courage doit être l'or, qui d'un pauvre Indien peut faire un seigneur.

— Et d'un noir aussi ?

— Sans doute.

— Dites plutôt que l'or ne servirait pas plus à un Indien qu'à un nègre, esclave tous deux, et que leurs maîtres les en dépouilleraient l'un comme l'autre, dit le noir avec découragement.

— Je le sais ; mais l'esclavage des Indiens touche à sa fin. N'avez-vous pas ouï dire que dans *tierra adentro*[1], un prêtre a proclamé l'émancipation de toutes les races, la liberté pour tous ?

— Non, répondit Clara en trahissant toute son ignorance des affaires politiques.

— Sachez donc que le moment approche où l'Indien sera l'égal du blanc, le créole de l'Espagnol, et où un Indien comme moi sera leur supérieur, ajouta Costal d'un air d'orgueil ; la splendeur de nos pères va renaître, et voilà pourquoi j'ai besoin d'être riche, et pourquoi je songe à présent, après l'avoir dédaigné jusqu'ici comme une chose inutile entre les mains d'un esclave, à chercher l'or qui, dans les mains d'un homme libre, lui servira à relever la gloire de ses ancêtres. »

Clara ne put s'empêcher de jeter sur Costal un regard doublement étonné ; l'air de grandeur sauvage dont la physionomie du *tigrero*, vassal de l'hacienda de las Palmas, était empreinte ne le surprenait pas moins que la prétention qu'il avait de relever la splendeur de sa famille.

Ce regard n'échappa pas au chasseur de jaguars.

« Ami Clara, reprit-il aussitôt, écoutez un secret que dans l'humble condition où vous me voyez, j'ai gardé pendant un nombre d'années suffisant pour voir cinquante fois la saison des pluies succéder à la saison de la sécheresse, et que pourront au besoin vous confirmer tous ceux de ma caste et de ma couleur.

1. Dans l'intérieur.

— Vous avez vu cinquante fois la saison des pluies! s'écria le nègre étonné en considérant attentivement l'Indien, dont le visage et les membres ne paraissaient pas accuser plus de trente ans.

— Pas encore, reprit Costal en souriant; mais peu s'en faut, et j'en verrai cinquante autres encore : les présages m'ont dit que je vivrais l'âge des corbeaux. »

Puis, tandis que le nègre, dont la curiosité se trouvait excitée par la révélation qu'il attendait, l'écoutait avec attention, le tigrero continua, en décrivant avec son bras étendu un cercle qui embrassait les quatre points cardinaux :

« Dans tout l'espace que pourrait parcourir un cavalier entre le soleil qui se lève et le soleil qui se couche, de l'est à l'ouest, du sud au nord, il ne sortirait pas du pays dans lequel, pendant de longues années, avant que les vaisseaux des blancs n'eussent abordé sur nos côtes, les caciques zapotèques régnaient en maîtres souverains. Les deux mers qui baignent les rivages opposés de l'isthme de Tehuantepec étaient les deux seules bornes de leurs domaines ; des milliers de guerriers suivaient leur bannière et se pressaient derrière les plumes de leur panache de guerre. De l'Océan du nord à l'Océan du sud, les bancs de perles et les gîtes d'or leur appartenaient; le métal que convoitent les blancs brillait sur leur armure et sur les sandales dont ils étaient chaussés ; ils n'en savaient que faire, tant ils l'avaient en abondance ! Que sont devenus les caciques de Tehuantepec, si puissants jadis ? Leurs sujets ont été massacrés par le tonnerre des blancs ou enfouis dans les mines, et les conquérants se sont partagé ceux qui ont survécu. Cent aventuriers sont devenus de puissants seigneurs en prenant chacun un lambeau des vastes domaines par eux conquis, et aujourd'hui le dernier descendant des caciques est réduit, pour subsister, à se faire l'esclave d'un maître, à exposer tous les jours sa vie pour détruire

les tigres qui ravagent les troupeaux dont sont couvertes les plaines et les montagnes, jadis la propriété de ses pères, et sur lesquelles l'emplacement de sa cabane seul est à lui. »

L'Indien aurait encore parlé longtemps que le noir n'eût pas songé à l'interrompre. L'étonnement et une sorte de respect involontaire le rendaient muet. Peut-être n'avait-il jamais su qu'une race puissante et civilisée avait été remplacée par les conquérants espagnols, et, en tous cas, il était loin de s'attendre à retrouver, dans le tigrero plus païen que chrétien qui lui inculquait ses superstitions indiennes, le descendant des anciens maîtres de l'isthme de Tehuantepec.

Quant à Costal lui-même, l'énumération à la fois pompeuse et vraie qu'il venait de faire de la puissance de ses ancêtres le plongeait dans un sombre silence. Les yeux baissés vers la terre, comme tous ceux qui font un retour profond sur le passé, il ne songeait pas à observer l'effet que pouvaient produire ses révélations sur son camarade d'aventures.

Le soleil s'inclinait de plus en plus vers l'horizon, quand un long miaulement, aigu d'abord, puis terminé par un rugissement caverneux qui semblait sortir des fourrés les plus éloignés, sur le bord de la rivière, vint retentir aux oreilles des deux interlocuteurs et faire passer le nègre de l'étonnement à la plus vive frayeur.

L'Indien ne changea pas de position, ne fit pas un geste, tandis que le nègre bondit sur ses pieds en s'écriant :

« Jésus ! Marie ! le jaguar !

— Eh bien ! quoi ? dit tranquillement Costal.

— Le jaguar ! répéta Clara.

— Le jaguar ? vous faites erreur.

— Plût à Dieu ! s'écria le nègre, osant à peine espérer qu'il se fût trompé.

— Vous faites erreur dans le nombre ; il y en a quatre, y compris les deux cachorros. »

Convaincu de sa méprise dans ce sens-là, Clara, les yeux brillants de terreur, fit mine de s'enfuir vers l'hacienda.

« Prenez garde ! dit Costal, qui paraissait s'amuser de l'effroi de son compagnon, on dit que les tigres sont très-friands de chair noire.

— Vous m'avez prouvé le contraire.

— Peut-être ai-je de faux renseignements sur les mœurs de ces animaux ; mais ce que je sais positivement, pour en avoir fait cent fois l'expérience, c'est que lorsque le mâle et la femelle sont ensemble, il est bien rare que près de l'homme ils hurlent ainsi ; il y a des chances pour que ceux-ci soient séparés. Vous risqueriez de vous trouver entre deux feux, à moins toutefois que vous ne vouliez leur procurer le plaisir de vous donner la chasse.

— Dieu m'en préserve !

— Alors, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester auprès d'un homme qui n'a pas peur d'eux. »

Le nègre hésitait cependant, lorsqu'un second hurlement non moins caverneux que le premier, se fit entendre dans une direction contraire et confirma l'assertion du tigrero.

« Vous voyez qu'ils sont en expédition, qu'ils se sont partagé le terrain, et qu'ils donnent de la voix pour s'avertir. Maintenant, si le cœur vous en dit, ajouta Costal en faisant signe de la main au nègre qu'il pouvait s'enfuir, libre à vous ! »

Bien convaincu que le danger existait devant et derrière, Clara, pâle à la façon des nègres, c'est-à-dire le visage passé du noir au gris foncé, se rapprocha tout tremblant de son imperturbable compagnon, dont la main n'avait pas fait même un geste vers la carabine déposée sur l'herbe à côté de lui.

« Cet associé ne me paraît guère brave, se dit l'Indien ; mais je m'en contenterai jusqu'à ce que j'en

trouve un plus intrépide. Puis, reprenant le cours de ses pensées, interrompu par les hurlements des jaguars, il ajouta tout haut : Quel est l'Indien, quel est le noir qui n'offrira pas son bras au prêtre soulevé contre les oppresseurs, qui ont fait des Zapotèques, des Mexicains, des Aztèques, des esclaves pour les servir ? N'ont-ils pas été plus féroces envers nous que les tigres ?

— J'en aurai moins peur, du moins, murmura le nègre.

— Demain, je dirai au maître qu'il cherche un autre tigrero, reprit Costal, et nous irons rejoindre les insurgés de l'ouest.

— Vous devriez, néanmoins, le débarrasser auparavant de ces deux animaux, » dit Clara qui conservait rancune à ceux-ci.

Le nègre achevait à peine, que, comme si les jaguars dont il parlait eussent voulu mettre à une dernière épreuve la patience du tigrero zapotèque, un troisième miaulement, plus flûté, plus prolongé que le premier, se fit entendre dans la même direction, c'est-à-dire en amont de la rivière qui coulait aux pieds des deux compagnons.

Aux terribles accents qui retentissaient à ses oreilles, semblables à un cri de défi, les yeux de l'Indien se dilatèrent et l'irrésistible ardeur de la chasse brilla dans ses prunelles.

« Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! s'écria-t-il, c'est trop tenter la patience humaine, et je veux apprendre à ces deux bavards à ne plus causer dorénavant si haut de leurs affaires. Venez, Clara, vous allez savoir ce que c'est qu'un jaguar vu de près.

— Mais je n'ai pas d'armes, s'écria le noir, effrayé plus encore peut-être d'aller chasser les tigres que de se laisser chasser par eux. Quand je vous ai parlé de purger les terres de l'hacienda de ces deux démons, je n'entendais pas vous accompagner : je le jure par tous les saints du paradis.

— Ecoutez, Clara; l'animal qui s'est fait entendre le premier est le mâle, qui appelle sa femelle. Il doit être assez loin d'ici, en amont de la rivière, et comme il n'y a pas un cours d'eau dans toute l'étendue de l'hacienda sur lequel je n'aie, pour les besoins de ma profession, ou une pirogue ou un canot....

— Vous en avez un ici? interrompit Clara.

— Précisément; nous allons nous en servir pour remonter la rivière. J'ai mon idée à ce sujet; vous verrez; mais, en attendant, vous ne courrez ainsi aucun danger.

— On prétend que les jaguars nagent comme des phoques, murmura le nègre.

— Je ne puis le nier. Allons, venez vite. »

Le tigrero s'était élancé, en disant ces mots, vers l'endroit de la rive où était amarrée son embarcation, et Clara, préférant le danger d'accompagner le chasseur à celui de rester seul, le suivit au petit trot, en maudissant au fond de son âme l'imprudence qu'il avait commise en excitant Costal à se mettre en chasse.

Quelques instants après l'Indien déliait les nœuds de la corde qui retenait sa pirogue aux racines d'un saule. C'était une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais assez large pour contenir deux personnes au besoin.

Deux avirons courts servaient à la manier dans les passes les plus larges comme dans les plus étroites. Un petit mât garni d'une natte de roseaux pour faire l'office de la voile, en cas de nécessité, était déposé au fond de la petite embarcation. Costal le rejeta sur la rive comme inutile en cette occasion, prit place à l'avant, tandis que le nègre s'assit à l'arrière, et, donnant à la pirogue une vigoureuse impulsion qui la fit glisser au milieu de la rivière, il commença d'en remonter le courant.

Les saules et les frênes allongeaient déjà de grandes ombres sur ces eaux que le soleil allait bientôt éclairer de ses derniers rayons. Les roseaux des rives frémis-

saient sous la brise du désert, qui souffle en liberté comme le vent de la mer et semble apporter avec elle un enivrant parfum d'indépendance.

Indien et chasseur, Costal l'aspirait par tous les pores.

Quant à Clara, s'il frémissait comme les roseaux des rives, la peur y avait plus de part que l'enthousiasme, et ses traits empreints de frayeur contrastaient autant avec la contenance calme du tigrero, que les masses noires projetées par l'ombre des arbres avec les nuages de pourpre que répétait la rivière dans son cours.

L'embarcation suivit d'abord les sinuosités des rives qui bornaient la vue des deux navigateurs. Parfois des arbres inclinés courbaient leurs troncs sur les eaux et sur chacun d'eux le noir s'attendait à voir luire les yeux d'une bête féroce prête à s'élancer sur la pirogue.

« *Por Dios!* disait le noir en frissonnant, chaque fois que l'embarcation longeait de près ces arbres inclinés sur l'eau, ne passez pas si près; qui sait si l'ennemi n'est pas caché derrière ces feuillages?

— J'ai mon idée, » répondait Costal.

Et l'Indien continuait à faire voguer son canot d'un bras vigoureux, sans paraître s'inquiéter des dangers que les fourrés des saules pouvaient recéler.

« Quelle est donc votre idée? demanda enfin Clara.

— Une idée bien simple et que vous allez approuver.

— Voyons!

— Il y a deux jaguars; je ne parle pas des petits; comme vous n'avez pas d'armes, ceux-là vous regardent; vous en prendrez un de chaque main, par la peau du cou, puis vous leur briserez à tous deux le crâne en les frappant l'un contre l'autre. Rien de plus simple.

— Cela me paraît, au contraire, très-compliqué, et puis, d'ailleurs comment, pourrai-je courir assez vite pour les attraper?

— Ils vous éviteront cette peine en se jetant sur vous ; car d'ici à un quart d'heure, sans doute, nous allons les avoir tous les quatre sur les bras.

— Tous les quatre ! s'écria le nègre en tressaillant si violemment qu'il imprima à la frêle embarcation un mouvement d'oscillation assez fort pour la faire chavirer.

— Sans doute, repartit Costal en se penchant vivement pour faire contre-poids. C'est là mon idée, comme la seule manière d'abréger les longueurs de la chasse. Que voulez-vous? Quand le temps presse, on fait de son mieux. Ainsi que je vous le disais lorsque vous m'avez interrompu, il y a deux jaguars, l'un à gauche l'autre à droite. Or, ces animaux voulant se rejoindre, leur voix l'indique, si nous nous mettons entre deux, il est évident qu'ils fondent à la fois sur nous. Je vous défie de me prouver le contraire. »

A dire vrai, Clara n'y songeait guère ; une conviction profonde de l'infaillibilité de la prédiction de Costal lui faisait garder un silence complet.

« Attention ! Clara, dit ce dernier, nous allons doubler cette pointe dont les arbres nous cachent la vue de la plaine; vous me direz si vous voyez l'animal que nous cherchons. »

En effet, dans la position qu'occupaient les deux compagnons dans la pirogue, le noir, assis à l'arrière, n'avait qu'à jeter les yeux devant lui, tandis qu'assis à l'avant, l'Indien était forcé de se retourner de temps à autre. Du reste, le visage du nègre était pour lui comme un miroir qui l'avertissait fidèlement de ce qu'il avait intérêt à savoir.

Jusque-là, les yeux du nègre n'avaient exprimé qu'une terreur vague, sans cause déterminée, quand, à l'instant où le canot eut franchi le dernier coude de la rivière, une angoisse profonde et subite se peignit sur tous ses traits.

L'Indien, mis sur ses gardes, retourna vivement la tête. Une plaine immense, au milieu de laquelle la rivière coulait à pleins bords entre deux rives dégarnies d'arbres, s'étendait à droite et à gauche, sans qu'aucun objet empêchât la vue de plonger dans un horizon illimité. Bien loin des deux chasseurs, la rivière se repliait presque sur elle-même, formant un delta verdoyant à la pointe duquel passait le chemin qui conduisait à l'hacienda de las Palmas.

Les rayons du couchant emplissaient tout le paysage d'une brume dorée; le bras de la rivière que remontaient l'Indien et le nègre roulait des eaux teintes de pourpre et d'or, et à deux portée de carabines environ, au milieu de ce brouillard lumineux, sur ces eaux radieuses, un objet étrange apparut aux yeux ravis de Costal.

« Voyez Clara, dit-il en remettant les avirons aux mains du noir, tandis qu'il s'agenouillait sur le fond de la pirogue, sa carabine à la main, jamais vos yeux ont-ils contemplé un plus noble spectacle?

Clara prit machinalement les avirons et ne répondit rien; les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte, il était muet à l'aspect du tableau qui frappait ses regards et semblait fasciné comme l'oiseau par le serpent à sonnettes.

Cramponné sur le cadavre flottant d'un buffle, qu'il dévorait, l'un des jaguars, celui dont la voix avait averti sa femelle, se laissait emporter doucement au cours de l'eau. La tête allongée, arc-bouté par les pattes de devant, celles de derrière repliées sous son ventre et le dos renflé en une ondulation à la fois puissante et souple, l'animal roi des plaines d'Amérique laissait miroiter aux derniers rayons du soleil sa robe d'un fauve vif, constellée de ses taches noirâtres.

C'était une des plus belles scènes sauvages que les savanes déroulent journellement aux yeux du chasseur et

de l'Indien, un magnifique épisode du poëme éternel que le désert chante à leurs oreilles.

Un râlement profond, que termina un éclat de voix semblable aux sons les plus puissants de l'ophicléide, s'échappa de la poitrine du jaguar et glissa sur la surface des eaux jusqu'aux deux navigateurs. Il avait aperçu ses ennemis et les défiait. Costal y répondit par un cri de défi, comme le limier qui vient d'entendre la trompe de chasse jeter ses fanfares à l'écho des bois.

« C'est le mâle, dit-il d'une voix frémissante.

— Tirez-le donc ! s'écria le nègre en retrouvant la parole.

— Le tirer ! répondit Costal ; ma carabine ne porte pas si loin et je ne suis adroit qu'à bout portant ; et la femelle, que je ne pourrais plus joindre ! tandis qu'en attendant une minute, vous allez la voir bondir de notre côté, escortée de ses deux cachorros.

— *Dios me ampare* [1] ! » murmura le nègre, épouvanté du plan de Costal, qui se réalisait en partie, car un hurlement lointain ne fit que précéder d'une seconde l'apparition de l'autre jaguar à l'extrémité de la savane. Quelques bonds, faits par la femelle avec une superbe aisance, la transportèrent à deux cents pas de la rive et de la pirogue.

Là elle s'arrêta, le nez au vent, humant l'air, les jarrets vibrants comme une flèche qui frémit encore après avoir frappé le but, tandis que ses deux petits venaient se grouper à ses côtés.

Cependant le canot, privé de ses avirons, dérivait tout doucement et commençait à tournoyer, gardant toujours ainsi la même distance avec le tigre accroupi sur le cadavre du buffle à moitié enfoncé dans l'eau.

« De par tous les diables ! s'écria l'Indien impatienté, maintenez donc la pirogue au fil de la rivière ; autrement

1. Que Dieu me protége !

il n'y a pas de raison pour que nous nous joignions jamais, ce jaguar et moi. Là.... c'est bien, à la bonne heure ; la main ferme, il ne faut pas déranger la mienne. Il est important que je tue l'animal du premier coup, sans quoi l'un de nous est perdu; car nous aurions à lutter contre le mâle blessé et la femelle pleine de vie. »

Le jaguar descendait tranquillement le cours de l'eau sur son piédestal flottant, et la distance se comblait petit à petit entre la pirogue et lui. Déjà on pouvait distinguer nettement ses yeux de feu roulant dans leurs orbites, et les ondulations de sa queue qui s'agitait en serpentant. L'Indien le visait au muffle et allait lâcher la détente de sa carabine, lorsque la pirogue commença de remuer si étrangement, qu'elle semblait soulevée par la houle de la mer.

« Que diantre faites-vous donc, Clara ? s'écria l'Indien avec colère ; il me serait impossible ainsi d'attraper tout un troupeau de tigres. »

Mais, soit que Clara le fît à dessein, soit que la terreur troublât ses sens, les oscillations devenaient de plus en plus violentes sous son aviron convulsif.

« Le diable vous emporte ! s'écria de nouveau l'Indien avec rage ; je le tenais là, entre les deux yeux. »

Et, déposant sa carabine, il arracha les rames des mains de Clara.

Ce ne fut pas toutefois sans qu'une longue minute s'écoulât qu'il put réparer la maladresse de son compagnon, et il allait reprendre son arme, quand le jaguar poussa un rugissement formidable, puis, enfonçant ses crocs aigus dans le cadavre du buffle, il en arracha un lambeau sanglant, prit un élan terrible, et tandis que le corps flottant, repoussé par ses jarrets nerveux, s'enfonçait en tournoyant dans l'eau pour reparaître à dix pas plus loin, le tigre avait pris pied, d'un bond, sur la rive occupée par sa femelle.

L'Indien lâcha vainement un juron de païen ; il n'é-

tait plus temps : quelques autres bonds avaient jeté le tigre près de sa compagne, hors de portée de sa carabine.

Le couple féroce sembla hésiter un instant, et poussant un double rugissement de menace, auquel se joignirent ceux des deux cachorros, tous les quatre s'élancèrent en bondissant vers les limites de l'horizon.

« Allez! allez, coquins! je vous retrouverai, s'écria Costal, sans pouvoir s'empêcher, malgré son désappointement, de suivre des yeux ces habitants du désert, qui, dans leur course rapide, semblaient à peine effleurer l'herbe de la savane.

— C'est égal ! reprit l'Indien en s'adressant à Clara, dont les yeux brillaient de plaisir, vous pouvez vous flatter de m'avoir fait manquer un beau couple de jaguars. »

Et Costal fit force de rames pour regagner l'endroit de la rive où il s'était embarqué.

La rivière charriait encore le cadavre du buffle dans ses eaux plus assombries, et déjà depuis longtemps les deux jaguars avaient disparu au milieu de la brume rouge.

CHAPITRE III

LE GÉNIE DE LA CASCADE.

La petite pirogue qui portait le nègre et l'Indien continuait à descendre silencieusement le cours de la rivière, le premier se félicitant d'avoir échappé à la griffe des tigres, le second absorbé dans les pensées auxquelles sa chasse infructueuse avait apporté une trêve momentanée.

Un reste d'appréhension se mêlait cependant à la satisfaction de Clara. Les jaguars avaient fui, il est vrai, mais de quel côté ? Il rompit le premier le silence pour adresser cette question à Costal.

« Vous voulez savoir quelle direction ils ont dû prendre, répondit l'Indien : un raisonnement bien simple vous la fera connaître. Un buffle mort ne se rencontre pas tous les jours, et ce n'est qu'à regret, soyez-en sûr, que le tigre a lâché sa proie ; il sait par instinct de quel côté la rivière entraîne le cadavre, et il ira l'attendre en aval, au-dessous de la cascade que vous entendez gronder d'ici. »

Le murmure imposant des eaux, déjà entendu par Clara, devenait en effet plus distinct à mesure que la pirogue gagnait du chemin.

« Je ne dis pas cependant, reprit l'Indien, que la cascade le lui rendra en entier ; j'ai vu des troncs d'arbres brisés en morceaux en roulant du haut en bas. »

Cette réponse péremptoire ne faisait qu'à demi le compte de Clara ; toutefois, comme la pirogue abordait au même instant, il n'en laissa rien paraître.

Les deux compagnons prirent terre, et quelques moments suffirent pour amarrer de nouveau la pirogue aux racines du saule dont elle avait été détachée.

« Ainsi, reprit le nègre, vous croyez que les jaguars....

— Je suis à peu près certain de ce que je vous dis, et peut-être une demi-heure ne se passera-t-elle pas sans que vous entendiez de nouveau leur voix au fond du ravin, où nous aurons affaire tout à l'heure.

— Et vous ne craignez pas qu'ils ne cherchent à prendre leur revanche ?

— Je m'en soucie comme d'un fétu de paille de maïs; mais nous n'avons que trop pensé à ces animaux ; heureusement qu'il n'y a pas de temps perdu. Je vous avais bien dit qu'une journée tout entière ne serait pas de trop pour leur donner la chasse, à moins qu'un hasard

ne vînt abréger ma besogne ; vous ne l'avez pas voulu ; songeons à nous à présent, Clara. La nouvelle lune va se lever tout à l'heure : laissez-moi invoquer Tlaloc, le dieu des eaux, pour qu'il envoie la richesse au fils des caciques de Tehuantepec. »

En disant ces mots, l'Indien s'éloigna de quelques pas de Clara.

« N'allez pas trop loin, s'écria celui-ci, à la pensée des redoutables voisins qui rôdaient près de là.

— Je vous laisse ma carabine.

— Belle avance ! caramba ! un coup pour quatre tigres, » murmura le nègre.

Le Zapotèque s'avança lentement vers le bord de la rivière, monta sur le tronc d'un saule qui était incliné sur l'eau, et debout, les bras étendus en avant, il commença à chanter sur une mélodie bizarre une espèce d'invocation indienne dont les mots arrivaient jusqu'au nègre, sans toutefois qu'il en pût comprendre le sens.

Clara écoutait avec une frayeur d'un autre genre cette invocation aux dieux du paganisme zapotèque, et son effroi ne tarda pas à redoubler quand un rugissement, quoique à peine perceptible, se fit entendre au loin, comme si la voix du démon répondait à son adorateur. C'était, ainsi que l'avait dit l'Indien, dans la direction de la cascade. Au milieu des ombres que l'approche de la nuit commençait déjà à répandre, la coïncidence des prières bizarres du païen et des cris lugubres du tigre, qui semblaient en être l'accompagnement infernal, devait en effet être effrayante pour un homme de la race ignorante et superstitieuse de Clara. Il crut voir des yeux de feu luire devant lui dans le fourré ; l'ombre indécise de la Sirène aux cheveux tordus lui parut s'élever lentement de la surface des eaux, et des voix mystérieuses lui semblèrent se mêler au grondement lointain de la chute d'eau.

Un double frisson passa sur sa peau noire, depuis la

plante des pieds jusqu'aux racines de ses cheveux crépus.

« Êtes-vous prêt ? dit Costal en le joignant.

— A quoi ?

— A m'accompagner jusqu'à la chute d'eau et à y invoquer, comme je vous le dirai tout à l'heure, la divinité qui s'y laissera voir.

— Là-bas, à la cascade, où les tigres rugissent? dit le nègre effrayé.

— L'or est à ce prix, répliqua Costal.

— Allons ! s'écria le nègre après un moment de silence ; je suis dès aujourd'hui le serviteur du génie des *placers* d'or. »

L'Indien ramassa sa carabine et son chapeau, et Clara, drapant autour de lui la pièce de calicot grossier qui lui servait de manteau, se mit sur les pas de Costal en le serrant de près, partagé entre la crainte et la cupidité.

Tous deux commencèrent à suivre le cours de l'eau qui les conduisait vers l'endroit où grondait la cascade.

A mesure qu'ils avançaient, les berges de la rivière devenaient plus escarpées et se rapprochaient davantage l'une contre l'autre ; les arbres des deux rives formaient, en croisant leurs cimes, une voûte épaisse et sombre. Les eaux, resserrées dans un lit étroit, hérissé de rochers, et dont l'inclinaison devenait de plus en plus rapide, bouillonnaient à la surface. Le sol manquant tout à coup, le torrent tombait en cataracte de cent cinquante pieds de hauteur au fond d'un ravin profond, avec un fracas épouvantable, auprès duquel le bruit de l'Océan en fureur, qui brise sur nos falaises en roulant les galets du rivage, ne semble qu'un faible murmure.

Blanche et terrible comme une avalanche, la cataracte s'élançait d'un cintre formé par les cimes entrelacées de deux *ahuehuetes* [1]. Leurs rameaux noirs et flexibles, les

1. Espèce de cèdre qui croît dans les lieux humides. En indien, *ahuehuetl* veut dire seigneur des eaux.

longs flocons de *mousse espagnole* que la brise balançait à leurs extrémités, les lianes pendantes qui s'y enroulaient en festons, effleuraient de temps en temps la courbe écumeuse que décrivait la cascade. Au milieu d'un nuage de vapeur, ces deux grands arbres aux barbes grises et flottantes étendaient leurs bras vigoureux et semblaient être des génies vieillis à la garde de ces eaux.

A cet endroit, les deux compagnons firent halte. Bien que ce fût de ce côté à peu près que le dernier rugissement du jaguar s'était fait entendre, le nègre paraissait plus rassuré que quelques instants auparavant. La crainte des bêtes féroces et celle des esprits de l'autre monde s'étaient effacées devant la cupidité.

« Maintenant, dit Costal, écoutez attentivement les instructions que je vais vous donner; mais, avant tout, rappelez-vous bien que, si la Sirène aux cheveux tordus vous apparaît, si, à son aspect, vous sentez une terreur réelle succéder à ce premier frisson que l'homme le plus brave ne peut empêcher de passer sur sa chair en présence d'un génie qui se rend visible, vous êtes perdu.

— Bon! répliqua le nègre, la connaissance d'une mine d'or vaut bien le risque de se faire tordre le cou ; parlez, je vous écoute. »

En disant ces mots, la contenance du nègre était, du moins en apparence, aussi ferme que celle de Costal lui-même. L'Indien et lui s'assirent sur l'un des bords du profond ravin au fond duquel la rivière reprend bientôt son cours paisible au milieu d'arbres touffus et presque impénétrables aux rayons du soleil.

Cependant, malgré l'abondante végétation des arbres et des lianes qui couvraient le ravin et y répandaient l'obscurité, si les deux chercheurs d'aventures n'eussent pas été si absorbés dans leur conversation, ils auraient pu voir ce qui se passait au fond de ce ravin. Presque à leurs pieds venait s'asseoir un homme, à l'endroit où

les eaux de la rivière, naguère si furieuses, tranquilles maintenant, caressaient mollement les longues tiges des plantes aquatiques qui bordaient la rive, et dont les feuilles larges et luisantes se dressaient en forme de parasols. Cet homme, qui semblait considérer curieusement le spectacle imposant de la cascade, n'était autre que le capitaine des dragons de la reine que nous connaissons déjà, et qu'un singulier hasard paraissait avoir conduit dans cet endroit sauvage.

Nous devons, en considération du rôle que joue l'officier dans ce récit, dire en deux mots, pendant que Costal donne ses instructions à Clara, comment il était arrivé à joindre les deux associés.

Lorsque le capitaine des dragons de la reine, don Rafael Tres-Villas, se fut séparé du naïf étudiant en théologie qui l'avait pris un instant pour un mangeur de chair humaine, un Lestrygon, ainsi qu'il l'appelait au souvenir classique de son *Odyssée*, il ne perdit pas son temps à chercher à expliquer les bizarreries qui l'avaient frappé le long du chemin. Il poussa vigoureusement son cheval, que son instinct avertissait de la proximité d'une écurie, et qui répondit à l'empressement de son cavalier.

Malheureusement l'officier, quoique créole, n'était jamais venu dans cette partie du pays immense qui l'avait vu naître, et, arrivé à un endroit où le sentier qu'il avait suivi jusque-là se divisait en deux, quoique à peu près dans la même direction, il hésita sur celui des deux embranchements qu'il devait prendre.

La même solitude continuait à régner autour de lui ; personne n'était là pour fixer son incertitude et, en l'absence de tout renseignement, il s'en rapporta au choix de son cheval.

L'animal avait sans doute plus soif que faim, et après avoir flairé l'air, ses naseaux avaient humé les fraîches émanations d'une rivière lointaine ; la bride sur le cou, il avait choisi l'embranchement de droite.

Ce choix fut heureux pour l'étudiant, resté dans son hamac, comme ce récit va le prouver tout à l'heure, mais il fourvoya l'officier.

En effet, l'embranchement de gauche l'eût conduit à doubler un des coudes de la rivière sans être obligé de la traverser, et à arriver à la route directe de l'hacienda de las Palmas, où, pour plus d'un motif, il avait grande hâte de se rendre.

Déjà depuis quelques instants le bruit sourd d'une chute d'eau parvenait à ses oreilles, quand, au bout d'une demi-heure d'un trot aussi rapide qu'un petit galop de chasse, le sentier se termina brusquement devant d'inextricables taillis, derrière lesquels l'eau grondait avec le fracas du tonnerre.

Le lecteur connaît cet endroit maintenant, mais le voyageur était complétement dépaysé ; et, quoique quelques minutes de marche le séparassent à peine de l'endroit à peu près guéable de la rivière où Costal avait montré à Clara la trace d'un ménage de jaguars, telle était l'épaisseur des bois sur les deux rives, qu'il ne put supposer la rivière si près de lui.

Pour tourner cette difficulté, dont il fallait sortir, l'officier mit pied à terre ; il attacha son cheval par la bride et gagna la crête du ravin, quoique non sans peine.

Le voyageur ne sut d'abord par quel côté aborder ce ténébreux labyrinthe, que tapissait une couche épaisse de détritus amoncelée pendant de longues années par la chute des feuilles, et dans laquelle il enfonçait presque jusqu'aux genoux. Fatigué par les efforts inutiles qu'il faisait pour avancer, il allait retourner sur ses pas, lorsqu'il aperçut une espèce de sentier formé par les eaux des pluies ou peut-être par les bêtes fauves, et il s'y glissa dans l'espoir de trouver enfin quelque issue pour lui et son cheval.

La pente était rapide, mais le sol était ferme, et l'officier se mit en devoir de descendre. Des lianes qui ser-

pentaient d'arbre en arbre assuraient ses pas, comme les cordes qui servent de rampes dans certains escaliers ; d'autres, retombant de la cime des arbres, pendaient autour de lui, semblables aux cordages des mâts d'un navire ; il put enfin arriver au fond du ravin.

Là, nous l'avons dit, les eaux impétueuses de la cascade reprenaient leur cours tranquille et calme.

Quelque pressé que fût le dragon, la vue de cette magnifique cataracte, l'une des plus pittoresques et des plus imposantes qu'on puisse rencontrer en Amérique, lui arracha un cri de surprise et d'admiration.

Il s'assit sur l'un des fragments de roc autour desquels les eaux murmuraient gaiement, pour contempler un instant plus à l'aise la masse écumeuse qui se précipitait devant lui ; mais des nuées de maringouins altérés de sang ne tardèrent pas à troubler sa contemplation. L'officier allait fuir au plus vite pour éviter leurs cruelle, piqûres, lorsqu'un spectacle imprévu captiva son attention et le fit rester à sa place.

Au milieu des flots de vapeur que lançait la cascade, la cime des deux *ahuehuetes* qui la couronnait n'apparaissait plus que vaguement, quand, sur le tronc incliné de l'un d'eux, il crut distinguer comme le masque de bronze florentin d'une figure indienne.

Cette apparition fut presque aussitôt suivie d'une seconde ; sur la fourche formée par deux des mères branches de l'autre cèdre, un deuxième visage se montra. Ce dernier était noir comme la nuit.

C'était, à n'en pas douter, un nègre et un Indien qui surgissaient tout à coup à ses yeux.

Par quel singulier hasard les trois principaux types de la race humaine se trouvaient-ils réunis dans ces lieux déserts? Don Rafael y expliquait bien sa présence, mais nullement celle des deux autres.

Bientôt à la figure succéda le corps tout entier de l'Indien et celui du nègre.

L'audace de ces deux hommes était effrayante.

Tous deux, tantôt à tour de rôle, tantôt ensemble, s'avançaient au-dessus de la cascade mugissante, se suspendaient par les bras aux rameaux des cèdres et mouillaient leurs pieds dans l'écume, ou se penchaient au-dessus de la nappe d'eau avec une hardiesse qui causait à l'officier une sorte de vertige.

Les yeux fixés sur les eaux bouillonnantes de la cataracte, ces deux étranges personnages n'apercevaient point don Rafael. Celui-ci pensait qu'un objet invisible pour lui devait absorber leurs regards, et il aurait cru volontiers que c'était de quelque nymphe des eaux que le nègre essayait la conquête, à en juger du moins par le manége prétentieux de ses gestes et de sa physionomie. Sa large bouche, en s'ouvrant jusqu'aux oreilles avec une coquetterie grotesque, laissait voir la double rangée de ses dents, dont la blancheur contrastait avec l'ébène de sa figure. Il allongeait son noir visage autant qu'il le pouvait sur la nappe de la cascade, comme si l'objet dont il voulait capter la bienveillance eût été caché sous la voûte écumeuse qu'elle formait.

L'Indien, de son côté, se livrait, mais avec plus de dignité, aux mêmes grimaces et aux mêmes attitudes que le noir, évidemment dans un but semblable. L'officier avait beau regarder la cascade de tous ses yeux, il ne voyait toujours que la masse blanche de son écume.

Bientôt le Zapotèque, tout en se penchant d'une main au-dessus de l'abîme, fit signe à son compagnon de cesser ses grimaces, et le nègre ne laissa plus voir que sa face noire, immobile et sérieuse.

L'Indien alors étendit le bras en avant et commença une espèce d'incantation solennelle, accompagnée de chants perdus dans le fracas des eaux. L'officier voyait distinctement, en effet, dans le jeu des muscles de la bouche de l'Indien, qu'il chantait à pleine poitrine.

Bien qu'il en coutât à la curiosité de don Rafael d'in-

terrompre cet étrange manége, le désir d'apprendre enfin où il était et quelle route il devait suivre le décida à élever la voix et à crier de toutes ses forces pour attirer l'attention de ces deux hommes. Mais, quelle que fût la vigueur de ses poumons, le bruit assourdissant de la cataracte l'empêcha de se faire entendre. Alors il se résolut à gagner l'endroit où le nègre et l'Indien lui apparaissaient, et il reprit le chemin par lequel il était venu.

Don Rafael remonta péniblement jusqu'à l'arcade formée par les deux cèdres au-dessus de la chute d'eau; mais les deux personnages avaient disparu. Il se hissa avec bien des précautions sur l'un des deux gros arbres et considéra la cascade avec une nouvelle attention, espérant y découvrir quelque objet de nature à justifier les manœuvres du noir et de l'Indien. Il n'aperçut que ce qu'il avait vu déjà : la nappe d'écume et de longs filets d'eau qui serpentaient dans les fissures du rocher et revenaient s'absorber dans la masse commune.

Cependant les lieux que l'officier venait de quitter n'étaient plus déserts, à en juger par une ondulation bien marquée au milieu des taillis épais du ravin. Le feuillage agité, sur une ligne tortueuse, prouvait que, comme il avait fait tout à l'heure, quelqu'un s'appuyait sur le tronc des arbres pour descendre, mais du côté opposé à celui qu'il avait occupé.

Le soleil baissait sensiblement ; ses derniers reflets venaient de s'éteindre dans la nappe écumeuse de la chute d'eau, et, malgré la teinte crépusculaire qui avait subitement envahi le fond du ravin, le dragon reconnut facilement, dans les deux hommes qui sortirent tout à coup du couvert des bois, le nègre et son compagnon.

L'air de ces deux individus était grave et même solennel; celui du noir surtout ne paraissait pas exempt de quelque secrète frayeur.

« Le diable soit de ces drôles, qui semblent fuir quand j'approche ! » s'écria l'officier.

Sur un geste de son compagnon, le nègre disposa, sur la plate-forme de l'un des rochers éboulés dans le lit de la rivière, une provision de branches sèches ramassées sur l'un des bords, et ils ne tardèrent pas à y mettre le feu.

Bientôt une lueur éclatante empourpra l'eau qui coulait autour des rochers et lança des reflets rouges dont se teignit aussi la blanche écume de la cataracte.

Pendant que le nègre restait immobile à contempler les lueurs du brasier qui scintillait sur l'eau, le Zapotèque ôta son chapeau de jonc dénoua les tresses de sa chevelure et se dépouilla de l'espèce de sayon dont sa poitrine et ses épaules étaient couvertes. Des flots de cheveux, noirs comme l'aile du corbeau dont il prétendait devoir atteindre la longévité, se répandirent sur son corps musculeux et bronzé et voilèrent en partie sa figure.

L'officier vit alors, pour la première fois, que l'Indien soufflait dans une trompe marine, dont les sons rauques et saccadés imitaient ceux que le jaguar fait entendre quand il a faim ou soif.

Lorsqu'il crut avoir suffisamment éveillé l'esprit de la cataracte, dont la réponse semblait se transmettre par la voix des échos qui répétaient cette lugubre et bruyante harmonie, l'Indien, passa sa conque en bandouillère et commença, autour du rocher sur lequel continuait à brûler le brasier, une sorte de danse sauvage au milieu des eaux basses de la rivière, que ses jambes fouettaient avec force.

A mesure que l'obscurité crépusculaire s'épaississait, la scène devenait plus bizarre; l'Indien continuait à s'agiter frénétiquement, tandis que le nègre restait immobile comme une statue. Les lueurs du foyer reflétaient sur eux d'étranges teintes. La cataracte semblait rouler des flots de feu. C'était une scène bizarre et imposante tout à la fois.

« Vive Dieu ! se dit l'officier, je serais curieux de savoir en l'honneur de quelle divinité païenne ces deux sauvages se livrent à ces extravagances ; mais j'éprouve un désir plus vif encore de les prier de me remettre dans le bon chemin. »

Alors, pour suppléer à la voix, dont la chute d'eau amortissait le bruit, don Rafael ramassa plusieurs poignées de petites pierres qu'il fit pleuvoir à côté des deux compagnons. Le moyen fut sans doute efficace, car tout à coup l'Indien balaya d'un revers de main les fascines enflammées du foyer, qui s'éteignirent subitement dans l'eau. Tout redevint obscur au fond du ravin ; le nègre et l'Indien (dans lesquels on a dû reconnaître Costal et Clara) disparurent dans les ténèbres au milieu desquelles grondait toujours la cascade, dont la voûte cessa d'être embrasée.

CHAPITRE IV

L'INONDATION.

Pendant que les deux compagnons, l'Indien et le nègre accomplissaient les cérémonies bizarres que nous n'avons décrites que sommairement, telles que les voyait le capitaine des dragons de la reine, la lune s'était levée radieuse, quoique nouvelle comme cela arrive toujours dans ces beaux climats.

Don Rafael venait d'apprendre par sa propre expérience qu'un homme agile ne pouvait guère mettre moins d'un quart d'heure à gravir, à travers la végétation pressée qui les obstruait, les flancs du ravin au fond duquel s'étaient passées les scènes étranges dont le hasard l'avait rendu témoin ; il avait aussi remarqué que

les deux acteurs qui y avaient figuré se tenaient du côté de la rivière opposé à celui qu'il occupait.

Quoique, grâce à la découverte qu'il avait faite de cette rivière, il lui fût plus facile, en la traversant à gué dans quelque endroit, de se remettre à peu près dans son chemin, et qu'il pût à la rigueur se passer de renseignements, il ne se décida pas moins à tâcher d'en obtenir de ces deux personnages ; il résolut donc de profiter du temps qu'ils mettraient à remonter pour aller chercher son cheval, passer la rivière à la nage, s'il le fallait, et les attendre, près de la cascade, où il supposait qu'ils allaient retourner.

La lune éclairait vivement la rivière et ses bords ; les fourrés n'étaient inextricables que sur la crête et les flancs du ravin. En faisant un léger détour, l'officier espérait trouver un passage plus facile ; il se mit donc sans perte de temps en mesure d'exécuter son projet.

Les choses se passèrent comme il le pensait, et moins de dix minutes après il était de retour avec le cheval, qu'il tirait par la bride, cherchant un endroit sur la rive où il pût faire descendre facilement sa monture et traverser l'eau.

Dans l'intervalle, et à travers le grondement de la cascade dont il s'éloignait, il crut entendre une sorte de cri funèbre retentir du côté de la rivière qu'il avait intention de gagner. Cette voix rauque, qu'il ne pouvait confondre avec les glapissements des chacals qui avaient mainte fois frappé ses oreilles dans le cours de ses voyages, ressemblait, par une certaine intonation caverneuse, aux mugissements des taureaux, et elle fit éprouver au voyageur une vague sensation de malaise : c'était la première fois qu'il entendait ces notes funèbres, et, sans savoir au juste quelle espèce de danger, il sentait instinctivement qu'un danger quelconque le menaçait. Son cheval semblait aussi partager ses appréhensions, à en juger par le frémissement de ses naseaux.

Pour être prêt à tout événement, don Rafael déboucla les courroies du mousqueton suspendu à ses arçons et continua sa recherche. Une pente douce, telle qu'il la désirait, ne tarda pas à se présenter à lui. Alors, sans s'inquiéter si la rivière était profonde ou non, il se mit en selle et poussa son cheval, qui, moitié à gué, moitié à la nage, eut bientôt gagné l'autre rive, tandis que le cavalier, les genoux relevés, tenait son mousqueton au-dessus de sa tête pour éviter de le mouiller.

Décidé à guetter pendant quelque temps encore la présence des deux seuls êtres vivants qu'il eût aperçus dans ces solitudes depuis sa séparation d'avec l'étudiant, le dragon redescendit le cours de l'eau le mieux qu'il put jusqu'à la cascade.

Là, pour moins risquer d'échapper aux yeux de ceux qu'il cherchait à rencontrer, il battit le briquet, alluma un cigare, et, immobile comme une statue équestre entre deux des arbres qui inclinaient leurs branches sur la rivière, il attendit la venue du nègre et de l'Indien.

La lune jetait sur les roseaux, parmi les fourrés épais, ses lueurs blanches, dont s'argentait la surface des eaux et la courbe écumante de la cascade. Ces lueurs, brisées par le réseau serré des branchages, prêtaient un mystérieux aspect à cette solitude que la cataracte emplissait de son bruit de tonnerre, et parfois le souvenir des scènes étranges qui venaient de frapper ses yeux au fond du ravin, mêlé aux accents inconnus à son oreille et dont il croyait entendre encore le retentissement lugubre, faisait éprouver à l'officier un frémissement involontaire. Parfois aussi le dragon sentait son cheval frissonner sous la selle, et il ne pouvait s'empêcher de croire qu'il venait d'assister à quelque évocation du prince des ténèbres, dont ces notes funèbres étaient la voix.

Don Rafael était créole, élevé par conséquent dans l'ignorance et la superstition ; il se rappelait avoir ouï dire

qu'en présence des esprits de l'autre monde les animaux éprouvaient un frémissement pareil à celui qui venait de s'emparer de son cheval. Mais don Rafael était peut-être de ces cœurs forts dont parlait l'Indien, que la crainte peut visiter sans les dominer jamais, et il restait au poste qu'il avait choisi, sans témoigner autrement ses appréhensions que par les aspirations précipitées de ses lèvres contre son cigare, dont le feu brillait dans les ténèbres,

Pendant ce temps, l'Indien et le nègre, troublés dans leurs invocations au génie de la cascade, remontaient l'escarpement du ravin en se faisant péniblement jour à travers la végétation qui l'obstruait.

L'Indien exhalait son dépit en menaces contre l'intrus dont la présence avait sans doute empêché l'apparition de l'esprit qu'il invoquait. Clara jurait aussi; mais, au fond de son cœur, il était moins contrarié qu'il n'affectait de le paraître.

« C'est donc au seul moment où la lune nouvelle se lève qu'apparaît la Sirène aux cheveux tordus ? dit le nègre en se tenant sur les talons de son compagnon.

— Sans doute, répondit Costal ; il n'y a qu'un instant, dont il faut se hâter de profiter ; mais, s'il se trouve quelques profanes dans le voisinage, et par profane j'entends un blanc, l'esprit refuse de se montrer.

— Peut-être a-t-il peur de l'inquisition ? » reprit le nègre.

Costal haussa les épaules.

« Vous êtes un niais, ami Clara. Que diable voulez-vous que le puissant esprit des eaux ait peur de vos moines à longues robes ? Ce sont eux plutôt qui trembleraient en sa présence et se prosterneraient la face contre terre.

— Dame ! si l'esprit a peur d'un seul blanc, et qu'à cause de lui il n'ose se montrer, à plus forte raison aurait-il crainte d'une foule de moines qui, il faut l'avouer, sont furieusement laids.

— Puisse un carreau du ciel couper en deux le mé-

créant qui a empêché l'effet de mes conjurations ! s'écria l'Indien avec d'autant plus de colère qu'il se sentait battu par le raisonnement du nègre ; quelques minutes de plus et le génie des eaux se montrait à nos yeux.

— Vous avez eu tort d'éteindre le feu si vite, ami Costal.

— J'ai voulu dérober à la vue des profanes le mystère qui allait s'accomplir. Je savais que le génie de la cascade ne se rendrait pas visible.

— Ainsi vous persistez à croire que quelqu'un nous a vus ?

— J'en suis certain.

— Et que ce sont bien des pierres qu'on nous a lancées ?

— A coup sûr.

— Eh bien ! foi de nègre, je croirais tout autre chose.

— Que croiriez-vous ? demanda l'Indien en s'appuyant contre le tronc d'un sumac pour reprendre haleine.

— Je pense, répondit Clara en imitant son compagnon, qu'un peu plus de patience de votre part aurait fait réussir notre affaire. Je gagerais, ajouta-t-il avec un air de conviction profonde, qu'au moment où la nappe d'eau de la cascade renvoyait des lueurs éclatantes de tous côtés et jusqu'aux troncs des deux *ahuehuetes* qui la couronnent, j'ai vu apparaître au milieu d'elles comme un diadème d'or étincelant. Or, je vous le demande, qui peut porter un diadème d'or au fond de ces bois, si ce n'est l'esprit des eaux ?

— Vous vous trompez, Clara, c'est impossible.

— Je suis certain que j'ai vu ce que je vous dis là, et je pense, en conséquence, que ce que vous prenez pour des pierres était, sans nul doute, tout simplement des *pepitas*[1] d'or que nous lançait la Sirène aux cheveux tordus.

— Et vous m'avez laissé quitter le fond du ravin sans

1. Grains d'or natif.

vous y opposer ! s'écria vivement l'Indien, un instant ébranlé par les paroles du nègre.

— Nous avions usé notre dernier morceau d'amadou, nous ne pouvions donc plus rallumer notre feu.

— Nous aurions cherché à tâtons.

— Oui, répliqua le nègre avec ironie, c'était chose facile que de distinguer, dans l'obscurité de tous les diables qui règne au fond de cette *cañada,* un morceau d'or d'un caillou !

— Au poids, c'était aisé.

— Sans compter, reprit Clara en laissant voir cette fois le fond de sa pensée, qu'en cherchant nos morceaux d'or nous courions risque de nous rencontrer avec ces coquins de tigres cherchant de leur côté leurs morceaux de buffle, et enchantés de nous trouver à leur place.

— Qui se soucie des jaguars ? dit le tigrero avec dédain.

— Moi, parbleu ! répondit Clara.

— Celui qui ose affronter l'esprit des eaux s'inquiète-t-il de deux jaguars vagabonds?

— Si l'on court risque de se faire étrangler, repartit le noir on a du moins la chance d'obtenir de lui la révélation d'un trésor, et c'est une compensation. Mais avec les tigres, il n'y en a aucune. Si donc je vous ai laissé partir, c'est que j'ai réfléchi que nous aurions le temps de revenir demain, au lever du soleil, reprendre nos recherches. »

L'Indien ne répondit rien et se remit en route. Le nègre, encore peu rassuré, le suivait toujours de près comme son ombre. Tout à coup il s'arrêta et s'écria en se frappant le front :

« Demain matin il ne sera plus temps ; et même, ajouta-t-il d'un air alarmé, nous ferions bien de quitter ces gorges au plus vite.

— Et pourquoi cela? demanda vivement le noir, épou-

vanté outre mesure de l'inquiétude que décelait le ton de Costal, qui semblait ne s'effrayer de rien.

— C'est aujourd'hui nouvelle lune, et j'avais oublié que, dans cette saison, c'est toujours le moment où les fleuves de l'État se gonflent, se joignent et inondent chaque année nos campagnes. Vous savez que l'inondation arrive alors comme la foudre. N'entendez-vous pas déjà au loin ses grondements sourds?

— Je n'entends, Dieu merci, que ceux de la cataracte, qui nous forcent à crier si haut tous deux pour nous comprendre ; mais hâtons-nous.

— Oh! continua Costal, une fois sortis de ce ravin nous n'avons pas grand'chose à craindre ; le sommet d'un arbre nous servirait d'abri, si l'inondation venait à nous surprendre.

— D'accord ; mais ici?

— Ici, ce serait fait de nous. »

Les deux aventuriers gravirent le talus escarpé en silence et avec une célérité redoublée par l'appréhension d'un péril auquel rien n'aurait pu les soustraire, soit au fond, soit sur les flancs du ravin, où le torrent devait s'engouffrer comme dans un canal, avec une violence à laquelle nulle force humaine n'était capable de résister.

Tout en s'aidant des pieds et des mains pour faciliter son ascension. Costal exhalait sa colère contre le mécréant qui avait fait avorter ses espérances, tandis que le nègre enregistrait dans sa mémoire comme un des jours les plus néfastes de sa vie celui où il avait été forcé d'affronter les jaguars, les esprits de l'autre monde et les risques de l'inondation. Puis bientôt l'Indien atteignit la crête du talus, et Clara poussa un soupir de soulagement en prenant pied à son tour sur le sommet de l'immense et profond ravin.

Tout à coup, saisissant le bras de Costal avec un tressaillement nerveux, il lui indiqua du doigt un objet qui lui paraissait étrange.

C'était une forme noire, immobile au milieu des arbres qui bordaient la rivière, et au-dessus de laquelle une vive lueur, en brillant un instant pour s'éteindre aussitôt, venait de lui montrer le même diadème d'or dont l'aspect l'avait déjà frappé.

« Le diadème de l'esprit ! » dit-il en approchant ses lèvres de l'oreille de l'Indien, afin que le fracas de la cascade ne couvrît pas sa voix.

Costal suivit la direction indiquée par le nègre, et, à la lueur subite qui l'éclaira de nouveau, il vit en effet briller comme un cercle d'or au milieu des ténèbres.

Toutefois le nègre et l'Indien ne tardèrent pas à savoir à quoi s'en tenir sur cette apparition inattendue. A un mouvement que fit le cheval du dragon, un rayon de la lune tomba sur le cavalier, dont le buste parut tout à coup distinctement.

Un large galon d'or qui, selon la mode mexicaine, cerclait en dessous des larges bords de son chapeau de vigogne, avait, en s'éclairant d'une des lueurs successives de son cigare, provoqué pour la seconde fois la méprise de Clara.

« Quand je vous disais, s'écria Costal, qu'un mécréant de blanc empêchait l'esprit de se montrer, avais-je tort ?

— C'est vrai, répondit le nègre assez confus d'une méprise qui eût peut-être ébranlé sa récente croyance au génie des eaux, sans l'excuse alléguée par l'Indien pour justifier son manque de succès.

— C'est un officier, sans doute, » reprit l'Indien à l'aspect de la tournure militaire de don Rafael, qui, son mousqueton d'une main et sa bride et son cigare de l'autre, continuait à rester immobile, sans se douter de l'entretien dont il fournissait l'objet.

Du reste, le dragon commençait à trouver le temps long, et un juron témoignait de son impatience, quand une voix, assez forte pour se faire entendre malgré le

fracas de la chute d'eau, un peu amortie cependant par la brise qui l'emportait au loin, vint frapper son oreille et lui arracher un geste de surprise.

« Qui va là ? s'écriait la voix menaçante.

— Dites : Qui reste là ? » répondit don Rafael en retrouvant toute son assurance devant des êtres humains, fussent-ils des ennemis.

En même temps deux hommes se montrèrent, dans lesquels le dragon reconnut ceux qu'il appelait ses sauvages.

« Enchanté de pouvoir vous parler enfin, mes braves, dit-il avec un sans-façon tout militaire et en faisant exécuter à son cheval une brusque manœuvre qui le mit face à face avec les deux inconnus qui débouchaient derrière lui sur la berge élevée de la rivière.

— Peut-être ne le sommes-nous pas, nous, repartit Costal d'un ton brusque et en faisant passer, non sans ostentation, sa carabine d'une épaule sur l'autre.

— Vive Dieu ! j'en serais fâché, reprit le dragon en laissant voir un franc sourire sous ses épaisses moustaches ; car je ne suis pas égoïste, et je n'aime pas à être content tout seul. »

En disant ces mots avec un air de bonne humeur qui fit impression sur l'Indien, don Rafael rebouclait les courroies de son mousqueton comme une arme inutile, en dépit de l'attitude presque hostile de ses deux interlocuteurs.

« Peut-être, ajouta-t-il en fouillant dans la poche de son gilet, me gardez-vous rancune des pierres que je vous ai jetées au fond du ravin, où vous aviez l'air fort occupés de choses qui ne me regardent pas ; mais vous voudrez bien excuser un voyageur fourvoyé dont la cascade couvrait la voix, et qui ne savait comment attirer votre attention de son côté ; ensuite, vous rendrez justice à la délicatesse et au soin avec lesquels j'ai visé à ne pas vous atteindre. »

Comme il finissait cette apologie, le dragon tira de sa poche une piastre et l'offrit à l'Indien.

« Merci, dit celui-ci tandis que Clara prenait la pièce, qui ne brilla qu'un instant aux rayons de la lune; où allez-vous?

— A l'hacienda de las Palmas ; en suis-je éloigné ?

— C'est selon le chemin que vous voudrez prendre.

— Je veux le plus court, je suis pressé.

— Le chemin qui vous y conduirait le plus sûrement, c'est-à-dire sans crainte de vous égarer, est celui que vous trouverez en remontant le cours de cette rivière, dit Costal, qui, malgré sa rancune contre l'étranger, n'osait donner un faux renseignement à un voyageur en route pour l'hacienda dont il était un des serviteurs. Ce chemin coupe un des détours de ce cours d'eau; maintenant, si vous en voulez un plus direct.... »

Un de ces accents rauques et saccadés qui, dans le cours de cette soirée, avaient déjà frappé l'oreille de l'officier, vint interrompre les renseignements de l'Indien.

« Qu'est cela? demanda l'officier.

— C'est la voix d'un jaguar qui cherche une proie, reprit Costal.

— Ah ! dit le dragon, je craignais que.... ce ne fût autre chose. Tout à l'heure j'ai déjà entendu ces rugissements.

— Votre chemin le plus court est par là, continua Costal en indiquant du canon de sa carabine le point de l'horizon d'où partait le rugissement du tigre.

— Et vous dites que c'est le plus court?

— Oui.

— Eh bien! merci; j'en profite. »

L'officier, à ces mots, rassemblait dans sa main gauche les rênes de son cheval, prêt à suivre la direction indiquée, lorsque l'Indien l'arrêta.

« Écoutez, seigneur cavalier, dit-il avec plus de cor-

dialité qu'il n'en avait encore montré, il ne s'agit pas toujours d'être brave comme vous le semblez pour échapper à toute espèce de danger ; il faut encore être averti de ceux qu'on peut courir. »

Don Rafael Tres-Villas contint son cheval.

« Parlez, mon ami, dit-il ; je vous écoute et vous remercie d'avance.

— D'abord, continua Costal, pour gagner d'ici l'hacienda de las Palmas sans vous égarer, surtout sans vous amuser à faire des détours, ayez soin d'avoir toujours la lune à votre gauche, de façon que votre ombre se projette à votre droite un peu obliquement, juste comme vous vous trouvez dans ce moment-ci. Maintenant, ne vous arrêtez pour rien au monde avant d'être dans la maison de don Mariano Silva; si vous rencontrez un ravin, un fossé, un ruisseau ou une colline, franchissez-les en ligne droite, sans chercher à les tourner. »

Il y avait tant de solennité et de précision dans la voix et les recommandations de l'Indien, que le dragon en fut frappé.

« Quel est donc l'effroyable danger qui me menace? demanda-t-il en plaisantant.

— Un danger auprès duquel celui de tous les tigres qui peuvent hurler ou rugir dans ces savanes n'est qu'un jeu d'enfant : l'inondation, qui, avant une heure peut-être, va les couvrir de flots mugissants, fera de ces plaines une mer furieuse, dans laquelle rouleront pêle-mêle ces tigres eux-mêmes, malgré leur légèreté, à moins qu'un arbre ne puisse les sauver. L'*arriero* et ses mules, comme le pâtre et ses troupeaux, seront également engloutis, s'ils n'ont trouvé un asile à l'hacienda où vous vous rendez.

— J'aurai tout égard à vos recommandations, » dit l'officier, qui se souvint de l'étudiant abanbonné à deux lieues de là.

Il raconta en quelques mots son histoire à l'Indien.

« Soyez tranquille, nous le conduirons demain à l'hacienda, s'il vit encore ; ne pensez donc qu'à vous seul et à ceux qui pourraient pleurer votre mort; quant aux jaguars, ne vous en inquiétez pas; si votre cheval s'effrayait et refusait d'avancer en droite ligne à leur aspect, faites-lui entendre votre voix; si vous étiez serré de trop près par eux, parlez-leur aussi : la voix humaine est faite pour porter le respect chez tous les animaux, même les plus féroces. Les blancs ne savent pas cela, parce que leur métier n'est pas de les combattre, comme celui de l'homme rouge ou de l'homme noir, et je pourrais vous citer une de mes aventures en ce genre avec un jaguar.... Ah bah ! le voilà parti. »

L'Indien s'arrêta, car en effet Tres-Villas ne l'écoutait plus; préoccupé seulement du soin d'échapper à l'inondation, il bondissait déjà sur la savane blanchie par la lune, dans la direction de l'hacienda et loin de Costal.

« Il est brave et franc, dit celui-ci ; c'eût été dommage qu'il lui fût arrivé malheur. Il est fâcheux qu'il ait été forcé de nous interrompre : c'est un contre-temps, et voilà tout; à sa place, j'en aurais fait autant. Tout n'est pas encore perdu, d'ailleurs, et nous pourrons....

— Hum! interrompit Clara, je commence à trouver que c'est assez d'aventures pour un jour; tant que je serai dans le voisinage de ces tigres....

— Fi donc! Clara, vous devriez avoir honte ; voyez ce brave jeune homme qui n'a jamais vu un tigre de sa vie, et qui ne s'en préoccupe pas plus que d'une bande de rats des champs.

— Soit! eh bien! que pourrions-nous faire encore? répondit Clara d'un ton assez maussade.

— L'esprit des eaux, reprit l'Indien, ne daigne pas seulement se montrer dans l'écume des hautes cascades; il apparaît aussi parfois à ceux qui l'invoquent aux sons de la conque marine, parmi les flots jaunis de l'inon-

dation et dans le lit gonflé des torrents : demain nous le chercherons.

— Et ce jeune homme que nous a recommandé le voyageur ?

— Nous irons de son côté, reprit Costal ; en attendant, nous allons en un tour de main porter la pirogue au sommet du *cerro de la Mesa,* sur lequel nous passerons tranquillement la nuit, à l'abri des tigres et de l'inondation.

— Ce sera bien heureux, car j'ai grand besoin de sommeil, » dit le noir, rasséréné par la perspective d'une nuit de repos.

Pendant ce temps, don Rafael galopait dans la direction de l'hacienda de las Palmas.

Durant la première demi-heure de route, la savane était si paisible sous les rayons de la lune, les palmiers se balançaient avec tant de mollesse sous un ciel étincelant d'étoiles, tandis que la brise apportait les parfums pénétrants des goyaviers, qu'il put croire que l'Indien avait voulu se jouer de sa crédulité. Alors il ralentit le pas de son cheval presque involontairement, se laissant aller à cette molle rêverie que suscite le charme de ces belles nuits des tropiques, où l'on se sent heureux de vivre en prêtant l'oreille aux harmonies nocturnes que se renvoient le ciel et la terre, comme un hymne que chacun d'eux chante à son tour.

Le voyageur se rappela cependant tout à coup les cabanes abandonnées le long de la route, les embarcations hissées au sommet des arbres, comme un dernier moyen de sauvetage pour ceux que l'inondation pourrait surprendre à l'improviste. Alors son extase tomba subitement, et il accéléra de nouveau la marche de sa monture.

Puis une seconde demi-heure s'écoula et, comme par enchantement, les cigales cessèrent de bruire sous l'herbe, la savane entière sembla faire silence, et à la

brise embaumée, régulière comme le souffle de la nature endormie sous le manteau étoilé de la nuit, succéda une autre brise imprégnée de senteurs marécageuses, saccadée, haletante comme un souffle de terreur.

Ce silence inquiétant fut de courte durée ; bientôt le voyageur crut entendre encore bourdonner à son oreille le bruit lointain et sourd de la cataracte qu'il venait de quitter. Seulement ce grondement éloigné semblait s'être déplacé : ce n'était plus derrière lui qu'il retentissait ; c'était vers l'horizon qu'il cherchait à gagner.

Il crut s'être trompé de route et revenir sur ses pas ; mais la lune à sa gauche, son ombre et celle de son cheval à sa droite, lui annonçaient qu'il était toujours dans la bonne voie. Alors son cœur battit plus rapidement, parce que, s'il devait en croire l'Indien, un danger s'avançait, contre lequel ni son mousqueton ni sa rapière de fine trempe, ni ce cœur fort que l'officier mettait au service d'un bras vigoureux, ne pouvaient lui être d'aucun usage. Le jarret nerveux de son cheval était son unique défense, son dernier moyen de salut.

Heureusement une longue route n'avait pas épuisé les forces de l'animal, qui, de son côté, dressait les oreilles et aspirait de ses naseaux largement ouverts le vent humide qu'envoyaient les eaux au-devant d'elles, comme un message précurseur.

Ce devait être une lutte entre le cavalier et l'inondation, à qui gagnerait, le premier des deux, l'hacienda de las Palmas.

L'officier laissa mollir la bride ; les molettes sonores de ses éperons de fer retentirent contre les flancs de son cheval : la lutte de vitesse était commencée. La savane semblait couler comme un fleuve rapide sous les jambes du dragon. A sa droite et à sa gauche, on eût crut voir fuir les buissons et les palmiers de la forêt.

L'inondation accourait de l'est vers l'ouest ; le cavalier s'élançait de l'ouest vers l'est, et la rapidité de

leur course inverse devait les faire promptement se joindre; mais à quel endroit?

La distance entre eux diminuait de seconde en seconde. Le bruit, d'abord sourd et vague, se rapprochait de plus en plus et ressemblait à celui du tonnerre qui, après avoir grondé à l'horizon, vient, prêt à éclater, faire ses roulements au-dessus de nos têtes. La savane et les palmiers fuyaient toujours sous le galop du cavalier, sans que le clocher de l'hacienda se dessinât audessus de la ligne droite qui bornait sa vue. Cependant la masse menaçante des eaux n'apparaissait pas encore.

Le cheval ne ralentissait pas son allure; mais ses flancs se gonflaient, il était tout haletant, et l'air, qu'il fendait si rapidement, ne s'engouffrait plus qu'avec peine dans ses naseaux. Quelques secondes de plus, et ce même air allait manquer à ses poumons. Le dragon s'arrêta un instant; la respiration de son cheval semblait obstruée, et le bruit rauque de son haleine accompagnait lugubrement, aux oreilles de l'officier, la voix de plus en plus terrible des eaux qui s'avançaient.

Don Rafael écouta cette triste harmonie en désespérant presque de son salut, quand il lui sembla entendre le son précipité d'une cloche lointaine. C'était celle de l'hacienda, sans doute, qui jetait dans la campagne l'avertissement suprême du danger, en sonnant le tocsin.

L'officier se rappela ces paroles de l'Indien : « Ne songez qu'à ceux qui pourraient pleurer votre mort. » Y avait-il, dans l hacienda où il était attendu, quelqu'un qui dût plus amèrement le pleurer que les autres! Toujours est-il qu'à ce souvenir le voyageur se roidit contre le sort qui le menaçait, et se résolut à faire un dernier effort pour y échapper.

Cependant, pour le tenter avec plus de chance de réussite, son cheval avait encore besoin de quelques secondes de repos, et l'officier, malgré le péril qu'il courait, avait conservé trop de sang-froid pour mécon-

naître cette impérieuse nécessité. Il mit pied à terre et relâcha quelque peu la sangle de la selle, pour laisser plus de liberté aux flancs de sa monture haletante.

Le voyageur comptait avec angoisse les minutes qui s'écoulaient, quand l'écho lui apporta le bruit des pas d'un autre cavalier suivant la même route, courant le même danger que lui. Il se retourna; un homme accourait, monté sur un vigoureux alezan brûlé qui semblait dévorer l'espace. En un clin d'œil, le cavalier l'eut joint, et maîtrisant brusquement l'ardeur de son cheval :

« Que faites-vous ? s'écria-t-il ; n'entendez-vous pas la cloche d'alarme? Ne savez-vous pas que les eaux vont envahir la plaine?

— Je le sais, repondit l'officier; mais l'haleine manque à mon cheval, et j'attends.... »

L'inconnu jeta un regard rapide sur la bai brun de don Rafael, et s'élanca de sa selle à terre.

« Tenez mon cheval, dit-il à l'officier en lui jetant sa bride; puis, s'approchant de celui du dragon il souleva la selle, appuya la main sur le garrot de l'animal, pour sentir les pulsations de ses poumons. Bien ! » ajouta-t-il, comme un médecin satisfait du pouls de son malade.

Alors il ramassa un caillou de la grosseur du poing et se mit à en frictionner vigoureusement et tour à tour le poitrail et les jarrets fumants du cheval de don Rafael.

Pendant ce temps, celui-ci examinait curieusement l'inconnu assez peu soucieux du soin de sa propre vie pour s'occuper avec tant de générosité et de sollicitude à donner des soins au cheval d'un voyageur qui lui était complétement étranger. Le nouveau venu portait le costume des muletiers : un humble chapeau du feutre le plus grossier, une espèce de souquenille en laine grisâtre à raies noires, par-dessus laquelle était passé un court tablier de cuir épais, des *calzoneras* flottantes de toile et des bottines de peau de chèvre à ses pieds

nus, c'est-à-dire sans bas. Il était petit de taille; son teint basané n'ôtait rien à la douceur de sa physionomie, et malgré la solennité terrible du moment, un grand calme brillait sur son front.

Don Rafael le regardait faire sans l'interrompre, mais avec un sentiment de profonde reconnaissance. Quand le muletier crut avoir suffisamment frictionné le cheval pour lui rendre une élasticité momentanée :

« L'animal a du fond, dit-il; il n'est pas encore fourbu, car aucune pulsation ne se fait sentir au garrot, quoique les naseaux et les flancs aient un mouvement simultané. Il ne s'agit donc que d'ouvrir à sa respiration une plus large voie. Venez m'aider dans ce que je vais vous dire et dépêchons-nous, car des bruits sinistres grondent là-bas, et le tocsin d'alarme sonne à coups redoublés. »

Ce n'était que trop vrai, et la brise apportait avec d'étranges rumeurs les tintements précipités de la cloche lointaine, avant-coureurs du glas funèbre, pour dire à tous ceux qui erraient dans la campagne de se hâter pendant qu'il était temps encore.

« Bandez les yeux du cheval avec votre mouchoir, » continua le muletier.

Et pendant que le dragon s'empressait d'obéir, il tirait de la poche de son tablier de cuir une corde dont il entourna fortement le nez de l'animal juste au-dessus des naseaux.

« Tenez cette corde de toutes vos forces, » dit-il à don Rafael.

Puis le muletier dégaîna un couteau affilé, dont il enfonça la lame dans la cloison transparente de l'intérieur des naseaux du cheval.

Le sang jaillit; l'animal, malgré les efforts de son maître pour le maintenir, se cabra, enlevant avec lui le couteau resté dans la plaie, et retomba sur ses pieds. A peine, ses sabots touchèrent-ils la terre, que le mule-

tier, saisissant la pointe sanglante du couteau, le tira violemment par la lame, entraînant le manche après elle. L'air sembla s'engouffrer dans les naseaux du cheval par l'ouverture béante qui venait d'y être faite.

« Maintenant dit-il, votre cheval pourra du moins courir tant que ses jarrets ne trahiront pas son ardeur; si vous pouvez être sauvé, vous le serez.

— Votre nom? s'écria don Rafael en tendant la main au muletier; votre nom, pour que je ne l'oublie jamais!

— Valerio Trujano, un pauvre *arriero* qui a bien du mal à faire honneur à ses affaires, mais qui s'en console en accomplissant son devoir et s'en rapportant à Dieu pour le reste. Mon devoir était de ne pas vous laisser périr ici faute d'un conseil ou d'un secours, ajouta-t-il simplement. A présent, que la volonté du Très-Haut soit bénie, notre vie est entre ses mains; prions-le toutefois qu'il écarte loin de ses serviteurs le plus terrible danger qu'ils aient jamais couru. »

En disant ces derniers mots avec une effrayante solennité, Trujano s'agenouilla sur le sable, ôta son chapeau, qui laissa voir une forêt de cheveux noirs énergiquement bouclés; puis levant les yeux vers le ciel et d'une voix dont les mâles accents retentirent jusqu'au fond du cœur de l'officier, il prononça les paroles suivantes :

De profundis clamavi ad te, Domine! Domine, exaudi vocem meam!

Quand il eut achevé le second verset du psaume funèbre, tandis que le dragon resserrait fortement la sangle de son cheval pour engager une course suprême, le muletier se jeta en selle; don Rafael en fit autant, et, penchés sur la crinière flottante de leurs chevaux, ils s'élancèrent ensemble le long de la savane. Le vent humide que renvoyaient les eaux débordées sifflaient dans leurs cheveux, et accompagné du son de la cloche, le bruit

sinistre de la masse d'eau se rapprochait de minute en minute.

CHAPITRE V

L'HACIENDA DE LAS PALMAS.

Quelques grands fleuves, tels que le *rio Blanco*, le *Playa Vicente*, le *Goazacoalcos* et le *Papaboapan*, pour ne citer que les principaux d'un immense réseau fluvial, sillonnent l'État de Vera-Cruz à peu de distance les uns des autres. En outre, les versants de la Sierra-Madre donnent naissance à une foule de cours d'eau qui rejoignent ou longent ces fleuves.

Libres comme les chevaux sauvages dans leurs savanes, ces fleuves et ces cours d'eau, qu'aucune digue ne contient sur le sol plat qu'ils arrosent, roulent sans obstacle leurs flots pressés et rapides ; on sait avec quelle violence les eaux du ciel tombent entre les tropiques, dans la saison qu'on appelle la *saison des pluies*. C'est l'hiver des pays d'Amérique situés sous ces latitudes ; il commence en juin et finit d'ordinaire en octobre. A cette époque de l'année, les eaux, grossies par les pluies torrentielles de chaque jour ou plutôt de chaque nuit, trop abondantes désormais pour être contenues dans leurs lits, s'en échappent bientôt avec fureur et débordent de toutes parts. Franchissant l'espace avec la rapidité d'un cheval de course, comme si elles étaient poussées par le souffle d'un démon, elles engloutissent tout ce qui s'oppose à leur passage et portent partout l'épouvante et la désolation. Malheur aux êtres vivants qui n'ont pu fuir devant elles ! Bientôt cependant, étendues dans un vaste terrain, leur fureur s'apaise, et coulant paisiblement en tous sens, elles finissent par se réunir en une seule nappe d'eau. La portion inon-

dée du pays n'est plus alors qu'un lac immense couvert de débris épars et de cadavres d'animaux de toute espèce. Sa surface calme et tranquille présente désormais le spectacle le plus étrange : des villes prisonnières au milieu des eaux sur lesquelles elles dominent; des arbres à moitié noyés dont on ne voit plus que le feuillage, et des barques pavoisées, bruyantes, tumultueuses, luttant ensemble de vitesse ou de luxe, et que conduisent, en chantant au son des mandolines et des harpes, de jeunes filles couronnées de fleurs. Heureuse insouciance de la jeunesse! après avoir répandu la terreur et la mort, l'inondation finit par n'être plus qu'un sujet de plaisir.

L'emplacement destiné à la construction de l'hacienda de las Palmas avait été choisi en prévision de ces inondations annuelles : la plaine dans laquelle elle s'élevait n'avait pas d'un côté de limite bien distincte à l'œil, c'est-à-dire qu'elle s'étendait presque à perte de vue dans la direction de l'est à l'ouest et dans celle du sud ; mais, du côté du nord, elle était bornée par une chaîne de collines assez élevées. A leurs pieds, d'autres collines plus basses s'étageaient en pente insensible jusqu'au niveau du sol inférieur. En faisant disparaître les inégalités de terrain, on avait fait du sommet de ces collines un amphithéâtre plus long que large, dominé dans toute sa longueur par la chaîne au pied de laquelle il s'élevait, et dominant lui-même la plaine.

Adossée aux collines, dont ses terrasses plates atteignaient presque la moitié de la hauteur, et dont son clocher quadangulaire dépassait la crête, l'hacienda de las Palmas était bâtie à l'une des extrémités de l'amphithéâtre ; à l'extrémité opposée,on avait construit de vastes écuries et des communs spacieux pour les *peones* ou travailleurs de l'hacienda, y compris les *vaqueros*[1] et les

1. Nom que l'on donne au Mexique aux garçons de ferme chargés du soin des animaux.

serviteurs spécialement attachés au service des maîtres. Une haute et forte muraille, appuyée de solides contreforts de pierres de taille, joignait l'hacienda aux communs et bordait l'amphithéâtre tout le long de la plaine. Une porte épaisse et massive, pratiquée au milieu de cette muraille d'enceinte, servait d'entrée, à laquelle on arrivait par un talus en pente douce garni de garde-fous de maçonnerie.

Dans cette position, l'hacienda de las Palmas, ainsi nommée à cause des massifs de palmiers dont la plaine à ses pieds était parsemée, se trouvait à l'abri des inondations et formait en outre une sorte de forteresse presque imprenable.

Nous avons besoin de retourner une fois de plus en arrière et de nous reporter encore, dans cette même journée, à l'heure qui précède le coucher du soleil, c'est-à-dire à celle où le dragon et l'étudiant se séparaient sur la route, et où le nègre Clara se trouvait si fatalement transformé en chasseur de tigres, en compagnie de Costal l'Indien.

La cloche de l'hacienda sonnait l'*oracion* du soir, et à ces tintements de l'*Angelus,* qui donnaient le signal de la prière et marquaient la fin du travail de la journée, un mouvement inusité avait lieu dans la plaine et dans la cour du vaste bâtiment dont le seigneur don Mariano Silva était propriétaire.

Avec cette rigoureuse exactitude de gens qui ne veulent pas travailler une minute au delà du temps prescrit, les *peones* indiens, au premier coup de cloche, venaient de laisser retomber, comme si une paralysie subite avait frappé leurs bras. l'un sa pioche levée, l'autre l'aiguillon allongé pour piquer ses bœufs, qui eux-mêmes, formés aux habitudes de leurs conducteurs, s'arrêtaient tout à coup laissant le soc frémissant dans le sillon inachevé.

Les *vaqueros* regagnaient au galop leurs écuries et

leur gîte de la nuit et dessellaient leurs chevaux fumants, les travailleurs rentraient de toutes parts, la campagne se vidait, les communs et les écuries se remplissaient, tandis que les ménagères étendaient sur les plaques chaudes du *comal* les *tortillas* ou galettes de maïs destinées à remplacer le pain, et préparaient le repas du soir ; et les *vaqueros*, les *peones* et les ménagères, en même temps qu'ils achevaient ou commençaient leurs travaux, murmuraient tous au son de la cloche les oraisons de l'*Angelus*.

Le soleil brillait encore cependant, et les derniers rayons dont il incendiait la plaine dardaient leurs clartés dorées à travers les épais barreaux et les losanges du treillis vert d'une fenêtre située au premier étage de l'hacienda. Un voyageur venant du côté de l'ouest eût pu, du milieu de la plaine et du haut de sa selle, voir les plis d'un rideau blanc frémir derrière les barreaux et le treillis.

Mais la plaine était déserte, ou du moins, à l'exception des *peones* attardés, nul voyageur ne s'y laissait distinguer au milieu du brouillard lumineux qui l'enveloppait.

Ce ne fut que quelques minutes plus tard, au moment où le soleil, en s'abaissant graduellement, cessa d'éclairer les barreaux, que le rideau blanc s'écarta et laissa pénétrer un flot de lumière dans la chambre éclairée par cette fenêtre presque grillagée à l'orientale. Toutefois, quelque élevée qu'eût été la selle du voyageur venant de l'ouest, il n'aurait pu voir le tableau que présentait l'intérieur de la chambre dont il s'agit.

Trois femmes s'y trouvaient en ce moment. Deux d'entre elles étaient sœurs, à en juger par leur air de famille plutôt que par leur ressemblance proprement dite. C'étaient les filles de don Mariano ; la troisième n'était que la femme chargée de les servir.

On peut condamner en Europe l'indolence des créoles des pays chauds de l'Amérique ; mais celui qui les a vues,

celui qui ne rêve pas la *réhabilitation* politique de la femme, qui pense que la femme est faite par Dieu pour délasser l'homme de ses travaux et non pour les partager, que le repos, le calme, l'ombre et un certain *sensualisme* ne font qu'ajouter à sa beauté, parce qu'ils s'harmonient avec sa nature, celui-là, dis-je, ne saurait faire un crime aux créoles américaines de ne songer, de ne s'occuper qu'à être belles.

Les deux filles de don Mariano Silva offraient en ce moment, mais à un degré différent, un exemple de cette sensuelle indolence qui semblerait empruntée aux harems de l'Orient, sans la chasteté qui la rehausse et la purifie.

L'une d'elles, les jambes croisées à la mode orientale, était assise sur une natte de Chine; de longs cheveux noirs, naguère façonnés en tresses, dont ils gardaient encore les grosses ondes, tombaient négligemment et formaient comme un voile qui la couvrait presque tout entière. La jeune fille semblait les livrer machinalement aux mains de sa femme de chambre.

Qui pourrait dire les soins journaliers que donne une créole espagnole à cette chevelure que le fer des ciseaux n'a jamais touchée, et que sa première enfance transmet intacte à sa jeunesse? Cependant, la tête pensivement inclinée, la vierge songeait peu sans doute alors à ces cheveux dont les flots s'épandaient sur la natte et que la brosse éparpillait ou que la main réunissait en gerbes, livrant à l'œil et cachant tour à tour les lignes onduleuses de son cou, les blancs contours de ses épaules et une oreille semblable à l'une de ces conques rosées que la mer jette sur les rivages de Tehuantepec.

Le doux visage qu'entouraient de chaque côté les gerbes noires et ruisselantes de cette chevelure réunissait les traits distinctifs de la beauté créole sans les défauts qui parfois la déparent, et son expression fière et calme à la fois dénotait l'enthousiasme ardent que cachent presque toujours ces dehors d'indolente sérénité.

La finesse élégante de la race espagnole se trahissait aussi dans des mains blanches d'un modèle presque idéal et dans un pied mignon dont les femmes, au Mexique et dans l'Amérique du Sud, semblent avoir le privilége exclusif, à quelque classe qu'elles appartiennent. Un léger soulier de satin couvrait ce charmant pied nu.

Cette jeune fille était doña Gertrudis, l'aînée des deux sœurs. Quoique Marianita, sa sœur cadette, ne lui cédât en rien, sa beauté était d'un genre différent : pétulante et rieuse, son œil vif et brillant contrastait avec l'œil humide et calme de sa sœur aînée, et les impressions devaient glisser avec autant de facilité sur cette surface mobile, qu'elles devaient pénétrer profondément à travers la surface plus rigide de doña Gertrudis. Il en devait être de la dernière comme des volcans de son pays, que cache toujours un manteau de neige.

Enfin, quoique l'aînée n'eût que dix-sept ans et que la cadette n'en comptât que seize à peine, toutes deux avaient acquis ce développement de la beauté féminine, à laquelle le temps ne peut qu'enlever du charme en altérant l'harmonie des formes.

Au moment où la chevelure de Gertrudis était livrée par elle aux soins de la femme qui en lissait les ondes, Marianita arrangeait en gracieux contours, sur son bas de soie, les rubans de satin attachés au soulier qui renfermait son joli petit pied.

Les événements politiques étaient venus éclater au milieu de cette famille comme parmi tant d'autres, et cependant avec plus de chances d'y faire éclore des dissentiments d'opinion ; car, au moment où commence ce récit, un mariage était projeté entre un jeune Espagnol des environs et doña Marianita.

Avant la révolution mexicaine, le vœu le plus ardent d'une jeune créole était d'épouser quelque nouveau venu de la mère-patrie, et cependant Gertrudis avait refusé cet honneur. Repoussé par elle, le prétendant espagnol

s'était rejeté du côté de Marianita, qui avait été fière de l'accepter. Pourquoi maintenant Gertrudis avait-elle ainsi fait exception à la règle générale? La suite de ce récit le dira.

Disons, en attendant, que c'était en vue de l'arrivée de deux hôtes, attendus dans le courant de la soirée, que ces préparatifs de toilette avaient lieu à cette heure. De ces deux hôtes, l'un était le fiancé espagnol, le second était le capitaine des dragons de la reine, don Rafael Tres-Villas. Le premier n'avait à franchir à cheval que deux lieues à peine, et d'un moment à l'autre il pouvait arriver; l'autre achevait d'en parcourir plus de deux cents, et quoiqu'il eût positivement annoncé sa venue pour ce jour-là, il était raisonnable de supposer que, sur tant de journées de route, un incident quelconque avait déjoué ses calculs et retardé son arrivée d'un jour. Était-ce par ce motif que Gertrudis n'avait pas commencé sa toilette quand Marianita terminait la sienne? Don Rafael était-il le seul homme aux yeux duquel Gertrudis voulût paraître belle? On le dira tout à l'heure aussi.

Parmi les soins quotidiens donnés par les créoles à leur abondante chevelure, un des principaux est d'en éparpiller sur leurs épaules les tresses dénattées, afin que l'air vivifiant puisse circuler parmi cette gerbe épaisse trop longtemps captivée par le peigne. Quand la femme chargée de cette tâche de chaque jour l'eut accomplie, elle sortit de la chambre et les deux sœurs restèrent seules.

Il est certains sujets de conversation que les jeunes filles de tout pays n'aiment à traiter qu'entre elles et dans le sanctuaire intérieur.

A peine la suivante fut-elle partie, que Marianita, qui achevait de glisser entre ses tresses noires et la conque d'écaille de son peigne des fleurs de grenadier d'un pourpre éclatant, s'élança vers la fenêtre.

Ses yeux interrogèrent l'horizon de la plaine. Pendant ce temps, sa sœur s'était assise sur un fauteuil de cuir, et, rejetant sur chaque épaule, de sa main et d'un mouvement brusque de sa tête, le voile épars de ses cheveux, elle resta immobile et rêveuse.

« J'ai beau regardé de tous mes yeux, la plaine est déserte, s'écria Marianita, et je ne puis pas plus voir de don Fernando que de don Rafael. Ma pauvre Gertrudis, j'ai bien peur d'avoir fait d'inutiles frais de toilette. Dans une demi-heure le soleil sera couché.

— Don Fernando viendra, dit Gertrudis d'une voix douce et calme.

— On voit bien à ton accent tranquille que tu n'attends pas ton *novio* [1] comme moi ; et pourquoi ne dirais-je pas que c'est avec une impatience nerveuse qui me fait désespérer de le voir arriver ? Tu ne connais pas cela, toi, Gertrudis !

— A ta place, j'éprouverais plus de tristesse que d'impatience.

— De tristesse ! Oh non ! et si don Fernando ne vient pas ce soir, ce sera lui qui y perdra le plaisir de me voir avec cette robe blanche qu'il aime tant et ces fleurs de grenadier dans mes cheveux, que je n'y ai mises que pour lui plaire ; car, pour mon goût, j'y préfère les fleurs blanches de marjolaine. Mais j'ai ouï dire que la femme ne doit vivre que de sacrifices. »

En disant ces mots, Marianita fit claquer ses doigts comme des castagnettes, sans la moindre apparence de mélancolie, et au contraire avec la satisfaction d'une conscience tranquille.

Gertrudis ne répondit rien ; mais elle étouffa un soupir, tandis que la brise plus fraîche du soir faisait frissonner les grandes ondes de sa chevelure, et que son petit pied nu balançait son soulier de satin noir.

« C'est fort ennuyeux, cette vie de la campagne, re-

1. Prétendu.

prit Marianita. La journée, il est vrai, n'est pas trop longue pour se peigner, pour faire la sieste: à peine même en a-t-on le temps; mais le soir, prêter seules l'oreille à la brise de nuit, se promener seules dans les jardins, c'est triste, bien triste, au lieu de chanter et de danser en *tertulia* [1]. Nous sommes ici comme les princesses captives de ce roman de chevalerie que j'ai commencé l'année dernière et que je n'ai pas fini.... Ah! j'aperçois là-bas à l'horizon un petit nuage de poussière.... Enfin, voici un cavalier! *Qué dicha!*

— Un cavalier! s'écria Gertrudis avec vivacité; quelle est la couleur de son cheval?

— Son cheval est une mule. Hélas! ce n'est pas un chevalier errant. Je crois avoir entendu dire qu'il n'y en a plus. »

Gertrudis soupira de nouveau.

« Je le distingue à présent, c'est un prêtre, poursuivit Marianita. Cela vaut mieux que rien, surtout s'il chante et joue aussi bien de la *vihuela* [2] que le dernier qui a passé deux jours à l'hacienda. Il arrive au galop de sa mule, c'est bon signe; mais non, il a la physionomie triste et sévère. Ah! il m'a vue, car il fait un geste de la main. J'irai la lui baiser tout à l'heure.... j'ai le temps! »

En disant ces mots, la jeune et belle créole, à qui son éducation prescrivait de baiser la main du premier prêtre venu, fronça d'un air boudeur ses deux lèvres fraîches et vermeilles comme la fleur du grenadier.

« Mais viens donc le voir Gertrudis, il se présente à la porte de l'hacienda, reprit-elle.

— J'ai le temps, comme tu le dis, Marianita ; mais dis-moi, ne vois-tu plus d'autres cavaliers? Don Fernando?... dit Gertrudis comme pour se tromper elle-même en trompant sa sœur.

1. Soirée.
2. Mandoline.

— Ah ! oui don Fernando.... transformé par quelque enchantement en un *mozo de mulas* [1] qui pousse sa *recua* [2] comme s'il disputait le prix d'une course.... C'est tout ce que je vois. Allons, il vient ici comme le prêtre. Mais qu'ont donc ces gens à galoper si étrangement ? On dirait qu'un vertige les pousse. »

Le bruit des portes de l'hacienda qui s'ouvraient et le tumulte qui montait de la cour jusqu'aux jeunes filles prouvaient que non-seulement le prêtre, mais encore le garçon muletier avec ses mules, contre tout usage, recevaient l'hospitalité de don Mariano Silva.

Le lecteur sait, ce qu'ignoraient les deux sœurs, tout le danger qui menaçait les voyageurs dans la plaine.

En même temps, un mouvement plus bruyant encore ne tarda pas à avoir lieu dans l'hacienda. Les escaliers retentissaient du bruit des pas des serviteurs qui allaient et venaient précipitamment, et que les deux sœurs entendirent bientôt résonner sur les terrasses au-dessus de leur chambre.

« Jésus, Maria ! qu'est ceci ? s'écria Marianita en faisant un signe de croix ; l'hacienda va-t-elle avoir un siége à soutenir ? Les brigands insurgés dans l'ouest vont-ils venir nous attaquer ?

— Pourquoi appeler brigands des hommes qui combattent pour être libres et dont des prêtres sont les chefs ? répartit Gertrudis de sa voix harmonieuse et calme.

— Pourquoi ? Parce que ce sont les ennemis des Espagnols, que le sang de nos veines est le leur, parce qu'enfin j'aime un Espagnol ! s'écria Marianita, à qui ce mot aimer avait rendu la fougue impétueuse de son sang créole.

— Tu crois l'aimer, Marianita, reprit doucement Gertrudis ; dans mes idées, l'amour présente des symptômes que je ne retrouve pas en toi.

1. Garçon de mules.
2. Troupeau de mules de charge.

— Et quand cela serait, qu'importe, s'il m'aime, lui ? Ne suis-je pas le bien qui va lui appartenir? Dois-je penser autrement que lui ? » ajouta la jeune fille, obéissant à cette voix de dévouement passionné que les femmes de son pays prodiguent à qui les aime, et qui n'a plus de bornes quand elles aiment elles-mêmes.

Les vibrations subites et précipitées de la cloche de l'hacienda sonnant l'alarme firent tressaillir les deux sœurs et mirent fin à cette conversation, qui menaçait de jeter entre elles deux ces germes funestes de dissension que les guerres civiles engendrent et qui brisent les liens les plus étroits du sang et de l'amitié.

Comme Marianita se disposait à sortir pour s'enquérir de la cause de tout ce tumulte, la femme de chambre ouvrit la porte, et, sans attendre qu'on l'interrogeât :

« Ave Maria, *señoritas!* s'écria-t-elle ; l'inondation arrive ; un vaquero vient d'annoncer que les eaux ne sont plus qu'à trois ou quatre lieues d'ici.

— L'inondation ! s'écrièrent les deux sœurs, Marianita en se signant de nouveau et Gertrudis en se levant précipitamment et en faisant de ses cheveux épars une torsade que sa main tremblante essayait vainement de fixer à sa tête, et dans laquelle les dents du peigne refusaient de mordre.

— Jésus, señorita, dit la femme de chambre en s'adressant à la dernière, on dirait que vous voulez vous élancer dans la plaine, au secours....

— Don Rafael ! ayez pitié de lui, mon Dieu ! s'écria Gertrudis éperdue.

— Don Fernando ! s'écria de son côté Marianita en frissonnant.

— La plaine ne va plus être qu'un vaste lac, cria la suivante ; malheur à ceux que l'inondation va surprendre ! Mais vous pouvez être tranquille, doña Marianita ; le vaquero qui apporte la fatale nouvelle est envoyé par don Fernando pour annoncer à notre maître,

don Mariano, qu'il ne viendra que demain dans son canot. »

En achevant ces mots, la suivante sortit.

« En canot ! s'écria Marianita, passant avec une égale rapidité de l'angoisse à la joie. C'est vrai, au fait, Gertrudis ; nous voguerons en canot sur la plaine, et nous nous couronnerons de fleurs dans notre barque pavoisée. »

Mais Marianita se reprocha tout aussi vite cet accès d'égoïsme frivole à l'aspect de sa sœur, qui enveloppée de sa longue chevelure qu'elle ne prenait plus souci d'empêcher de flotter, s'était agenouillée comme la Vierge aux sept douleurs, et priait aux pieds d'une image de madone pour le salut de don Rafael.

Marianita comprit ce qu'elle n'avait pas compris jusqu'alors, c'est que la femme ne prie avec tant de ferveur que pour l'homme qu'elle aime. Elle s'agenouilla près de sa sœur et mêla ses prières aux siennes, tandis que les tintements lugubres de la cloche continuaient à jeter leur sinistre avertissement aux quatre points de l'horizon.

« Oh ! ma pauvre Gertrudis ! s'écria Marianita en pressant sa sœur dans ses bras et l'embrassant tendrement ; puis, se servant de sa chevelure pour effacer ses larmes : Pardonne-moi de n'avoir pas deviné que pendant que mon cœur se réjouissait, le tien se brisait. Don Rafael, tu l'aimes donc ?

— S'il meurt, je mourrai ! voilà tout ce que je sais, repartit Gertrudis.

— Dieu le protégera, sois tranquille ; peut-être lui enverra-t-il un de ses messagers pour le sauver ! » s'écria Marianita dans l'élan de sa foi naïve.

Marianita mêla quelque temps encore ses consolations aux sanglots de sa sœur, ses prières aux siennes, et comme l'obscurité allait bientôt venir :

« Mets-toi à la fenêtre pendant que je prierai encore !

s'écria Gertrudis ; interroge la plaine, car les larmes troublent ma vue. »

Marianita obéit, et Gertrudis s'agenouilla de nouveau sous l'image sainte.

Mais la brume dorée de la plaine se ternissait en un violet pâle, et aucun cavalier n'apparaissait à l'horizon désert.

« Le cheval qu'il monte doit être son bai brun ! s'écria Gertrudis en interrompant ses prières ferventes. Don Rafael sait combien j'aimais ce noble cheval, son cheval de bataille dans les guerres indiennes. C'est celui qu'il aura voulu monter pour venir vers moi ; car il sait que bien souvent j'ai détaché les fleurs de mes cheveux pour les suspendre à son frontail. O sainte Vierge ! ô Jésus, mon doux maître ! don Rafael, mon beau chevalier, qui te ramènera vers moi ? » continuait la jeune fille en faisant succéder les élans de sa passion aux élans de sa prière.

La plaine s'assombrissait toujours, Gertrudis priait encore ; puis bientôt la lune laissa tomber du haut du ciel ses pâles et sereines clartés, sans qu'un être vivant vînt dessiner son ombre à côté de l'ombre des palmiers, projetée seule sur le terrain blanchi.

« Il aura été prévenu à temps, il ne se sera pas mis en route, dit Marianita.

— Tu te trompes, tu te trompes, répondit Gertrudis en tordant ses mains crispées par l'angoisse. Je le connais, je juge son cœur d'après le mien ; un jour de plus lui aura paru trop long, et il aura bravé le danger pour me voir quelques heures plus tôt. »

Le lecteur sait si le cœur de la jeune créole l'avertissait faussement.

Tout à coup, pendant que la cloche continuait à vibrer avec force, les grondements lointains qu'allait bientôt entendre don Rafael lui-même se mêlèrent à la voix lugubre du bronze, et tout à coup aussi, pendant ce si-

nistre dialogue entre les vibrations frémissantes de la cloche d'alarme et le murmure sourd des eaux déchaînées, une lueur rougeâtre, faible d'abord, disputa le terrain de la plaine à la blanche clarté de la lune.

Bientôt après cette clarté sembla pâlir, des petillements semblables à ceux du sarment qui s'enflamme se firent entendre à l'oreille attentive des deux sœurs, et la lueur rouge régna seule en maîtresse sur la surface de la plaine, en jetant ses reflets de feu jusqu'aux cimes des palmiers.

Sur la crête des collines voisines de l'hacienda et sur les terrasses, de larges foyers venaient d'être allumés par ordre de don Mariano, comme un phare qui devait guider les voyageurs errants dans la plaine jusqu'au port de salut de son hospitalière demeure.

L'œil et l'oreille étaient avertis à la fois pour apprendre le danger et pour aider à le fuir. Des ombres gigantesques, celles des hommes chargés d'entretenir les foyers, se projetaient au loin sur la plaine, et ces silhouettes immenses, les clartés empourprées dans lesquelles elles nageaient, le grondement des eaux, qui semblaient vouloir étouffer les cris d'appel de la cloche, frappaient l'esprit des deux jeunes filles d'une terreur plus profonde.

De longues minutes s'écoulèrent ainsi, et la lune continuait de monter lentement dans le ciel, et le murmure lointain, le bruit sourd, devenait plus aigu en se rapprochant, puis devint bientôt égal à celui du tonnerre. Encore quelques instants, et l'eau des fleuves débordés allait écumer au pied de l'amphithéâtre de l'hacienda. Gertrudis interrompit ses prières.

« Oh! Marianita, dit-elle, puisses-tu ne rien voir maintenant! car les eaux s'approchent et gagnent de minute en minute. »

Marianita ne répondit rien, mais ses regards erraient toujours, à l'horizon, essayant d'en percer les lointaines

ténèbres à la limite où expirait la clarté des feux.

Un cri s'échappa de sa bouche.

« Oh! malheur! malheur! s'écria-t-elle, j'aperçois deux cavaliers! Sainte Vierge, faites que ce ne soient que des ombres! Mais non.... les ombres deviennent plus distinctes.... Mère de Dieu! ce sont bien deux cavaliers.... ils volent comme le vent.... mais, si vite qu'ils aillent, ils arriveront trop tard! »

Une clameur de détresse partit des terrasses de l'hacienda, sur lesquelles maîtres et serviteurs s'étaient groupés. C'était en effet un émouvant spectacle que celui de la lutte désespérée de deux hommes contre la masse effrayante des eaux, dont ils voyaient dans l'éloignement les vagues s'avancer et dont ils distinguaient déjà les panaches d'écume empourprée par la lueur des brasiers.

D'autres, pendant ce temps, à cheval sur le chaperon du mur d'enceinte, s'étaient munis de longues cordes pour les jeter au besoin aux naufragés en détresse. Mais les deux sœurs, de la fenêtre de leur chambre, ne pouvaient voir ces apprêts de sauvetage.

Marianita, frémissant de cette avide curiosité qui nous pousse souvent malgré nous, et les femmes surtout, à contempler un déchirant spectacle, se collait avec une sorte de voluptueuse terreur aux grillages de la fenêtre.

« Viens, Gertrudis, lui cria-t-elle sans détourner les yeux, malgré les palpitations de son cœur, viens les voir; si l'un d'eux est ce don Rafael que je ne connais pas, tes yeux le distingueront et ta voix l'encouragera.

— Oh! non, non, je ne saurais, répondit la jeune fille, dont le front incliné balayait humblement le sol aux pieds de la madone.... je ne saurais voir sans m'évanouir cet affreux spectacle; et qui prierait alors pour mon Rafael? C'est lui, mon cœur ne me le dit que trop!

— Ces deux cavaliers montent des chevaux noirs comme la nuit, reprit Marianita ; l'un d'eux est ferme en selle comme un centaure, mais il est petit.... Ah ! son costume est celui d'un muletier ; tu vois que celui-là n'est pas don Rafael.

— L'autre ! distingues-tu l'autre ? » dit Gertrudis d'une voix si faible qu'on l'entendait à peine.

Marianita garda le silence une minute.

« L'autre, répondit-elle, a la tête de plus que le premier ; il est penché sur l'encolure de son cheval ; je ne vois pas ses traits. Ah ! il relève la tête, il est aussi ferme que le premier sur sa selle. Il a la figure fière, d'épaisses moustaches, et d'ici son œil semble étinceler sous le galon d'or de son chapeau. Le péril ne l'intimide pas. Ah ! c'est un noble et beau cavalier.

— C'est lui ! » dit Gertrudis avec un cri perçant qui domina le grondement des eaux.

Elle se leva vivement, obéissant à une impulsion irrésistible, comme pour s'élancer vers la fenêtre et voir encore une fois celui qui allait mourir ; mais ses forces trahirent sa volonté : elle ne put que retomber à genoux dans sa suppliante attitude.

« Jésus ! reprit Marianita glacée par l'épouvante, encore un bond de leurs chevaux et les voilà sauvés ! Ah ! il n'est plus temps ! ajouta-t-elle avec angoisse ; voici les eaux ! Vierge du paradis ! qu'elles sont effrayantes avec leur crête d'écume rouge et leurs rugissements ! Les voilà qui battent la muraille ! Mère de Dieu ! protégez ces deux hommes intrépides ! Ils se tiennent la main.... Ils enfoncent l'éperon dans le flanc de leurs chevaux.... ils regardent la mort en face.... ils fondent sur les eaux le front haut, comme des chevaliers qui chargent l'ennemi.... Entends-tu, Gertrudis ? l'un d'eux, le plus petit, chante un cantique, comme les premiers chrétiens devant les lions du cirque romain. »

Les deux sœurs entendirent en effet une voix mâle

qui couvrit le tumulte des eaux en chantant : *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.*

« Je ne les vois plus, reprit Marianita haletante ; les flots ont couvert les chevaux et les cavaliers. »

Il y eut un moment de silence effrayant dans la chambre, que les eaux emplissaient de leurs mugissements.

Toujours agenouillée, mais sans force pour continuer son ardente prière, Gertrudis était affaissée sous le flot de ses cheveux épars. La pauvre fille ne releva la tête qu'à la voix de Marianita qui reprenait :

« Ah ! je les vois encore, les voici qui reparaissent. Jésus Dieu ! il n'y en a plus qu'un en selle, c'est le plus grand. Dieu du ciel ! quels bras vigoureux vous lui avez donnés ! Il se penche sur ses arçons, il tient le plus petit par ses vêtements.... il l'enlève comme un enfant.... il le jette en travers sur son cheval.... Quel souffle étrange s'échappe des naseaux de l'animal ! mais il semble aussi vigoureux que son maître.... le double poids qu'il porte ne l'empêche pas de fendre les eaux.... Gertrudis ! Gertrudis ! les eaux vont être vaincues par cet homme, elles qui déracinent les arbres des forêts.... Vierge sainte ! laisserez-vous périr ce fort et courageux cavalier ?

— Oh ! oui, lui seul pourrait accomplir ce prodige de vigueur et de courage ! » s'écria Gertrudis en retrouvant des forces dans un élan d'orgueil passionné que lui inspiraient les paroles enthousiastes de sa jeune sœur.

Son cœur se brisa de nouveau quand celle-ci continua d'une voix pleine d'angoisse :

« Malheur ! malheur ! un arbre énorme s'avance contre eux en tournoyant, il va frapper le cheval et les cavaliers....

— Archange qui portes son nom, protégez-le, dit Gertrudis. Vierge Marie, apaise la colère des eaux, et je donne ma chevelure pour sa vie ! »

C'était la plus précieuse offrande dont elle pût disposer, et elle n'hésitait pas à faire le sacrifice qu'elle croyait

le plus propre à désarmer le courroux du ciel.

Comme si ce vœu venait d'y être enregistré, Marianita, qui ne l'avait pas entendu sans frémir, poursuivit après une courte pause :

« Béni soit Dieu ! Gertrudis ; béni soit-il, celui qu sait convertir un instrument de perdition en un instrument de salut ! Dix *lazos* viennent d'enlacer à la fois les racines et les branchages de l'arbre ; la fureur des eaux ne peut plus rien sur lui, il est comme un radeau flottant. Le beau cavalier pourrait s'élancer sur son tronc, mais il ne veut abandonner ni le noble animal dont la vigueur l'a sauvé, ni l'homme qu'il tient dans ses bras. Le torrent gronde autour de lui, ses flots couvrent sa tête... il ne lâche pas prise....

— Achève, Marianita, ou je meurs! murmura Gertrudis.

— Un brouillard est sur mes yeux, reprit celle-ci, les eaux semblent rouler des flots de feu.... Sois fière de celui que tu aimes, Gertrudis, le noble cavalier n'a plus rien à craindre.... Écoute ces cris de triomphe ! Tous sont sauvés, les cavaliers et le cheval qu'ils montent. »

Une acclamation de joie dont retentit l'hacienda fit explosion à la fois sur les terrasses et le long du mur d'enceinte, et vint confirmer les paroles de Marianita.

Les deux sœurs se tinrent un moment embrassées ; puis Marianita, rassemblant dans sa main un soyeux faisceau des longs cheveux de Gertrudis et le pressant tendrement contre ses lèvres :

« Oh ! dit-elle en poussant un soupir de regret, tes pauvres beaux cheveux qui valaient un royaume !

— Ne vois-tu pas, reprit Gertrudis avec un radieux sourire, que c'est lui du moins qui les coupera sur ma tête ? »

CHAPITRE VI

DON QUICHOTTE ET SANCHO PANÇA.

A un quart de lieue environ de la cascade dont il a été question s'élevait, comme on en rencontre souvent au Mexique, une petite colline dont le sommet, soit par un jeu de la nature, soit plus probablement par la main de l'homme, avait été aplati et nivelé.

Les antiquaires de la province prétendaient que le *cerro de la Mesa*[1] n'était qu'un piédestal sur lequel on avait érigé jadis un temple à quelque divinité zapotèque.

C'était pour cette raison sans doute que Costal, fidèle au souvenir comme au culte de ses pères, tout chrétien qu'il était, avait fait de cet endroit élevé l'un de ses rendez-vous de chasse.

Il s'y était construit une hutte à la façon du pays, c'est-à-dire dont les murs n'étaient qu'une double claie de bambous, dont l'intérieur était garni de terre glaise.

Le toit, assez incliné pour faciliter l'écoulement des eaux pluviales, était couvert de ces larges écopes dont se compose le tronc du bananier, disposées en rigoles, à l'instar des tuiles romaines.

Dans ses chasses incessantes aux jaguars, car ils sont si nombreux dans la province de Oajaca que chaque *hacendero* entretient un ou deux tigreros pour les détruire et protéger ses jeunes bestiaux errants dans les savanes ; dans ses chasses, disons-nous, l'Indien passait souvent de longues heures au milieu de cette solitude.

Costal descendait en ligne directe, ainsi qu'il l'avait dit à Clara, des anciens caciques de Tehuantepec, et le

1. La colline de la Table.

sujet de ses méditations était toujours la grandeur éclipsée de son antique et puissante famille. Profondément indifférent aux querelles politiques des blancs, s'il avait accueilli avec enthousiasme la nouvelle de l'insurrection d'Hidalgo, ce n'était que pour en profiter personnellement et essayer, avec l'or dont il rêvait si follement la découverte, de faire revivre en sa personne et le titre de cacique et la domination qu'avaient exercée ses ancêtres. Les croyances païennes dans lesquelles il avait été nourri, les solitudes dans lesquelles il avait constamment vécu en exerçant son métier, la pratique et la vue de l'immense Océan, dont il avait exploré les profondeurs quand il était plongeur, avaient contribué à donner à un caractère déjà bizarre une exaltation superstitieuse qui touchait à la manie.

Le visionnaire Indien avait fini par prendre un tel ascendant sur le nègre Clara, que le don Quichotte zapotèque, différant en cela du gentilhomme *manchego*, eût fait aussi facilement prendre à son noir écuyer des moulins à vent pour des géants, qu'un capitaine des dragons de la reine pour la Sirène aux cheveux tordus.

C'est au sommet du *cerro de la Mesa*, ou de la Table, que nous retrouvons les deux aventuriers, une heure environ après le départ de don Rafael Tres-Villas.

Ils achevaient de transporter sans trop de peine la légère pirogue de Costal sur la plate-forme de la colline, et de la poser, la quille en haut, le long des parois de la hutte dont nous venons de parler.

« Ouf! dit le noir en s'asseyant sur l'embarcation, je crois que nous avons bien gagné un instant de repos. Qu'en pensez-vous, Costal ?

— N'avez-vous pas longtemps parcouru la province de Valladolid ? demanda l'Indien sans faire de réponse à la question oiseuse du nègre.

— Sans doute, et celle d'Acapulco aussi, et je les connais toutes deux et bien d'autres, depuis le moindre sen-

tier jusqu'à la plus fréquentée des routes royales, pour les avoir parcourues en qualité de *mozo de mulas*, avec mon maître don Valerio Trujano, que je n'ai quitté que pour devenir propriétaire dans la province de Oajaca, » ajouta-t-il en appuyant avec une certaine fatuité sur ce mot de propriétaire.

Clara faisait allusion à un *jacal*[1] en bambous qu'il avait bâti sur quelques pieds de terrain concédés par le propriétaire de l'hacienda de las Palmas, auquel il se louait pour les récoltes de la cochenille, ce qui explique l'état d'indépendance oisive dont il jouissait une partie de l'année.

« Pourquoi me faites-vous ces questions ? reprit-il.

— Parce qu'il ne me convient pas plus qu'à vous d'aller nous enrôler comme soldats dans l'armée du prêtre Hidalgo. Le descendant des caciques de Tehuantepec peut bien servir, en qualité de chasseur de tigres, un propriétaire de son pays ; mais il ne consentirait jamais à porter l'uniforme.

— C'est cependant bien beau d'avoir des pompons rouges, des habits verts et des pantalons jaunes comme le plus beau *juacamayo*[2] de ces bois. Je doute, du reste, que le seigneur curé généralissime et capitaine d'Amérique, Hidalgo, ait assez d'uniformes à sa disposition pour vous chercher querelle à ce sujet. Mais, à moins de nous enrôler comme capitaines, je ne vois pas trop, si nous ne sommes pas soldats....

— Ce que nous ferons? interrompit Costal : nous nous présenterons comme guides, batteurs d'estrade, puisque vous connaissez par cœur une partie du royaume. De cette façon, nous irons et viendrons à notre guise, en quête de la déesse des eaux.

— La déesse des eaux est donc partout?

1. Nom que les Indiens mexicains donnent à leurs huttes.

2 Perroquet.

— Sans doute ; elle peut apparaître à ses fidèles serviteurs partout où elle trouve une flaque d'eau pour se mirer, une rivière ou une cascade pour se baigner, ou la mer pour y chercher les perles qui ornent sa longue chevelure.

— Ne l'avez-vous jamais vue, quand vous faisiez la pêche des perles, sur les bords du golfe de Tehuantepec ? » demanda Clara en jetant un regard de côté sur la plaine éclairée par la lune, tandis que le sourd et lointain murmure de l'inondation ajoutait à cet aspect solennel.

Le nègre baissait involontairement la voix.

« Sans doute, répondit Costal ; plus d'une fois, la nuit, sur les rivages des placers de perles, j'ai vu la Sirène tordre, au clair de la lune, ses longs cheveux en chantant, et parer son cou des perles que nous cherchions en vain. Plus d'une fois aussi, sans que ma chair tressaillît, sans que ma voix tremblât, je l'ai appelée pour qu'elle me révélât les gisements des riches bancs de perles ; mais on a beau ne pas sentir son cœur se troubler à son aspect, il faut être deux pour que la Sirène aux cheveux tordus vienne à vous.

— Cela se conçoit, dit Clara ; son mari est jaloux et ne lui permet pas les tête-à-tête.

— A vrai dire, ami Clara, continua Costal sans féliciter le nègre de sa perspicacité, je n'espère guère réussir à la faire se montrer à nous avant que je n'aie atteint cinquante années révolues. Si j'explique bien des traditions un peu obscures que j'ai reçues de mes pères, jamais Tlaloc ni Matlacuezc ne se montreront pour révéler leurs secrets à l'homme qui n'a pas vécu un demi-siècle. Le ciel a voulu que, depuis les caciques jusqu'à moi, aucun de mes ancêtres ne vécût au delà de quarante-neuf ans. Seul je les ai dépassés, et en moi seul, de tous les membres de ma famille, peut se vérifier la tradition conservée chez nous de père en fils ; encore n'aurai-je pour

cela qu'un jour : celui de la pleine lune qui suivra le solstice d'été de l'année où j'aurai complété mes cinquante ans. Cependant je veux toujours tenter la fortune en attendant, et faire aussi aux Espagnols la guerre la plus acharnée, tout en me réservant mon indépendance pour le grand jour du solstice d'été.

— Ah ! s'écria le nègre, je m'explique à présent pourquoi ce soir nous avons fait d'inutiles efforts pour voir la déesse. Quand donc aurez-vous atteint la cinquantaine ?

— D'ici à quelques mois, répondit l'Indien, et, quoi qu'il en soit, il est convenu que nous partirons demain pour Valladolid; nous nous servirons de la pirogue pour retourner à l'hacienda et prendre congé de don Mariano, comme doivent le faire deux serviteurs respectueux.

— C'est convenu ; mais nous oublions une chose essentielle.

— Laquelle ?

— Ce pauvre diable d'étudiant que l'inondation va surprendre, et que cet officier a laissé près des *tamarindos*.

— Je ne l'avais pas oublié ; nous irons le prendre, s'il vit encore, c'est-à-dire s'il a eu la présence d'esprit de monter sur un arbre pour se mettre à l'abri de l'inondation ; nous le conduirons à l'hacienda, où nous le laisserons.

— Oui, s'il vit encore. Entendez-vous avec quelle fureur les eaux grondent là-bas? Qui sait si l'officier lui-même aura eu le temps d'y échapper?

— Le fait est, répondit Costal, qu'il aurait mieux fait de passer la nuit ici avec nous; mais il paraissait si pressé d'arriver à las Palmas ! Peut-être avait-il ses raisons pour cela ; aussi ne lui ai-je pas proposé de rester.

— Il est bon d'être en sûreté ici, dit le noir, et si, à propos de cela, vous aviez dans votre hutte un morceau de *tasajo* oublié en quelque coin, je m'en accommoderais assez avec un verre d'eau.

— Soyez tranquille, j'ai là ce qu'il faut pour vous satisfaire. »

La réponse de l'Indien mit fin à la conversation. Il entra dans la hutte suivi de Clara.

Un feu clair de broussailles ne tarda pas à pétiller sur la pierre du foyer; quand il ne resta plus que des braises, Costal y jeta quelques lambeaux de viande séchée au soleil, et bientôt, au milieu du sentiment profond de la sécurité qu'ils goûtaient sur le sommet de la colline, les deux associés se mirent à savourer leur frugal repas.

Après, ils s'étendirent sur le sol et se laissèrent bercer au bruit toujours plus rapproché de l'inondation.

Ils dormaient déjà, et le grondement qui précédait les eaux quand elles envahirent la plaine de leurs fougueux tourbillons n'eut pas le pouvoir de les arracher à leur sommeil. Cependant Clara s'agitait de temps en temps, en croyant entendre le rugissement des jaguars qui l'avaient si fort effrayé se mêler aux mugissements des eaux, dont il avait une perception confuse.

S'il eût été éveillé, il eût vu, en effet, la sauvage famille des tigres raser en bondissant le pied du *cerro de la Mesa*. Les quatre animaux rugirent en sentant que deux hommes en occupaient le sommet ; mais, remplis d'une terreur profonde par les eaux qui les poursuivaient, et auxquelles leur légèreté seule pouvait les faire échapper, ils passèrent outre et ne tardèrent pas à disparaître en précédant la masse liquide, dont la course égalait presque la rapidité de la leur.

Nous profiterons du sommeil de l'Indien et du nègre pour retourner un instant vers le pauvre étudiant don Cornelio Lantejas, après l'avoir si longtemps négligé, et clore ainsi les événements de cette journée, qu'a ouverte le récit de ses aventures.

Nous l'avons laissé dormant dans le hamac que sa bonne étoile lui avait fait rencontrer si à propos.

Tout à coup il s'éveilla en sursaut, les membres gla-

cés par une fraîcheur soudaine, et se vit suspendu dans son hamac au-dessus d'une mer en furie, qui roulait des vagues énormes à un demi-pied de distance de son corps. L'étudiant poussa un cri terrible, auquel répondirent, comme du sommet des deux tamariniers, des grondements sourds et des sifflements aigus.

Cornelio promena un œil effrayé autour de lui et, aussi loin que ses regards purent atteindre, il ne vit qu'un lac immense aux vagues écumeuses. Dès lors tout lui fut expliqué : la fuite des habitants des campagnes et ces canots suspendus aux arbres. Les bruits qu'il avait entendus n'avaient pour cause que l'approche d'une de ces inondations annuelles qui ont lieu presque à jour fixe dans la province de Oajaca, où il se trouvait, et qu'il aurait évitée dans la maison de son oncle, sans la lenteur désespérante de son cheval de picador.

Qu'allait devenir le voyageur ? à peine savait-il nager, et, eût-il pu rivaliser avec l'un des pêcheurs de perles de Tehuantepec, que toute son habileté ne lui eût servi à rien au milieu d'un lac à perte de vue, au-dessus duquel surgissaient seules les cimes des tamariniers entre lesquels il était suspendu.

Sa situation, déjà effrayante, ne tarda pas à le devenir davantage.

Des yeux de feu que l'étudiant vit briller comme des vers luisants ou, pour mieux dire, comme des charbons ardents, au milieu du feuillage des arbres, ne tardèrent pas à lui expliquer aussi la nature des grondements sourds qu'il venait d'entendre : quelques animaux féroces, des jaguars, sans doute, s'étaient réfugiés sur les tamariniers pour fuir l'inondation. Eux seuls pouvaient grimper ainsi au-dessus du sol. Nous ne ferons pas le récit de ses terreurs pendant cette nuit terrible où il se vit suspendu, au milieu d'un si effrayant voisinage, sur un océan qui pouvait grossir encore et l'emporter.

Nous dirons que le jour vint enfin, et que toute une nichée de jaguars, mâle, femelle et petits, lui apparut à la cime des arbres dont il occupait le milieu, et que, non loin d'eux, de longs et hideux serpents effrayés s'enroulaient aux branches.

Au-dessous de lui s'épandait une mer houleuse, aux flots jaunis, où tourbillonnaient des arbres déracinés, emportant avec eux des daims effarouchés, au-dessus desquels des oiseaux de proie planaient en poussant des cris perçants.

Partout un spectacle horrible de désolation et de mort ; à de fréquents intervalles, l'instinct féroce des jaguars affamés luttait contre leur frayeur à l'aspect d'une proie presque à leur portée ; mais la terreur l'emportait, et Lantejas les voyait refermer leurs yeux comme pour échapper à la tentation de le dévorer.

Puis les serpents, de leur côté, enroulaient et déroulaient sans cesse leurs corps visqueux au-dessus de lui, terrifiés par la présence de l'homme et des jaguars.

Plusieurs heures s'étaient bien longuement écoulées, pendant lesquelles le lac, sans cesser d'être gonflé, était devenu moins agité, lorsqu'il crut entendre sur la surface des eaux un bruit que cette fois il ne sut comment définir. C'était retentissant comme le son d'une trompette de guerre ou grave comme le rugissement que faisaient parfois entendre les deux formidables voisins de l'étudiant.

A cette étrange mélodie, on a reconnu le son de la conque marine de Costal, qui, chemin faisant, évoquait encore, à tout hasard, la présence de la déesse des eaux.

Bientôt l'étudiant distingua dans le lointain, et dansant sur la houle, la petite embarcation montée par les deux associés. De temps à autre l'Indien, accoutumé à cette dangereuse navigation, lâchait ses avirons pour emboucher l'instrument, dont Lantejas entendait l'inexplicable harmonie.

Absorbés par leur singulière préoccupation, ni Costal ni Clara n'avaient encore aperçu don Cornelio, tapi dans son hamac, où il n'osait faire un mouvement. Cependant, le cri étouffé d'une voix humaine venait de frapper leurs oreilles.

« Avez-vous entendu, Costal? s'écria le noir.

— Oui, comme un cri; c'est sans doute le pauvre diable d'étudiant qui nous appelle. Mais où donc est-il? Je ne vois qu'un hamac suspendu entre ces deux tamariniers, là-bas... Eh ! il est dedans, parbleu ! »

Costal fit entendre un formidable éclat de rire, que l'étudiant accueillit comme une musique du ciel. On l'avait vu, sans doute, et il rendit à Dieu de ferventes actions de grâces.

Clara partageait l'hilarité de l'Indien, quand une musique d'un genre tout différent vint glacer le rire sur ses lèvres.

« Encore ! » s'écria-t-il avec effroi en entendant gronder au-dessus de la surface des eaux un morceau d'ensemble modulé par les quatre jaguars postés au-dessus de la tête de l'étudiant.

Le cri poussé par lui avait excité les rugissements des tigres, auxquels se mêlait aussi le sifflement des serpents enlacés aux branches des arbres.

« C'est étrange ! dit l'Indien, ces rugissements partent du même côté que la voix de cet homme ! Eh ! seigneur étudiant ! cria-t-il à Lantejas, êtes-vous seul à faire votre sieste, à l'ombre de ces tamariniers ? »

Mais l'étudiant ne répondit à Costal que par un cri inintelligible ; il était incapable de prononcer un seul mot, tant la terreur profonde qu'il éprouvait paralysait sa langue.

Son bras tremblant s'éleva seul au-dessus du hamac, pour indiquer à l'Indien les terribles hôtes de ses deux tamariniers. Toutefois l'épaisseur du feuillage, en dérobant les jaguars à l'œil de Costal, rendit le

geste de l'étudiant aussi peu intelligible que son cri.

« Doucement, pour l'amour de Dieu ! s'écria Clara, que la peur rendait plus prudent que Costal : les tigres se sont peut-être réfugiés sur ces tamariniers !

— Raison de plus pour y aller voir. Devons-nous laisser ce jeune homme se morfondre dans ce hamac jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées ! »

En disant ces mots, Costal reprit ses avirons et poussa vers l'étudiant, tandis que Clara répétait d'un ton lamentable :

« Si ce sont nos tigres d'hier, comme je crois les reconnaître aux miaulements des petits, songez combien ces animaux doivent être aigris contre nous.

— Croyez-vous donc que je ne le sois pas contre eux, moi ? » reprit Costal en continuant à ramer.

Quelques coups d'aviron le mirent à une distance suffisante de l'étudiant pour qu'il pût se rendre compte de la position critique dans laquelle il se trouvait.

Il était environ sept heures du matin, et le malheureux théologien avait compté plus de huit mortelles heures dans ce hamac, où il paraissait indolemment couché comme un satrape sous ce dais de tigres et de serpents à sonnettes.

A travers les mailles du réseau, l'étudiant suivait d'un œil terne les manœuvres de l'Indien. Il le vit montrer du doigt à son compagnon l'étrange tableau qu'offraient les tamariniers. Puis, tandis que le noir le contemplait d'un regard justement effrayé, don Cornelio entendit l'Indien, incapable de modérer les élans de sa gaieté, se livrer à d'intempestifs éclats de rire.

L'étudiant ne songeait guère pourtant à s'en formaliser, quoiqu'il ne vît pas précisément qu'il y eût si ample matière à rire de sa position et de l'effrayante étude de tigres à laquelle il se livrait si involontairement depuis le point du jour.

« Si nous nous écartions pour tenir conseil? balbutia le nègre d'une voix mal affermie.

— Nous écarter pour tenir conseil! s'écria l'Indien en reprenant enfin son sérieux; il ne peut y avoir deux partis à prendre.

— C'est vrai, reprit Clara; il n'y a qu'à pousser au large, ce ne sera que la besogne d'un moment. »

Alors l'Indien, avec autant de sang-froid qu'il en avait peu montré depuis quelques instants, déposa ses avirons au fond de la pirogue et prit sa carabine, dont il renouvela promptement l'amorce.

« Qu'allez-vous faire? s'écria le nègre.

— En viser un, parbleu! répondit Costal; vous allez le voir. »

Et, reprenant ses avirons, il poussa droit au-dessous de l'un des deux jaguars.

« Tenez-vous tranquille, seigneur étudiant, » dit-il à Lantejas, toujours aussi immobile que muet et effrayé.

L'un des jaguars lança un rugissement dont résonnèrent les échos et qui fit vibrer de terreur tous les muscles de Clara ; puis, déchirant de ses griffes acérées l'écorce du tamarinier, la gueule béante et les lèvres retroussées au-dessus de ses crocs aigus, l'animal fixait ses yeux sur l'homme. Un regard terrible jaillissait de ses prunelles dilatées; mais le chasseur parut ne pas subir la fascination de l'œil du tigre. Il l'ajusta tranquillement au défaut de l'épaule et fit feu. La bête féroce tomba lourdement dans l'eau, dont le courant l'entraîna. C'était le mâle.

« Vite, Clara, s'écria Costal, un coup d'aviron pour nous éloigner. »

En même temps il dégaînait un poignard tranchant pour se mettre en défense.

Mais, quelque diligence que voulût faire Clara, dont la peur troublait les facultés, il n'était plus temps.

La femelle, furieuse de la mort de son compagnon et pleine de sollicitude pour ses petits, ne poussa qu'un

court et affreux rugissement, et, oubliant son effroi, elle s'élança d'un bond par-dessus la tête de l'étudiant et vint tomber comme la foudre sur le canot.

L'embarcation chavira. Le chasseur, le nègre et le jaguar disparurent un instant sous l'eau.

Au bout d'une seconde, tous trois reparurent à la surface, Clara éperdu de terreur et nageant avec toute l'énergie du désespoir. Heureusement pour le nègre, l'ancien pêcheur fendait l'eau comme un requin, et se mit en un clin d'œil entre le tigre et lui, son poignard aux dents.

Les deux ennemis se mesurèrent des yeux : l'homme, calme et résolu ; l'animal, rugissant de fureur.

Tout à coup le chasseur plongea, et le tigre, étonné de la disparition de son ennemi, nageait dans la direction de l'arbre sur lequel il avait laissé ses petits, quand on le vit se débattre comme si quelque tourbillon l'eût attiré, s'enfoncer à moitié, puis reparaître flottant sans vie, le ventre ouvert, tandis qu'une teinte de sang se mêlait autour de son cadavre à la couleur fangeuse des eaux.

Le chasseur reparut à son tour, jeta un regard autour de lui et nagea vers son canot que le courant avait déjà entraîné ; il le rejoignit, et quelques minutes après il était remonté dans sa barque, remise à flot, et se dirigeait vers l'étudiant. Lantejas n'était pas encore revenu de la surprise et de l'admiration que lui avaient causées l'audace et le sang-froid de cet inconnu, quand, du même couteau avec lequel il avait éventré le tigre, l'Indien ouvrit le fond du hamac pour livrer à l'étudiant plus facilement accès dans son canot.

« Et les peaux des jaguars que vous laissez échapper ! cria Clara. Voilà vingt piastres au moins qui s'en vont à vau-l'eau !

— Eh bien ! courez après, répondit l'Indien en retirant Lantejas, plus mort que vif, du fond de son réseau de cordes.

— *Dios me libre* [1] ! s'écria le nègre, les peaux n'auraient qu'à vivre encore. Qu'elles aillent au diable ! Et vous, Costal, faites-moi donc le plaisir de ramer vers moi ; je n'ai nul souci de remonter en canot sous ces festons de serpents à sonnettes.

— Voyez-vous la petite-maîtresse, dit l'Indien en dirigeant la pirogue vers Clara, qui ne put y reprendre pied qu'avec grand risque de la faire chavirer.

— Jésus Dieu ! soupira don Cornelio, qui retrouvait enfin la parole, mais qui, les sens encore troublés, ne se voyait pas sans quelque appréhension entre ces deux inconnus, l'un rouge, l'autre noir, tous deux ruisselants d'eau et les cheveux couverts d'une fange jaunâtre.

— Eh ! seigneur étudiant, reprit Clara d'un ton de bonne humeur, c'est là tout ce que vous dites à Costal pour le remercier du service qu'il vient de vous rendre ?

— Excusez-moi. J'avais tellement peur ! répondit Lantejas, qui, sa tranquillité d'esprit une fois reconquise, commença par rendre avec une ferveur exemplaire des actions de grâces au tigrero, et finit en le complimentant sur le bonheur qu'il avait eu d'échapper aux dangers qu'il venait de courir.

— C'est ma foi vrai, répliqua l'Indien. J'étais tout en sueur, et cette eau qui vient des montagnes est si glaciale, que j'aurais fort bien pu y attraper une pleurésie. »

L'étudiant regarda avec un étonnement naïf l'homme assez intrépide pour penser que le seul danger qui le menaçât pendant sa lutte dans l'eau avec un animal furieux fût une fluxion de poitrine.

« Qui êtes-vous donc ? s'écria-t-il.

— Le tigrero du seigneur don Matias de la Zanca jadis, aujourd'hui celui du seigneur don Mariano Silva.

— Don Matias de la Zanca ? dit l'étudiant ; mais c'est mon oncle.

1. Dieu m'en garde.

— J'en suis aise. Cependant, si vous le trouvez bon, je ne vous conduirai pas à son hacienda, située dans les montagnes, qu'on serait fort embarrassé d'atteindre avec une pirogue ; puis, vous n'avez plus de cheval.

— Les eaux l'auront emporté ; mais j'ai de bonnes raisons pour ne pas le regretter.

— Je n'en dirai pas autant de ma carabine, une arme excellente qui ne rate pas plus d'une fois sur cinq. Vous concevez qu'on ne peut la laisser ainsi au fond de l'eau, et avec votre permission, seigneur étudiant, maintenant que je ne suis plus en sueur..... »

En disant ces mots, le tigrero se dépouillait de ses vêtements et, quand il en eut quitté le dernier, l'ancien plongeur examina avec attention l'endroit où la pirogue avait chaviré, et pria le nègre de ramer jusque là. Quand Clara eut donné quelques coups d'aviron dans la direction convenable, l'Indien s'élança la tête la première et disparut de nouveau sous les eaux.

Un espace de temps, que les deux spectateurs trouvèrent prodigieusement long, s'écoula avant que l'Indien se remontrât. Le bouillonnement de l'eau au-dessus de lui prouvait seul qu'il se livrait à une recherche active de son incomparable carabine. Enfin sa tête dépassa la surface trouble du lac, et d'une main il nageait vers la pirogue, tandis que l'autre soutenait l'arme dont le Zapotèque faisait un si pompeux éloge, et un éloge si justement mérité.

Tout cela n'avait pas laissé de prendre du temps, et le soleil était déjà brûlant, quand le nègre, l'étudiant et l'Indien reprirent, dans leur frêle embarcation, le chemin ou plutôt la direction de l'hacienda de las Palmas.

Chemin faisant, don Cornelio interrogea ses deux libérateurs sur les motifs qui les avaient conduits vers lui.

« C'est un cavalier paraissant fort pressé de gagner la demeure de don Mariano, dit Costal, qui nous a envoyés vers vous aux Tamarindos. Reste à savoir s'il a été aussi

heureux que vous et s'il a échappé à l'inondation. Ce serait dommage qu'il n'eût pas pu gagner à temps l'hacienda ; car c'est un vaillant jeune homme, et les braves sont si peu nombreux !

— Heureux ceux qui le sont ! dit l'étudiant.

— Tenez, voici Clara qui ne craint guère les hommes, et qui a peur des tigres comme un enfant. »

Bien que la première fureur des eaux se fût apaisée, il n'était pas facile néanmoins d'en remonter le cours dans une petite pirogue comme celle qui portait les trois navigateurs. La houle était forte encore, et il fallait soigneusement éviter le choc des arbres en dérive comme de ceux que leurs racines tenaient immobiles sous l'eau.

Il était donc midi environ, quand, à travers la cime verdoyante des palmiers semblables à des bouquets de verdure dont la tige baignait dans ce lac immense, apparut leclocher de l'hacienda de las Pal mas ; puis peu à peu, le bâtiment lui-même sembla sortir du sein des eaux. Don Cornelio se réjouit à cette vue, car la faim le dévorait, et l'abondance était derrière ces murs.

Tout à coup le son clair d'une cloche, qui semblait inviter à passer au réfectoire, arriva jusqu'à ses oreilles par volées joyeuses comme le chant des oiseaux. C'était l'*Angelus* de midi.

En même temps deux barques, différemment chargées, apparurent aux regards de l'étudiant.

La première portait deux rameurs, un cavalier en habit de voyage et une mule sellée et bridée.

Dans la seconde était assis don Mariano Silva, ses deux filles, dont d'épaisses couronnes d'œillets rouges et de fleurs de grenadier couvraient la tête, et dont les mains délicates maniaient l'aviron, suivant l'usage du pays ; puis enfin, à côté de don Mariano, don Rafael Tres-Villas.

Les deux barques se dirigeaient vers les montagnes qui bornaient la plaine noyée du côté du nord, et

bientôt celle qui portait le cavalier et sa mule toucha le bord. La mule y sauta d'elle-même après le cavalier, qui salua de la main en signe d'adieu ceux qui étaient venus l'accompagner, se mit en selle et s'éloigna aux cris plusieurs fois répétés de :

« Adieu ! adieu ! seigneur Morelos. »

Après quoi la barque reprit la direction de l'hacienda, et celle de Costal suivant la même route, l'étudiant en théologie put bientôt mieux apprécier le gracieux aspect de la seconde embarcation et la beauté de celles qui la montaient.

Les draperies de damas de soie ponceau qui couvraient les bancs de la petite chaloupe se repliaient sur les bords et frappaient de tons de pourpre la surface jaunâtre des eaux. En enfonçant dans le lac son aviron peint de diverses couleurs, dona Marianita faisait tomber autour d'elle en riant une pluie d'œillets et de fleurs de grenades détachés de sa coiffure, tandis qu'à l'abri de sa couronne pourpre, dona Gertrudis jetait de temps en temps un humide regard sur l'officier assis à côté de son père.

« Seigneur don Mariano, voici un hôte que j'amène à votre seigneurie, dit Costal en désignant don Cornelio Lantejas.

— Qu'il soit le bienvenu, » répondit don Mariano.

Et tous prirent bientôt pied en face de la porte de l'hacienda, sur le talus que battait la vague.

CHAPITRE VII

L'AMOUR SOUS LES TROPIQUES.

Don Luis Tres-Villas, père de don Rafael, quoique Espagnol, avait été l'un des premiers à comprendre la

nécessité de faire aux créoles mexicains les concessions politiques que leur avait accordées don José Iturrigaray, dans l'intérêt même de l'Espagne. Il avait donc applaudi aux mesures libérales prises par le vice-roi, auquel il était tout dévoué, et quand l'exécution de ces mesures eut causé sa chute, don Luis, pensant avec raison que ce désastre venait de briser pour toujours les liens qui attachaient les créoles aux Espagnols, avait donné sa démission de capitaine de la garde d'Iturrigaray et s'était retiré dans son hacienda del Valle.

Cette hacienda était située sur le revers des collines à la base desquels s'élevait celle de don Mariano Silva. Tous deux s'étaient connus à Mexico, et le voisinage avait resserré les liens d'une amitié passagère.

Aussitôt que l'insurrection d'Hidalgo eut éclaté, don Luis s'empressa d'envoyer un exprès à son fils pour le mander près de lui. Don Rafael avait obtenu un congé et se rendait à l'ordre de son père, quand il rencontra l'étudiant, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre. Toutefois, il ne pensait pas manquer à l'obéissance filiale en passant un jour ou deux à las Palmas, où il se dirigeait alors.

Pendant près de trois mois que don Mariano avait passés à Mexico, dans le courant de l'année précédente, le jeune officier avait ébauché avec dona Gertrudis (Marianita était restée à Oajaca, chez une de ses proches parentes) un de ces romans d'amour auxquels la conformité d'âge, la parité des positions sociales et des fortunes, les convenances, en un mot, ne tardent pas à faire succéder la réalité prosaïque du mariage. Une brusque absence, commandée par les exigences du service militaire, pendant laquelle don Mariano quitta aussi Mexico subitement, avait seule empêché un dénoûment semblable de s'accomplir.

Don Rafael n'avait pas, il est vrai, déclaré formellement sa passion à celle qui en était l'objet ; mais il avait

osé espérer que la jeune fille l'avait suffisamment comprise et que peut-être elle en accueillerait l'aveu sans colère. Il ne s'était pas ouvert davantage à son père, ne croyant devoir le faire qu'avec l'agrément de dona Gertrudis.

Peu à peu, quand il s'en trouva éloigné, le souvenir des indices favorables qu'il avait cru remarquer chez elle s'affaiblit à mesure que s'augmentait celui de sa beauté, dont l'impression lui arrivait parée des couleurs séduisantes du prisme de l'éloignement, et il se prit à trembler d'avoir été trop présomptueux. Bientôt il passa d'un doute cruel à une certitude plus cruelle encore : celle de n'être pas aimé. Don Rafael voulut chasser le souvenir de Gertrudis, en se disant qu'il ne l'avait jamais aimée non plus. Ce fut alors qu'il s'aperçut de l'empire sans bornes que la jeune fille exerçait sur lui, en tombant loin d'elle dans une mélancolie profonde.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que le premier cri de l'indépendance mexicaine, poussé par Hidalgo, vint surprendre le jeune officier. Imbu des idées libérales que son père lui avait transmises, et les portant à un degré plus élevé ; connaissant, d'autre part, l'ardeur passionnée avec laquelle don Mariano Silva et sa fille accueillaient l'espoir de l'émancipation même la plus lointaine, et bien sûr de l'approbation de tous trois, il résolut, dans son noir chagrin, d'aller hardiment se jeter sous la bannière de l'insurrection, et, à la première rencontre qui aurait lieu entre les troupes royales et les indépendants, de se faire casser la tête et de se débarrasser ainsi d'une existence qui lui était à charge.

Heureusement pour lui, le messager envoyé par son père vint surprendre don Rafael au moment où il allait employer ce moyen très-détourné d'arriver à la possession de celle qu'il aimait si tendrement. Pour le dire en passant, ce message enjoignait tout simplement à l'officier de venir trouver son père, pour apprendre de lui

des choses trop importantes pour être confiées au papier ou lui être transmises par la bouche d'un serviteur.

Don Rafael, d'après les antécédents politiques de son père, ne douta pas que, s'il le mandait près de lui, c'était pour l'engager à offrir son bras à la cause de l'indépendance mexicaine.

Ce message, d'une signification si mystérieuse, remit l'officier dans la voie du sens commun, et il vit, dans le voyage qu'il allait être forcé d'entreprendre, un moyen tout naturel de sonder les dispositions du cœur de dona Gertrudis, en lui faisant connaître l'état du sien. Puis, renonçant à ces idées chevaleresques par suite desquelles il s'était interdit à Mexico de s'ouvrir à don Mariano sans le consentement de sa fille, il résolut de lui déclarer, avant tout, sa passion pour Gertrudis, aimant mieux, à tout prendre, devoir à l'obéissance filiale la possession de la femme sans laquelle il ne pouvait plus vivre, que de renoncer à cette possession si ardemment désirée.

On conçoit maintenant avec quelle impatience fiévreuse don Rafael dévora les cent lieues qui séparent Mexico de Oajaca, et comment, de peur d'arriver un jour plus tard, il préféra de courir le risque de périr, en gagnant le soir même l'hacienda de las Palmas.

Avons-nous besoin de dire qu'il avait calculé d'avance toutes ses étapes, et qu'en renvoyant à son père le messager qui lui avait été expédié, il l'avait chargé de dire, en passant à l'hacienda de don Mariano, le jour et presque l'heure à laquelle il comptait venir lui demander l'hospitalité d'une nuit et d'un jour? Sans savoir l'importance que don Rafael attachait à cette visite, don Mariano, l'agréa comme une politesse dont il ne pouvait que savoir gré au fils de son voisin de campagne et de son ami.

Quant aux sentiments de doña Gertrudis, nous n'avons plus que faire d'en parler. Que n'eût pas donné

l'amoureux don Rafael pour apprendre le plaisir secret avec lequel sa présence était attendue, et l'ardeur des vœux qu'avait arrachés en sa faveur le terrible danger auquel il venait d'échapper ?

A l'époque où il arrivait dans l'État de Oajaca, l'insurrection venait d'y pénétrer. Au moment de lever le masque, Hidalgo avait envoyé des agents dans toutes les provinces pour les soulever en même temps que celle de Valladolid. Ceux expédiés à Oajaca par le curé de Dolorès étaient deux campagnards du nom de Lopez et d'Armenta ; mais tous deux, pris par les autorités espagnoles, avaient été exécutés, et leurs têtes exposées, pour l'effroi des insurgés, sur la grande route d'Oajaca.

Le mouvement d'insurrection n'en éclata pas moins, malgré ces mesures de rigueur, et un autre campagnard du nom d'Antonio Valdès venait de se mettre à sa tête avec tous les hommes qu'il avait pu recruter dans les campagnes ; déjà le sang des Espagnols tombés entre ses mains avait coulé dans plusieurs occasions : Valdès les avait sacrifiés sans pitié.

Nous n'avons plus besoin maintenant de revenir sur le passé de nos divers personnages, et nous reprenons le récit des événements, à mesure qu'ils vont se dérouler sous nos yeux.

Ce même jour où don Cornelio Lantejas arrivait à l'hacienda de las Palmas, il était quatre heures de l'après-midi et le dîner venait de se terminer.

Dans un salon du rez-de-chaussée, simplement garni de quelques meubles de fabrique espagnole, et dans lequel s'ouvraient deux grandes portes donnant sur un assez vaste jardin planté de grenadiers et d'assiminiers, les hôtes et les habitants de l'hacienda se trouvaient tous à peu près réunis.

L'étudiant en théologie et Marianita étaient seuls absents.

Le premier, en se rappelant, maintenant qu'il était

complétement en sûreté, l'effroyable nuit passée sous une guirlande de tigres et de serpents à sonnettes, et les risques non moins terribles qu'il avait courus pendant que Costal travaillait à sa délivrance, s'était consciencieusement laissé aller à un accès de fièvre qui le retenait au lit.

La seconde, Marianita, sous prétexte de jeter un coup d'œil sur la vallée convertie en un vaste lac, mais, en réalité, pour s'assurer si la barque de don Fernando n'apparaissait pas au loin sur ce lac, s'impatientait sur la terrasse, à la vue de l'immense plaine inondée et déserte sur laquelle les seuls oiseaux de proie volaient en criant.

Don Mariano, avec la double quiétude d'esprit des propriétaires dont la richesse assure l'avenir, du moins selon les chances ordinaires de la vie, et de l'homme que son âge affranchit du joug des passions de la jeunesse, fumait un cigare tout en se laissant aller aux oscillations de son fauteuil de cuir à bascule. A côté de lui se dressait une table sur laquelle, dans des tasses des Philippines, fumait ce café que les Espagnols appellent café de sieste, par antiphrase sans doute, car il est habituellement d'une force à mettre le sommeil en fuite pendant vingt-quatre heures.

Debout à l'entrée du jardin, don Rafael, la contenance calme et le cœur ému à l'idée de l'entretien qu'il allait provoquer, tour à tour confiant ou craintif, semblait contempler avec la persistance d'un naturaliste, les évolutions des ramiers à la cime des arbres.

Gertrudis, la tête baissée, le visage calme aussi, s'occupait à broder une de ces grandes écharpes de batiste blanche que les cavaliers mexicains laissent flotter sur leurs épaules, comme le burnous blanc des Arabes, pour amortir l'ardeur brûlante des rayons du soleil.

En dépit de la tranquillité apparente du maintien de l'haciendero, un nuage sombre passait parfois sur son

front, et le visage de don Rafael, pâle et soucieux par intervalles, démentait aussi de temps à autre l'air distrait qu'il affectait.

Gertrudis n'était pas plus calme en réalité. Une voix secrète lui disait que don Rafael allait enfin parler : déjà cette voix chantait à son oreille un vague prélude d'amour, et cependant elle cachait les tressaillements soudains de son sang créole, et les rapides frissons qui montaient de son cœur à ses joues, sous ce masque de sérénité féminine que l'œil d'un homme ne saurait pénétrer.

Un seul personnage présentait un maintien en harmonie avec ses pensées : c'était Valerio Trujano, le muletier.

Le chapeau à la main et debout devant l'hacendero, il venait prendre congé de lui et le remercier de l'hospitalité qu'il avait trouvée sous son toit.

A cette aisance de manières et de langage, particulière aux classes inférieures dans toute l'Amérique espagnole, se joignait chez l'arriero, un air d'austérité imposante, dont ses yeux seuls, à sa volonté, tempéraient l'expression rigide. En dépit de sa position sociale (la Nouvelle-Espagne n'était pas républicaine, alors), Valerio Trujano n'était pas un hôte ordinaire, ni pour don Mariano, ni pour sa fille. Indépendamment de la réputation de probité sans tache, de piété profonde dont il jouissait dans tout le pays, la générosité et le sang-froid qu'il avait montrés en s'oubliant lui-même, dans un moment de danger terrible, pour aider don Rafael à s'y soustraire, lui avaient gagné l'estime et la reconnaissance des habitants de l'hacienda.

Bien que l'officier de dragons eût payé sa dette en l'arrachant à son tour à une mort certaine, quand les eaux l'entraînaient, personne ne se croyait quitte envers l'arriero, et dona Gertrudis mêlait à ses pensées d'amour des prières pour celui qu'elle regardait à juste titre comme le sauveur de don Rafael.

L'homme que le siége de Huajapam devait immortaliser plus tard avait alors environ quarante ans; mais, au moment où nous le retrouvons, la finesse de ses traits, sa noire et abondante chevelure lui donnaient un air beaucoup plus jeune encore.

« Seigneur don Mariano, dit Valerio, je viens vous prier de recevoir mes remercîments et mes adieux.

— Eh quoi ! vous nous quittez si promptement ? s'écrièrent à la fois l'hacendero, Gertrudis et don Rafael.

— L'homme qui vit de son travail ne s'appartient pas, seigneur don Mariano; quand son cœur le pousse à droite, les nécessités de la vie le poussent à gauche. L'homme endetté s'appartient moins encore.

— Vous devez donc une somme bien considérable, dit vivement don Rafael en s'avançant vers lui la main tendue, que vous ne puissiez m'en parler ! Dites, et quelle que soit la somme....

— Ce serait un mauvais moyen que d'emprunter à l'un pour payer l'autre, reprit le muletier en souriant; car je n'accepterais qu'un prêt. Ce n'est pas par fierté, c'est par devoir : ne vous offensez pas. Non, non, la somme n'est pas considérable.... quelques centaines de piastres, et, puisque Dieu a bien voulu que mes mules trouvassent chez don Mariano un asile contre l'inondation, je vais reprendre par les montagnes le chemin de Oajaca, où l'argent que je retirerai de la vente de ma *recua* m'acquittera entièrement, je l'espère.

— Quoi ! s'écria don Mariano, vous allez vendre votre gagne-pain pour vous libérer?

— Oui, mais pour m'appartenir et pour aller où ma vocation me pousse, répondit simplement le muletier; je l'aurais déjà fait, si jusqu'à présent ma vie n'eût été le bien de mes créanciers et non le mien. Je n'avais pas le droit de l'exposer.

— Exposer votre vie ! dit Gertrudis avec un doux accent d'intérêt.

— J'ai vu les têtes de Lopez et d'Armenta au haut de la côte de San Juan del Rey. Qui sait si la mienne ne sera pas bientôt avec les leurs? Je parle ici à cœur ouvert, comme devant Dieu, car un hôte ne trahit pas plus que Dieu les secrets qu'on lui confie.

— Sans doute, reprit don Mariano avec l'hospitalière simplicité des premiers âges. Mais nous sommes ici tous dévoués à la liberté du pays, et nous faisons des vœux pour ceux qui veulent l'affranchir.

— Nous ferons mieux, nous leur prêterons nos bras pour les soutenir, dit Tres-Villas à son tour; c'est le devoir de tout homme qui peut manier une épée et monter un cheval de bataille.

— Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne, s'écria Gertrudis les yeux brillants d'un fougueux enthousiasme, soient notés de honte et d'infamie! Qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur sourie! Que le mépris de ceux qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays!

— Si toutes les jeunes filles belles comme vous l'êtes pensent ainsi, reprit Trujano, notre triomphe ne se fera pas attendre. Qui ne serait heureux de tirer l'épée pour un sourire de votre jolie bouche et un regard de vos beaux yeux? »

En disant ces mots, l'arriero jetait un coup d'œil vers le capitaine des dragons de la reine, comme pour lui faire savoir qu'il n'avait pas la hardiesse de marcher sur ses brisées. Gertrudis, de son côté, baissait la tête, toute heureuse de l'hommage qu'on rendait à sa beauté devant l'homme pour lequel il lui importait d'être belle.

Trujano reprit aussitôt :

« Dieu et liberté! voilà ma devise. Si j'avais été libre d'embrasser plus tôt la cause de mon pays, je l'aurais fait, ne fût-ce que pour empêcher les excès qui commencent à en souiller la sainteté. Vous le savez, seigneur don Mariano.

— Oui, reprit l'hacendero, à qui ces mêmes excès causaient un profond déplaisir qui ne contribuait pas peu à amasser les nuages que nous avons signalés tout à l'heure sur son front.

— Le sang d'Espagnols inoffensifs a déjà coulé, continua le muletier, et le seul soutien jusqu'ici, dans la province, de la sainte cause de l'émancipation de la Nouvelle-Espagne, ce misérable Antonio Valdès....

— Antonio Valdès! s'écria don Rafael en interrompant Trujano; quoi! le vaquero de don Luis Tres-Villas, mon père?

— Lui-même, reprit don Mariano tout soucieux; plaise à Dieu qu'il se souvienne que son maître a été toujours plein d'humanité pour lui!

— Croyez-vous donc que mon père, dont les opinions libérales ne sont ignorées de personne, puisse courir quelque danger? s'écria l'officier d'une air alarmé.

— Non, sans doute.

— Don Valerio, combien cet homme, ce Valdès, a-t-il de combattants sous ses ordres? reprit don Rafael.

— Une cinquantaine, m'a-t-on dit; mais, depuis, sa troupe doit s'être grossie de beaucoup de gens des campagnes, qui souffrent plus que les autres de l'oppression espagnole.

— Seigneur don Mariano, dit l'officier d'une voix émue, il ne fallait rien moins qu'une semblable nouvelle pour me faire brusquement abréger les moments que j'étais si heureux de vous consacrer. »

Avec cet héroïsme du cœur de la femme, Gertrudis étouffa encore un cri d'angoisse, prêt à jaillir de ses lèvres à la nouvelle de ce départ précipité, et couvrit de ses longues paupières abaissées le nuage de défaillance qui ternit tout à coup son regard.

« Quand un père est menacé, reprit don Rafael, quand même il ne courrait le risque que de l'être, la place d'un fils est près de lui! N'est-ce pas, doña Gertrudis?

— Oui, » répondit la jeune fille d'une voix basse, mais ferme.

— Il y eut un moment de silence, pendant lequel une sorte de pressentiment sinistre agita les quatre personnages réunis dans le salon. La guerre civile commençait déjà à faire sentir son souffle homicide.

Trujano rompit le silence. Son œil brilla d'une flamme inspirée, comme jadis celui des prophètes que l'esprit de Dieu venait visiter.

« Ce matin, dit-il, un humble serviteur du Très-Haut, un prêtre obscur d'une pauvre bourgade, vous a quittés pour aller offrir aux insurgés le secours de ses prières : à présent, un instrument non moins humble des volontés de l'Éternel prend congé de vous, pour aller offrir son bras et son sang. Priez pour eux, belle et sainte madone, continua-t-il en s'adressant à Gertrudis émue, avec cette exaltation religieuse et poétique qui faisait le fond de son caractère, et peut-être le Seigneur daignera-t-il encore montrer que c'est du sein de la poussière qu'il se plaît à susciter le bras qui dépose les puissants de leur trône. »

En disant ces mots, Valerio Trujano pressa respectueusement les mains qu'on lui tendait, et sortit du salon, accompagné de don Mariano Silva.

Peut-être celui-ci avait-il ses raisons pour laisser seuls, pendant quelques instants, sa fille et don Rafael, dont le départ allait aussi avoir lieu.

La voix des muletiers qui achevaient de bâter leurs bêtes de somme pour le départ de l'arriero arrivait à peine aux oreilles de Gertrudis et de don Rafael, aussi émus l'un que l'autre de la solitude soudaine où ils se trouvaient pour la première fois depuis l'arrivée de l'officier à l'hacienda de las Palmas.

Le soleil dorait les cimes des assiminiers, que les ramiers emplissaient de leurs roucoulements ; la brise chaude, qui caressait les grenadiers du jardin, apportait

dans le salon les parfums de mille fleurs diverses. Le moment était décisif, solennel. Heureuse et tremblante à la fois des paroles d'amour qu'elle pressentait, Gertrudis, comme les colombes qui tout à l'heure allaient replier leur tête sous leur aile pour s'endormir au sommet des arbres, ramena sur sa figure les plis de son *rebozo*[1] de soie.

Un doux frémissement, cette fois-ci plus fort que sa volonté, faisait trembler sa main sur l'ouvrage de broderie qu'elle tenait; elle le déposa sur une table à côté d'elle, pour que don Rafael ne s'aperçût pas du trouble dont il était l'auteur.

C'était le dernier effort, la dernière tentative de résistance de l'orgueil pudique de la vierge, avant de s'avouer vaincu.

« Gertrudis! s'écria don Rafael en imposant silence aux palpitations de son cœur, j'ai parlé à votre père! Oh! je vous en supplie, que ce dernier moment que je vais peut-être passer auprès de vous soit tout entier consacré à des explications sans réticence, sans ambages.

— Je vous le promets, don Rafael; mais quel mystérieux secret avez-vous dit à mon père? répondit la jeune fille avec un accent de douce raillerie.

— Je lui ai dit que j'apportais ici un cœur plein de vous; que l'ordre de mon père, qui m'appelle près de lui, avait été pour moi comme un message qui me conviait au bonheur, car il me rapprochait de vous; j'ai dit que j'avais dévoré avec une fiévreuse impatience la distance sans fin que je viens de parcourir, et que, pour vous voir une heure plus tôt, j'avais entendu sans m'émouvoir les hurlements des jaguars à mes côtés et les grondements des eaux devant moi. »

Don Rafael se tut, et Gertrudis l'écoutait encore comme une mélodie qu'elle eût voulu entendre toujours.

« Et quand vous avez dit à mon père que vous....

1. Sorte d'écharpe.

m'aimiez, reprit-elle après un moment de silence, a-t-il manifesté son étonnement de cette révélation inattendue ?

— Non, dit l'officier.

— C'est que je le lui avais déjà dit, don Rafael, reprit la jeune fille avec un sourire non moins doux que sa voix ; et mon père, que vous a-t-il répondu ?

— « Mon cher don Rafael, m'a-t-il dit, je verrais avec « bonheur ma famille s'unir à la vôtre ; je dois avoir « deux fils, et vous seriez le plus cher. Mais.... ce ne se- « rait qu'avec l'agrément de Gertrudis, qu'avec le con- « sentement de son cœur, et j'ai vu que ce cœur n'était « pas ouvert pour vous. » Voilà l'arrêt terrible que j'ai entendu de sa bouche. La vôtre, Gertrudis, va-t-elle le confirmer ? »

La voix de don Rafael tremblait, et ce tremblement de l'homme énergique qui ne savait pas trembler devant la mort était trop délicieux au cœur de Gertrudis pour qu'elle se hâtât de le faire cesser.

A la réponse faite par son père à don Rafael, la pourpre de ses lèvres devint plus vive, car elle les comprimait pour ne pas sourire ; mais elle prit bientôt un air de gravité dont l'officier s'effraya plus encore.

« Don Rafael, dit Gertrudis, vous avez fait appel à ma franchise, et si je vous parle à cœur ouvert comme je parlerais à ma mère, jurez-vous de ne pas me faire un crime d'une sincérité qui risquera de vous sembler sans excuse ?

— Je le jure ! Gertrudis, parlez sans détour, dût votre franchise briser ce cœur si plein de vous, répondit Tres-Villas en fixant ses regards ardents sur la jeune fille.

— A une condition toutefois : c'est que, tandis que je parlerai, vous allez fixer les yeux sur les cimes de ces assiminiers, là-bas ; sans quoi, vous risqueriez de ne pas entendre des choses qui.... enfin, un aveu.... tel que vous le désirez.

— J'essayerai, » répliqua don Rafael en levant les yeux vers le sommet des arbres, comme pour y étudier les mœurs domestiques des ramiers qui continuaient à voler au-dessus d'eux.

Gertrudis commença, d'une voix timide et tremblante à son tour :

« Un jour, dit-elle, il y a longtemps de cela, une jeune fille fit un vœu à la Vierge, pour sauver d'un péril pressant un homme dont elle avait quelques raisons de se croire aimée. A votre avis, cet homme était-il bien aimé ?

— C'est selon la nature du vœu, répondit l'officier.

— Vous allez le voir. Cette jeune fille promit à la sainte Vierge que, si l'homme qui l'aimait échappait à ce pressant danger, elle ferait couper par lui, sur sa tête.... oh! si vous me regardez ainsi, je ne pourrai plus continuer; elle ferait couper par lui, sur sa tête, la longue chevelure que son amant aimait passionnément; cet homme était-il bien aimé, don Rafael ?

— Oh! qui ne serait heureux de l'être ainsi? s'écria don Rafael avec ardeur et en laissant tomber sur Gertrudis un regard qui la troubla jusqu'au fond de l'âme.

— Je n'ai pas fini, dit-elle en tremblant; regardez encore là-haut, ou vous n'entendrez pas la fin de mon histoire, et peut-être en seriez-vous.... contrarié. Quand la jeune fille, qui n'avait pas hésité à sacrifier pour cet homme cette chevelure, l'objet de ses soins constants, ces longues tresses qui entouraient sa tête comme un diadième de reine, et qui.... peut-être l'embellissaient seules à ses yeux; quand cette pauvre fille les aura.... les a eu coupées, veux-je dire, croyez-vous que son.... amant, regardez-moi maintenant, don Rafael, je vous le permets.... croyez-vous qu'il l'aimera toujours ? »

Don Rafael se retourna impétueusement, non pas qu'il entrevît encore la vérité, mais l'accent de mélancolie et de gaieté de Gertrudis l'avait profondément ému.

Une larme de tendresse, une larme d'envie pour le sort de cet inconnu si tendrement aimé, brillait dans ses yeux quand il répondit :

« Oh ! Gertrudis ! il n'est pas d'amour qui payerait un tel sacrifice, et, quelque belle qu'elle fût, cette jeune fille est aujourd'hui plus belle qu'un archange aux yeux de son amant. »

Gertrudis appuya sa main sur son cœur, pour y contenir le flot de joie qui l'envahissait.

« Bien ! dit-elle d'une voix défaillante ; j'ai besoin que.... pour la dernière fois, vous leviez encore les yeux au ciel : nous avons à le remercier. »

Pendant que don Rafael obéissait, Gertrudis laissa tomber son voile sur ses épaules ; ses doigts firent échapper du peigne la couronne que formaient ses deux longues tresses, orgueil de sa beauté. Elle prit sur sa table les ciseaux dont elle venait de se servir, puis, cachant dans l'une de ses mains la rougeur enflammée de ses joues, tandis que l'autre élevait l'instrument fatal qui devait accomplir le sacrifice :

« Rafael ! dit-elle d'une voix qui retentit comme la voix d'un ange à l'oreille de son amant, veuillez accomplir mon vœu, en coupant ces deux tresses sur ma tête !

— Moi ! s'écria-t-il éperdu à l'aspect de la main charmante qui lui tendait les ciseaux pour trancher cette chevelure, dont les tresses se repliaient sur le sol en noirs anneaux ! moi !

— Je les ai promises à la sainte Vierge pour vous sauver hier soir, reprit la jeune fille toujours inclinée ; comprenez-vous maintenant, Rafael, mon bien-aimé Rafael ?

— Oh ! Gertrudis ! vous auriez dû, par pitié, me préparer plus doucement à tant de bonheur ! s'écria don Rafael avec une émotion presque douloureuse, plus éloquente que toutes les protestations d'amour qu'il eût pu faire. N'importe je suis bien heureux ! » ajouta-t-il pour rassurer la jeune fille effrayée.

Et, s'agenouillant devant elle, il prit une main qu'on ne lui refusait plus et qui voulut bien faire la moitié du chemin pour s'appuyer en frémissant sur sa bouche.

« Est-ce ma faute, à moi, reprit Gertrudis en laissant don Rafael rougir le satin de sa main sous la pression de ses lèvres, si les hommes ne savent jamais comprendre à demi-mot! Depuis un gros quart d'heure, je suis là, toute honteuse de ne pas me voir devinée, à chercher à vous préparer à ce que vous appelez votre bonheur.... Puis, quittant ce ton d'enjouement : J'ai fait un vœu, Rafael, et c'est à vous de l'accomplir.

— Pourquoi ce vœu ? s'écria l'officier.

— Je ne savais rien de plus précieux, à mes yeux, à offrir en échange de votre vie, répliqua Gertrudis avec une adorable naïveté; la mienne, peut-être! Je n'en ai pas eu le courage ; j'y tenais trop depuis que je savais que vous m'aimiez. Prenez ces ciseaux, Rafael.

— Mais je n'en viendrai jamais à bout avec ce frêle instrument, reprit Tres-Villas pour gagner du temps.

— Allons, Rafael! Devez-vous vous plaindre que la besogne dure trop longtemps? dit Gertrudis en inclinant vers l'officier, toujours à genoux devant elle, sa tête charmante qui effleura la sienne. Prenez ces ciseaux, vous dis-je. »

Don Rafael les prit d'une main tremblante comme le bûcheron qui parfois, la cognée levée pour frapper, s'attendrit sur le sort du roi des forêts, qu'il est chargé d'abattre. Gertrudis voulut sourire pour l'encourager; mais, au moment de voir tomber sous le tranchant de l'acier cette opulente chevelure si amoureusement lissée chaque matin, et dont les gerbes éparses pouvaient la couvrir comme un voile, la pauvre enfant ne put empêcher une larme d'accompagner son pâle sourire.

« Un instant encore ! dit-elle, tandis que ses joues se coloraient de nouveau du rouge le plus vifs de la grenade mûre. Mon Rafael, j'avais longtemps rêvé, comme

une félicité suprême, d'enlacer dans ces pauvres tresses l'homme que j'aimerais un jour, et.... »

Et, avant qu'elle eût achevé, don Rafael baisait ardemment ces tresses parfumées, dont Gertrudis venait de ceindre son cou.

« Je suis prête, maintenant, » dit-elle.

Mais don Rafael n'avait garde de dénouer les doux liens qui l'enveloppaient de leurs replis, et quand, avec une douce violence, Gertrudis eut rendu la liberté à son captif :

« Jamais je n'aurai cet affreux courage ! s'écria-t-il en jetant avec force les ciseaux, qui se brisèrent en éclats sur les dalles.

— Il le faut, Rafael, il le faut ! Dieu me punirait. Peut-être me punirait-il en m'ôtant votre amour.

— Plus tard, nous l'accomplirons, ce vœu fatal ! Je ne vous supplie que d'en ajourner l'accomplissement. A mon retour, Gertrudis, par grâce ! »

Les instances passionnées de don Rafael obtinrent un sursis dont le terme fut fixé au jour de son retour, qui devait avoir lieu le surlendemain, aussitôt qu'il aurait été rassuré sur le sort de son père.

Tout à coup Gertrudis se leva précipitamment, comme un jeune faon qui abandonne son gîte parfumé de fougère aux premiers sons du cor.

« J'entends du bruit, s'écria-t-elle ; c'est mon père ! »

En un clin d'œil la jeune fille eut réparé le désordre de sa coiffure ; mais quand son père entra, suivi de sa jeune sœur, elle n'avait pu effacer de ses joues ni chasser de ses yeux la flamme de bonheur radieux qui les incendiait.

« Ah ! s'écria étourdiment Marianita, ma pauvre sœur a encore ses beaux cheveux enroulés sur sa tête !

— Comment ! dit l'haccendero effrayé et surpris à la fois, Gertrudis songeait à couper sa chevelure?

— Ce n'est rien, mon père, reprit Gertrudis en cou-

rant se jeter dans les bras de don Mariano ; c'est cette folle de Marianita.... Puis elle ajouta entre deux baisers : qui fait allusion à ce que vous aviez si bien deviné.... Vous savez, mon père ?

— Mais mon enfant, j'ai deviné bien des choses en ma vie, répliqua don Mariano qui ne devinait guère ; car je me pique d'une certaine perspicacité.

— Eh bien ! ce que dit Marianita, continua Gertrudis en redoublant ses câlineries, se rapporte.... à la perspicacité avec laquelle vous.... avez deviné que je n'aimais pas don Rafael. »

En disant ces mots, Gertrudis cachait son visage dans le sein de son père, non sans avoir toutefois jeté un regard d'ineffable tendresse sur don Rafael, qui croyait rêver tout éveillé et craignait à chaque instant qu'un mot, un rien, ne vînt dissiper ce rêve enchanteur.

« C'est donc à dire, s'écria don Mariano avec joie, que Gertrudis.... »

L'hacendero n'acheva pas : un soubresaut de sa fille dans ses bras et un cri de Marianita l'interrompirent et vinrent retentir à ses oreilles en même temps que le bruit d'une fusillade sur le sommet des collines, derrière l'hacienda.

Tous écoutèrent, effrayés ; don Rafael plus encore que les deux femmes elles-mêmes, car trop de bonheur amollit le cœur d'un homme. Mais le plus profond silence succédait à cette détonation subite. Elle n'en jeta pas moins dans l'âme de tous les assistants le même effroi qu'eût produit le cri d'un milan sur les ramiers qui déjà, la tête sous leur aile, dormaient à la cime des assiminiers.

CHAPITRE VIII

FAIS CE QUE DOIS, ADVIENNE QUE POURRA.

Don Mariano, l'officier des dragons de la reine et les deux sœurs se précipitèrent hors du salon, poussés par un noir pressentiment.

De la cour de l'hacienda, où se groupaient déjà les gens de la maison, la vue arrivait sans obstacle au sommet des collines, et un douloureux spectacle frappa les yeux de tous.

A l'extrémité supérieure du sentier qui conduisait de l'hacienda de las Palmas à celle del Valle, un cheval et son cavalier, tous deux en apparence mortellement blessés, étaient étendus à côté l'un de l'autre, l'homme cherchant à se relever sans pouvoir y parvenir, le cheval dans l'immobilité la plus complète.

« Vite ! s'écria don Mariano, qu'on aille chercher ce malheureux dans une litière, pour l'amener ici.

— Je voudrais être dupe de mes yeux, dit l'officier, dont le visage pâle dénotait une profonde inquiétude, et ne pas croire que ce pauvre homme est le vieux Rodriguez, le plus ancien des serviteurs de mon père. »

La tête du blessé était couverte, en effet, de cheveux gris.

« Ce nom d'Antonio Valdès, continua don Rafael, me rappelle je ne sais quelle histoire,, vieille déjà, d'une punition infligée à cet homme, et un affreux pressentiment naît pour moi de ce souvenir confus. On se rappelle tant de choses en guerre civile ! Ah ! seigneur don Mariano, ajouta-t-il en lui tendant la main, faudrait-il que tant de bonheur.... »

Rafael n'osa pas achever ; puis, dévoré par cette impatience qui fait toujours courir au-devant du malheur, l'officier, sans pouvoir se maîtriser, s'élança vers la poterne qui s'ouvrait sur le chemin des montagnes, et précéda sur le sentier les gens de l'hacienda, qui s'étaient mis en route avec une litière.

Depuis quelques instants déjà, don Rafael ne doutait plus que ce ne fût l'homme qu'il appelait Rodriguez, et, quand il arriva près du blessé, il en acquit la certitude ; mais, quoique son cœur bondît d'impatience, il lui fallut bien réprimer un moment son ardente curiosité.

Épuisé par la perte de son sang et par les efforts qu'il avait faits pour se relever, le vieux Rodriguez venait de perdre momentanément connaissance.

« Attendez, dit l'officier aux hommes qui s'apprêtaient à le placer dans la litière, ce pauvre diable ne pourrait supporter la fatigue de la route ; tout son sang s'écoule par cette blessure. »

Couché sur le côté, l'homme laissait voir, dans la veste qui le couvrait, une déchirure souillée de sang, ouverte par une balle entre les deux épaules.

Don Rafael avait gagné ses deux éperons dans les guerres sanglantes avec les Indiens sauvages du nord et de l'ouest. Il avait vu la mort du soldat sous toutes ses faces et les blessures les plus hideuses. Son expérience le mit à même de prodiguer les premiers soins au moribond.

Il tamponna fortement, avec son mouchoir, l'orifice de la blessure, et le sang cessa de couler, quand elle fut bandée à l'aide de sa ceinture de crêpe de Chine ; mais il est presque évident que, malgré ses soins, si le blessé recouvrait un instant de connaissance, son sort n'en était pas moins fatalement décidé. C'est pourquoi, avant de risquer le trajet jusqu'à l'hacienda, pendant lequel le mourant pouvait expirer, don Rafael voulait essayer de le ranimer.

Cet homme portait un message sans doute, et, quel qu'il fût, il était de la dernière importance que l'officier en eût connaissance.

Un assez long espace de temps s'écoula sans que le malheureux rouvrît les yeux. Enfin, un des gens de l'hacienda, qui se trouva muni d'une gourde remplie d'eau-de-vie de canne, lui en frotta légèrement les tempes et lui en introduisit quelques gouttes dans la bouche. Le mourant reprit alors connaissance pour quelques instants.

Rodriguez ouvrit les yeux, qu'il referma tout aussitôt, les ouvrit de nouveau, et son premier regard tomba sur son jeune maître.

« Rodriguez, dit l'officier à son oreille, parlez, si vous en avez la force. Qu'y a-t-il ?

— Béni soit Dieu qui vous envoie sur ma route ! répondit le blessé quand il fut bien sûr qu'il parlait au fils de don Luis Tres-Villas ; l'hacienda del Valle.....

— Est brûlée ? »

Le blessé fit un signe négatif.

« Elle est assiégée ?

— Oui, dit Rodriguez.

— Et mon père? demanda l'officier avec un affreux serrement de cœur.

— Il vit. C'est lui... qui m'envoyait là... chez don Mariano... demander du secours... quand, poursuivi moi-même par les... insurgés... une balle... Courez... s'il arrive un malheur... c'est Antonio Valdès... Entendez-vous? Antonio Valdès, qui se venge !... Adieu !... vous demanderez des prières pour le pauvre vieux Rodriguez, qui vous a vu... tout enfant... »

Le vieux messager se tut et retomba évanoui pour ne plus reprendre connaissance. On ne retira de la litière, en arrivant à l'hacienda, qu'un cadavre déjà presque froid.

« Ah ! si Costal était là ! s'écria don Mariano, quand

don Rafael, tout en donnant l'ordre qu'on sellât promptement son cheval, lui eut communiqué le triste message. Mais, ce matin, il est venu avec Clara, un nègre que je ne regrette guère, prendre congé de moi, en se démettant de ses fonctions de tigrero, et m'annoncer qu'ils partaient tous deux pour aller offrir leurs services à Hidalgo, en qualité de batteurs d'estrade. Holà, continua l'hacendero, qu'on mande le *mayordomo.* »

Le majordome arriva peu d'instants après.

On se tromperait étrangement en supposant à ce *mayordomo* une cravate blanche, une perruque poudrée et une baguette à la main. L'homme chargé de la surveillance générale d'une hacienda, qui quelquefois a autant d'étendue qu'un de nos départements, doit être un cavalier infatigable, toujours en selle ou prêt à y sauter.

Le mayordomo descendait de cheval à l'instant où don Mariano le fit mander. C'était un grand gaillard, à la figure bronzée, botté et éperonné, et forcé, par l'énorme largeur des mollettes de ses éperons, de marcher sur l'extrême pointe du pied. Sa chevelure en désordre descendait en longues mèches noires sur son cou, pareille à la crinière des chevaux à moitié sauvages, sur lesquels il montait tout le jour.

« Donnez l'ordre à deux de mes vaqueros, Bocardo et Arroyo, de seller tout de suite leurs chevaux pour accompagner le seigneur don Rafael.

— Il y a huit jours que je n'ai vu ni Arroyo ni Bocardo, reprit le majordome.

— Vous leur infligerez quatre heures de *cepo* [1] à chacun, à leur retour.

— Je doute qu'ils reviennent, seigneur don Mariano.

— Ont-ils donc été joindre Valdès?

— Je soupçonne, reprit le majordome, que ces deux garnements, que vous ne devez pas regretter, ont été

1. Cep

faire pour leur compte la *guerilla*, ou plutôt la maraude, et qu'ils ne reviendront jamais. Quant à Sanchez, Votre Seigneurie sait qu'il est au lit, encore à moitié brisé par le poids du cheval sauvage qui s'est renversé sur lui, la première fois qu'il l'a monté.

— De façon, dit l'hacendero de mauvaise humeur, que, sur six serviteurs que j'avais hier, je ne puis mettre à votre disposition que le majordome ; car je ne parle pas de ces brutes de *peons* indiens.

— Qu'il reste, dit l'officier. Aussi bien, j'aime mieux courir seul au secours de mon père. Il doit y avoir assez de combattants; mais peut-être leur manque-t-il un chef. »

Le majordome fut congédié sur cette réponse.

Pendant qu'on sellait en toute hâte le cheval bai-brun du capitaine des dragons de la reine, les deux sœurs, Gertrudis et Marianita, s'étaient retirées dans la chambre où nous les avons trouvées pour la première fois.

Frappée du rapport qu'elle crut apercevoir entre le malheur qu'on venait d'annoncer à don Rafael et la transaction de conscience qu'elle avait faite pour lui plaire en reculant le moment de livrer sa chevelure au tranchant du ciseau, la jeune créole venait d'accomplir elle-même ce pieux et douloureux sacrifice.

La tête couverte de son écharpe de soie, son doux et pâle visage se montrait encore surmonté de l'arc des deux noirs bandeaux qui lui restaient seuls de sa splendide chevelure. Elle consolait Marianita, dont les yeux étaient baignés de larmes, tandis que les siens brillaient d'une mélancolique satisfaction.

« Ne pleure pas, ma pauvre Marianita, disait-elle ; si je n'avais eu la coupable faiblesse de consentir à différer l'accomplissement de mon vœu, peut-être ce malheur ne lui serait-il pas arrivé. A présent, je suis tranquille sur son sort. Quelque danger qu'il puisse courir, Dieu me rendra mon Rafael sain et sauf. Va lui annoncer que je

l'attends ici pour lui dire adieu ; amène-le-moi, puis reste avec nous. Tu resteras avec nous, entends-tu ? car je me défie de ma faiblesse..... je ne le laisserais plus partir ! Va, essuie tes yeux, continua-t-elle en l'embrassant, et reviens vite. »

Marianita essaya de sourire en rendant à sa sœur caresse pour caresse ; elle passa son mouchoir sur ses yeux humides, et sortit.

Gertrudis, restée seule, jeta un regard douloureux sur les deux longues tresses déposées sur la table, qui ne devaient plus enlacer de leurs noirs anneaux le cou de son amant ; elles l'avaient étreint une fois du moins ; les lèvres de don Rafael les avaient caressées, et, à ce souvenir peut-être, Gertrudis baisa tendrement ces deux reliques d'amour ; puis elle s'agenouilla pour retrouver dans la prière ses forces prêtes à défaillir.

La jeune fille priait encore, lorsque, précédé de Marianita, don Rafael entra dans le sanctuaire des deux jeunes sœurs, où, à l'exception de leur père, aucun homme n'avait encore pénétré.

Un rapide coup d'œil indiqua à don Rafael que le douloureux sacrifice était accompli. Le dragon était si pâle, qu'il ne pouvait plus pâlir.

Gertrudis se releva, s'assit sur un des fauteuils ; Marianita prit place sur un autre dans un coin de la chambre ; don Rafael restait seul debout.

« Venez ici, près de moi, don Rafael, dit Gertrudis ; mettez-vous à genoux devant moi... Non... sur un seul... On ne se met à deux genoux que devant Dieu. Bien, ainsi... vos mains dans mes mains... vos yeux dans mes yeux ! »

Don Rafael obéissait passivement à ces douces injonctions. Qu'eût-il demandé de plus que de s'incliner devant celle qu'il aimait ; de presser ses mains délicates et blanches dans ses mains nerveuses ; de boire à longs traits l'amour dans les yeux humides de la jeune fille ?

« Vous rappelez-vous ce que vous me disiez tout à l'heure, Rafael? « Oh! Gertrudis, il n'est pas d'amour « qui payerait un tel sacrifice, et, quelque belle qu'elle « fût, cette jeune fille est aujourd'hui plus belle qu'un « archange aux yeux de son amant. » Pensez-vous toujours...? Bien, dit-elle avec un adorable sourire et en mettant la main sur les lèvres de don Rafael. Chut! laissez-moi continuer. Vos yeux... que vous avez de beaux yeux! mon Rafael... me disent assez que vous le pensez toujours, sans que votre bouche me l'affirme. »

Ces naïfs et tendres hommages rendus à la beauté d'un amant paraîtront sans doute bien osés aux femmes qui tiennent à faire croire qu'elles ne s'éprennent que des charmes de l'esprit ou des qualités du cœur. Nous ne discuterons pas ce point. En narrateur fidèle, nous devons dépeindre, dans toute son exaltation, l'amour d'une jeune créole avec ses ardeurs ingénues et ses flammes allumées au soleil des tropiques.

Ainsi rassurée sur la crainte de paraître moins belle aux yeux de celui qu'elle aimait, la jeune fille continua :

« Ne me dites pas que vous m'aimez davantage, Rafael ; il m'est trop doux de croire que votre amour ne saurait augmenter.... Cependant ... ici la voix de Gertrudis trembla, ses yeux se mouillèrent.... Cependant nous allons nous séparer.... Je ne sais.... quand on aime, on craint toujours.... Emportez une de ces tresses, que j'aurais eu tant de bonheur à parer de fleurs pour vous! elle vous rappellera.... quoi qu'il arrive.... que vous ne devez jamais cesser d'aimer une pauvre fille dont la tendresse n'a pu rien trouver de plus précieux à offrir à Dieu en échange de votre vie.... Je vous ai dit pourquoi je n'ai pas offert la mienne. Je garde l'autre tresse comme un talisman.... Oh! c'est affreux ce que je vais vous dire!... Si un jour vous cessiez de m'aimer.... si je le savais à n'en pas douter, jurez-moi sur votre honneur que, en quelque endroit que vous soyez, en quelque position

que vous vous trouviez, si je voulais vous voir une fois encore, vous obéirez au message mystérieux que vous portera cette tresse, quand je vous la ferai parvenir. Ce message voudra dire : « La femme qui vous envoie ce « gage n'ignore pas que vous ne partagez plus son amour ; « mais elle n'a pu, malgré tous ses efforts, chasser le « sien de son cœur, et elle désire vous voir encore une « fois à ses genoux comme aujourd'hui. »

— Je le jure s'écria don Rafael, et, dussé-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi, ma main restera suspendue sans frapper, pour suivre votre messager.

— Votre serment est enregistré dans le ciel ! s'écria Gertrudis. Maintenant, le temps presse. Emportez aussi cette *écharpe de soleil,* que j'ai brodée pour vous. Chaque brin de soie qui en compose la broderie vous rappellera une pensée, une prière ou un soupir dont vous avez été l'objet. Adieu, mon Rafael bien-aimé ; partez, les heures de votre père sont peut-être comptées ! Qu'est-ce qu'une amante auprès de son père ?

— Oui, c'est vrai, je dois partir, » répliqua l'officier.

Et cependant il restait toujours aux genoux de Gertrudis. Le temps s'écoulait, et, comme dans l'Océan la vague succède éternellement à la vague, ainsi les adieux suivaient les adieux, et don Rafael ne partait pas.

« Mais dis-lui donc qu'il s'en aille, Marianita ! s'écria Gertrudis d'une voix languissante ; ne vois-tu pas que je n'ai plus la force de le lui dire ? »

Don Rafael se leva enfin après un dernier adieu.

« Que vos lèvres pressent les lèvres de votre fiancée, dit la jeune fille en inclinant la tête vers don Rafael, et que ce soit le gage.... »

Sous l'ardente pression des lèvres du jeune officier, sa voix mourut, et, à bout de forces, elle laissa retomber sa tête en arrière sur le dossier de son siége, prête à défaillir à la fois de douleur et de bonheur.

Quand elle revint à elle, don Rafael était parti.

Le dernier rayon du soleil dorait la cime des collines, lorsqu'il les franchit. Pour réparer le temps perdu, il poussa impétueusement son cheval, qui en descendit le versant opposé presque au galop, avec ce hennissement rauque devenu particulier chez lui, depuis l'opération que le muletier lui avait fait subir.

Arrivé au niveau de la plaine, don Rafael prêta l'oreille. Il espérait entendre les cris des combattants, le tumulte d'un siége; mais le plus profond, le plus morne silence régnait dans la vallée.

Le front sombre et le cœur palpitant, l'officier continua sa course, son mousqueton à la main. Toujours même silence : pas un cri dans la solitude, pas la lueur d'un fusil dans l'ombre crépusculaire.

Tout semblait dormir du sommeil de la mort.

Don Rafael n'était jamais venu au manoir paternel. Il espéra un instant s'être trompé de route, bien que l'aspect des lieux fût tel qu'on le lui avait décrit : une allée bordée de frênes et de *suchilès*, puis l'hacienda del Valle à l'extrémité.

Son cheval franchit comme un trait toute la longueur de l'avenue.

Un vaste bâtiment s'élevait devant lui, désert et silencieux comme un tombeau; la porte était moitié close.

Tout à coup le cheval fit un écart violent. Dans l'obscurité, ou plutôt dans le trouble de ses idées, don Rafael n'avait pas vu l'objet dont s'effrayait l'animal : c'était un cadavre.

La tête manquait à son corps inanimé.

A cet horrible spectacle, l'officier poussa un cri auquel l'écho seul répondit. Il arrivait trop tard, tout était consommé. La rage, le désespoir, toutes les passions furieuses qui déchirent le cœur de l'homme avaient passé dans ce cri terrible.

La tête du cadavre était suspendue par les cheveux à

l'un des ventaux entr'ouverts de la porte, et ses traits n'étaient pas si défigurés que don Rafael ne pût reconnaître ceux de son père : il força son cheval d'approcher malgré sa répugnance.

Les veines du front gonflées, les yeux ternes, il regarda de nouveau.

C'était bien l'affreuse vérité. L'Espagnol avait été victime des insurgés, qui n'avaient pas eu de respect pour son inoffensive vieillesse. Les auteurs mêmes du crime s'en vantaient. Au-dessous étaient écrits deux noms à la craie :

Arroyo, *Antonio Valdès*, lut l'officier d'une voix rauque.

Et sa tête tomba pensivement sur sa poitrine pendant un instant; puis, en réponse à sa pensée secrète, il reprit tout haut, d'une voix qu'étranglait de poignantes émotions :

« Mais où les trouver, comment les avoir, ces deux têtes qu'il me faut clouer à la place de celle-ci ?

— En prenant fait et cause pour l'Espagne, répondit cette seconde voix intérieure que l'homme entend si souvent dialoguer avec la première.

— Vive donc l'Espagne ! s'écria le dragon d'une voix retentissante. Un fils pourrait-il combattre sous la même bannière que les assassins de son père ? »

Le dragon descendit de cheval, et s'agenouillant pieusement :

« Tête vénérable et chère, dit-il, je jure sur vos cheveux blancs, souillés de sang, de faire tous mes efforts pour étouffer au berceau, à l'aide du fer et de la flamme, cette *insurrection maudite*, dont un des premiers actes vous a coûté la vie. Dieu me soit en aide ! »

Puis, à la voix intérieure de l'amour qui lui répétait tout bas ces paroles de sa belle maîtresse :

« Que tous ceux qui lèveront le bras en faveur de l'Espagne soient notés de honte et d'infamie ; qu'ils ne trouvent ni un toit qui les accueille ni une femme qui leur

sourie ! Que le mépris de celles qu'ils aiment soit le partage des traîtres à leur pays ! »

Une autre voix, celle du devoir, répondit :

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Près du cadavre mutilé de son père, le fils n'écouta que la dernière. . . . .

La lune était levée depuis longtemps lorsque don Rafael acheva la pénible tâche de creuser une fosse. Il y étendit respectueusement le corps et la tête rapprochés l'un de l'autre.

Ensuite, tirant de son sein la longue tresse des cheveux de Gertrudis, et enlevant de ses épaules l'écharpe blanche brodée par ses mains, il déposa non moins pieusement ces deux gages d'amour à côté des restes vénérés de son père.

Alors, de ses mains convulsives, il rejeta sur la fosse la terre amoncelée autour de lui. Il venait d'ensevelir dans la même tombe ses plus chères espérances.

Ce ne fut pas sans peine qu'il s'arracha de ce lieu doublement consacré par la piété filiale et par l'amour. Enfin, se jetant brusquement en selle, le cœur brisé par la douleur, il s'élança au galop dans la direction d'Oajaca.

DEUXIÈME PARTIE

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

CHAPITRE PREMIER

LE CURÉ DE CARACUARO.

Plus d'un an après sa première explosion, c'est-à-dire à la fin de l'année 1811, il en était de l'insurrection mexicaine comme d'un de ces incendies qui éclatent tout à coup au milieu des immenses savanes ou des vastes forêts d'Amérique, et dont la main de l'homme est parvenue à isoler le foyer. En vain les flammes jaillissent de tous côtés et cherchent un aliment à dévorer, le vide s'étend autour d'elles ; bientôt le craquement des grands arbres ou le petillement des hautes herbes cesse de se faire entendre, et tout s'abîme sous un nuage de fumée qui s'élève d'un monceau de cendres noires.

Telle avait été l'insurrection suscitée par le prêtre Hidalgo. Du petit bourg de Dolorès, elle s'était propagée avec rapidité d'un bout à l'autre du royaume de la Nouvelle-Espagne ; mais bientôt les chefs, Hidalgo lui-même en tête, avaient été pris et fusillés. Graduellement resserrée par les armes espagnoles et par les efforts du général don Félix Calleja, elle se trouvait concentrée sur un seul point, la place de Zitacuaro, où commandait

le général mexicain don Ygnacio Rayon. Là s'était établie une junte qui organisait un simulacre de gouvernement indépendant de la métropole, et lançait des proclamations aussi impuissantes que les lueurs de l'incendie maîtrisé.

Mais si cet incendie est l'œuvre des passions de l'homme, s'il est le résultat d'une volonté ferme et bien arrêtée, et non celui d'un cas fortuit, on doit s'attendre à le voir éclater de nouveau sur un autre point de la forêt ou de la savane. Ce fut ce qui ne manqua pas d'arriver. Un autre champion de l'indépendance, plus obscur, s'il est possible, à son début, que ses prédécesseurs, allait apparaître sur le théâtre ouvert par eux, avec un éclat qui devait éclipser celui dont ils n'avaient brillé qu'un instant.

C'était le curé de Caracuaro, celui que les historiens n'appellent aujourd'hui que l'illustre Morelos (*el insigne Morelos*).

Les historiens mexicains ne précisent pas la date de la naissance de don Maria Morelos y Pavon. Je ne crois pas cependant me tromper en affirmant, d'après les portraits que j'ai vus de lui et en rapprochant les dates les unes des autres, qu'il devait avoir de trente-huit à quarante ans lorsque la révolution éclata dans le village de Dolorès. Il serait donc né de l'année 1773 à 1775, dans un endroit appelé Tahuejo, près du bourg d'Apatzingam, dans l'Intendance, aujourd'hui État de Valladolid, ou, pour mieux dire, de *Morelia*, nom dérivé de celui du plus illustre de ses enfants.

L'unique héritage du héros futur de l'indépendance mexicaine consistait en quelques mules de charge que lui avait laissées son père. Muletier comme lui, il s'était longtemps contenté de cet humble et pénible métier, quand il lui vint à l'idée d'entrer dans les ordres sacrés. Quelle put être la cause d'une semblable résolution ? l'histoire ne le dit pas ; toujours est-il que Morelos, avec

la persévérance qui le caractérisait, finit par mettre son projet à exécution.

Après avoir vendu ses mules, il se consacra tout entier, dans un collége de Valladolid, aux études rigoureusement indispensables pour atteindre le but de son ambition, c'est-à-dire quelque teinture de latin et de théologie. Quand il eut acquis ce degré d'instruction, on lui conféra les ordres; mais Valladolid était encore un trop vaste théâtre pour le nouveau prêtre, et il se retira dans le village d'Urnapam, où il subsista péniblement à l'aide de quelques leçons de latin qu'il donnait. Sur ces entrefaites, la cure du village de Caracuaro vint à se trouver vacante.

Caracuaro était un village aussi malsain que pauvre; personne ne voulait d'une semblable résidence, et cependant Morelos ne l'obtint pas sans difficulté.

Ce fut dans cet exil qu'il vécut pauvre et ignoré jusqu'au moment où nous n'avons fait que l'entrevoir à l'hacienda de las Palmas.

Sous prétexte de rendre visite à l'évêque de Oajaca, mais en réalité pour fomenter l'insurrection, Morelos avait été dans la province lointaine de ce nom, et il venait de la quitter pour aller solliciter, auprès d'Hidalgo, la place de chapelain de son armée, quand nous l'avons vu prendre congé de don Mariano Silva.

Le capitaine Castanos nous a déjà fait connaître le résultat de sa démarche, dans le chapitre qui sert d'introduction à ce récit, dont le théâtre se trouve transporté, de la province de Oajaca, dans celle d'Acapulco, sur les bords de l'océan Pacifique. Quinze mois séparent aussi les derniers événements que nous avons racontés de ceux qui vont suivre; mais les lacunes laissées entre la première et la seconde partie se trouveront petit à petit comblées.

Dans les premiers jours de janvier 1812, quinze mois après que l'officier des dragons de la reine, le capitaine

Tres-Villas, eut quitté l'hacienda de las Palmas, deux hommes se trouvaient en face l'un de l'autre : le premier assis devant une table boiteuse, couverte de papiers et de cartes géographiques; le second, respectueusement debout, son chapeau militaire à la main.

C'était sous la moins mauvaise et la plus vaste tente d'un camp retranché sur les bords de la rivière Sabana, à une petite distance d'Acapulco, quelques heures avant le coucher du soleil.

Le personnage assis, dont nous ne ferons pas le portrait, car on le connaît déjà, avait la tête couverte d'un mouchoir de coton à carreaux et une jaquette de batiste blanche sur les épaules : c'était le général don José-Maria Morelos, qu'on ne retrouvera pas, sans quelque surprise, commandant des troupes insurgées et assiégeant cette ville d'Acapulco, qu'on l'avait ironiquement chargé de prendre.

Toutefois, malgré les brusques changements qu'apportent les guerres civiles dans la position de certains hommes, ce n'est pas sans un grand étonnement que, dans le personnage debout et assez élégamment emprisonné dans un uniforme de lieutenant de cavalerie, nous retrouverons le timide étudiant en théologie, don Cornelio Lantejas.

Il tenait une lettre à la main et sa contenance était fort embarrassée.

« Eh quoi ! ami don Cornelio, vous songez à nous quitter ? lui dit le général avec un sourire de bonté qui lui fit monter le rouge au visage.

— C'est la nécessité qui m'y force, mon général ; sans quoi... Lantejas n'acheva pas, car il mentait, et il avait honte de son mensonge ; il reprit : Je ferais bon marché des intérêts de famille ; mais, je dois l'avouer à Votre Excellence, je n'ai pas de goût pour le métier de soldat ; j'étais né pour être curé, et, à présent que le succès couronne vos armes, j'ai hâte de reprendre mes études

et d'entrer dans la carrière vers laquelle me poussent mes inclinations.

— *Viva Cristo!* s'écria Morelos, vous êtes un trop vaillant champion de l'Église militante pour que je vous laisse ainsi partir. Comme ce brave serviteur d'un roi de France, dont je ne me rappelle plus bien le nom, vous seriez homme à vouloir vous pendre, si je prenais Acapulco sans vous. Je refuse. Cela vous contrarie, je le vois, ajouta le général pour alléger le désappointement de l'officier. Je refuse, parce que je suis trop satisfait de vos services ; vous êtes le premier soldat qui se soit joint à moi. Savez-vous ce qu'on dit ? que les trois plus braves de notre petite armée sont don Hermenegildo Galeana, Manuel Costal et vous. Et tenez, ce qui vous rend encore plus digne de mon affection et de mon estime, c'est que vous choisissez précisément pour me quitter le moment où la fortune semble me combler de plus de faveurs, tout à l'opposé de ceux qui ne quittent que des amis malheureux. Le capitaine don Francisco Gonzalès a été tué à l'affaire de Tonaltepec, vous le remplacerez ; allez, capitaine ! »

Le nouveau capitaine s'inclina en silence.

Nous dirons tout à l'heure quelle fatalité avait jeté l'étudiant sous la bannière de l'insurrection, et comment, par suite d'apparences dont tant d'autres se trouvent si fréquemment victimes, et qu'il trouvait d'une partialité désespérante à son égard, le pacifique Lantejas se voyait transformé en un guerrier d'importance, dont l'insurrection et le vice-roi se disputaient le bras. Il allait sortir, quand Morelos se ravisa.

« Restez, capitaine, lui dit-il ; j'ai encore à vous parler. Vous avez, m'a-t-on dit, des relations de famille à Tehuantepec ; j'ai besoin, pour remplir une mission là-bas, d'un homme d'action et de bon conseil ; j'ai pensé à vous pour vous y envoyer, toutefois quand j'aurai pris Acapulco, ce qui, j'espère, ne tardera pas. »

Au moment où le capitaine allait apprendre de la bouche du général quel était le but de cette mission de confiance dont il avait commencé à s'ouvrir à lui, un troisième personnage de notre connaissance entra dans la tente ; c'était l'Indien Manuel Costal. Il était accompagné d'un inconnu. Don Cornelio voulut se retirer de nouveau.

«Vous n'êtes pas de trop et vous pouvez tout entendre, lui dit Morelos.

— Voici le général! » dit Costal en montrant le curé à l'Espagnol, car c'en était un.

Celui-ci considéra un instant, non sans surprise, le personnage si simplement vêtu, qui cependant n'en était pas moins le général dont la renommée commençait à s'occuper.

Bien que cet inconnu parût doué d'une aisance imperturbable et presque voisine de l'effronterie, il attendit, après avoir salué Morelos, que celui-ci lui permît de parler.

« Qui êtes-vous, mon ami? et que me voulez-vous? dit le général.

— Puis-je parler en toute confiance? reprit l'Espagnol. Cet homme, et il désignait l'Indien, que j'ai trouvé philosophant sur la grève, m'a dit que sa parole valait, près de Votre Seigneurie, un sauf-conduit de parlementaire, et je me suis décidé à le suivre.

— Costal a été le premier clairon qui, avec la trompe marine que vous lui voyez, a sonné le boute-selle des vingt cavaliers qui composaient jadis mon armée. Parlez; ma parole confirme la sienne.

— Avec l'agrément de Votre Seigneurie, je me nomme Pépé Gago; je suis Galicien, et de plus, commandant d'une batterie dans la citadelle d'Acapulco, qu'il vous plairait de prendre, si je ne me trompe.

— C'est un plaisir que je compte me donner d'ici à peu de temps.

— Votre Seigneurie confond peut-être, reprit l'artilleur ; vous prendrez la ville d'Acapulco quand vous voudrez.

— Je le sais.

— Mais vous ne la garderez pas, tant que nous serons maîtres de la citadelle.

— Je le sais.

— Alors, nous sommes près de nous entendre.

— C'est pourquoi je dédaigne de prendre la ville et veux m'emparer de la forteresse ; nous entendons-nous toujours ?

— Plus que jamais, car c'est précisément le fort, que vous ne dédaignez pas, que je veux vous donner; je n'ose pas dire vous vendre, puisque, à vrai dire, mon prix sera si modéré que c'est un véritable cadeau. Et, à ce propos, Votre Seigneurie est-elle en fonds?

— Vous devez en savoir quelque chose ; mais, au cas contraire, je veux bien vous dire qu'outre les sept cents fusils, les cinq pièces de canon, je ne parle pas des huit cents prisonniers que je lui ai faits, j'ai pris au commandant espagnol Paris la somme de dix mille piastres, c'est-à-dire de quoi payer dix fois le prix d'une citadelle que j'aurai pour rien.

— N'y comptez pas ; les vivres ne nous manqueront jamais. L'île de la Roqueta....

— Je la prendrai d'abord !

— Nous sert de port de débarquement pour les provisions que nous apportent les navires qui, au besoin, viendraient décharger leurs sacs de farine, sous vergues, dans le fort. Cependant, pour en finir, Votre Seigneurie vient de fixer elle-même le prix à mille piastres. N'avez-vous pas dit que vous avez pris dix mille piastres, c'est-à-dire dix fois le prix de la citadelle ? Malheureusement, je ne puis avoir l'honneur de vous la vendre qu'une fois.

— Mille piastres comptant ? dit le général en fronçant le sourcil.

— Non; quel gage auriez-vous alors de ma parole? trois cents piastres à présent, et le reste à la livraison.

— C'est entendu; et quels sont vos moyens?

— Je suis de garde à la porte, demain, de trois à cinq heures du matin. Un falot sur le pont d'Hornos, en face du fort, pour m'avertir, un mot d'ordre et votre présence; ce sera l'affaire d'un instant. Je présume que Votre Seigneurie ne cédera à personne l'avantage de s'emparer du fort?

— J'y serai en personne, dit Morelos; quant au mot d'ordre, le voici. »

Le général passa au Galicien un papier sur lequel il écrivit deux mots que ni Costal ni Lantejas ne purent lire.

Puis, après une assez longue conférence à voix basse, Pépé Gago allait se retirer, lorsque Costal s'avança vers lui et lui mettant la main sur l'épaule :

« Écoutez, Pépé Gago! dit-il avec force, c'est moi qui réponds ici de vous; mais je jure par l'âme de ce cacique de Tehuantepec, dont j'ai l'honneur incontesté de descendre, que, si vous nous trahissez, dussiez-vous comme le requin vous cacher au fond de la mer, vous retirer comme le jaguar au fond des bois, vous n'échapperez pas plus que le jaguar ou le requin à ma carabine ou à mon couteau. Tenez-le-vous pour dit. »

L'artilleur protesta de nouveau de sa bonne foi et se retira; quand il fut parti :

« Je verrai, acheva Morelos en s'adressant à don Cornelio, à vous signer un congé de la forteresse d'Acapulco, mais pour quelques jours seulement. Là aussi, nous reparlerons de la mission pour laquelle je compte sur vous. Allez, en attendant, vous reposer, et la nuit prochaine, à quatre heures du matin, je conduirai moi-même un détachement de nos hommes vers le fort. Comme il est bon que personne que nous ne sache nos conventions avec Gago, vous et Costal placerez sur le

pont d'Hornos le falot dont la lumière est le signal convenu de l'approche de nos troupes. »

Le château fort d'Acapulco est situé sur le bord de la mer, à quelque distance de la ville.

Des précipices profonds, à la base desquels on entend gronder l'Océan, s'ouvre autour de la forteresse. L'un de ces *voladeros* [1], à la droite de la citadelle, s'appelle le *voladero de los Hornos;* un pont étroit, le pont d'Hornos, joint les deux bords du précipice.

Dès le matin, pendant que le camp, mis sur pied à l'improviste par ordre du général, était encore dans la confusion du réveil et qu'un fort détachement prenait les armes, sans que les soldats qui le composaient sussent où on allait les conduire, le capitaine Lantejas et Costal prirent le chemin de la mer. Il y avait encore au moins deux heures à attendre le lever du soleil, et c'était plus qu'il ne fallait pour exécuter le coup de main concerté à l'avance.

La nuit était sombre ; le fort et la ville semblaient ensevelis dans le plus profond sommeil, à en juger par le silence qui permettait d'entendre au loin le murmure sourd de la mer sur la grève.

Les deux hommes longèrent avec précaution les murailles noircies du fort, puis, après un quart d'heure de marche environ, ils commencèrent à gravir les hauteurs en s'éloignant de la plage. Costal marchait devant don Cornelio, et ce ne fut pas sans peine, ni sans danger de rouler des flancs du précipice dans la mer, qu'ils atteignirent enfin le pont d'Hornos.

L'Indien battit le briquet et alluma une torche de résine qu'il enferma dans un falot; puis il le suspendit, la lumière tournée vers le fort, à un poteau qui se trouvait au milieu du pont : c'était, on l'a dit, le signal convenu avec l'artilleur galicien. Comme leur rôle se bor-

1. Précipices.

nait là, tous attendirent que la lueur du falot fît savoir à Morelos et à Gago que tout était prêt.

De la hauteur où ils se trouvaient, le capitaine et l'Indien dominaient une vue immense; le fort, la ville et l'Océan. A l'exception de la mer, tout était silencieux, et Lantejas cessa de regarder, malgré lui, la ville et le fort, pour promener ses regards sur la majestueuse étendue de la mer. Manuel Costal fit comme lui; sur la mer aussi tout eût semblé dormir, si, de temps à autre, une traînée étincelante n'eût brillé sur la nappe noir des eaux.

« Il y a de l'orage dans l'air, dit l'Indien à voix basse, car la solennité de la scène paraissait ne pas permettre d'élever la voix. Voyez comme les requins de la rade brillent d'une lueur phosphorique sur la surface. »

En effet, une demi-douzaine de ces voraces animaux croisaient comme des pirates en quête d'une proie, en décrivant des cercles lumineux semblables à ceux des mouches à feu dans les herbes des savanes.

« Quel sort, croyez-vous, serait réservé, poursuivit le Zapotèque, à l'homme qui tomberait à présent au milieu de ces nageurs silencieux ? Combien de fois, cependant, quand j'étais pêcheur de perles, n'ai-je pas bravé ce danger, en plongeant en leur présence ! »

Don Cornelio ne répondit rien ; mais cette idée le fit tressaillir d'effroi.

L'Indien continua :

« C'est que j'étais jeune alors, et que les requins, non plus que les tigres, que j'ai chassés par profession plus tard, ne pouvaient rien contre celui qui doit vivre l'âge des corbeaux ; je vais avoir vécu bientôt un demi-siècle, et moi seul peut-être pourrais, à l'heure qu'il est, plonger parmi ces animaux carnassiers sans courir le moindre danger.

— Est-ce là le secret de votre intrépidité qui ne se dément jamais ?

— Oui et non. Cependant, le danger m'attire, comme votre corps attirerait ces requins : c'est un goût que je satisfais et non une bravade ; c'est mieux encore, je cherche à venger dans le sang espagnol le meurtre de mes ancêtres. Que m'importe, en effet, à moi, l'émancipation politique, objet de vos désirs ? Mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler, quoique cela s'y rapporte.... Avant tout, regardez là, au-dessous de vous. »

Un objet étrange frappa tout à coup la vue de Lantejas et lui arracha un mouvement de terreur superstitieuse.

Costal sourit en le regardant.

Un corps noir, dont une espèce de chevelure couvrait la tête, sortait de l'eau à moitié et semblait appuyer sur la grève deux bras humains ; un instant Cornelio crut voir une baigneuse qui allait prendre pied sur le rivage.

« Quel est cet être étrange ? demanda-t-il à Costal avec un certain malaise, en entendant comme une plainte douloureuse s'échapper de la bouche de cet objet dont il ne pouvait définir la nature ; car, si la forme de son corps rappelait celle de la femme, sa voix n'avait rien d'humain.

— C'est un lamentin, répondit l'Indien ; c'est l'animal amphibie que nous appelons le *pejemuller*[1] qui vous fait peur. Vous n'oseriez donc pas soutenir la vue d'un être plus étrange et plus parfait surtout, plus parfait même que la plus belle créature humaine ?

— Que voulez-vous dire ?

— Seigneur capitaine don Cornelio, reprit l'Indien, vous qui êtes si brave en face de l'ennemi...

— Hum ! interrompit Lantejas avec quelque embarras, le plus brave a ses jours, voyez-vous ! »

1. Le poisson-femme.

L'aveu de sa poltronnerie (toutefois l'ancien étudiant en théologie pouvait, en un cas donné, ne pas manquer de courage) fut sur le point d'échapper aux lèvres du capitaine. Costal ne lui en laissa pas le temps.

« Oui, oui, vous êtes comme Clara, quoique plus vaillant encore que lui, et il lui faudra du temps pour se familiariser avec les tigres; mais, tenez ! si là-bas, sur cette belle grève unie, vous voyez tout à coup, au lieu d'un lamentin, une belle créature, une femme, tordre, en chantant, ses longs cheveux ruisselants d'eau, et que cette femme, quoique visible à votre œil, ne fût qu'un esprit impalpable, que feriez-vous ?

— Une chose bien simple, j'aurais une peur horrible ! dit naïvement don Cornelio.

— Alors, je n'ai plus rien à vous dire. Je cherchais pour une certaine course un compagnon plus brave que Clara ; je me contenterai du nègre. J'avais espéré que vous... enfin n'en parlons plus. »

L'Indien n'ajouta pas un mot ; sous l'influence d'une terreur vague suscitée par les demi-confidences de Costal, l'officier se tut aussi, et tous deux, dans l'attente de la prise de la citadelle, continuèrent à regarder silencieusement l'immense et mystérieux Océan, dont la présence du lamentin animait seule la vaste solitude.

CHAPITRE II

OU L'ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE VEUT MARCHER SUR MADRID.

Nous avons un peu négligé le récit des aventures de don Cornelio Lantejas, pour ne pas interrompre le cours d'autres événements. Pendant qu'il attend avec Costal

le résultat de la trahison de l'artilleur galicien, c'est le moment de faire connaître comment l'économie paternelle, dont nous l'avons entendu se plaindre déjà, non sans quelque raison, l'avait jeté de nouveau dans une série de dangers auprès desquels ceux que lui avaient fait courir les tigres et les serpents à sonnettes enlacés au-dessus de son hamac n'étaient, comme dit Sancho, que *tortas y pan pintado* [1].

L'étudiant, muni d'un boncheval, don de la munificence de don Mariano Silva, n'avait pas tardé à regagner la maison de son père, trop rapidement même ; car si, cette fois comme la première, son voyage eût duré deux mois, les circonstances eussent été tout autres pour lui.

Ses études étaient depuis longtemps terminées, et, comme il se disposait à aller à Valladolid pour y soutenir sa thèse et se faire conférer les ordres, son père jugea à propos de mettre à sa disposition une mule ombrageuse et rétive, qu'il avait troquée, avec un bon retour, contre le cheval donné par don Mariano.

L'étudiant se mit en route, emportant la bénédiction paternelle et une foule de recommandations de ménager sa mule et de se bien garder de la souillure de l'insurrection.

Les rares maisons du bourg de Caracuaro se dessinaient dans l'éloignement devant lui, lorsque, de détour en détour, il se trouva en face d'une cavalcade composée de trois cavaliers. C'était deux jours après son départ. L'étudiant était occupé à repasser dans sa mémoire les éléments de théologie qu'il s'était fourrés dans la tête à grand renfort de livres, et qu'il lui semblait avoir complétement oubliés depuis qu'il était en voyage.

Dans le moment où il songeait le moins à maintenir

1. Ce qui peut se traduire par : n'étaient que des roses.

sa mule, l'animal, effrayé par la vue soudaine des cavaliers, se cabra et le jeta si violemment à terre, que, sa tête donnant contre un caillou du chemin, il perdit complétement connaissance.

Quand il reprit ses sens, il se trouva assis sur le revers de la route, le crâne à moitié fendu, et, par-dessus tout, sans sa mule, qui, profitant du moment où les cavaliers mettaient pied à terre pour ne s'occuper que de lui, avait jugé à propos de rebrousser chemin au grand galop.

Des trois cavaliers, l'un paraissait être le maître et les deux autres les serviteurs. Le premier, adressant la parole à l'étudiant.

« Écoutez, mon fils, lui dit-il ; votre état, sans être grave, exige des soins que vous ne sauriez trouver dans le village pauvre et malsain de Caracuaro, dont, sans vous en douter, vous êtes encore à plus de deux lieues. Ce que vous avez de mieux à faire, faute de monture, est de vous mettre en croupe derrière l'un de mes domestiques et de nous accompagner à l'hacienda de San-Diego, à une heure de marche d'ici. C'est la direction qu'a prise votre mule, que je chargerai un des vaqueros de rattrapper ; puis, de là, vous pourrez, au bout de trois jours, reprendre votre route. Où alliez-vous?

— A Valladolid, me faire conférer les saints ordres.

— Eh bien! nous sommes de la même robe, dit le cavalier en souriant; tel que vous me voyez, je suis le curé indigne de Caracuaro, Jose-Maria Morelos, dont vous n'aurez certes pas entendu parler. »

Le grand nom de Morelos, en effet, était parfaitement inconnu à cette époque. L'étudiant toutefois ne put s'empêcher de s'étonner du singulier accoutrement du cavalier. Son costume était tout fripé. A l'arçon de sa selle étaient attachés une escopette à deux coups, dont une batterie seule paraissait en état, et, dans un fourreau de cuir, un sabre dont la garde de fer était toute rouillée.

Ses deux domestiques, avec un équipement plus piètre encore que le sien, étaient armés chacun d'un tromblon à canon de cuivre.

« Et vous, seigneur Padre, demanda Lantejas à son tour, où dirigez-vous vos pas ?

— Moi, répondit le curé en souriant encore, je vais d'abord, comme je vous l'ai dit, à l'hacienda de San Diego, puis, de là, m'emparer de la citadelle d'Acapulco, en exécution de l'ordre que j'ai reçu. »

Tel était l'équipement du général dont le nom a depuis jeté tant d'éclat. Telles étaient ses ressources guerrières, que l'histoire, du reste, s'est chargée de consigner dans ses pages. Quant à Cornelio, pour le moment, cette réponse lui fit démesurément ouvrir les yeux ; mais il aima mieux croire que son cerveau fêlé l'avait mal comprise, que de supposer le respectable curé atteint d'aliénation mentale.

« Mais, alors, vous êtes insurgé ? s'écria-t-il non sans effroi.

— Sans doute, et depuis longtemps. »

Lantejas monta derrière un des domestiques et n'ajouta plus rien ; puis, comme, au bout d'une demi-heure de route il ne vit poindre sur le front du curé, non plus que sur celui de ses deux écuyers, aucun des terribles ornements dont faisait mention le mandement de monseigneur don Antonio Bergosa, il commença à croire que les insurgés pouvaient bien n'être pas toujours la proie du démon ; néanmoins il se promit de ne pas prolonger son voyage avec le curé de Caracuaro plus loin que l'hacienda de San-Diego, comme aussi de n'y faire que le plus court séjour possible en compagnie si suspecte.

L'étudiant venait de faire cet arrangement avec sa conscience, quand, sous les rayons brûlants du soleil, il sentit tout à coup fermenter ses idées d'une façon si étrange, que non-seulement cette insurrection com-

mencée par des prêtres lui parut toute naturelle, mais qu'il se mit à entonner à pleins poumons, sans pouvoir s'en empêcher, une chanson guerrière qu'il improvisa, et dans laquelle le belliqueux champion traitait fort mal le roi d'Espagne.

Il ne sut que plus tard en quel état il arriva à l'hacienda de San-Diego, et combien de jours il y resta sous l'influence d'une fièvre chaude, fruit des fatigues de la route et de sa blessure. Il avait seulement un vague souvenir de rêves douloureux pendant lesquels il entendait constamment un bruit d'armes, et par-dessus tout, se sentait ballotté comme sur une mer orageuse.

Un jour, il s'éveilla tout étonné, dans une chambre assez pauvrement meublée, puis se rappela sa chute et sa rencontre avec le curé de Caracuaro. Enfin, se sentant assez de forces pour sortir de son lit, il se traîna jusqu'à la fenêtre de sa chambre, afin de se rendre compte d'un grand tumulte qu'il entendait.

La cour sous sa fenêtre était remplie d'hommes armés, les uns à pied, les autres à cheval. Des lances ornées de banderoles de diverses couleurs, des épées, des fusils, des sabres, brillaient au soleil de tous côtés. Les chevaux piaffaient, hennissaient sous leurs cavaliers ; bref, c'était comme la halte d'un corps d'armée.

La faiblesse obligea bientôt le blessé à se recoucher, et il attendit avec impatience, et surtout avec une faim dévorante, que quelqu'un pût venir lui donner des explications sur sa position.

Au bout d'une demi-heure environ, un homme entra dans la chambre du malade, qui reconnut l'un des deux serviteurs de Morelos. Cet homme venait de la part de son maître s'enquérir de l'état de sa santé.

« Où suis-je, mon ami, je vous prie ? lui demanda-t-il après avoir satisfait à ces questions.

— A l'hacienda de San-Luis. »

L'étudiant rappela ses souvenirs, qui se reportèrent à l'hacienda de San-Diego.

« Vous vous trompez, c'est l'hacienda de San-Diego, reprit-il.

— Nous l'avons quittée depuis hier ; nous n'y étions plus en sûreté.... Que diantre ! on n'est pas tenu, quelque bon patriote qu'on soit, de crier son opinion sur les toits....

— Je ne vous comprends pas, mon cher, interrompit Lantejas : c'est peut-être encore l'effet de la fièvre.

— Ce que je dis là est cependant bien clair, reprit le domestique. Nous avons été obligés de quitter l'hacienda, où les troupes royales allaient venir nous arrêter, à cause de la fougueuse exaltation des opinions politiques d'un certain don Cornelio Lantejas.

— Cornelio Lantejas ! s'écria l'étudiant avec angoisse ; mais c'est moi !

— Je le sais parbleu bien ! Votre Seigneurie ne s'est pas fait faute de le crier par la fenêtre en proclamant de toutes vos forces mon maître généralissime de toutes les troupes insurgées, et nous avons eu toutes les peines du monde à vous empêcher de marcher sur Madrid.

— Madrid en Espagne !

— Bah ! deux mille lieues de mer n'étaient rien pour vous à traverser. « C'est moi, moi Cornelio Lantejas, « qui me charge de renverser le tyran ! » disiez-vous. Alors nous fûmes obligés de déguerpir sans tarder en vous transportant dans une litière, mon maître n'ayant pas voulu abandonner un si chaud partisan qui se compromettait par amour pour lui. Nous sommes arrivés ici, où, ma foi ! grâce aux hommes qui se sont joints à nous, vous pourrez vous livrer à toute l'ardeur de votre patriotisme, bien que votre tête soit mise à prix, je n'en doute pas. »

Le jeune homme avait écouté avec horreur et dans

une stupéfaction complète le récit de ses prouesses. Puis le domestique ajouta :

« En outre, mon maître, pour ne pas demeurer en reste avec celui qui l'a proclamé généralissime, a nommé Votre Seigneurie *alferez* et son aide-de-camp ; vous en trouverez le brevet sous votre oreiller. »

Le domestique sortit à ces mots, laissant don Cornelio atterré sous le poids de ces révélations foudroyantes.

Quand il eut quitté la chambre, l'étudiant porta précipitamment la main sous son traversin. Le fatal brevet était bien là.

Il le froissa avec rage, et s'élança de nouveau vers la fenêtre pour désavouer bien haut toute participation à l'insurrection, comme les premiers chrétiens qui, au milieu des idolâtres, confessaient le saint nom de Dieu ; mais son mauvais génie veillait.

Au moment où il allait ouvrir la bouche pour crier qu'il repoussait toute complicité avec les ennemis de l'Espagne, ses sens se troublèrent de nouveau, sans que toutefois il pût méconnaître que sa bouche criait : *Vive Mexico et mort au tyran!* Il n'eut que le temps de retomber sans force sur son lit.

Cette fois, sa syncope fut de courte durée, et il ne tarda pas à reprendre suffisamment ses sens pour s'apercevoir que son lit était entouré de gens armés qui semblaient, à en juger par quelques phrases échangées entre eux, épier avec intérêt l'état dans lequel il se trouvait.

Parmi ces voix il reconnut celle de Morelos lui-même, qui disait :

« Comment expliquer cette sympathie subite pour notre cause ? Ce jeune homme est sous l'empire d'une hallucination fiévreuse.

— Si le plus ardent patriotisme ne bouillonnait pas au fond de son âme, l'écume ne remonterait pas à la surface, reprit un autre personnage du nom de don Rafael Valdovinos.

— Qu'importe ! répliqua Morelos ; je ne puis croire que mon ascendant... »

Un nouveau venu interrompit le curé de Caracuaro, au moment où l'étudiant ouvrit les yeux sans oser démentir l'opinion qu'on exprimait sur son compte, car tous ces regards l'intimidèrent extrêmement. Ce nouveau personnage était un homme vigoureusement taillé, à la mine martiale, et dont la barbe et les cheveux grisonnaient. Son aspect accusait une cinquantaine d'années.

« Et pourquoi, mon général, dit l'inconnu en prenant la main que lui tendait Morelos, ce brave jeune homme n'aurait-il pas subi comme moi l'ascendant de votre personne à la première vue ? Ce n'est que d'aujourd'hui que je vous connais, et cependant vous n'aurez jamais de serviteur plus ardemment dévoué que moi. Je réponds de ce jeune garçon. Il est des nôtres et sans retour. »

En disant ces mots, l'inconnu enveloppait don Cornelio d'un regard si doux et si formidable à la fois, qu'en même temps que le jeune homme se sentait frémir des pieds à la tête, un charme invincible le subjuguait, et qu'il ne put s'empêcher de confirmer du geste l'engagement qu'on prenait en son nom.

Cet homme était celui que les historiens appellent le terrible, le grand, l'invincible don Hermenegildo *Galeana*, le Murat mexicain, que bientôt on allait voir dans cent rencontres mettre sa lance en arrêt et fondre sur l'ennemi comme l'archange des batailles, en poussant son formidable cri de guerre : *Aqui esta Galeana* [1] ! Redoutable ennemi et ami tendre et dévoué, il faisait subir à tous son irrésistible ascendant.

Plus heureux que Murat, Galeana devait tomber sur un champ de bataille, entouré de cadavres amoncelés par sa main, et plus heureux encore que le guerrier fran-

1. Voici Galeana.

çais, il devait mourir fidèle à l'homme à qui il avait juré de consacrer sa vie.

« Quoi qu'il en soit, poursuivit Valdovinos, je sais que le général Calleja a mis la tête de ce jeune homme à prix comme les nôtres.

— Eh bien, *alferez* don Cornelio, ajouta Galeana, préparez-vous à partir demain et à vous rendre digne du poste auquel vous avez été élevé ; les occasions ne vous manqueront pas. »

En même temps, la détonation d'une pièce de canon gronda sous la fenêtre, et, comme Morelos s'étonnait en plaisantant d'avoir déjà de l'artillerie sous ses ordres, Galeana reprit la parole et dit :

« Seigneur général, ce canon faisait partie de notre héritage paternel. Quand chez nous il naissait un fils ou qu'un Galeana cessait de vivre, il servait à signaler notre allégresse ou notre deuil. Aujourd'hui nous le consacrons au service de la famille mexicaine. Il est à vous comme nos personnes. »

Puis, s'avançant vers la fenêtre, il s'écria de cette voix devant laquelle les Espagnols allaient bientôt apprendre à fuir :

« Vive le général Morelos ! »

Des cris partis de la cour répondirent aux siens ; un cliquetis de sabres qui sortaient du fourreau, le bruit des fusils retentissant sur le sol pierreux et des hennissements des chevaux se mêlèrent aux clameurs de l'enthousiasme. La chambre du malade fut vide en un instant ; le curé de Caracuaro descendait pour presser la main de ses nouveaux soldats. Loin de partager cette ardeur belliqueuse, l'étudiant éprouva un affreux serrement de cœur. Il pensa avec tristesse à ses études théologiques qu'il allait négliger au milieu des camps, et, par-dessus tout, à sa tête mise à prix comme celle d'un rebelle. Tout cela, grâces encore à la parcimonie de son père dans l'achat de cette maudite mule, comme jadis

dans celui du cheval de *picador*. Lantejas s'habilla tristement et jeta un regard morne dans la cour, au milieu des gens armés qui s'y pressaient de toutes parts. Un nègre rechargeait la pièce de canon qu'il venait d'entendre donner le signal de la guerre civile. Ce nègre était Clara, qui de sa propre autorité venait de prendre le commandement de la première pièce d'artillerie que Morelos eût à sa disposition, laquelle, sous le nom de *el Niño*, que l'histoire du Mexique lui a conservé, devait plus tard devenir si célèbre.

Avant de passer outre, nous devons dire en deux mots ce qui avait eu lieu depuis que l'étudiant, monté en croupe derrière le domestique de Morelos, était arrivé à l'hacienda de San-Diego, jusqu'au moment où, toujours privé de connaissance et transporté en litière à l'hacienda de San-Luis, il venait d'y trouver ce terrible réveil.

A peu de distance de San-Diego, Morelos avait fait la rencontre d'un partisan insurgé, don Rafael Valdovinos, qui battait la campagne avec quelques hommes qu'il s'empressa de mettre à la disposition du curé de Caracuaro.

Celui-ci, ayant appris que le gouvernement espagnol avait envoyé à Petatlan, petite ville des environs, les armes nécessaires pour équiper un corps de milice, pensa que ces armes feraient bien mieux l'affaire de ses futurs soldats ; il résolut donc de s'en emparer avec les hommes de Valdovinos, ce ne fut que l'affaire d'un instant, et elles furent transportées à l'hacienda de San-Luis.

Le bruit de cet heureux et hardi coup de main y avait précédé Morelos, et, quand il y arriva lui-même, il y fut presque aussitôt joint par don Juan-José et don Hermenegildo Galeana, l'oncle et le neveu, qui lui amenaient sept cents hommes mal armés de vingt fusils et le canon *el Niño* dont nous venons de parler.

C'était au moment où Morelos achevait de distribuer

les armes des miliciens de Petatlan qu'avaient eu lieu les scènes dont venaient d'être témoin le pacifique Lantejas, transformé, par une suite de circonstances toutes bizarres, en l'alferez le plus contristé qu'il fût possible de trouver dans les deux camps des Espagnols et des insurgés.

Il passa une nuit fort agitée, comme on peut le penser. Il avait eu l'honneur de souper à la table du général, avec son état-major improvisé, et c'est peut-être à la quantité de nourriture qu'il avait prise avec toute la voracité d'un convalescent, qu'il faut attribuer les rêves affreux dont il fut tourmenté. Il faut aussi ajouter à ces causes son aversion pour les combats. Toujours est-il qu'il ne rêva que batailles, et qu'il se voyait, en qualité d'insurgé, transformé d'une manière étrange et enrôlé dans une légion de démons.

Quand les premiers rayons du jour pénétrèrent dans sa chambre, il ouvrit les yeux avec un transport de joie pour secouer l'influence du cauchemar qui l'obsédait; mais il lui sembla continuer son rêve tout éveillé. Il entendit un grand tumulte dans la cour, dominé toutefois par les sons tantôt rauques, tantôt aigus et toujours si déchirants d'un instrument sans nom, qu'il crut pendant un moment entendre le boute-selle sonné par Satan lui-même à ses escadrons infernaux.

Baigné d'une sueur froide, l'alferez acheva de s'éveiller, sans toutefois échapper entièrement à la terreur que lui causait cette musique, qui était bien le boute-selle, mais qu'il se rappelait avoir entendue déjà dans une circonstance effrayante; car celui qui faisait ce tapage infernal n'était autre que l'Indien Costal, que Lantejas retrouvait, à sa grande surprise, dans les rangs de l'insurrection. Costal avait été le premier trompette de Morelos avec sa conque marine, comme le nègre Clara en était le premier artilleur.

Cornelio néanmoins l'ignorait au moment où il enten-

dait les sons guerriers de la trompe de l'Indien. Il s'arma de tout le courage qu'il put réveiller en lui-même, et descendit prendre son rang pour le départ.

La première personne qu'il rencontra fut le terrible Galeana, et il trembla qu'un de ses regards perçants ne découvrît le cœur du lièvre sous la peau du lion ; heureusement, le vaillant guerrier avait bien autre chose à faire qu'à scruter la pensée d'un obscur alferez, et tout le monde fut dupe de la contenance martiale que Lantejas sut se donner. L'unique pièce d'artillerie tonna une dernière fois, et tous quittèrent en bon ordre l'hacienda de San-Luis.

D'autres partisans, à peu près au nombre de mille, complétement armés, étaient venus se joindre à Morelos pendant la nuit ; tous furent bientôt, grâce à l'instinct guerrier qui s'éveillait chez le curé de Caracuaro, disciplinés comme jamais troupe d'insurgés ne l'avait été jusqu'alors.

Déjà la prise d'Acapulco paraissait ne plus être le rêve d'un esprit malade, et, après de longs jours d'une marche pénible, nous trouvons Morelos sur les bords de l'océan Pacifique, en vue de la ville qu'il avait été chargé de prendre.

Deux mois de combat, dont Morelos sortit toujours vainqueur, avaient un peu aguerri Cornelio. Il s'était acquis la réputation d'un brave, bien que souvent le cœur eût été sur le point de lui faillir.

La première fois qu'il avait vu le feu, il était côte à côte avec don Hermenegildo Galeana. Celui-ci avait pris sur lui un ascendant tel, que les éclairs de ses yeux l'effrayaient plus que la présence de l'ennemi. Son formidable argus combattait au premier rang, et sa lance et son *machete*[1] faisaient un tel vide autour du poitrail de son cheval, qu'un cercle infranchissable au fer des Espa-

1. Petit sabre courbe

gnols semblait être tracé autour de lui, et qu'il ne laissait rien à faire à l'épée que Lantejas brandissait d'une main tremblante.

Il fut si satisfait de cette première épreuve, que, par la suite, il choisissait toujours cette même place. Il y avait aussi avec Galeana un autre homme qui combattait d'habitude à côté de lui : c'était Costal. Mais celui-là du moins, en courage de bon aloi et en force physique, ne le cédait qu'à peine à Galeana lui-même.

Galeana et Costal étaient pour l'alferez deux anges tutélaires dans les batailles. Entre eux, il assistait au combat presque en sûreté, car on ne peut guère dire qu'il y prît part.

Il portait néanmoins sa gloire comme un fardeau trop pesant pour ses épaules. Déserter était impossible ; sa tête était mise à prix, et, d'un autre côté, Morelos avait donné à l'endroit de la rivière Sabana où il avait établi son quartier général le surnom inquiétant de *paso a la eternidad* [1], voulant dire par là que ceux qui abandonneraient sa cause ou attaqueraient son camp s'embarqueraient pour le grand voyage.

Sur ces entrefaites, Lantejas reçut une réponse à plusieurs lettres qu'il avait écrites à son père pour l'avertir que, grâce à la mule rétive qu'il avait payée si bon marché, il avait pris les ordres en qualité de sous-lieutenant dans l'armée insurgée et qu'il soutenait sa thèse à coups de sabre, ce qui lui avait procuré l'insigne honneur de savoir sa tête menacée d'être coupée au lieu d'être tonsurée.

Après de grands compliments sur son intrépidité, qu'il avait si soigneusement dissimulée jusque-là, et pour cause, la réponse portait qu'on avait obtenu sa grâce du vice-roi, à la condition qu'il abandonnerait le parti de Morelos pour porter le poids de son bras au service de l'Espagne.

1. Le passage à l'éternité.

Cette dernière clause n'était guère de son goût. Aurait-il trouvé dans les rangs des Espagnols deux protecteurs comme les siens ? Puis, outre l'affection mêlée d'admiration que lui inspirait son brave et habile général et sa reconnaissance profonde pour don Hermenegildo, il frissonnait à l'idée de se trouver quelque jour, comme ennemi, à portée de la lance ou du *machete* du formidable Galeana.

Il prit un moyen terme. Il résolut de ne rien dire au général de la lettre de son père et de se borner à lui demander un congé, qu'il comptait bien, une fois obtenu, prolonger à l'infini. On vient de voir comment il réussit.

Telles avaient été, en somme, les nouvelles aventures de l'étudiant en théologie, depuis son départ de l'hacienda de las Palmas jusqu'au moment où nous l'avons retrouvé sous la tente du général Morelos et l'avons accompagné au pont d'Hornos.

Là, Costal et lui, les yeux encore fixés sur l'Océan, dont la nappe d'azur sombre s'étendait au-dessous d'eux, continuaient à garder le silence, quand le lamentin plongea tout à coup sous l'eau avec un cri lugubre qu'une forte détonation vint couvrir.

« La citadelle est prise ! s'écria Lantejas.

— Pépé Gago nous a trahis, dit l'Indien ; je m'en doutais. »

De fréquentes décharges se faisaient entendre et prouvaient que Costal ne se trompait pas. Les troupes mexicaines étaient en déroute complète. Les deux homme se hâtèrent de quitter leur poste, et, arrivés à un petit défilé qu'on appelle *Ojo de Agua,* un terrible spectacle frappa leurs yeux.

Un homme couché en travers de l'étroit passage s'écriait au même instant :

« *Viva Cristo !* lâches que vous êtes, vous passerez alors sur le corps de votre général. »

C'était bien la voix et la personne de Morelos, qui ne

pouvait arrêter la fuite de ses soldats qu'en interceptant avec son corps l'unique endroit où ils pouvaient passer pour fuir. Les fuyards s'arrêtèrent, il est vrai ; mais, après un assaut infructueux, le général dut décidément battre en retraite. C'était son premier échec depuis trois mois.

Voici ce qui s'était passé. Le détachement, soutenu par une forte réserve, s'était approché de la porte que gardait et que devait livrer le sergent d'artillerie, après avoir échangé les mots de reconnaissance convenus.

La voix du sergent n'avait pas tardé à se faire entendre à travers la porte, demandant si, conformément aux conventions, le général en chef était présent. Morelos, dans la crainte de quelque trahison contre sa personne, avait fait répondre qu'il était à l'arrière-garde. Le sergent n'avait rien répliqué, désappointé sans doute de ce contre-temps ; mais les soldats espagnols, prévenus à l'avance, n'en avaient pas moins fait sur les insurgés, à travers les meurtrières, une décharge imprévue qui leur tua beaucoup de monde et les mit en fuite.

Le jour n'avait pas encore paru, lorsque deux hommes se trouvaient de nouveau sur le pont d'Hornos. L'un d'eux était Costal, mais cette fois-ci Clara l'accompagnait.

La chandelle de résine brûlait toujours dans le falot, répandant déjà une lueur plus pâle, car les teintes grises du crépuscule commençaient à succéder à l'obscurité de la nuit.

« Vous voyez ce falot, Clara, dit l'Indien ; vous savez à quoi il devait servir, puisque je viens de vous le conter : mais vous ignorez le serment que j'ai fait contre le traître qui s'est joué de nous.

— Le diable m'emporte si je sais comment vous viendrez à bout de tenir ce serment ! reprit le nègre en réponse à ce que l'Indien venait de lui dire.

— Ni moi non plus, dit Costal ; mais enfin, comme j'ai promis à Gago qu'il se souviendrait du falot du pont

d'Hornos et que je serais bien aise de pouvoir le lui mettre sous les yeux au besoin, je ne dois pas le laisser exposé ici au caprice du premier venu. En tout cas, ce signal est à présent inutile. »

En disant ces mots, Costal détacha la lanterne de son poteau et l'éteignit.

« Aidez-moi à creuser un trou assez grand pour l'y enterrer et le retrouver quand il me conviendra, » continua le Zapotèque.

Les deux associés ne tardèrent pas à ouvrir dans la terre, à l'aide de leurs couteaux, la cavité nécessaire pour y enfouir le fallot, que Costal y empaqueta soigneusement avec la chandelle de résine qu'il contenait.

Puis l'opération terminée :

« Or çà, Clara, mon ami, dit l'Indien, asseyez-vous ici, et tenons conseil sur les moyens de nous emparer de la forteresse et du coquin qu'elle contient.

— Volontiers, » répondit le noir.

Tous deux s'assirent gravement, et la délibération commença.

CHAPITRE III

UNE EXPÉDITION NOCTURNE.

Le nègre regardait fixement Costal; puis, voyant que celui-ci semblait attendre qu'il donnât le premier son avis :

« Il y a sans doute plusieurs moyens de prendre ce fort, dit-il, et, si j'étais général d'armée....

— Eh bien, que feriez-vous? reprit l'Indien.

— Je ne serais pas embarrassé de les trouver; mais j'avoue qu'en ma qualité de simple artilleur je n'en trouve

aucun : c'est tout naturel. Voilà mon avis ; maintenant, j'écoute le vôtre.

— Je vous prédis, Clara, que vous ne serez pas général de sitôt, avec tant de ressources dans l'imagination. Oui, sans doute, il y a plusieurs moyens de prendre un fort : par famine ou par escalade. Nous ne sommes pas assez nombreux pour prendre celui-ci par escalade.

— Prenons-le donc par la famine, dit le nègre, je le veux bien, et pour cela le moyen est bien simple ; il n'y a qu'à lui couper les vivres.

— Comment ?

— C'est l'affaire du général et pas la nôtre. La nôtre serait de mettre la main sur la Sirène aux cheveux tordus, après laquelle nous courons depuis quinze mois.

— Encore quelques mois, reprit Costal, au prochain solstice d'été, à la pleine lune.... j'aurai dépassé cinquante ans. »

Sous l'influence de leur idée fixe, la délibération des deux associés allait indubitablement changer d'objet, quand le retentissement lointain d'un coup de canon vint interrompre Costal et le ramener à son point de départ.

« C'est le canon du fort, dit-il.

— Non, répondit le nègre, c'est de l'île de la Roqueta. »

Un second coup de canon, et cette fois tiré du fort, confirma l'assertion de Clara, car la détonation en était moins sourde.

« C'est quelque signal échangé avec la garnison de l'île, dit Costal ; et dans quel but ?

En même temps, sur la voûte encore sombre du ciel, une fusée traça une courbe lumineuse en jaillissant du sommet de la forteresse, et quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'une lumière semblable se dessina dans l'air du côté de l'île de la Roqueta.

« C'est quelque navire de ravitaillement pour les assiégés, poursuivit l'Indien. Attendons ici que le jour se fasse, et nous aurons le cœur net de ce qui se passe entre le fort et l'île; et, si c'est ce que je pense, ce pourrait bien être un moyen de couper les vivres aux assiégées.

— En attendant, ils en reçoivent, dit Clara.

— Oui, mais ce serait la dernière fois. »

Le jour n'allait pas tarder à paraître. Déjà du côté de l'Orient, à travers les déchirures des nuages, apparaissaient comme les lueurs lointaines d'un incendie. Bientôt le soleil perça de ses rayons les blocs d'épaisses vapeurs amoncelées à l'horizon.

« Voyez-vous, là-bas, près de l'île ? » dit Costal.

Sur un fond lumineux, et au-dessus des massifs verdâtres des arbres qui bordaient l'île, se dessinaient en légers réseaux la mâture et les agrès d'un navire.

« C'est le bâtiment qui vient d'arriver, continua l'Indien ; il n'y était pas hier. Eh bien ! Clara, cette vue ne vous dit rien?

— Mais oui; elle m'apprend qu'un navire est là-bas à l'ancre, et que les assiégés vont recevoir de nouvelles provisions.

— Eh bien ! moi, j'ai mon idée, reprit l'Indien. Allons communiquer notre plan au général. »

Pendant que Costal et Clara délibéraient sur les moyens de prendre la forteresse, deux personnages d'une tout autre importance tenaient conseil sur le même sujet dans la tente du général en chef.

C'était Morelos et le mariscal don Hermenegildo Galeana. Le premier portait encore sur ses traits l'empreinte des passions violentes qui venaient de l'agiter, et il avait dédaigné même de faire disparaître la poussière qui souillait ses habits.

Le mariscal était sombre, parce qu'il voyait de sombres nuages sur le front de son général bien-aimé ; car,

pour son propre compte, nul souci n'eût pu assombrir sa figure martiale.

Un plan du port et de la rade d'Acapulco était déplié devant eux à la lumière de deux bougies dont la lueur s'affaiblissait petit à petit, car le jour arrivait.

« Comme ce drôle de Gago nous le disait, bien que nous puissions prendre Acapulco en un tour de main, notre conquête ne sera définitive que lorsque nous serons maîtres de la forteresse. Quoique créole, le commandant Pedro Velez affecte de se considérer comme Espagnol; il veut dit-il, rester fidèle à la foi politique de ses pères, et vous savez, don Hermenegildo, ce qu'il répond à mes sommations comme à mes offres?

— Non, et toujours non! dit Galeana à ces paroles de Morelos. Mais prenons toujours la ville, nous verrons ensuite.

— Mais ce fort! » répétait Morelos en lui montrant le plan sur la carte.

Nous avons dit que le fort était bâti sur le bord de la mer, à peu de distance de la ville, au milieu des gouffres profonds qui s'ouvraient autour de lui. Il commandait à la fois la mer et la ville; à deux lieues de là s'élevait une île appelée la Roqueta, confiée à la garde d'une faible garnison. Au moyen de ses communications avec cette petite île, le château pouvait être facilement ravitaillé.

Morelos continua :

« Velez sent la force et les avantages d'une position qui, dans un cas désespéré, lui permet la retraite par mer; le fort abonde en munitions, et il espère que sa résistance donnera aux troupes royalistes le temps de venir à son secours. Il faudrait donc faire un siége par terre et par mer; mais l'issue en serait aussi douteuse que l'entreprise difficile. Les jours, les semaines et les mois s'écoulent en tentatives de toute espèce, et, au moment où nous espérons que les vivres et les

munitions vont manquer au château, nous avons la douleur de voir s'approcher, protégé par le double feu de la Roqueta et du fort, quelque navire espagnol qui jette dans la citadelle de nouveaux éléments de résistance.

— Prenons toujours la ville, seigneur général, répéta Galeana; la ville au moins nous offrira des resssources sanitaires qui nous sont refusées ici sur ces plages embrasées. Un soleil meurtrier, et la réverbération brûlante des sables au milieu desquels nous sommes forcés de camper, ont engendré des fièvres mortelles dans notre armée. Nos convois de vivres n'arrivent que péniblement, et les assiégeants, par une singulière anomalie, souffrent plus de la disette que les assiégés eux-mêmes; la maladie, le manque de nourriture saine et le feu du fort, éclaircissent nos rangs d'une manière effrayante; il faut donc songer à s'emparer d'abord de l'île de la Roqueta, pour affamer l'ennemi et le forcer à se rendre. L'entreprise est périlleuse, je le sais; à peine avons-nous assez d'embarcations pour contenir une soixantaine d'hommes, et il faut traverser deux lieues de mer à une époque où les coups de vent commencent à devenir fréquents, puis aborder en très-petit nombre une île fortifiée, et défendue par une garnison pleine de vigueur. Cependant, quelque danger que présente cette expédition, moi je l'entreprendrai pour la gloire de votre nom, acheva l'intrépide mariscal.

— Bien que vous m'ayez appris à ne jamais douter du succès d'une entreprise qu'on vous confie, ami Galeana, répondit le général en souriant, il en est d'une nature telle, que la prudence doit en repousser la pensée.

— J'ose néanmoins compter sur votre agrément pour exécuter celle-là, seigneur général, à une condition toutefois...

— Laquelle ?

— Si mes signaux vous apprennent que l'île de la Ro-

queta est prise, comme je serai obligé d'y tenir garnison, Votre Excellence prendra la ville. »

Morelos demeura un instant pensif, et il allait répondre peut-être par un autre refus plus formel, quand l'aide-de-camp Lantejas, demeuré dans une espèce d'antichambre de la tente, sachant que le général était en conférence avec Galeana, vint demander la permission d'introduire Costal pour une communication d'importance qu'il disait avoir à faire.

« Que Votre Excellence daigne le laisser entrer, dit le mariscal ; cet Indien a presque toujours de bonnes idées. »

Morelos fit un signe d'assentiment, et le Zapotèque entra dans la tente. Quand il eut obtenu la permission de parler :

« Seigneur général, dit-il, j'étais tout à l'heure sur les hauteur d'Hornos, et, au point du jour, j'ai vu distinctement une goëlette ancrée près de la Roqueta.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Il serait très-simple et très-facile, ce soir, à la nuit, de se glisser jusque-là, de s'emparer, à la faveur des ténèbres, de cette goëlette, et, quand nous en serons maîtres....

— Nous intercepterons tous les convois destinés pour le fort, s'écria impétueusement Galeana, et nous le prendrons par famine. Seigneur général, c'est Dieu qui parle par la bouche de cet Indien ! Votre Excellence ne peut refuser à présent la permission que je sollicite. »

Les dangers énumérés par Galeana n'en subsistaient pas moins. Cependant, vaincu par les instances du mariscal, séduit par la perspective du résultat qu'amènerait sans nul doute la prise d'un bâtiment, Morelos consentit à accorder la permission qu'on lui demandait.

« Si j'ai bien appris à connaître l'aspect des nuages, dit Costal, le lever du soleil annonce précisément pour ce soir une nuit sombre et une mer calme.... au moins jusqu'à minuit.

— Et après minuit? demanda le général.

— Une tempête et une mer houleuse; mais, avant minuit, la goëlette et l'île seront prises, reprit l'Indien.

— Je ne dirais pas mieux ! » s'écria le mariscal.

Il fut arrêté, séance tenante, que l'expédition serait commandée par les deux Galeana, l'oncle et le neveu. C'était une faveur que sollicitait le mariscal pour ce dernier. Puis le capitaine Lantejas commanderait une baleinière avec Costal sous ses ordres.

« Le brave don Cornelio ne nous pardonnerait pas de prendre l'île sans lui, » dit Galeana.

Le capitaine sourit d'un air martial, quoiqu'il n'eût pas trouvé mauvais le moins du monde qu'on l'eût exclu des dangers de cette expédition ; mais, selon son habitude, et conformément à l'énergique dicton espagnol : *sacar de tripas corazon* [1], il affecta de paraître enchanté qu'on songeât à lui faire cet honneur.

Les pronostics de Costal semblèrent devoir se vérifier de tous points : le temps fut sombre pendant toute la journée, qu'on employa en préparatifs pour le soir. Le soleil s'était couché au milieu d'épaisses vapeurs.

A huit heures environ, chacun prit place dans les embarcations, qui purent contenir, en s'y pressant beaucoup, environ quatre-vingts hommes.

Ces embarcations se composaient de trois grandes baleinières et d'un petit canot, le tout en assez mauvais état; mais, comme c'était à cette époque la seule marine militaire que possédât l'insurrection, il fallait bien s'en contenter.

On poussa au large, les avirons soigneusement enveloppés de linges, pour faire moins de bruit dans l'eau. La nuit était si obscure, en effet, qu'on ne tarda pas à perdre de vue les hautes falaises du rivage et la silhouette noire du château.

1. Mot à mot : « Tirer du cœur de ses boyaux ; » ce qui répond à notre proverbe : « Faire contre fortune bon cœur. »

Outre Costal et quatre rameurs, il y avait, dans le petit canot commandé par don Cornelio, cinq des *costeños* (habitants de la côte) de Galeana, onze hommes en tout.

Cette embarcation était la moins chargée, et, en cette qualité, elle marchait en tête et servait d'aviso à la modeste flottille. L'Indien zapotèque était à la barre, et, tout en gouvernant, il faisait remarquer au capitaine un spectacle que celui-ci voyait du reste fort bien tout seul : trois ou quatre grands requins qui apparaissaient de temps à autre dans le sillage lumineux tracé par la quille du canot.

« Tenez, dit Costal, vous voyez bien ces animaux, qui nous suivent avec tant d'obstination qu'ils semblent se douter que le canot qui nous porte est à moitié pourri, eh bien ! je voudrais que mon ami Pépé Gago fût l'un d'eux, et j'irais le poignarder à la face des autres.

— Vous pensez encore à ce drôle ? reprit don Cornelio.

— Plus que jamais, et je ne quitterais pas l'armée de Morelos, même à l'expiration de mon engagement, dans l'espoir seul qu'il prendra un jour ou l'autre le fort d'Acapulco, où est enfermé ce misérable traître. »

Lantejas ne prêtait pas pour le moment beaucoup d'attention à ce que disait l'Indien ; la crainte qu'il avait exprimée sur la solidité du canot le préoccupait plus que les projets de vengeance de Costal, et il désirait, malgré le danger de l'atterrissage, aborder au plus vite dans l'île de la Roqueta.

« Ce canot marche bien lentement, répéta-t-il à plusieurs reprises.

— Vous êtes toujours pressé de vous battre, dit Costal en riant, et cependant nous devons aller moins vite à présent, car nous approchons de l'île. »

Un point noir semblait en effet flotter sur l'eau comme un oiseau de mer qui se repose un instant sur la vague

avant de reprendre son vol ; c'était l'île en question, sombre, silencieuse et sans feux.

« Je crois qu'avec votre permission, seigneur capitaine, reprit Costal, nous ferons sagement de laisser les baleinières nous rejoindre pour demander au mariscal la permission de le devancer. Notre canot est assez petit pour nous aventurer à pousser seuls une reconnaissance près de l'île, d'où l'on découvrirait bien vite ces grandes embarcations.

— Volontiers. »

Et, sur l'ordre du capitaine, les rameurs laissèrent reposer leurs avirons. La première baleinière rejoignit promptement le canot ; c'était celle de Galeana.

« Qu'est-ce ? s'écria le mariscal ; avez-vous aperçu quelque chose ? »

Don Cornelio lui communiqua l'avis de Costal, qu'il trouva bon, et, pendant qu'à leur tour les trois barques faisaient halte, le canot reprit sa course vers l'île. Elle surgissait peu à peu au-dessus de la surface de la mer ; il était cependant impossible de rien distinguer encore à terre, au milieu de l'obscurité, si ce n'est la pointe aiguë des mâts et les vergues en croix d'un petit navire à l'ancre. C'était la goëlette déjà signalée.

Les avirons, dont la garniture de linges mouillés amortissait le son, ne faisaient entendre contre leurs *tollets* qu'un faible grincement, aigu comme le sifflement du *satanite* [1], avant-coureur de l'orage, et ne troublaient même pas, en s'enfonçant dans l'eau, le léger murmure de la houle qui se soulevait comme une draperie d'un bleu noirâtre. Les requins, en continuant à suivre le canot, illuminaient de traînées de feu les ondulations de la mer. Partout, au large, les *galères* aux clartés phosphoriques brillaient sur la surface de l'eau ; on eût dit que le ciel, dont les nuages cachaient l'azur,

1. Nom donné par les marins à l'hirondelle de mer.

avait laissé tomber sur l'Océan son manteau pailleté d'étoiles.

Au bout de quelques instants de navigation silencieuse, la coque de la goëlette se dessina sur la grève sablonneuse de la Roqueta, puis on distingua bientôt la clarté que laissaient échapper les vitres de ses sabords d'arrière. Le bâtiment apparaissait dans la nuit comme quelque gigantesque cétacé qui ouvrait ses larges yeux pour épier ce qui se passait au loin.

« Ce serait un beau coup à faire que de s'emparer de cette goëlette d'abord, dit le capitaine ; cela simplifierait beaucoup notre débarquement dans l'île.

— J'y pensais, reprit l'Indien ; le tout est que quelque matelot de quart ne nous aperçoive pas. Avançons encore en faisant un détour, car le temps presse ; il est bientôt minuit, et cette écume blanchâtre, qui s'agite sur l'eau, indique le retour du vent, et du vent d'orage. »

En disant ces mots, Costal porta de côté la barre du gouvernail, et le canot décrivit rapidement une courbe qui la mit bientôt hors des rayons de clarté que laissait échapper la goëlette.

Quelques légères *risées* commençaient à souffler par intervalles ; l'eau devenait plus lumineuse et annonçait la présence de l'électricité dans les nuages. L'embarcation ne tarda pas à approcher de la partie de l'île la plus éloignée du petit bâtiment à l'ancre, et, pendant ce temps, les trois baleinières, restées immobiles, avaient disparu derrière les ondulations grossissantes de la houle.

Quelques instants encore, et les dangers prochains de la terre allaient s'ajouter à ceux de la mer, dont trois des redoutables habitants continuaient à suivre obstinément le sillage du canot. Ils paraissaient, comme l'avait dit Costal, pressentir l'approche de la curée.

Bien que l'on entendît le ressac contre les brisants de

l'île, Costal et le capitaine pensaient être trop éloignés encore pour que les sentinelles pussent les apercevoir au milieu des ténèbres. Tout à coup une nappe immense de lumière enveloppa la goëlette, dont on ne distinguait plus que l'avant, et les hommes du canot étaient encore éblouis de cet éclair soudain, lorsqu'un sifflement terrible se fit entendre dans l'eau.

Le canot reçut un choc violent sous une pluie d'écume, et, au même instant, une effroyable détonation vint frapper les oreilles de ceux qui le montaient. Un cri de terreur leur échappa : deux soldats, qui semblaient emportés par un tourbillon, disparurent dans la mer, à dix pas du bord.

Deux des requins avaient également disparu ; un seul restait, qui semblait à son tour attendre sa proie.

Don Cornelio était à l'arrière avec Costal, quand, après le choc du boulet qui avait emporté les deux soldats, il lui sembla que l'avant du canot était de beaucoup plus bas que l'arrière, et Costal s'écria :

« Par Dieu et par le diable ! le canot ne gouverne plus !

— Qu'est-ce à dire? lui demanda Lantejas, effrayé de ce nouveau malheur.

— Peu de chose, si ce n'est que ce boulet maudit a emporté un morceau de la proue de l'embarcation, sous l'étrave, et que le canot s'enfonce, la pointe en bas. »

Un cri de détresse, arraché aux deux malheureux qui étaient sur l'avant et qui plongeaient déjà dans l'eau à mi-corps, révéla au capitaine l'inexorable précision des paroles de Costal.

« Grand Dieu ! s'écriait-il, nous sommes perdus !

— Eux, je ne dis pas, répondit Costal avec un sang-froid terrible ; mais non pas nous. Tenez-vous bien là et ne me perdez pas de vue. Oh ! là ! doucement, continua-t-il, repoussant un des *costeños* placés au centre du

canot, qui, à son tour, gagné par l'eau, s'accrochait aux vêtements de l'Indien ; ici, chacun pour soi ! »

Et, comme le malheureux cherchait à l'enlacer de ses bras crispés, Costal l'envoya, d'un coup de couteau, rouler par-dessus le bord du canot : cette fois, le troisième requin disparut; un cri horrible sortit d'un tronçon d'homme qui bientôt s'abîma sous l'eau.

« C'est lui qui l'a voulu, dit le Zapotèque toujours impassible; que son exemple serve de leçon aux autres ! »

Chacun se le tint pour dit et ne s'occupa plus que du soin de se cramponner de son mieux aux parties non encore submergées de l'embarcation.

Des voix lugubres semblaient monter du fond de l'abîme à la surface de l'Océan, ou arriver aux oreilles des naufragés sur les ailes du vent d'orage. Le ciel s'assombrissait de plus en plus, et la mer devenait noire comme le ciel. Des éclairs éblouissants ne tardèrent pas à déchirer le voile épais des nuages et à découvrir l'immensité sur laquelle la brise déchaînée commençait à tordre la cime des vagues.

L'effrayant cortége de monstres marins apparut de nouveau ; alourdis par leur récente pâture, ils nageaient pesamment le long du canot à moitié submergé. Leurs ailerons lançaient des lueurs électriques. L'embarcation devenait de plus en plus perpendiculaire. Un homme s'enfonça pour ne plus reparaître, puis un autre le suivit, violemment arraché par un des monstres à une planche, son dernier moyen de salut, qu'il étreignait convulsivement entre ses bras.

A cet horrible spectacle, don Cornelio, plus mort que vif, invoquait Dieu et tous les saints avec une ferveur dont il est facile de se faire une juste idée.

« Fiez-vous plutôt à votre courage qu'aux saints de votre paradis, lui disait de temps en temps l'impassible païen qui se tenait à ses côtés. Ah ! si ce n'était pour vous.... »

Costal n'acheva pas ; il regardait autour de lui d'un air plus soucieux. Un autre homme venait de s'engloutir ; car les progrès de l'eau, à l'avant de l'embarcation, avaient encore augmenté son inclinaison, et déjà sur l'arrière, où se tenaient Lantejas, l'Indien et un *troisième*, il fallait redoubler d'efforts pour ne pas glisser sur la pente rapide. Néanmoins, à mesure que ceux de l'avant disparaissaient, le canot, allégé de leur poids, semblait reprendre une position plus horizontale.

« Vous savez nager, capitaine ? dit Costal.

— Oui, assez pour me soutenir quelques instants sur l'eau.

— Bon ! » dit laconiquement l'Indien ; et, avant que don Cornelio eût le temps de pénétrer son intention, Costal, profitant du moment où la houle faisait pencher le canot sur l'un de ses plats-bords, lui donna dans le même sens une si violente impulsion, qu'il le fit complètement chavirer.

Le capitaine fut englouti avec une telle rapidité, qu'il ne put pousser un seul cri, et une seconde après, il se sentit si fortement saisir par ses vêtements, qu'il se crut dévoré. Il revint à la surface complètement étourdi ; Costal le tenait d'une main et de l'autre s'accrochait au canot, qui flottait la quille en l'air.

« Ne craignez rien, dit l'Indien ; je suis avec vous. »

Et ses efforts, joints à ceux que faisait machinalement l'infortuné capitaine, parvinrent à placer ce dernier à cheval sur la quille du canot. L'Indien s'y plaça près de lui.

De onze qu'ils étaient un moment auparavant, eux seuls restaient.

Les regards éperdus de Cornelio erraient sur le vaste Océan, qui déjà commençait à rugir sous son manteau d'écume que fouettait le vent !

« J'ai sacrifié pour vous tous ces pauvres diables, dit Costal ; un quart d'heure de plus, le canot s'enfonçait

sous l'eau. A présent, du moins, tant que la mer ne grossira pas trop, nous flotterons à sa surface, et les baleinières arriveront pour nous sauver. »

Il ne vint pas à l'idée du capitaine de reprocher au fidèle et dévoué Costal une cruauté toute à son profit, mais qu'il croyait néanmoins inutile.

Pendant le temps qu'il entremêlait ses sincères remercîments à l'Indien et ses ardentes prières au ciel, Costal, avec le sang-froid d'un calfat à l'œuvre sur un chantier solide, s'occupait, à l'aide de son couteau, à ouvrir le long de la quille vermoulue de l'embarcation des entailles assez profondes pour y accrocher les mains, tout en répétant de sa voix calme et ironique :

« Tenez-vous toujours bien, et ne vous fiez pas trop aux saints. »

Bientôt il eut pratiqué d'assez larges ouvertures pour y passer leurs doigts et se cramponner de façon à n'être pas enlevés par les lames qui grossissaient à vue d'œil.

Quand tous deux furent ainsi établis sur cette frêle machine, les yeux de Costal essayèrent de percer le voile de ténèbres qui les environnait ; mais les éclairs plus fréquents déjà ne lui laissaient voir qu'une mer noire et menaçante, et, dans le lointain, l'île et la masse imposante de la forteresse assiégée.

Les baleinières étaient invisibles, et nul écho ne répétait les cris que poussaient les deux naufragés pour appeler leurs compagnons.

CHAPITRE IV

LA GUADALUPE.

Le malheureux qui flotte au gré de la vague et du vent sur une vergue ou sur le moindre débris de son navire

brisé se trouve à peine dans une position plus désespérée que l'Indien et le capitaine don Cornelio, à cheval tous deux sur la quille d'un canot qu'un coup de mer pouvait faire chavirer de nouveau et couler bas. Que le vent vînt à fraîchir ou que la houle augmentât, la perte des deux aventuriers était inévitable.

Un espoir vague que l'Indien le délivrerait de ce danger, comme de plusieurs autres dont l'intrépidité de Costal l'avait déjà tiré, soutenait seul le ci-devant étudiant en théologie. Aussi examinait-il avec une attention profonde les moindres symptômes qui pouvaient lui faire juger de la situation d'esprit du Zapotèque.

Jusque-là, son inaltérable sang-froid ne s'était pas démenti ; cependant, à mesure que le temps s'écoulait sans qu'on aperçût les baleinières, les traits de Costal s'assombrissaient et don Cornelio se sentait frémir. Il y a encore loin néanmoins de l'inquiétude au découragement, et Costal n'en était en apparence qu'à la première de ces deux phases.

« Eh bien ! Costal ? demanda Cornelio pour faire rompre au Zapotèque le silence de mauvais augure qu'il gardait.

— Eh bien ! je m'étonne que les baleinières ne se soient pas émues à ce coup de canon. Le mariscal, d'ordinaire, n'a pas besoin d'en entendre deux pour... »

Une rafale de vent, qui passa en sifflant, emporta les derniers mots de l'Indien.

Costal retomba dans un silence effrayant. Une nuance plus foncée d'inquiétude se peignit dans sa contenance. C'était presque de la crainte que trahissait son masque bronzé, jusque-là si impassible.

Lantejas savait que, lorsque Costal manifestait la moindre émotion, le péril devait être bien terrible : non pas que l'effrayante évidence de celui qu'il courait eût besoin de quelque preuve ; mais don Cornelio comptait toujours sur quelque ressource imprévue que

le courage invincible du Zapotèque lui fournirait.

Il se crut presque sauvé quand il entendit l'Indien lui dire :

« Seigneur don Cornelio, que ne donneriez-vous pas pour vous trouver encore couché dans un hamac avec des enlacements de serpents à sonnettes et des groupes de tigres pour ciel de lit ? »

Costal plaisantant, c'était bon signe ; cependant il reprit bientôt d'un ton inquiet :

« Nos compagnons seraient-ils par hasard retournés sur leurs pas ? »

Dans une position affreuse comme celle-là, les moindres soupçons fâcheux deviennent une certitude, et le capitaine ne douta pas un instant que les baleinières n'eussent regagné le rivage qu'elles avaient quitté deux heures auparavant. Une pareille crainte était cependant absurbe ; il était plus naturel de supposer qu'en attendant les nouvelles que le canot devait rapporter, les embarcations étaient restées au même endroit, à présent surtout que la défiance de ceux qui les montaient se trouvait sans doute éveillée par une détonation qu'ils n'avaient pu manquer d'entendre. Cette dernière probabilité ne tarda pas à frapper Costal, qui parut réfléchir plus profondément.

Cependant les lames étaient assez grosses déjà pour faire éprouver de violentes secousses au canot, et, d'après les sifflements du vent, il était facile de voir qu'elles allaient grossir encore.

« Ecoutez, seigneur don Cornelio Lantejas (nous aurions dû dire plus tôt que, depuis qu'il était proscrit sous le nom de Lantejas, ce nom paraissait toujours fâcheux à don Cornelio ; cette fois, il lui parut de mauvais augure plus que jamais) ; écoutez : je sais que la mort ne vous effraye pas ; eh bien ! je ne dois pas vous cacher que d'ici à une heure les lames nous auront coulés bas, si nous attendons qu'elles grossissent encore.

— Que faire ! s'écria le capitaine avec désespoir.

— De deux choses l'une, reprit Costal : ou les baleinières nous attendent, ou elles se dirigent vers l'île ; supposer qu'elles aient rétrogradé est absurbe en y pensant bien. Quand on reçoit d'un général l'ordre d'attaquer un point quelconque, on ne revient pas sans l'avoir tenté. Donc, comme il m'est facile de nager encore jusqu'aux embarcations....

— Nager jusqu'aux embarcations ! y pensez-vous ?

— Et pourquoi pas ?

— Et nos compagnons dévorés devant nos yeux ? »

Un éclair, qui vint à briller au même moment, laissa voir l'air de profond dédain dont la physionomie de Costal était empreinte.

« Ne vous ai-je pas dit que, moi seul peut-être, je pouvais nager sans crainte parmi les requins ? Je l'ai fait cent fois par bravade, je le ferai aujourd'hui pour conserver notre vie. »

L'idée de rester seul épouvantait le capitaine ; celle d'une mort inévitable et prochaine à deux n'était pas moins terrible. Il hésita un instant à répondre, et Costal, prenant son silence pour un consentement, s'écria :

« Dès que j'arriverai à bord de l'une des baleinières, je ferai partir une des fusées de signaux que nous y avons embarquées ; alors vous saurez qu'il faut espérer et crier de toutes vos forces. »

Don Cornelio n'avait pas eu le temps de répondre un mot que l'intrépide plongeur s'élança la tête la première dans l'eau, sous laquelle le capitaine put le suivre à la raie lumineuse qu'il y traça, et, comme si les hôtes féroces qu'elle abritait eussent reconnu une puissance supérieure, il vit les requins s'enfuir devant celui qui les bravait. Il est vrai, du reste, qu'ils étaient largement repus. Le capitaine vit Costal remonter assez loin à la surface de l'eau, puis le perdit de vue derrière la crête noire des lames, mais il lui sembla que le vent lui ap-

portait de vagues paroles d'encouragement, et il n'entendit bientôt plus que les hurlements encore lointains de la rafale et le frappement lugubre des vagues sur les planches tremblantes du canot.

Quelque repu que soit un requin, il est bien rare que sa voracité naturelle s'apaise jamais, et quand l'Indien, qui n'avait pas oublié son ancien métier de plongeur, revint sur l'eau ; quand, son couteau entre les dents, il eut jeté à son compagnon d'infortune les mots d'encouragement dont la brise n'avait apporté à ce dernier que des fragments épars, le Zapotèque regarda autour de lui.

Ce n'était point peur, c'était prudence.

Deux de ces tigres de l'Océan, plus redoutables mille fois que ceux que nourrissent les savanes, nageaient dans le même sens que lui, l'un à droite, l'autre à gauche, à une distance d'environ vingt pieds. Quelque terrible que fût un pareil voisinage, l'habitude qu'il en avait contractée sur les bancs de perles, son imperturbable croyance au fatalisme, la préoccupation, en outre, que devait naturellement lui causer la crainte de ne pas retrouver les baleinières, tous ces motifs réunis empêchaient l'Indien de porter une bien grande attention à ces dangereux compagnons de voyage.

Costal, toutefois, par prudence et non par crainte, nous le répétons, tournait la tête de temps à autre pour s'assurer de la position de ses deux ennemis, et chaque fois leurs ailerons lui semblaient plus rapprochés.

Puis aussi, tout en fendant l'eau d'une coupe rapide et vigoureuse, le nageur essayait de percer à travers l'obscurité pour découvrir l'objet auquel sa vie était attachée; mais partout ses yeux ne voyaient qu'un horizon sombre, vide, et que bornait à peu de distance la crête écumeuse des lames.

Un coup d'œil jeté de côté lui fit bientôt apercevoir les deux ailerons sinistres toujours se rapprochant de

lui; il n'en était plus séparé que par une distance de dix pieds.

Costal continuait à n'avoir pas peur des requins : l'immense solitude de l'Océan commençait seule à l'effrayer.

Quelque intrépide que soit un homme, il lui est sans doute permis de faiblir un moment, lorsque, livré à la merci des flots sur une mer sans limites, escorté par des requins voraces au milieu d'une nuit obscure et sans indication précise, il cherche comme dernier moyen de salut un point aussi imperceptible qu'une baleinière.

Quelque vigoureux que puisse être un nageur, son haleine s'épuise à la suite de longs et pénibles efforts, quand un couteau entre les dents l'empêche d'ouvrir la bouche pour aspirer à longs traits l'air dont ses poumons ont besoin, et Costal, pour rien au monde, n'eût voulu lâcher son arme à la lame aiguë et tranchante, sa seule ressource contre les requins en cas d'attaque.

Depuis quelques instants, l'Indien sentait battre son cœur avec plus de force; il attribua cette circonstance aux efforts qu'il faisait, et prit son couteau dans l'une de ses mains.

Les pulsations de son cœur n'en furent pas moins rapides; disons-le sans honte pour lui, Costal avait peur. Puis, en nageant avec un poing fermé, l'autre main restée libre devait redoubler ses efforts.

La précaution d'avoir son couteau prêt à tout événement ne paraissait du reste pas inutile. Les deux requins commençaient à le devancer en convergeant tous deux vers le point par lequel il devait passer.

A cet aspect nouveau que prenait la chasse persévérante et silencieuse dont il était le but, l'Indien obliqua rapidement à droite. Les deux requins changèrent leur direction et continuèrent à nager de conserve.

De longs et terribles moments s'écoulèrent, pendant

lesquels, obligé à forcer sa route sur la droite, il fut ainsi mis malgré lui dans la bonne voie. Il allait devoir son salut à deux terribles ennemis acharnés contre lui.

Un cri de joie s'échappa de sa poitrine haletante à la vue des trois baleinières, qui tout à coup s'élevèrent devant lui en dansant sur la houle.

L'Indien poussa un second cri, un cri lui répondit. Alors, il ramassa ses forces défaillantes pour gagner les baleinières ; car, bien qu'on l'y eût entendu, on ne le voyait pas.

Malheureusement, les deux requins gardaient l'un la droite, l'autre la gauche de l'étroit chemin qu'il devait suivre pour arriver à la plus rapprochée des trois embarcations, et Costal eût épuisé à faire un détour ce qui lui restait de force. Il suivit son chemin tout droit.

Le couteau à la main, le cœur palpitant, Costal, prêt à enfoncer son arme dans la gueule du premier requin qui l'ouvrirait, effrayant ses voraces ennemis du geste et de la voix, longea, comme fait un navire en perdition à travers des récifs aigus, les deux masses noires aux ouïes phosphorescentes. Des yeux ternes et glauques laissèrent tomber sur lui des regards vitreux, puis les deux masses noires s'écartèrent.

Costal n'eut que la force de s'accrocher à l'une des baleinières, et quand les bras tendus vers lui l'y eurent halé épuisé, le cœur sans battement, il demeura évanoui.

Sa présence racontait assez évidemment la triste histoire du canot. Costal, eût-il eu sa connaissance, n'eût pu rien ajouter à l'évidence ; voilà ce que pensa le mariscal à son aspect.

« Ne cherchons plus le canot, messieurs, dit-il ; allons droit sur l'île. »

Puis ôtant son chapeau :

« Prions, continua-t-il, pour l'âme de nos malheureux camarades, pour le capitaine Lantejas surtout ; nous perdons en lui un vaillant officier. »

Les baleinières suivirent leur route silencieuse après cette laconique oraison funèbre de don Cornelio, qui attendait toujours.

Revenons vers lui, vers le canot où le malheureux officier, seul au milieu des dangers qui l'entouraient, contemplait l'Océan, livide comme la mort en l'absence des éclairs, et flamboyant comme une fournaise quand les nues se fendaient en sillons de feu. Il écoutait le vent qui sifflait en fouettant l'onde, comme le cavalier qui excite sa monture de l'éperon et de la voix ; il entendait la vague rugir comme le coursier sauvage qui se révolte contre son cavalier. Heureusement, l'orage n'en était qu'à son prologue, et il pouvait se tenir encore sur son frêle support. Il cria à plusieurs reprises, mais le vent lui rejetait ses cris inutiles à la face avec l'écume des lames.

Le secours n'arrivait pas ; Costal était sans doute noyé ou dévoré, et le malheureux capitaine pensait qu'il n'avait plus qu'à se résigner au même sort. Soudain, à la lueur d'un éclair, il lui sembla voir apparaître au sommet d'une lame et sur un flot d'écume la forme longue d'une barque et des figures humaines. Il tressaillit d'espoir : mais, quand l'éclair se fut éteint, il ne vit plus que des vagues noires frissonner et danser à la place de la vision. Il cria encore, et le son rauque qui déchira son gosier se perdit au milieu des hurlements de la mer et du vent. Il était sûr néanmoins de ne pas s'être trompé, et les lames que le vent soulevait pouvaient seules le cacher à ses compagnons et les lui rendre également invisibles.

Mais bientôt sa certitude ne fut plus qu'un doute ; le rayon d'espoir qu'il avait eu s'évanouit, et il vit de nouveau dans toute sa nudité l'horreur de sa position.

Tout à coup, au moment où, soulevé jusqu'à la crête d'une lame, il put dominer un instant au-dessus de son court horizon, il aperçut encore bien distinctement, à

la lueur d'un second éclair, la même barque, les mêmes figures, mais dans une direction opposée. Les chaloupes l'avaient dépassé sans le voir.La vague s'affaissa sous lui; il perdait de vue les sauveurs qui le cherchaient où il n'était pas. Peu s'en fallut que dans l'accès de désespoir insensé qui s'empara de lui, il ne se laissât volontairement entraîner par un de ces flots dont il était le triste jouet.

Le malheureux se sentait perdu sans retour. Fasciné par le gouffre qui l'attirait, exalté jusqu'à la folie par les intonations funèbres de la mer et du vent, il allait cesser de lutter, lorsque, du sein de l'onde et à peu de distance de lui, il vit jaillir une vive lueur et une courbe d'un azur étincelant se dessiner sur le ciel sombre. C'était la fusée de signal tant désirée. Alors don Cornelio rassembla ce qui lui restait de forces, et poussa un cri auquel le désespoir et la joie, mêlés ensemble, donnèrent un retentissement surhumain. Il l'entendit porter par le vent, bondir pour ainsi dire sur le dos des lames et mourir au loin. Après un moment pendant lequel il concentra tout ce qui lui restait de vie à écouter la réponse à son appel, il entendit un autre cri lutter contre les hurlements de la rafale : c'était la voix de l'Indien.

Cornelio cria de nouveau sans répit, sans relâche, jusqu'à ce que sa gorge déchirée refusât de produire aucun son. A chaque fois, il entendait comme l'écho affaibli de cris lointains, et pourtant la lueur des éclairs ne lui montrait toujours qu'un espace immense, noir et vide.... Enfin une des baleinières arriva en bondissant jusqu'à lui. Les mains de Costal et de Galeana se tendirent et saisirent les siennes, et il se sentit enlevé de la quille du canot; il était temps : comme Costal, il tomba évanoui dans le fond de l'embarcation.

On devine facilement ce qui s'était passé. Au moment où les baleinières venaient de s'éloigner de don Cornelio sans l'avoir aperçu, sans que personne eût en-

tendu ses cris, l'Indien avait déjà repris ses sens et raconté en peu de mots la catastrophe dont l'équipage du canot avait été victime.

On s'empressa alors de faire le signal convenu en s'orientant à la lueur des éclairs par la position de l'île et par celle de la goëlette et du château. Costal, avec la double sagacité du marin et de l'Indien, avait à peu près reconnu l'endroit où il avait laissé son compagnon d'infortune. Un instant après, le premier cri poussé par Lantejas parvint jusqu'aux oreilles attentives de Costal et confirma ses conjectures. Le capitaine était sauvé !

Malgré l'alerte donnée par *la Guadalupe*, les trois baleinières purent facilement aborder du côté de l'île opposé à la goëlette, par une nuit d'orage pendant laquelle la garnison n'était pas sur ses gardes. Lantejas était toujours évanoui, et, quand il revint à lui, il se trouva dans l'île de la Roqueta sans savoir comment il y était arrivé. Le bruit des arbres, dont les cimes se choquaient au-dessus de sa tête sous l'effort de l'orage arrivé à son plus haut point de violence, le fracas du tonnerre, qui semblait ébranler l'île jusque dans ses fondements, tout cela à son réveil lui parut la plus douce mélodie qu'il eût jamais entendue. Avant d'appeler Costal, qu'il reconnut dormant près de lui, il examina ce qui l'entourait. Disséminés par petits groupes, les gens de l'expédition, leurs armes à la main, étaient debout et silencieux comme dans une embuscade.

« Où sommes-nous ? demanda-t-il à Costal en le secouant.

— Dans l'île de la Roqueta, parbleu ! répondit l'Indien.

— Comment avons-nous pu y parvenir ?

— De la manière la plus simple. Qui pourrait croire que soixante hommes vont s'aventurer sur la mer par un temps semblable ? Personne assurément. Aussi nul d'entre les Espagnols de l'île n'a songé à nous, et nous avons débarqué sans obstacle.

— Qu'attend le mariscal pour attaquer ?

— Que nous sachions où nous sommes et où est l'ennemi. La nuit est noire comme la gueule d'un canon, et le ciel et la mer sont en fureur. »

L'orage, du reste, faisait la sécurité des Mexicains jusqu'au jour ; car ignorants comme ils l'étaient des localités et de la force de la garnison espagnole, une attaque imprévue dirigée contre eux leur eût été funeste. Grâce à la tempête, on ne soupçonnait par leur présence.

Il était environ quatre heures du matin lorsque Costal donnait ces détails au capitaine. L'orage continait à gronder, et la mer, qui brisait avec violence contre la grève, menaçait de rompre les câbles des embarcations, seul espoir de salut en cas de défaite. Don Cornelio jetait des regards effrayés sur cet Océan qui avait manqué de l'engloutir quelques heures auparavant. Il vit un homme descendre vers le rivage, et pensa qu'il allait resserrer les nœuds des câbles. En effet, l'homme se baissa ; mais au bout d'une minute, Lantejas crut entendre le grincement de la lame d'un couteau sur un objet qu'on cherchait à couper.

« Que fait-il donc ? dit-il à Costal en lui montrant l'homme occupé à sa mystérieuse besogne.

— Il coupe les câbles, parbleu ! répondit l'Indien ; et, s'élançant tout de suite vers lui, suivi du capitaine, il reconnut au pâle reflet de l'écume blanchâtre des vagues, le mariscal lui-même, don Hermenegildo Galeana.

— Ah ! c'est vous, capitaine, dit Galeana ; venez donc m'aider à trancher ces câbles, qui sont durs comme des chaînes de fer.

— Trancher ces câbles ! et si nous sommes contraints de battre en retraite devant des forces trop supérieures ?

— C'est précisément ce que je veux éviter, répondit

Galeana en souriant. On se bat mal quand on peut se sauver, et je veux que nos hommes se battent bien.»

Il n'y avait rien à répliquer à l'ordre du chevaleresque mariscal, et tous trois eurent bientôt défait ou tranché les nœuds des câbles.

« C'est bien, reprit Galeana ; nous n'avons plus maintenant qu'à retirer des embarcations les fusées de signaux. »

Ils obéirent et larguèrent les amarres, et les vagues en se retirant eurent bientôt emporté les trois baleinières.

« Allez dormir jusqu'au moment où je vous ferai réveiller, dit Galeana; vous avez besoin de sommeil, capitaine. Pendant ce temps, Costal ira pousser une reconnaissance dans l'île pour savoir où est l'ennemi. Il faut qu'aux premiers rayons du soleil l'île et la goëlette soient à nous. »

Le mariscal, en disant ces mots, rejeta sur sa figure le pan de son manteau et s'éloigna. Costal et le capitaine reprirent leur place sans se communiquer leurs réflexions, et, quand l'Indien eut achevé de se dépouiller du peu de vêtements qu'il avait conservés, il s'éloigna à son tour en se glissant à travers les mangliers du rivage, comme le jaguar quand il s'avance dans les roseaux pour surprendre l'alligator sur le bord des lagunes.

Quant à don Cornelio, il resta sans pouvoir dormir. Bien qu'un peu blasé sur le danger des batailles par une habitude de plus d'un an, l'obligation où Galeana avait mis ses soldats de vaincre ou de mourir le tenait éveillé. Son temps se passait à réfléchir sur les bizarreries de la destinée qui l'avait jeté malgré lui au milieu de la carrière périlleuse du soldat. Il ne formait plus qu'un vœu : c'était celui de voir prendre le plus tôt possible cette forteresse d'Acapulco, de laquelle Morelos lui avait promis de signer son congé. Au bout d'une

heure environ, Costal était de retour et lui fit connaître en substance le résultat de son exploration, dont il allait communiquer les détails à Galeana.

Suivant le rapport de l'Indien, la garnison espagnole, qu'il supposait être d'environ deux cents hommes, était retranchée dans une espèce de fortin de terre à la pointe méridionale de l'île, à une portée de canon du camp mexicain. Deux pièces de campagne la défendaient, et, dans une petite anse, la goëlette dont le feu avait brisé l'avant du canot était à l'ancre à quelque distance du frontin.

Galeana savait maintenant où était l'ennemi ; il connaissait sa force et ses moyens de défense. Le crépuscule commençait à paraître. Don Hermenegildo fit silencieusement former les rangs à sa troupe, et, dans une petite éminence qui se trouvait tout près, il se fit apporter les fusées des signaux.

« *Muchachos*, dit-il alors à demi-voix, un point que nous attaquons est toujours pris; nous sommes au moment de charger l'ennemi, nous avons les pieds dans l'île. Nous pouvons donc annoncer au général en chef, que l'île est prise et que l'ennemi est mis en déroute. »

Sans attendre une réponse, le mariscal approcha son cigare allumé de la première fusée qu'on lui présenta. La fusée s'éleva en sifflant et décrivit sur le ciel sombre une ellipse d'un rouge vif ; une seconde lui succéda en traçant une courbe blanchâtre; une troisième s'élança en laissant après elle une longue traînée d'un vert éblouissant.

« Rouge, blanc et vert, c'est le drapeau mexicain, reprit Galeana; c'est le signal convenu avec votre bien-aimé général pour lui annoncer la prise de l'île. On sait à présent la nouvelle au camp, et nous ne pourrions plus la démentir. En avant ! »

Galeana s'élança aussitôt, et d'un seul bond se mit à la tête de ses gens, qui s'élancèrent à leur tour au pas

de charge, guidés par Costal. Comme ils approchaient du petit fort qui abritait la garnison espagnole, un cri de détresse parvint à eux. Ils ne furent pas longtemps sans en connaître la cause. A travers une échappée d'arbres, la goëlette se montra couronnée de monde, roulant et tanguant sous la lame à peu de distance des rochers, et ses matelots cherchaient en vain à la préserver d'un naufrage inévitable. Ses câbles étaient rompus et le vent d'orage la poussait sur un lit de rochers aigus.

« Sang du Christ ! moi qui comptais sur cette goëlette, s'écria Galeana ; nous n'en n'aurons que les débris. »

Ce désastre, bientôt connu dans le camp espagnol, y jeta la coufusion ; Galeana l'augmenta encore par son terrible cri de guerre, qui fut suivi de hurlements forcenés poussés par ses soldats, dont l'obscurité cachait le petit nombre. Leur brusque attaque, leurs clameurs, jointes aux éclats du tonnerre et aux cris de détresse des matelots de la goëlette, portèrent l'effroi des Espagnols à son comble. Les assaillants enfoncèrent à coups de hache les portes du fort. Sans presque éprouver de résistance, et après un court combat corps à corps, une partie de la garnison s'enfuit et l'autre se rendit sans conditions.

A peine le dernier coup de fusil venait d'être tiré que la goëlette touchant violemment sur les rochers s'inclina comme un cheval éventré par un taureau, et ses flancs s'ouvrirent. Les vainqueurs n'eurent plus alors qu'à s'emparer des hommes de l'équipage de *la Guadalupe* (c'est ainsi que s'appelait la goëlette), à mesure qu'ils échappaient au naufrage.

Le soleil vint bientôt jeter quelques pâles rayons à travers les nuages gonflés qui semblaient flotter sur l'Océan ; mais l'orage ne s'apaisa pas tout à fait à la naissance du jour.

Au moment où le dernier des hommes de la goëlette touchait le rivage de l'île, le fort signala une voile, puis bientôt, de la place même, on put apercevoir au loin entre deux lames un navire fuyant *à sec* avec la rapidité de l'éclair.

L'ouragan semblait le pousser contre la terre, et il arriva bientôt à une distance assez rapprochée pour que, de la grève, on distinguât l'équipage et les officiers sur le pont.

Costal, Clara et le capitaine don Cornelio observaient comme les autres les manœuvres du brick, quand les yeux perçants de l'Indien se dirigèrent avec plus d'attention sur un officier appuyé sur la lisse du navire avec un air de mélancolie profonde.

Sa taille haute et élégante annonçait la vigueur. Sa chevelure noire flottait au gré de la brise sur sa tête découverte, et il semblait peu préoccupé du danger que courait le navire.

« Reconnaissez-vous cet officier ? demanda Costal en le désignant du doigt à don Cornelio et à Clara.

— Je ne puis distinguer ses traits, répondit Lantejas.

— C'est celui que nous avons connu tous trois jadis capitaine des dragons de la reine ; aujourd'hui c'est le colonel Tres Villas.

— Celui qui, à la bataille de Calderon, a failli s'emparer du généralissime Hidalgo ? dit un soldat.

— Lui-même, répondit Costal.

— L'officier qui a cloué la tête d'Antonio Valdès à la porte de son hacienda ? ajouta un volontaire de la province de Oajaca.

— Lui-même, répliqua l'Indien.

— Est-ce lui encore qui s'est emparé de la ville d'Aguas Calientes et a fait couper la chevelure de quatre cents femmes prisonnières ? demanda un troisième.

— On dit qu'il avait ses raisons pour cela, repartit Costal.

— Eh bien ! s'il échoue ici, son affaire est claire. »

Mais, au moment où le soldat finissait, un petit foc s'éleva sur le beaupré du brick, une voile glissa le long d'un des étais, et le navire, obéissant en même temps au gouvernail, ne tarda pas à virer de bord et à se perdre dans le lointain.

Costal ne s'était pas trompé. L'officier passager était bien don Rafael Tres-Villas, qui, après un an d'absence, allait porter sur les bords du golfe de Tehuantepec une incurable mélancolie.

CHAPITRE V

L'HOMME AU CABAN.

Pendant qu'échappant à la fois au double danger de se briser sur l'île de la Roqueta ou d'y tomber entre les mains de l'ennemi, le brick espagnol emportait don Rafael dans la province de Oajaca, où nous ne tarderons pas à le retrouver, le vent apportait le bruit d'une canonnade incessante mêlée aux sifflements de l'ouragan.

Ces détonations semblaient partir du fort, du moins autant que l'on en pouvait juger au milieu de la brume qui le couvrait.

Les groupes d'insurgés formés sur le bord de la mer cherchaient en vain à en deviner la cause.

Nous la dirons en peu de mots.

Les vedettes postées sur la plage par ordre de Morelos, après le départ du mariscal et de ses baleinières, avaient aperçu les fusées de signaux tirées par don Hermenegildo pour annoncer la prise de l'île de la Ro-

queta, bien que, comme on se le rappelle, elle ne fût pas encore complétement conquise.

D'après ce qui avait été convenu entre le général en chef et le mariscal, Morelos avait dirigé contre Acapulco une si brusque attaque, qu'il s'en était emparé presque sans coup férir.

Quoique le fort tînt toujours, la possession de l'île de la Roqueta rendait moins illusoire la conquête d'une ville ouverte comme celle qu'on venait de prendre. De l'île, en effet, soit que la goëlette convoitée par Galeana lui eût échappé ou non, il était possible, sinon facile, d'intercepter les navires chargés de vivres pour le fort.

Maître d'Acapulco, Morelos s'était rappelé le *curé de Caracuaro*, dérisoirement chargé de conquérir une riche province qui aujourd'hui appartenait presque tout entière au *général Morelos*. Il s'était rappelé ses humbles débuts et sa puissance actuelle. Alors, dans un élan de reconnaissance pour le Dieu des armées dont il avait été jadis le plus modeste des serviteurs, il résolut de dire une messe solennelle d'actions de grâces et d'officier lui-même.

C'était sur la ville, sur la cathédrale elle-même que le fort faisait pleuvoir une grêle de boulets; là, sous les voûtes du temple, par une de ces singularités de la guerre de l'indépendance, dont les premiers généraux furent des prêtres, Morelos, venait de déposer l'uniforme pour revêtir l'étole.

Les batteries des insurgés répondaient au feu de la citadelle, et c'était au milieu de l'épouvantable fracas de l'artillerie que Morelos, redevenu prêtre, célébrait encore une fois l'office divin.

La cause de ces détonations n'avait pas tout à fait échappé à Galeana.

« Enfants ! dit-il en s'approchant des groupes formés sur le rivage, nous sommes maîtres de l'île; notre bien-

aimé général l'a su par nos signaux, et à son tour il attaque Acapulco. Dans deux heures, la ville sera prise, si elle ne l'est déjà ; ses canons chantent le *Te Deum*. Vive Morelos !

— Vive Morelos! répétèrent les insurgés en chœur.

— Eh ! seigneur Lantejas, dit Costal en se frottant les mains, ne vous semble-t-il point que je viens de faire un bon pas vers le traître Gago ? »

Les embarcations de la goëlette, dont une put être sauvée, et celles qui avaient transporté la garnison espagnole de la côte dans l'île, remplaçaient complétement les baleinières sacrifiées par le mariscal, et les surpassaient en solidité.

Quand, au bout du second jour, l'orage eut cessé, la mer recouvra son calme habituel. Ces embarcations servirent alors à établir les communications entre le camp de Morelos et la Roqueta, et à expédier au général en chef, sous bonne escorte envoyée par lui, ceux des prisonniers qui ne voulurent pas embrasser la cause mexicaine ; ce fut le plus grand nombre. Du reste, l'occupation de la petite île demeura confiée à ceux qui l'avaient conquise

Parmi les transfuges européens qui avaient grossi les rangs des insurgés, il y en avait un qu'il était facile de reconnaître pour Galicien à son rude accent montagnard. C'était par conséquent un compatriote de Pépé Gago, qu'il connaissait d'autant mieux, qu'avant d'être envoyé tenir garnison à la Roqueta, il faisait partie avec lui de celle de la citadelle d'Acapulco. Costal n'avait pas tardé à se lier avec le Galicien et à obtenir de lui, sur le sergent d'artillerie, des renseignements dont il espérait faire son profit plus tard.

Ce n'étaient pas toutefois les seuls services que l'Indien attendait des nouvelles recrues. Il pensait à utiliser la connaissance qu'il leur supposait des signaux espagnols convenus avec les navires chargés du ravitaillement du

fort, et à en attirer pour le moins un ou deux dans l'île afin de s'en emparer.

Trois jours après la prise de l'île, Costal fut encore le premier à signaler une voile qui faisait route de San-Blas pour Acapulco. Comme ce ne pouvait être qu'un navire espagnol, on s'empressa de hisser le pavillon d'Espagne au sommet du fortin, et le navire en vue arbora bientôt en effet un pavillon semblable. Ce fut avec une joie bien vive que la garnison vit le brick s'approcher et grossir jusqu'à ce que l'on pût lire dans une de ses évolutions de grandes lettres blanches peintes sur son arrière.

C'était le *San-Carlos*, et les Espagnols transfuges le reconnurent pour être l'un des bâtiments dont on attendait l'arrivée dans la forteresse avec d'autant plus d'anxiété, qu'il était chargé de vivres et de munitions. Les insurgés avaient amplement de ces dernières, et étaient sur le point de manquer des premiers.

Le navire s'approchait en apparence sans défiance aucune ; mais le capitaine était un vieux loup de mer qui savait que le sort des armes est variable, et qu'en guerre, si les places ne changent pas de position, elles peuvent souvent changer du moins d'occupants.

Lors donc que tous se félicitaient dans l'île d'une capture prochaine, le *San-Carlos* mit brusquement en panne, et on le vit hisser à côté de la bannière espagnole un second pavillon bleu de ciel avec trois étoiles d'or. Cela fait, on parut attendre à bord que l'on fît de l'île le signal correspondant.

Ce mystérieux signal du brick était de l'hébreu pour les insurgés, et malheureusement leurs nouveaux soldats ne le comprenaient pas davantage. Leur seule ressource fut de hisser à leur tour un second pavillon espagnol à côté du premier ; ils en eussent eu dix, qu'ils les auraient tous fait flotter à la fois à la pointe du mât de signaux, tant ils avaient à cœur de prouver qu'ils étaient bien véritablement Espagnols ; mais ils n'en avaient que deux.

Cependant, à force de chercher, on trouva, dans un coin du fortin, un débris d'étamine rouge avec un lambeau de ce qui avait dû être jadis un soleil d'or, et qui parut merveilleusement correspondre aux étoiles du *San-Carlos*.

Avant toutefois de risquer une réponse faite au hasard, Galeana crut prudent de faire avancer sur la grève le Galicien dont il a été question. Celui-ci obéit, et, faisant de ses deux mains un porte-voix, cria avec l'énergie de son rude accent montagnard :

« Le commandant de l'île fait dire au capitaine du brick qu'il serait heureux de le voir venir à terre pour lui confier un message de la plus haute importance. »

Le capitaine du brick se montra sur le pont. C'était un marin à tête grise et à l'air circonspect; son porte-voix envoya en grondant la réponse suivante :

« Je désirerais d'abord deux choses : la première que le seigneur commandant me fît l'honneur de me répéter son invitation lui-même; la seconde, qu'il voulût bien répondre à mon signal autrement qu'en arborant un second pavillon national. »

Le Galicien passa la main dans son épaisse chevelure.

« Seigneur capitaine, dit-il, dans ces temps de troubles on ne saurait se montrer trop bon patriote.

— C'est vrai, reprit le capitaine.

— Le commandant de l'île serait heureux de vous souhaiter la bienvenue, reprit le Galicien ; mais, à la suite d'une indisposition fort grave, les médecins lui défendent le grand air et le soleil. Quant aux signaux, bien que le tonnerre soit tombé pendant le dernier orage sur la caisse où ils étaient enfermés, et qu'il ne nous reste plus que les débris d'un seul.....

— Vous voudrez bien faire mes compliments de condoléance au commandant, reprit le capitaine du brick d'un ton railleur, et, s'il avait des commissions pour don Pedro Velez, je m'en chargerais volontiers.

— Attendez donc ; le pavillon qui nous reste est précisément le bon, et vous ne l'aurez pas plutôt vu flotter que tout malentendu cessera entre nous. Tentons la chance, » ajouta-t-il à demi-voix, s'adressant à ses compagnons.

En achevant cette réponse d'un air d'assurance parfaite, le Galicien cria d'une voix de stentor de hisser le pavillon au soleil d'or, et, peu de secondes après, le drapeau mutilé flottait à côté des deux bannières espagnoles.

Le capitaine du *San-Carlos* braqua sa longue-vue sur le haillon d'étamine bleue et jaune qui se déployait sous la brise avec tout l'orgueil d'un mendiant castillan, et tous attendirent avec anxiété le résultat de son examen. Le Galicien ne s'était pas trompé en assurant que tout malentendu se dissiperait à l'aspect de son signal : car, ainsi que les étoiles disparaissent devant le soleil, le pavillon étoilé fut brusquement amené ; puis, pour prouver qu'en effet le capitaine ne conservait plus aucun doute, le brik tourna le flanc et lâcha sur l'île une bordée de boulets, dont l'un coupa en deux le malheureux Galicien.

Un cri unanime de désappointement et de vengeance, poussé par tous les hommes, répondit à ce brutal procédé du capitaine espagnol, qui leur échappait, et la voix de Galeana domina le tumulte en criant :

« A l'abordage ! »

Joignant l'action à la parole, don Hermenegildo sauta dans l'une des barques amarrées au rivage, et toutes furent en un instant remplies de soldats animés de l'esprit du chasseur affamé qui voit sa proie lui échapper.

Costal, en compagnie de son fidèle Clara, s'était tout de suite jeté dans la yole du mariscal. C'était une embarcation longue, étroite et légère, dont l'Indien avait pu déjà reconnaître la marche supérieure et la solidité. Lantejas voulut, mais vainement, prendre place à côté de ses

compagnons d'habitude ; la yole était déjà trop chargée, et il fut obligé de se mettre dans la première embarcation qui se présenta.

Cette manœuvre ne s'était pas accomplie sans quelque lenteur occasionnée par la précipitation même, de sorte que déjà le brick espagnol, ses voiles gonflées par une bonne brise, était à quelque distance quand le signal du départ fut donné.

Don Cornelio ne se voyait pas sans une vive répugnance exposé encore une fois sur l'élément dangereux qui avait manqué de lui être si fatal, et de plus un combat naval était complétement en dehors de ses habitudes; cependant l'enthousiasme général le gagna, et il se laissa aller avec quelque plaisir à contempler le spectacle que présentait la petite flottille.

Le soleil presque à son déclin, commençait à teindre de pourpre et d'or le vaste bassin sur lequel volaient, à l'envi l'une de l'autre, six embarcations chargées de soixante hommes brûlants du désir de se venger.

Devant elles le *San-Carlos*, poursuivait sa marche rapide. Les rayons obliques du soleil se reflétaient en lames de feu sur le cuivre de son doublage, tandis que ses mâts étaient couverts d'un nuage de voiles blanches. On eût dit un cygne aux pieds rouges et au plumage de neige, fendant l'eau des lagunes. Des hourras partaient de toutes les barques, comme ceux que font entendre les chasseurs qui suivent le daim dans la plaine. La quille des embarcations jetait, en sillonnant la mer, des réseaux d'écume sur sa surface d'azur; c'était à qui arriverait le premier pour s'accrocher aux flancs du brick espagnol. Les uns recourbaient leurs baïonnettes pour les transformer en grappins d'abordage; les autres, c'étaient les costeños de Galeana, qui ne savaient jamais se séparer de leurs lazos, les faisaient tournoyer au-dessus de leur tête, prêts à les lancer dans les cordages pour grimper à bord.

Cependant la distance qui séparait les insurgés du *San-*

Carlos diminuait petit à petit. Il venait de lâcher une bordée contre les barques; mais ses canons, moins bien dirigés que la première fois, n'avaient lancé que des boulets inoffensifs, qui, sifflant au-dessus des têtes des Mexicains, avaient été se perdre dans l'eau. Obligé de présenter le flanc pour décharger son artillerie, cette manœuvre, en suspendant sa marche pendant quelques instants, avait fait gagner du terrain aux barques. D'innombrables coups de sifflets et d'outrageuses moqueries accueillirent, avec une dédaigneuse ironie, l'inutile décharge du brick.

Déjà les bastions du fort commençaient à paraître dans le lointain, lorsque, de l'embarcation du mariscal, qui se trouvait en avant de toutes les autres, Costal poussa un cri et signala un incident imprévu qui bientôt fut à la connaissance de tout le monde.

Pendant que le *San-Carlos* fuyait, ou pour mieux dire tâchait d'arriver le plus promptement possible au but de sa course, les hauteurs du château s'étaient couronnées de spectateurs; au loin, la plage voisine du camp de Morelos s'était également couverte de soldats, qui, faute de moyens de transport, ne pouvaient faire que des vœux pour leurs camarades. Tout à coup six canots espagnols parurent et doublèrent la pointe du fort, se dirigeant sur le brick pour lui porter secours.

C'était l'apparition de ces barques ennemies qu'annonçait le cri de Costal; la lutte qui allait s'engager était le spectacle auquel venaient assister les soldats de la citadelle et ceux de Morelos. A l'aspect du renfort inattendu que recevait le brick, toutes les barques mexicaines, sur un signal du mariscal, s'empressèrent de rallier la yole qui le portait, pour recevoir ses ordres.

De légères embarcations sans artillerie attaquant un navire de guerre sous voiles, par qui elles pouvaient facilement être coulées à fond, c'était une entreprise déjà bien téméraire. Les auxiliaires qui venaient à

l'aide du brick rendaient l'entreprise plus téméraire encore.

On tint néanmoins conseil aussi rapidement que le permettaient les circonstances.

« Capitaine Lantejas, quel est votre avis ? demanda le mariscal.

— Si la témérité est souvent une cause de victoire, répondit le capitaine avec quelque hésitation....

— Bien ! votre avis est d'attaquer, je le sais, s'écria Galeana en interrompant don Cornelio, qui, n'osant pas démentir le mariscal, fit un signe de tête affirmatif. Et vous, don Amador ? demanda-t-il à un second officier.

— Je suis d'avis que la plus vulgaire prudence conseille la retraite, » répondit don Amador.

Galeana fronça le sourcil.

« Votre avis, capitaine Salas ? reprit-il.

— Battre en retraite, s'écria Salas, c'est-à-dire fuir ! Que penserait notre général, qui s'étonne sans doute que nous délibérions quand des hommes de cœur ne sauraient qu'agir ? Attaquons. »

De nombreux vivat accueillirent les paroles de Salas.

« Mon avis compte pour deux, dit le mariscal. Attaquons donc ; nous sommes quatre sur six. En avant, et vive Morelos ! »

Le mariscal tranchait souvent avec aussi peu de cérémonie les questions de ce genre, et personne ne songea à protester contre sa décision. Les barques ennemies s'avançaient d'ailleurs si rapidement, que leur réunion au brick rendait désormais le combat inévitable, en supposant même que les Mexicains eussent eu l'idée de le fuir.

« Attention, messieurs ! s'écria Galeana ; présentez la proue, et dispersons-nous. Le brick s'apprête à nous lancer une volée de canons. »

Le *San-Carlos* présentait en effet le flanc ; un nuage de fumée s'élança de ses sabords, une forte détonation

se fit entendre, et les boulets sillonnèrent l'eau en sifflant. Tout à coup don Cornelio poussa un cri.

« Vous êtes blessé, Lantejas? » cria Galeana.

Avant que don Cornelio eût le temps de répondre, un coup d'œil du mariscal lui fit voir que l'ex-étudiant était sain et sauf.

Un corps mutilé s'affaissait à côté de lui : c'était celui du capitaine Salas, dont un boulet venait d'emporter la tête. Don Cornelio ne faisait qu'essuyer le sang qui avait rejailli sur lui.

« Capitaine du diable! dit le mariscal en désignant le *San-Carlos*. Mes amis, vengeons le brave Salas. En avant! »

La yole qui portait le mariscal, l'Indien zapotèque et le nègre, s'élança rapidement en tête des autres embarcations au milieu d'un cri universel de douleur pour un officier que sa bravoure faisait aimer, et qui portait le premier la peine de la témérité qu'il avait conseillée. La fatale décharge du brick espagnol, qui avait repris sa route, ne fit qu'animer les insurgés. Les rameurs se courbèrent sur leurs avirons, et les barques, rangées sur la même ligne, luttèrent à qui arriverait la première, comme dans une joute sur un lac.

Quoique le capitaine Lantejas n'eût pas l'humeur guerrière, l'enthousiasme général l'avait gagné, nous l'avons déjà dit. Animé par l'idée qu'il allait combattre sous les yeux de la foule nombreuse et amie qui se pressait sur la plage, excité par les fanfares qu'envoyaient à l'écho les cors et les trompettes du rivage et du fort, une noble émulation s'empara de lui, et, pour la première et la seule fois de sa vie, il conçut l'âpre et sauvage volupté du soldat qui ne se plaît qu'au sein du carnage. C'était aussi au bruit de ces fanfares et au milieu de clameurs guerrières que les barques mexicaines bondissaient sur l'eau. Elles poursuivaient leur course rapide, lorsqu'on vit les six barques espagnoles se placer

sur une seule ligne le long du brick, comme pour le protéger contre l'attaque de ses ennemis.

Tout à coup, de la yole amirale (nous appelons ainsi celle que montait le mariscal), les cris de : « L'homme à la *bayeta* [1] ! » attirèrent l'attention de don Cornelio sur la barque où se trouvait l'homme ainsi désigné. Mais le caban bleu foncé dont il était couvert empêchait qu'on pût distinguer ses traits.

Ce mystérieux combattant devint aussitôt l'objet des suppositions les plus absurdes. Les uns prétendaient que les précautions qu'il prenait pour cacher sa figure étaient une pénitence infligée par son confesseur; les autres soutenaient que c'était un personnage distingué de la cour de Madrid, et quelques-uns allaient jusqu'à soupçonner que c'était le roi d'Espagne lui-même.

Quoi qu'il en fût, la yole de Galeana quitta brusquement la ligne pour s'avancer en diagonale vers la barque où apparaissait l'homme à la *bayeta*, comme si, en réalité, c'eût été un ennemi de plus d'importance que les autres. Ce fut le signal de l'attaque.

De nouvelles fanfares du fort et de la plage saluèrent le disque rouge du soleil qui disparaissait dans la mer, dont les eaux prirent tout d'un coup une teinte livide. Le fracas d'une vive fusillade couvrit bientôt le bruit de la musique guerrière, et, sous un dais de fumée blanche, au milieu des cris de ceux que la mousquetade rejetait blessés ou sans vie au fond des canots, les embarcations s'élancèrent l'une contre l'autre et les combattants se prirent corps à corps. Le combat fut court, mais acharné.

Pour la première fois, on vit des *costeños* se servir de leur inévitable lazo dans une affaire navale, et, si les insurgés en eussent compté parmi eux un plus grand

1 Espèce de caban d'un usage universel sur les côtes des deux océans mexicains.

nombre, tout l'avantage eût été de leur côté; car, avant que la barque que montait Cornelio eût touché la barque contraire, trois ennemis avaient été, à vingt pas, enlacés et brusquement précipités dans la mer.

De part et d'autre, chaque homme, étreignant son ennemi, ne combattait plus qu'à l'arme blanche, qui faisait une silencieuse et terrible besogne. Tout à coup, des cris partis de la foule qui garnissait le sommet du fort, auxquels répondirent les cris des soldats de Morelos réunis sur la plage, annoncèrent un incident nouveau. La fureur au même instant fit place à l'étonnement; comme par enchantement, le combat fut suspendu, les barques se décrochèrent les unes des autres et s'éloignèrent. C'était une trêve tacite. Haletants de fatigue, les combattants se reposèrent, et, autant que le permettait un reste de la clarté du jour, purent reconnaître le sujet des cris qui les avaient séparés.

Embossé sous les murailles de la forteresse, le brick espagnol, ayant mis en panne, hissait de son bord le dernier sac de farine dont il venait d'approvisionner les assiégés. Pendant que les insurgés versaient inutilement leur sang, et que leurs ennemis du moins combattaient pour se procurer les moyens de pourvoir à leur nourriture, le *San-Carlos* avait tranquillement opéré son déchargement, et les Mexicains eurent le désappointement de le voir s'éloigner à toutes voiles et bientôt disparaître au milieu de la brume du soir.

Cependant des six barques qui composaient la flottille, une seule n'avait pas cessé le combat : c'était la yole amirale. Cette embarcation portait Galeana et Costal, compagnons de Lantejas, qui lui étaient chers à plus d'un titre; l'Indien surtout,son sauveur d'habitude. Légèrement blessé à la tête, don Cornelio ne pensait qu'à sa blessure, et ses regards suivaient avec anxiété la barque du mariscal.

L'obscurité n'était pas encore assez épaisse pour l'em-

pêcher de distinguer pleins de vie Galeana, Costal et le nègre à la poursuite de leur ennemi, qui fuyait de toute la vitesse de ses rames. Lantejas reconnut parfaitement aussi l'homme au caban.

Au même moment, les cinq barques espagnoles, dont les hommes avaient atteint le but qu'ils s'étaient proposé (le ravitaillement du fort), firent également force de rames pour s'éloigner. Des huées accompagnèrent les fuyards, et plusieurs voulaient les poursuivre ; mais la mort du capitaine Salas laissait le commandement à Lantejas en l'absence du mariscal, et il donna l'ordre de marcher au secours de ce dernier.

L'ardeur des rameurs à voler à l'aide de leur général les rapprocha promptement de sa yole. Galeana venait d'atteindre et d'aborder la barque ennemie, et don Cornelio put être témoin d'une courte et sanglante lutte. Il vit don Hermenegildo abattant, selon son habitude, tout ennemi qu'il touchait ; il vit aussi Costal un instant enlacé avec l'homme au caban, puis ce dernier s'élancer à la mer et gagner le rivage. Costal, saisi alors par les rameurs, eut à lutter en désespéré contre eux, et Lantejas le vit, parvenant enfin à se dégager de leur étreinte, bondir dans l'eau comme un furieux à la poursuite du mystérieux personnage.

« Ah ! s'écria l'un des insurgés, ce païen de Costal tient à savoir qui est l'homme à la *bayeta*.

— Il veut la rançon du roi d'Espagne, » dit un autre.

Les Mexicains n'étaient plus qu'à une courte distance de Galeana, quand ils l'aperçurent sautant avec les siens dans le canot ennemi, et, au moment où ils l'accostaient, le dernier Espagnol tombait poignardé dans la mer. Le mariscal regagna sa yole, poussa d'un pied dédaigneux la barque vide et la laissa flotter à l'aventure.

« Et Costal ! s'écria don Cornelio, où est-il ?

— Ah ! c'est vous, capitaine ? répliqua le mariscal lors-

que l'enivrement du combat lui permit de reconnaître Lantejas. Eh bien! Costal est en chasse : il est semblable à ces limiers mal dressés que leur ardeur emporte toujours. Voyez-le! »

Comme Galeana parlait encore, on put vaguement distinguer une ombre confuse prenant pied sur la plage, puis une autre forme aussi indécise s'élever sur la grève et s'élancer après la première.

CHAPITRE VI

LE PONT D'HORNOS.

L'ardeur avec laquelle l'Indien se mettait à la poursuite de l'homme au caban semblait justifier les suppositions que les insurgés s'étaient plu à faire de ce mystérieux personnage.

« L'avez-vous vu de près? demandait-on de tous côtés à ceux qui avaient accompagné le mariscal.

— Un instant son capuchon s'est rabattu sur ses épaules, répondit un de ses soldats; mais il l'a si promptement relevé, qu'à peine a-t-on pu distinguer ses traits.

— Quelle figure a-t-il?

— Une figure, comme tout le monde.

— Et Costal, qui le poursuit, ne vous a pas dit ce qu'il pensait de l'homme à la *bayeta?* reprit un autre soldat.

— Non; mais ses yeux ont brillé d'une joie qui me fait croire que c'est un prince du sang de la famille royale.

— Ce païen de Costal gagnera une belle rançon, » ajouta un troisième.

Seuls, parmi tous, Galeana et le capitaine Lantejas ne partageaient pas cette curiosité. Le premier interrompit les conversations particulières en donnant l'ordre de regagner l'île, et le second se préoccupait exclusivement du risque que pouvait courir l'Indien sur la côte, où les royalistes étaient encore maîtres, grâce au fort, et ne songeait guère à demander qui pouvait être l'homme au caban. Les yeux fixés sur le rivage, il suivait les évolutions d'une troisième ombre, plus noire que les deux premières.

Si Clara n'était ni mort, ni blessé, c'était lui sans doute.

« Quelqu'un peut-il me donner des nouvelles de Clara ? s'écria le capitaine ; est-il mort ?

— Pas même blessé, répondit-on ; il était tout à l'heure encore avec nous. »

C'était bien, en effet, le nègre, qui, avec le dévouement silencieux et sans borne du chien pour son maître, s'était élancé, sans dire un mot, à la suite de l'homme qu'il avait choisi pour frère d'armes. Don Cornelio n'avait pas besoin que l'exemple du noir lui traçât la conduite qu'il avait à tenir.

« Je ne saurais, dit-il au mariscal, passer toute une nuit dans l'incertitude sur le sort de Costal. Si vous le trouvez bon je prendrai deux hommes avec moi, je monterai dans cette barque vide et je gagnerai la plage. Peut-être le pauvre diable attend-il ma venue, comme j'attendais la sienne il y a trois nuits. »

Le mariscal, avec sa bonté accoutumée, accorda au capitaine la permission qu'il sollicitait, et l'on eut bientôt rattrapé la barque espagnole, qui déjà flottait en dérive à quelque distance.

« Soyez prudent, Lantejas, dit affectueusement le mariscal ; tâchez de ne pas vous éloigner de votre canot quand vous serez à terre ; j'ai cru remarquer quelques rôdeurs battant la campagne et les rochers.

— Je serai prudent, soyez tranquille, seigneur mariscal, » répliqua don Cornelio.

En disant ces mots, il sauta dans la barque avec deux rameurs et fit pousser vers la plage.

Il va sans dire que depuis longtemps l'homme à la *bayeta*, l'Indien et le nègre avaient disparu dans l'ombre de la nuit. La grève était déserte et silencieuse quand le canot de Lantejas y aborda ; c'était au milieu d'une petite anse fermée des deux côtés par des rochers assez élevés, à l'endroit même où Costal avait pris pied.

Don Cornelio prêta l'oreille sans que le moindre bruit parvînt jusqu'à lui ; puis, supposant cependant que Costal ne pouvait être bien éloigné, il l'appela de toutes ses forces.

Personne ne répondit à ses cris.

Deux longues heures se passèrent ainsi dans une vaine attente, pendant lesquelles il espérait, à chaque instant, voir revenir Costal de sa poursuite. Plein d'inquiétude alors sur le sort de l'Indien, il résolut de se remettre à sa recherche.

Don Cornelio mit deux pistolets à sa ceinture, et, son sabre à la main, il descendit sur la plage en recommandant à ses deux rameurs de se maintenir dans le canot à une dizaine de pas de la terre, et d'avoir l'œil au guet.

Les deux soldats le promirent, et l'officier s'éloigna avec précaution.

La lune n'était pas levée ; d'innombrables étoiles brillaient au firmament. Leur clarté, toutefois, n'ôtait pas à la nuit son obscurité, qui permettait à don Cornelio de dissimuler sa présence. Il put néanmoins assez facilement, et malgré son inexpérience dans la science du *rastreador*[1], reconnaître les traces de ceux qu'il cherchait, tant qu'elles furent empreintes sur le sable. Mais

1. Chercheur de traces.

lorsque le sol devint plus dur, il n'y vit plus aucun vestige. Il écouta attentivement, sans qu'aucune révélation arrivât à son oreille. Tout était muet autour de lui, à l'exception du bruit sourd de la mer.

Avant de s'engager dans un étroit chemin creux, par où il supposa que le fugitif avait dû chercher à s'échapper, Lantejas jeta un regard sur son canot. Indolemment couchés sur leur banc et la cigarette à la bouche, les deux gardiens se laissaient balancer par la houle comme dans un hamac. Il n'y avait donc rien de nouveau de ce côté, et le capitaine s'enfonça dans le sentier creux que laissaient entre elles les deux blanches falaises.

C'était bien le même chemin qu'avait suivi Costal en poursuivant l'homme au caban. Celui-ci s'était enfui avec la rapidité d'un Basque, et jamais le nègre ne fût parvenu à rejoindre l'Indien, lancé à toute course après lui, s'il ne l'eût entendu s'écrier plusieurs fois :

« Par l'âme des caciques de Tehuantepec ! arrêtez-vous donc, lâche ! Ne suis-je pas seul comme vous ? »

Ces cris avaient guidé Clara sur les pas de Costal, et cette course à perte d'haleine se soutenait, de part et d'autre, avec une égale ardeur, lorsque Costal s'était tout à coup arrêté.

Derrière un coude du sentier, l'homme à la *bayeta*, qui le précédait, venait de disparaître. Pendant qu'il essayait de deviner par où il avait pu passer, le nègre l'avait rejoint.

« Par les cornes du diable ! s'écria l'Indien, vous arrivez on ne peut plus à propos pour m'aider à retrouver une trace que j'ai perdue ; vite, fouillez avec moi tous ces buissons ; vous ne sauriez croire quel prix j'attache à saisir cet homme.

Est-ce qu'il sait le secret de quelque gîte d'or ou d'un banc de perles ? demanda Clara.

— Eh non ! pour Dieu ! venez donc.... c'est... Tenez ! le voyez-vous, là-bas sur une des berges du chemin creux? »

Le noir et l'Indien se remirent, cette fois, à la poursuite du fugitif, en quittant le chemin pour se perdre bientôt tous trois dans la campagne. Comme on verra tout à l'heure le résultat de la chasse que donnaient les deux associés à l'homme au caban, nous en supprimerons les détails pour retourner auprès des deux hommes laissés à la garde du canot.

Tandis que le capitaine Lantejas s'avançait dans le chemin creux avec toute la circonspection dont il avait promis d'user, et avec une lenteur qui ne devait pas lui permettre de rejoindre de sitôt ceux qu'il cherchait, ses deux rameurs étaient bien loin d'observer la consigne qu'il leur avait donnée.

Le sommeil les gagnait l'un et l'autre, car tous deux avaient passé sur pied la nuit précédente.

« Si nous dormions à tour de rôle ? dit le premier.

— J'aimerais mieux dormir en même temps, dit le second ; séparés de la terre par la distance où nous sommes, je ne vois pas trop quel risque nous pourrons courir ; le capitaine en sera quitte pour nous éveiller. »

Et, au lieu d'avoir l'œil au guet, comme il leur avait été enjoint, tous deux, avec un surprenant ensemble, s'endormirent profondément.

Ce sommeil intempestif fut cause qu'ils n'aperçurent ni l'un ni l'autre deux hommes qui s'avançaient avec précaution, le long des rochers, sur la grève, et les pieds presque baignés par la mer.

Ces deux individus ne portaient pas d'uniforme; mais ils étaient armés de fusils. Quant à leur présence, quelques cadavres, que la mer repoussait vers la terre, en justifiaient facilement la cause.

C'étaient de ces maraudeurs à la suite des armées, pour qui toute proie est bonne, qui pillent les vivants et dépouillent les morts. Ceux-ci appartenaient à l'armée royaliste, et, chassés d'Acapulco comme les loups d'un bois après une battue, n'osant demander asile dans le

fort et craignant de tomber entre les mains des insurgés, la vue d'un canot les séduisait.

Les deux rameurs continuaient à dormir sur leur banc, l'un à bâbord, l'autre à tribord.

Les deux rôdeurs eurent une même idée : celle de s'emparer d'un canot si mal gardé, et de deux vivants de faire deux morts.

Leurs fusils se levèrent en même temps, et, après avoir pris leurs points de mire aussi à l'aise qu'ils purent le désirer, ils firent feu à la fois. La double détonation n'éveilla pas les dormeurs : leur sommeil devait être éternel. Les deux coups avaient porté la mort.

Le capitaine Lantejas entendit seul l'explosion. Depuis une heure environ, il marchait au hasard, sans connaître les lieux qu'il parcourait, se demandant de quelle utilité il pouvait être pour le nègre et l'Indien qu'il continuât plus longtemps une recherche si obstinée.

Évidemment, il ne pouvait rien pour eux, au milieu de ces solitudes inconnues, et il résolut en conséquence de retourner sur ses pas. Il reprit la route qu'il venait de parcourir ; mais à peine commençait-il à marcher vers la mer, à laquelle il avait jusqu'alors tourné le dos, qu'il entendit retentir les deux coups de feu dans cette direction.

Au premier moment, il ne put se défendre de l'appréhension fort vive de quelque malheur ; il pensa ensuite que Costal et Clara, de retour sur la grève, avaient tiré deux coups de pistolet pour avertir de leur présence et demander un canot afin de regagner l'île de la Roqueta.

Cependant, en réfléchissant, il se dit que, si sa conjecture était vraie, l'Indien et le nègre avaient dû trouver les deux hommes à qui il avait confié le soin de son embarcation. Cette idée le frappa comme un éclair ; l'appréhension reprit le dessus dans son esprit, et, au lieu de marcher, il courut. Il résulta de là qu'il fran-

chit en moins d'une demi-heure la distance qu'il venait de mettre près d'une heure à parcourir.

En arrivant au bout du sentier creux, ses regards embrassèrent avidement tout l'horizon devant lui : son canot avait disparu ; il s'avança et ne vit que la mer houleuse. Il crut s'être trompé de route ; mais l'aspect du chemin creux ouvert au milieu des falaises lui rappelait parfaitement l'endroit de son débarquement. C'était bien le même, et le canot ne devait pas être éloigné. Enfin, un examen plus attentif lui fit découvrir une masse noire balancée au loin par la houle : don Cornelio espéra.

La marée, quoique presque insensible sur ces rivages, avait sans doute, en se retirant, emporté le canot au large, pendant le sommeil de ses deux gardiens.

Le capitaine appela à voix assez basse d'abord ; puis, ne recevant pas de réponse, il haussa la voix, mais inutilement. Le canot continuait à rouler d'un bord à l'autre, sans que rien indiquât qu'on l'y eût entendu. Il cria de toutes ses forces, ce fut en vain ; l'écho seul répéta ses cris. La masse noire continuait à osciller de droite et de gauche avec une monotonie lugubre.

Il écouta et n'entendit que le bruit de la mer qui clapotait en étendant sur la grève une légère frange d'écume ; les intermittences de profond silence et de soupirs plaintifs de chaque flot mourant sur le sable portaient dans l'âme du capitaine une terreur vague d'abord, mais qui bientôt se précisa d'une manière terrible.

Deux hommes parurent tout à coup dans le canot, qui semblait vide et abandonné, et quatre bras le frappèrent à la fois de l'aviron ; puis, au lieu de revenir vers le rivage, il s'en éloigna rapidement.

« Drôles ! s'écria don Cornelio, surpris et alarmé de la manœuvre incompréhensible qu'il voyait faire à ces deux hommes : c'est moi, le capitaine Lantejas ! »

Un éclat de rire moqueur répondit aux paroles du ca-

pitaine, et, presque en même temps, il vit avec une horreur profonde s'avancer vers lui, portés par les flots, les cadavres de ceux qu'il croyait voir encore au loin faire force de rames pour gagner le large.

Les deux rôdeurs nocturnes avaient perdu quelque temps à dépouiller les cadavres gisants sur la grève et dans le canot, et ils avaient à peine achevé leur besogne quand l'aspect du capitaine les avait frappés d'effroi.

Tous deux s'étaient couchés au fond de la barque, ignorant si le personnage qui s'avançait était accompagné. Quand ils eurent acquis la certitude qu'il était seul, ils reprirent alors tranquillement leurs avirons pour s'éloigner, non sans avoir éprouvé la tentation de revenir attaquer don Cornelio.

Les appréhensions manifestées par le mariscal étaient évidemment bien fondées, et cependant il fallait, faute de pouvoir faire autrement, prendre la résolution de regagner, en tournant le fort, le camp de Morelos en dépit des rôdeurs.

Le capitaine avait déjà fait, l'avant-veille, un chemin à peu près semblable avec Costal, et, à tout prendre, il avait encore la chance de le rencontrer. Il s'orienta de son mieux pour se retracer la position du *voladero de los Hornos*, et, son sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il s'engagea de nouveau et assez résolûment dans le chemin creux d'où il sortait.

« Pourquoi le nègre et l'Indien n'auraient-ils pas pris ce même parti ? » se demandait-il en marchant. Cette réflexion, dont il aurait dû être frappé d'abord, le rassura sur le compte de celui à qui il devait au moins deux fois la vie et dissipa une de ses plus tristes appréhensions ; alors il chemina plus gaiement, quoique à l'aventure.

La lune se leva claire et brillante, et, si sa clarté exposait le capitaine à être vu, elle lui laissait aussi la faculté d'apercevoir les ennemis et les pas dangereux de ces montagnes. Il arriva en effet sans accident au sommet

d'un plateau fort élevé, du haut duquel il aperçut autour de lui la mer, la ville, la silhouette noire du fort et les feux lointains du camp de Morelos.

Le capitaine, dès lors, put préciser d'une manière certaine la situation du pont qui lui servirait à franchir le précipice d'Hornos; il continua à marcher avec une nouvelle ardeur vers le but qu'il désirait tant d'atteindre; car, une fois sur le pont, il n'avait plus à parcourir qu'un chemin déjà connu.

Le plateau qu'il traversait était sillonné çà et là de ravins peu profonds; quelques monticules s'y élevaient aussi de distance en distance. Le vent qui soufflait avec beaucoup de force, quoique la mer fût calme comme un lac, soulevait des tourbillons de poussière blanchâtre qui, joints aux inégalités du terrain, contribuaient à cacher le pont et le *voladero*. Don Cornelio marchait avec quelque précaution, lorsque, en doublant la dernière de ces petites collines, il aperçut dans le lointain, au clair de la lune, les poutres et la maçonnerie qui servaient à traverser le précipice; à l'instant même il se blottit précipitamment derrière un buisson, car il venait de distinguer une forme humaine qui se dessinait sur le pont d'Hornos.

Vivement contrarié d'échouer ainsi au port, le capitaine tâcha, à travers les tiges des buissons, de se rendre compte du nombre des hommes qui interceptaient son chemin. Il n'y en avait qu'un seul, bien qu'il lui parût d'une taille gigantesque, sa tête atteignant le haut du poteau au sommet duquel Costal avait suspendu son falot pour avertir le sergent d'artillerie Pépé Gago. Il ne put s'empêcher de sourire un instant de sa méprise; il était évident que ce personnage s'était hissé à cette hauteur pour dominer plus au loin la plaine au-dessous de lui. Puis bientôt le capitaine reconnut à n'en plus douter, et à son extrême surprise, celui qu'avait poursuivi Costal avec tant d'acharnement et de témérité, en un mot

l'homme au caban. C'était bien sa *bayeta* de couleur foncée et rabattue sur son visage. Il était absorbé sans doute dans quelque contemplation bien profonde ; car, depuis près d'une demi-heure que, livré aux plus tristes conjectures sur le sort de Costal, don Cornelio guettait le départ du mystérieux personnage, il n'avait pas changé de position. Son manteau seulement, gonflé par le vent, vint tout à coup à s'entr'ouvrir, et le capitaine put voir pour la première fois le sergent se mouvoir, mais de la manière la plus étrange.

Au milieu de ce silence nocturne, sur cette hauteur déserte, la présence de cet homme dans une attitude si bizarre avait jeté l'épouvante dans le cœur de don Cornelio. Cependant son isolement et le danger qu'il courait à prolonger plus longtemps son inutile attente lui firent prendre une résolution désespérée : celle de surprendre son ennemi distrait, de le tuer et de passer outre.

Il quitta l'abri de son buisson et s'avança sans bruit pour faire feu sur l'individu qui lui barrait le passage.

Il n'en était plus qu'à une courte distance, et l'homme au caban n'avait pas remué, lorsqu'une violente bouffée de vent s'engouffra dans son capuchon, le rejeta sur ses épaules, et à la clarté de la lune, qui donnait en plein sur son visage, don Cornelio frémit en distinguant des traits défigurés par la plus hideuse contorsion. Dès lors il n'eut plus de doute, l'homme à la *bayeta* était pendu par le cou au poteau du pont d'Hornos.

Partagé entre la curiosité de voir de plus près ce singulier personnage et la répugnance que lui causait son aspect dégoûtant, le capitaine hésitait à avancer ; puis, comme il lui fallait absolument passer par là, il s'arma de courage et parvint sur le pont. Il examina la figure contournée du supplicié avec un vague souvenir de l'avoir vue quelque part, et il allait passer outre lorsque son manteau, entr'ouvert une seconde fois par le vent, lui laissa voir un falot suspendu à son cou.

A cette vue, tout lui fut révélé, le nom de l'homme et celui de son bourreau. Lantejas allait fuir épouvanté, mais des voix qu'il entendit résonner distinctement dans le fond du ravin le retinrent immobile.

Au delà et en deçà du pont, la lune jetait sur les deux sommets du *voladero*, dépouillés de végétation, de si brillantes clartés, qu'il n'aurait pu les traverser sans être aperçu. Dissimuler sa présence n'était pas possible ; mais il pouvait, caché derrière le parapet de maçonnerie, disputer l'entrée du pont à dix hommes, et, malgré l'horreur que lui inspirait son effrayant voisin, il se blottit au-dessous de lui et attendit de nouveau. Son attente ne fut que d'un moment, mais d'un moment bien pénible, pendant lequel le cadavre se balançait au-dessus de lui en faisant craquer sous son poids, avec un bruit funèbre, la corde autour du poteau, tandis que le falot rouillé, secoué sur sa poitrine, rendait un son non moins lugubre. Ce moment, disons-nous, fut court ; car presque aussitôt deux voix connues appelèrent le capitaine par son nom, et Costal et Clara se montrèrent, sortant du fond du ravin à peu de distance de lui.

Après les premières félicitations adressées à Costal, qu'il retrouvait à son grand bonheur plein de force et de vie :

« Vous saviez donc, lui dit le capitaine, qui était le mystérieux personnage au capuchon bleu ?

— Non, répondit Costal, mais cette particularité m'avait donné des soupçons. Je concevais cette précaution de la part de Gago ; le coupable déguise toujours ses traits autant qu'il le peut. Aussi, quand j'eus aperçu sur l'un des canots espagnols un homme ainsi encapuchonné, je m'attachai à lui : un coup de vent rabattit sa *bayeta*, et je reconnus le traître. J'ai fait des efforts prodigieux pour qu'il ne m'échappât pas ; j'y ai réussi, et lorsqu'il s'est jeté à la mer.....

— Je vous ai vu vous y jeter aussi, répliqua le capi-

taine en interrompant Costal, et c'est pourquoi, inquiet sur votre sort, je me suis engagé seul dans ces montagnes à votre recherche, après la mort de deux hommes que j'avais avec moi et qu'on a tués à coups de fusil dans le canot où ils m'attendaient.

— Et nous, reprit Costal, pendant que nous étions cachés à l'écart pour empêcher qu'on ne décrochât la victime de la justice indienne, nous vous avons vu et nous sommes accourus. J'avais bien dit à Clara que le vieux falot que j'enterrais avant-hier me servirait encore.

— Laissons là ce malheureux pour que ses compatriotes lui rendent à leur gré les derniers devoirs, dit le capitaine; la vengeance ne doit pas survivre à la mort.

— Soit, si vous y tenez absolument; d'ailleurs, ma besogne est faite et mon serment accompli. »

Peu de temps après, le capitaine Lantejas se reposait de ses fatigues sur son lit, où il dormit quatorze heures de suite.

Nous l'y laisserons goûter ce sommeil réparateur pendant que nous allons ouvrir le chapitre suivant, à une époque plus reculée de quelques mois.

Dans le récit qui précède nous avons présenté au lecteur, avec quelque complaisance, le curé de Caracuaro depuis son origine, humble comme celle d'un fleuve naissant, jusqu'au moment où il rend à Dieu des actions de grâces pour le succès de ses armes victorieuses.

N'y a-t-il pas quelque charme à suivre un fleuve dans son cours et à en contempler les progrès? Un mince filet d'eau cherche d'abord à se frayer un passage à travers les glaïeuls et les touffes de roseaux qui bordent sa source. A peine échappé de son berceau, il serpente déjà dans la plaine et caresse mollement l'herbe sur laquelle il coule en murmurant. Plus tard, son lit se creuse et s'élargit, sa course devient plus rapide. Bientôt, grossi par vingt rivières qui viennent à l'envi verser

dans son sein le tribut de leurs eaux, le fleuve roule majestueusement ses flots, et, après avoir fécondé et enrichi les contrées qu'il a parcourues, il va à son tour porter triomphalement son tribut à l'Océan. Triste et fidèle image du néant des grandeurs de ce monde !

Un charme plus grand encore ne s'attache-t-il pas aux diverses phases de la vie des hommes dont le nom a glorieusement retenti dans le monde, et que le burin de l'histoire a gravé en traits ineffaçables pour le léguer aux générations suivantes ?

Retournons maintenant à nos héros de prédilection.

CHAPITRE VII

OÙ LE DEVOIR EST PLUS FORT QUE L'AMOUR.

L'occupation de l'île de la Roqueta avait entraîné la reddition du fort d'Acapulco, et, depuis le jour où, accompagné de ses deux domestiques, le curé de Caracuaro avait quitté son village, vingt-deux batailles qu'il avait gagnées lui avaient soumis tout le sud de la province de Mexico, depuis l'océan Pacifique jusqu'à seize lieues de la capitale de la Nouvelle-Espagne.

Pendant que le général mexicain se prépare à étendre ses conquêtes jusque dans cette même province de Oajaca, où nous l'avons vu pour la première fois, nous devons l'y précéder et lever le rideau sur d'autres scènes qui s'y passaient en cette même année 1812.

C'était par une ardente matinée du mois de juin ; la saison des pluies n'avait pas encore commencé, et le soleil incendiait de ses rayons la plaine poudreuse de Huajapam. Une ceinture de collines lointaines, dont l'azur se confondait presque avec l'immuable azur du

ciel mexicain, servait de cadre à l'un de ces tableaux de désolation et de deuil que le génie destructeur de l'homme se plaît quelquefois à composer avec un art infernal.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on voyait d'un côté de nombreux cavaliers battre la plaine déserte au milieu d'habitations saccagées ou fumantes encore du feu de l'incendie. Les chevaux, lancés avec rapidité au milieu des champs, broyaient sous leurs pieds de riches épis qui n'attendaient que la main du moissonneur épouvanté et mis en fuite. Le sol, foulé en tous sens, n'offrait plus qu'un amas confus de tiges brisées et éparses, que le cavalier eût dédaigné de donner en pâture à son cheval.

Des groupes serrés de noirs vautours, planant de tous côtés, indiquaient la place où des cadavres d'hommes et d'animaux étaient abandonnés à leur voracité.

D'un autre côté de la plaine, le drapeau espagnol flottait au-dessus des tentes d'un camp de l'armée royaliste, où achevaient de s'éteindre les feux des bivouacs de nuit, où les hennissements des chevaux se mêlaient au retentissement sourd des tambours et aux notes aiguës des clairons.

Plus loin encore, au delà du camp espagnol et à deux portées de fusil de la ligne extérieure de ses retranchements, s'élevaient, au-dessus des maisons basses et plates d'une petite ville, les dômes et les clochers des églises, ébréchés par la bombe. Cette ville, ou plutôt ce bourg, était au pouvoir des insurgés.

De grossiers parapets de terre joignaient entre elles les maisons éparses, la plupart écroulées sous le canon, et formaient un front de fortifications incomplètes en face de celles du camp des royalistes. Enfin, l'espace de la plaine resté vide entre le camp espagnol et le bourg était jonché de cadavres presque tous mutilés.

Huajapam, c'est le nom du bourg, était défendu de-

puis cent jours par le colonel don Valerio Trujano avec trois cents soldats contre les quinze cents hommes d'une division espagnole commandée par le brigadier Bonavia, gouverneur de Oajaca, et les commandants Caldelas et Regules.

On a entendu le muletier Trujano entonner d'une voix ferme devant l'inondation, et quand il luttait contre sa violence, son *De profundis* et son *In manus ;* il avait sans doute imposé son esprit religieux aux assiégés : car, de temps à autre, du sein de la ville morne et désolée, le son grave d'un chant religieux proféré par trois cents bouches arrivait jusqu'au camp royaliste.

Dans un moment où les prêtres quittaient l'autel pour le champ de bataille, où rien dans leurs actions, dans leurs paroles, ne rappelait leur première profession, don Valerio Trujano reproduisait l'un des personnages les plus austères de nos guerres religieuses. Il ressemblait à ces héros ascétiques, grands diseurs de patenôtres, dont l'épée toujours levée frappait sans pitié, et qui marchaient au combat en récitant la Bible. Peut-être même ressemblait-il mieux à l'un des héroïques templiers, alors que, fidèles encore à leur humble règle sans se soucier d'un vain renom, ils s'agenouillaient, avant le combat, en face de l'ennemi, et chargeaient les Sarrasins en entonnant le célèbre psaume de l'ordre : *Quare fremuerunt gentes*, eux qui ne savaient frémir de rien.

Tel était, ce matin-là, le tableau que présentait la plaine de Huajapam : des champs dévastés, des ruines, des cadavres partout, et la bannière royaliste en face du drapeau de l'insurrection.

Maintenant, avant de pénétrer dans la ville assiégée, nous jetterons un coup d'œil dans l'intérieur du camp des assiégeants.

Au commencement de cette matinée, deux des cavaliers qui battaient la plaine amenèrent avec eux un

homme et entrèrent dans le camp par le côté opposé à la ville de Huajapam.

Cet homme, qui était à cheval, portait le costume de *vaquero*, c'est-à-dire le grand *sombrero* couvert d'une toile cirée, la veste et les *calzoneras* de peau de daim d'un rouge de brique, le *zarape* attaché au troussequin de la selle, et les longs éperons de fer. Il se disait porteur d'un message pour le colonel don Rafael Tres-Villas. De plus, il menait en laisse un beau cheval bai brun.

Encore effrayé de la vue et de l'odeur des cadavres disséminés sur la partie de la plaine qu'il venait de traverser, ce cheval faisait entendre de temps à autre une sorte de ronflement d'une nature particulière.

Les deux cavaliers, vêtus de l'uniforme de dragon, et le vaquero traversèrent une partie du camp et s'arrêtèrent devant une tente assez vaste, auprès de laquelle un des *asistentes*[1] du colonel achevait d'étriller un autre cheval non moins beau ni moins vigoureux que celui qu'on amenait au même instant.

« Quel est votre nom, l'ami? demanda l'asistente au vaquero.

— Julian, répondit celui-ci. Je suis un des serviteurs de l'hacienda del Valle, et j'apporte au colonel, qui en est le propriétaire, un message fort important pour lui.

— Bien dit l'asistente ; je vais avertir le colonel. »

On s'apprêtait au camp à livrer un quinzième assaut à la ville défendue par le colonel Trujano, et don Rafael Tres-Villas achevait de s'habiller en grand uniforme pour assister au conseil de guerre qui devait précéder l'assaut, lorsque l'asistente pénétra sous sa tente.

Au mot de message prononcé par le domestique militaire du colonel, celui-ci ne put maîtriser un tressaillement subit ni empêcher qu'une pâleur mortelle ne couvrît ses traits.

1. Soldats, domestiques d'un officier.

« C'est bien! répondit-il d'une voix qui trahissait son émotion; je connais cet homme, j'en réponds; qu'on le laisse libre.... Dans un instant, vous le ferez entrer. »

L'asistente sortit pour transmettre cette réponse du colonel; les dragons qui avaient amené le vaquero s'éloignèrent, et le laissèrent seul à attendre le moment où il pourrait délivrer son message.

Nous profiterons de cet instant d'attente pour dire de l'histoire de don Rafael, depuis son départ au galop pour Oajaca jusqu'à ce jour, ce qu'il est bon qu'on n'ignore pas.

Quand la douleur causée par le meurtre de son père se fut un peu apaisée, quand le trouble mortel qu'il éprouvait depuis le terrible engagement qu'il avait pris envers lui-même commença à se calmer, une seule ligne de conduite s'offrit à sa pensée : ce fut d'aller trouver à Oajaca le commandant de la province, le brigadier don Bernardino Bonavia, et d'obtenir de lui un détachement pour se mettre à la poursuite des insurgés assassins de son père.

Malheureusement, malgré l'accueil distingué que lui fit le général, l'esprit de fermentation était tel dans la ville de Oajaca, que les quinze cents hommes qu'il avait sous ses ordres suffisaient à peine pour la contenir. Don Rafael ne put, en conséquence, décider Bonavia à affaiblir des forces déjà trop peu nombreuses.

Sur ces entrefaites, un capitaine espagnol, don Juan Antonio Caldelas, craignant les dangers auxquels étaient exposés ses compatriotes, s'occupait à former à ses frais, dans un petit endroit à peu de distance de Oajaca, une *guerilla* en faveur de la cause espagnole. Don Rafael, altéré de vengeance, n'hésita pas à se joindre au capitaine Caldelas, qui, de son côté, faisait aussi ses préparatifs pour marcher contre Antonio Valdès.

Caldelas n'avait pas, comme don Rafael, de motifs

d'animosité personnelle contre le guerillo ; mais il voulait, en détruisant sa troupe, anéantir l'esprit de révolte dont il s'était fait le propagateur et le soutien. Ce fut de grand cœur qu'il mit au service de la vengeance de don Rafael la poignée d'hommes réunis sous ses ordres. Tous deux marchèrent contre l'insurgé, et le joignirent au *cerro* (colline) de Chacahua, où l'ancien vaquero s'était retranché, et, malgré la résistance qu'ils trouvèrent, ils parvinrent à le déloger de cette position, mais sans pouvoir réussir à s'emparer de sa personne.

Une quinzaine de jours s'écoulèrent en vaines poursuites, jusqu'à ce qu'enfin, après une action acharnée, les gens de Valdès, mis en fuite, ne le virent plus revenir à l'endroit assigné d'avance pour se rejoindre en cas de malheur.

Ils n'entendirent plus parler de leur chef, qui, dès ce moment, venait de disparaître pour ne plus se montrer. Valdès fuyait lorsqu'il entendit sur ses pas le souffle ardent et rauque d'un cheval élancé à fond de train après lui. C'était le bai brun du capitaine Tres-Villas, qui, en quelques bonds, l'eut bientôt atteint.

Une courte lutte s'engagea entre les deux cavaliers, et, en dépit de son habileté équestre, le vaquero, enlevé de ses arçons par une main vigoureuse, fut jeté si rudement à terre, qu'il n'eut pas la force d'empêcher le lazo du capitaine, aussi bon cavalier, aussi adroit qu'aucun des dompteurs de chevaux de son père, de s'abattre sur lui, de l'étreindre et de l'entraîner attaché à son cheval.

Au bout de quelques minutes d'une course rapide, Valdès était mort, et ses plus dévoués partisans n'eussent jamais reconnu les traits défigurés de leur chef, si une main n'eût écrit au-dessus de sa tête, cloué à la porte de l'hacienda del Valle, et le nom du bandit et celui de l'homme qui avait tranché cette tête.

Cependant, quand les passions fougueuses du capitaine furent un peu calmées par la mort de la première victime offerte aux mânes de son père, des sentiments qu'avait refoulés au fond de son cœur la soif de la vengeance reprirent peu à peu le dessus. Don Rafael sentit le besoin de justifier sa conduite inexplicable en apparence, aux yeux des habitants de l'hacienda de las Palmas; mais un juste orgueil l'en empêcha : un fils qui avait vengé son père devait-il être tenu d'excuser l'accomplissement d'un saint devoir? Fallait-il qu'il se fît pardonner d'être devenu l'ennemi d'une cause qui ne pouvait plus désormais être la sienne!

Le fier silence du capitaine devait achever de ruiner ses espérances, et rendre plus infranchissable encore la barrière élevée tout à coup entre son amour et son devoir.

La nouvelle de la mort de Valdès, apportée par un voyageur passant par l'hacienda, avec la teneur de l'inscription qui en révélait l'auteur, y tomba comme un coup de foudre. Par malheur, ce même voyageur n'avait pu apprendre à ses hôtes ce qu'il ignorait : le meurtre de don Luis Tres-Villas, cause de cette sanglante représaille.

De ce moment,les habitants de l'hacienda ne considérèrent plus le capitaine que comme un traître qui, sous les dehors du plus pur patriotisme, avait caché ses ardentes sympathies pour les oppresseurs du pays qui l'avait vu naître.

Toutefois l'amour de Gertrudis avait entrepris la justification que dédaignait la fierté de don Rafael.

« Oh! mon père ! disait-elle au milieu de la douleur profonde qui la frappait, il est impossible que d'un jour à l'autre un message de don Rafael ne nous explique pas sa conduite.

— Eh ! quand il l'expliquerait, répondait don Mariano, serait-il moins un traître à son pays? Non ! Il sait que

rien ne peut l'absoudre, et il n'osera même pas essayer de se faire pardonner son indigne conduite. »

Le message, en effet, ne venait pas, et Gertrudis fut contrainte de dévorer ses larmes en silence. Cependant l'audacieux défi à l'insurrection que sa main avait inscrit sur la porte du domaine del Valle avait quelque chose de trop chevaleresque pour qu'il ne plaidât pas quelque temps encore la cause de l'absent. Un moment même elle fut gagnée ; car on venait d'apprendre enfin que la tête du chef insurgé n'avait fait que remplacer celle du père de don Rafael, et que le sang avait payé le sang.

Si, en cet instant, le capitaine se fût présenté, don Mariano, il est vrai n'eût sans doute pas consenti à contracter une alliance avec un transfuge de la cause de l'émancipation mexicaine ; mais une explication franche et sincère eût du moins écarté de l'esprit de l'hacendero et de celui de sa fille toute idée de déloyauté et de trahison de la part de don Rafael. Celui-ci, de son côté, ignorant que la mort de son père n'avait été connue à l'hacienda que postérieurement à celle d'Antonio Valdès, négligea tout naturellement la chance favorable qui s'offrait à son insu.

Combien d'irréparables malheurs n'ont eu pour point de départ que ce motif : faute de s'entendre !

Les deux capitaines royalistes, Caldelas et don Rafael, avaient fait de l'hacienda del Valle, qu'ils avaient fortifiée avec du canon fourni par le commandant de la province, une espèce de citadelle qui pouvait défier toutes les forces de l'insurrection dans le pays.

Pendant ces courses acharnées à la poursuite des deux autres assassins de son père, Arroyo et Bocardo, don Rafael laissait à Caldelas le soin de garder leur forteresse. Le capitaine Tres-Villas, n'écoutant plus que la voix de son cœur, avait fini par une transaction entre son amour et sa fierté. Repoussant l'idée d'un message,

il avait résolu de se présenter personnellement à l'hacienda; mais, emporté par l'ardeur de sa vengeance, le capitaine, pour ne pas s'exposer à faiblir en revoyant Gertrudis, avait remis néanmoins toute explication avec elle et son père jusqu'à l'accomplissement d'une partie du vœu téméraire que lui avait inspiré sa douleur filiale.

On n'oublie pas, en effet, qu'il avait fait serment, sur la tête de son père, d'arracher la vie à ses meurtriers et de chercher à noyer dans le sang cette insurrection cause de sa mort.

Mais ses efforts désespérés n'avaient abouti qu'à détruire homme à homme la troupe des deux assassins, ceux-ci échappant sans cesse à sa poursuite. Enfin, après plus de deux mois depuis la mort de Valdès, le bruit se répandit qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté la province pour aller grossir l'armée d'Hidalgo avec les débris de leur guerilla.

Don Rafael regagna l'hacienda del Valle, gardée par Caldelas. Pendant son absence, un ordre du général commandant l'armée du vice-roi lui avait été expédié pour lui enjoindre d'aller reprendre son poste au régiment des dragons de la reine.

Avant d'obéir, quoique déjà il fût en retard, don Rafael résolut de s'occuper un seul jour de ses affaires de cœur et de se rendre à las Palmas pour y courber son orgueil devant son amour.

Une justification devenait plus difficile alors qu'elle ne l'eût été deux mois auparavant aux yeux de don Mariano Silva. Les apparences s'étaient converties en réalités, les soupçons en certitudes, et don Rafael n'était plus pour lui qu'un renégat vulgaire. Quelques mots formulaient et résumaient l'opinion de l'hacendero à l'égard de don Rafael, et ces mots retentissaient à chaque instant du jour aux oreilles de doña Gertrudis comme un triste présage désormais accompli :

« Ne pleure pas la défection de don Rafael, disait don Mariano en essayant de tarir la source des larmes de sa fille ; il mentait à sa maîtresse comme il mentait à son pays. »

Et, chose étrange aux yeux du père ! les larmes de sa fille n'en coulaient que plus abondantes et plus amères.

Cependant, telle était l'affection que don Mariano avait jadis vouée à ce jeune officier, tels étaient les trésors de tendresse entassés dans le cœur de Gertrudis, que sans doute, en se présentant à l'hacienda le front haut et resplendissant de l'orgueil du devoir accompli, la franchise de son regard et la loyauté de ses paroles eussent dissipé bien des nuages.

Malheureusement le sort avait décidé que don Rafael ne franchirait plus, du moins comme ami, le seuil hospitalier de las Palmas.

Le capitaine avait été signalé dans la contrée comme un des ennemis les plus acharnés de l'insurrection, et, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une lieue de distance entre les deux domaines del Valle et de las Palmas, don Rafael avait jugé prudent de se faire accompagner dans le trajet par une demi-douzaine de ses cavaliers.

La précaution n'était pas inutile, comme on va le voir.

Après avoir franchi la chaîne de collines dont le sommet, nous le rappelons, dominait les terrasses du bâtiment, don Rafael et son escorte se présentèrent à la porte qui servait jadis de sortie sur ce côté. Cette porte était récemment murée, et don Rafael se mit en devoir de faire le tour de l'hacienda pour se présenter devant la grande entrée de l'esplanade ; mais à peine avait-il doublé l'un des angles du bâtiment que sa petite troupe se vit tout à coup cernée par une dizaine de cavaliers à figures féroces.

« Mort au traître ! mort au *coyote* [1] ! »

1. Chacal. C'est ainsi que les insurgés désignaient les Espagnols.

En même temps que ces cris retentissaient aux oreilles de don Rafael surpris, l'un des agresseurs poussait si violemment du poitrail de son cheval le flanc de celui de l'officier, que, pris du fort au faible, l'animal s'abattit avec son cavalier.

C'était fait de don Rafael si, avec l'agilité qui accompagnait chez lui la force herculéenne dont il était doué, il ne se fût dégagé des étriers, puis élancé d'un bond sur le cheval de l'un des hommes de son escorte, qui, au même instant, tombait de sa selle poignardé par l'un des assaillants.

Ranimé par la voix de leur chef qu'ils avaient cru mort, les cinq hommes qui restaient avec don Rafael s'étaient fait jour malgré l'inégalité du nombre, puis s'étaient jetés dans les montagnes, où les insurgés n'avaient pas osé les suivre.

Un homme tué et son cheval bai brun perdu, tel avait été le résultat matériel de la tentative du capitaine pour se justifier après deux mois de silence. Il reprit la route de l'hacienda del Valle.

Le fiel et la douleur gonflaient son cœur. Cette hacienda de las Palmas, dont il avait été l'hôte bien-aimé, ne renfermait plus à présent que des ennemis qui avaient soif de son sang.

« C'est étrange, dit l'un des cavaliers de l'escorte qui le suivait à distance ; on prétendait qu'Arroyo et Bocardo avaient quitté le pays, et, si je ne me trompe....

— Ce sont bien eux, répondit le second cavalier ; je les ai reconnus, mais je me suis bien gardé de le dire au capitaine. Il est si enragé contre eux, que, s'il eût appris à quels hommes il venait d'échapper, nous n'aurions pu le décider à fuir devant eux. »

Pendant ce temps, les agresseurs, désappointés, rentraient à l'hacienda.

« Triple sot, disait à l'un de ses compagnons un homme à la figure féroce et brutale et aux membres

épais comme son encolure de taureau, au lieu de le laisser pénétrer dans l'hacienda, où, quand nous l'aurions tenu.... »

Arroyo, car c'était lui-même, acheva sa phrase par un formidable geste.

« Don Mariano ne l'aurait pas permis, » reprit son compagnon au corps grêle et à la figure astucieuse et féroce à la fois, comme celle de la fouine.

Ce personnage était Bocardo, l'associé d'Arroyo.

« Nous nous serions passés de sa permission, reprit Arroyo avec un regard farouhce; aussi bien nous ne sommes plus au service de don Mariano. Le temps est venu où les serviteurs doivent être les maîtres de leurs maîtres. Que m'importe à moi l'émancipation du pays ? ce que je veux, c'est le sang et le pillage ! »

A ces mots, qui trahissaient les véritables sentiments du féroce insurgé, un éclair de rage brilla dans ses yeux.

« Il va nous falloir fuir, maintenant, ajouta-t-il ; car, si cet enragé capitaine apprend que nous sommes ici, il n'est pas de motif au monde qui l'empêche de venir mettre le feu aux quatre coins de cette hacienda pour nous y brûler tout vifs! Triple sot que je suis moi-même de t'avoir écouté !

— Qui eût pu prévoir qu'il nous échapperait? répondit Bocardo, épouvanté de l'expression du visage de son associé.

— Toi ! » s'écria le bandit.

Et, dominé par la fureur d'avoir laissé échapper son plus mortel ennemi, Arroyo tira son poignard et en frappa du manche un coup si violent dans la poitrine de Bocardo, que celui-ci tomba comme une masse de son cheval, avec un hurlement de douleur.

Laissant son compagnon se relever comme il pourrait, le guerillero sembla se raviser, et précipitant son cheval par la porte de l'hacienda, il mit pied à terre dans la cour et disparut dans le bâtiment, sa carabine à la main.

Quelques minutes après, don Rafael, toujours pensif, montait la côte inclinée qui conduisait au sommet des collines, quand un coup de feu, tiré de la terrasse de l'hacienda, vint frapper mortellement celui des cavaliers de l'escorte qui était le plus près de lui.

Un sourire d'amère tristesse effleura les lèvres de don Rafael, et une douleur aiguë pénétra jusqu'au fond de son cœur, en comparant ce dernier adieu qu'il recevait des habitants de l'hacienda à celui qui avait accompagné son départ deux mois auparavant. La balle venait de frapper précisément le cavalier qui avait jugé prudent de cacher à son capitaine le nom de deux de ses agresseurs.

« C'est Arroyo qui a fait le coup ! s'écria involontairement celui qui avait cru reconnaître le bandit.

— Arroyo est dans cette hacienda et vous ne me le disiez pas ! s'écria le capitaine avec un accent de fureur, tandis que ses moustaches se hérissaient comme celle du lion qui va fondre sur sa proie.

— Je ne savais.... je n'en étais pas certain.... » balbutia le cavalier.

Peu s'en fallut que, dans l'impétuosité de sa colère, don Rafael ne le traitât plus rudement encore qu'Arroyo n'avait traité son associé. Il se contint cependant ; mais, sans réfléchir aux conséquences qui allaient en résulter, le fougueux capitaine dépêcha le cavalier le mieux monté de sa troupe avec l'ordre de lui ramener, sans perdre une seule minute, cinquante hommes bien armés, avec quelques pétards, pour faire sauter la porte de l'hacienda.

Le cavalier partit au galop, et don Rafael, se postant avec les trois hommes qui lui restaient derrière un pli de terrain qui les mettait à l'abri des balles, attendit le retour de son messager.

La chaleur de son sang ne tarda pas à se calmer, et il entrevit alors avec une douleur profonde l'acte d'hostilité qu'il allait accomplir contre le père de Gertrudis.

Un violent combat se livrait chez lui entre des sentiments contraires et d'une puissance presque égale. Qu'il persistât ou qu'il faiblît, c'était un sacrilége qu'il lui semblait commettre ; et cependant, la voix du devoir et celle de la passion parlaient aussi haut l'une que l'autre au fond de son cœur. Laquelle des deux allait être écoutée ?

La lutte, aussi longue que violente entre ces deux antagonistes, n'était pas encore terminée quand le détachement arriva. Quoi qu'il en pût advenir, don Rafael ne pouvait désormais reculer. Le devoir cette fois encore l'emporta.

L'officier tira son épée, se mit à la tête du détachement, et, sur un signe de lui, le clairon sonna la marche et apprit aux habitants de l'hacienda qu'un corps de cavalerie franchissait la chaîne des collines.

Quelques minutes plus tard, le détachement se mit en rangs devant l'esplanade : un cavalier s'avança, sonna de nouveau du clairon, et, au nom du capitaine de l'armée royale, don Rafael Tres-Villas somma don Mariano Silva d'avoir à livrer, morts ou vifs, deux bandits insurgés, Arroyo et Bocardo.

Cette sommation faite, don Rafael, immobile sur sa selle, mais le front pâle et le cœur bondissant, attendit la réponse de don Mariano à sa demande.

Le plus profond silence y répondit seul.

CHAPITRE VIII

OÙ L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LE DEVOIR.

Outre les conséquences de sa résolution déjà prévues par le capitaine Tres-Villas, il en était une à laquelle il n'avait pas pu songer.

Un simple coup d'œil jeté dans l'hacienda la rendra palpable au lecteur.

Dans le salon que nous connaissons déjà se trouvaient réunis don Mariano et ses deux filles, et leur position était de nature à justifier parfaitement le silence qui avait accueilli la sommation de l'officier royaliste. Debout devant la porte et le poignard à la main, Arroyo et Bocardo traçaient à l'hacendero la ligne de conduite qu'il devait suivre.

« Écoutez, seigneur don Mariano, disait le bandit du ton brutal qui lui était habituel, j'aime à croire que votre loyauté se refuserait à livrer les hôtes de votre toit.

— C'est vrai, répondit don Mariano ; et vous pouvez être certain....

— Je le sais, vous refuserez de nous livrer ; mais ce capitaine du diable fera sauter la porte et nous prendra, malgré vos cris. Or, voilà ce que je veux éviter.

— Connaissez-vous un moyen pour l'empêcher ?

— Sans doute, il y en a un fort simple. Ce *coyote* de Belzébuth a été votre ami. Si en ma qualité de serviteur de votre maison.... jadis.... je suis bien instruit de ce qui s'y passe, il a, en outre, un faible pour la charmante doña Gertrudis, et, en conséquence, il aura égard au terrible danger que vous courez.

— Un danger ! je ne vous comprends pas.

— Vous allez me comprendre : vous direz au capitaine que, s'il se décide à faire sauter la porte, il nous prendra en vie, sans aucun doute ; mais que, pour vous et vos deux filles, il ne trouvera que vos cadavres. Me comprenez-vous à présent ? »

Les paroles d'Arroyo eussent pu être moins explicites : l'air de férocité répandu sur tous ses traits indiquait assez sa pensée. Les deux filles de l'hacendero se jetèrent avec effroi dans ses bras.

En ce moment, le son du clairon se fit entendre de

nouveau, et la voix menaçante du soldat arriva jusqu'aux oreilles des hôtes de l'hacienda.

L'hacendero tremblant sur le sort de ses deux filles livrées sans défense à ces deux anciens vaqueros, dont les compagnons obstruaient le corridor, laissa passer encore sans réponse la seconde sommation, déjà plus impérieuse que la première.

« *Con mil demonios* ! s'écria le bandit, il n'y a pas tant à tergiverser ! Présentez-vous à la fenêtre, si vous craignez de vous montrer face à face avec cet enragé capitaine, et dites-lui rondement la chose, sinon.... »

Le clairon qui, pour la troisième fois, jeta ses retentissantes menaces aux oreilles effrayées des deux jeunes filles, interrompit le bandit.

« A sac la maison des ennemis de l'Espagne ! » cria une voix mâle dont l'intonation porta dans l'âme de Gertrudis un tressaillement de terreur et de joie tout ensemble.

C'était la voix de don Rafael.

« Encore un moment, s'écria don Mariano en se présentant sur le péristyle qui surmontait le perron et d'où son regard pénétrait jusqu'à la plaine, en même temps qu'il s'offrait lui-même à la vue de ceux du dehors ; j'ai deux mots à dire au capitaine. Où est-il ?

— Je suis ici ; ne me voyez-vous pas ?

— Ah ! pardon, dit l'hacendero avec un sourire d'amertume ; je n'avais connu jusqu'ici le capitaine Tres-Villas que comme un ami, et je ne le reconnaissais pas dans l'homme qui menace de ruine le toit de celui dont il a été l'hôte. »

A cette phrase imprudente, dont l'hacendero n'avait pu retenir l'ironie, une vive rougeur remplaça sur le front de l'officier la pâleur dont il était couvert.

« Et moi, reprit-il, je ne vois plus en vous aujourd'hui qu'un fauteur de l'insurrection impie que j'ai juré d'étouffer, et que le maître d'une maison dont des bandits

sont les hôtes. N'avez-vous pas entendu qu'il faut me les livrer?

— En aucun cas je ne voudrais trahir ceux que j'ai promis de défendre, continua l'hacendero emporté malgré lui au delà des bornes qu'il s'était prescrites; mais, dans celui-ci, je ne suis pas libre de ma volonté, et je suis chargé de vous dire, de la part de ceux que vous poursuivez, qu'ils poignarderont mes deux enfants et moi avant de tomber entre vos mains. Notre vie répond de la leur maintenant, capitaine; c'est à vous de savoir si vous persistez toujours à vouloir qu'ils vous soient livrés. »

L'amertume avait disparu du langage de l'hacendero, et ces derniers mots furent prononcés avec une fermeté digne et triste, dont l'accent retentit douloureusement au cœur du capitaine.

Un nuage obscurcit les yeux de don Rafael à la pensée de Gertrudis tombant sous le poignard des guerilleros, qu'il savait bien capables d'accomplir leur menace, et il fut presque heureux qu'un devoir d'humanité à remplir se présentât non moins impérieux que celui auquel il avait obéi jusqu'alors.

« Bien! dit-il après un court silence, car cette fois sa fermeté se trouvait vaincue à l'avance; portez au bandit qu'on nomme Arroyo la promesse solennelle qu'il n'aura rien à craindre, s'il se montre; je mets cette condition non pas au pardon, mais au sursis que l'humanité me fait un devoir de lui accorder.

— Oh! je n'ai pas besoin de votre parole! s'écria impudemment le bandit en se montrant à côté de Mariano; n'ai-je pas là dedans des otages qui répondent mieux de ma vie? Eh bien! que voulez-vous à Arroyo, seigneur capitaine? »

Les veines du front gonflées, la lèvre frémissante et l'œil enflammé à la vue de l'un des assassins de son père, de l'homme qu'il avait si longtemps et si vainement

poursuivi, du bandit enfin qu'il pouvait saisir vivant et qu'il devait laisser échapper, le capitaine eut besoin d'un moment pour apaiser les passions impétueuses qui grondaient au fond de son cœur.

Mais, sans qu'il s'en aperçût, sa main crispée contenait violemment la bride de son cheval, ses éperons tourmentaient ses flancs, et l'animal, se dressant droit sur ses pieds de derrière, fut retomber d'un bond presque contre la porte de l'hacienda.

On eût dit que son cavalier voulait franchir l'obstacle qui le séparait du féroce guerillero. Le bandit ne put retenir un geste d'effroi.

« Ce que je veux à Arrayo, répondit enfin le capitaine, c'est de graver ses traits dans ma mémoire pour ne plus les méconnaître quand je le poursuivrai pour l'attacher vivant à la queue de mon cheval.

— Si c'est pour me dire de ces tendresses que vous m'appelez.... »

Le bandit faisait mine de rentrer dans l'hacienda.

« Écoute, s'écria don Rafael, tu auras la vie sauve, je l'ai promis ; l'humanité me fait un devoir de t'épargner !

— Aussi ne vous en sais-je pas gré, capitaine !

— Ta reconnaissance serait un outrage ; mais si, dans le morceau de fange sanglante qui te sert de cœur il est quelque trace de bravoure, monte à cheval, prends les armes qu'il te plaira et sors seul de cette enceinte : je te défie à un combat à mort ! »

Le capitaine, en parlant ainsi, se dressait sur ses étriers, et la noblesse de sa contenance offrait un frappant contraste avec la contenance basse et féroce à la fois de l'homme qu'il défiait. L'outrage lancé par don Rafael le frappait en pleine face ; mais Arroyo ne se sentit que le courage de le dévorer.

« Bah ! vraiment ! dit-il en affectant de plaisanter ; cinquante contre un !

— J'engage ici solennellement, devant mes soldats,

devant Dieu, ma parole de gentilhomme que, quelle que soit l'issue du combat, c'est-à-dire si je succombe, il ne te sera rien fait. »

Un moment le bandit demeura indécis et muet; on aurait pu croire qu'il calculait les chances de ce combat; mais il avait trop de fois appris à connaître la valeur personnelle du capitaine pour trouver qu'elles fussent en sa faveur. Il n'osa accepter.

« Je refuse ! dit-il.

— Garde ton cheval, je te combattrai à pied.

— *Demonio !* je refuse, vous dis-je.

— Je m'en doutais; mais écoute encore : je te laisse ma parole qu'il ne te sera rien fait, si tu veux permettre aux habitants de cette maison, que je désignerai, de la quitter pour venir avec moi se mettre sous la sauvegarde d'un ennemi loyal.

— Je refuse encore, répondit Arrayo.

— Va, tu n'es pas un homme ! et, quand cette main te tiendra, au lieu de te traiter en homme, je te ferai mourir sous le fouet, comme un chien enragé. »

Après avoir jeté cet adieu terrible, le capitaine fit faire une volte à son cheval et tourna le dos au bandit avec un geste du plus profond mépris.

Le clairon retentit de nouveau et le détachement reprit le chemin des montagnes. Don Rafael emportait de cette entrevue, dont le résultat était si douloureux pour lui, un ressentiment profond des paroles trop sincères de don Mariano, outre l'inquiétude mortelle qu'il éprouvait à l'idée de laisser ses deux filles au pouvoir d'un monstre tel qu'Arroyo.

Ses craintes, à ce sujet, ne se réalisèrent du moins qu'en partie : deux jours après, il apprit par un de ses batteurs d'estrade que cette fois Arroyo et Bocardo avaient quitté la province après avoir pillé l'hacienda, et que les habitants de las Palmas n'avaient pas eu à subir d'autre malheur.

Le capitaine Tres-Villas se mit alors en devoir d'obéir aux ordres qu'il avait reçus de joindre son corps. Caldelas venait d'obtenir un commandement, et tous deux étaient partis en laissant la garnisson del Valle aux ordres d'un lieutenant catalan du nom de Veraegui.

Don Rafael avait pris une part active à la bataille de Calderon, où, avec six mille hommes, le général Calleja dispersa les cent mille insurgés d'Hidalgo. Depuis il avait continuellement guerroyé sur divers points du royaume, et il revenait de San Blas à Oajaca, sur le navire où il n'a fait que nous apparaître un instant, lorsqu'à son arrivée de nouveaux ordres l'avaient envoyé au siége de Huajapam.

Son ancien frère d'armes, Caldelas, s'y trouvait en qualité de maréchal de camp, tandis que, moins heureux que lui, don Rafael n'avait que le grade de colonel.

Revenons maintenant à Julian, qui vient de causer une si vive émotion au colonel en parlant d'un message important.

L'absence, dit un moraliste, dissipe un sentiment passager, tandis qu'elle enflamme une passion profonde, de même que le vent qui éteint une bougie augmente l'ardeur d'un incendie. L'absence avait produit sur don Rafael l'effet du vent sur l'incendie ; il espérait toujours que Gertrudis lui enverrait un message de pardon et d'amour.

On ne s'étonnera donc pas du trouble causé dans l'âme de don Rafael à l'annonce de l'arrivée d'un messager.

« Eh bien ! Julian, qu'avez-vous à m'apprendre ? dit le colonel en dissimulant de son mieux l'émotion qui l'avait gagné ; les insurgés se sont-ils emparés de notre forteresse ?

— Oh ! non, répondit Julian, les hommes de notre garnison ne se plaignent que de la tranquillité dont on les laisse jouir. Quelques courses dans la campagne, qui leur livreraient le pillage d'une riche hacienda, ne leur

feraient pas de peine. Du reste, les nouvelles que j'apporte à Votre Seigneurie sont de nature à leur procurer cette satisfaction.

— C'est donc un message de guerre que vous m'apportez? dit le colonel avec un air de désappointement triste qui frappa Julian.

— Un message de vengeance ; mais, pour commencer par le moins important, je crois être agréable à Votre Seigneurie en lui apprenant que je ramène avec moi son bon cheval *el Roncador*.

— *Roncador?*

— Oui, l'animal que vous aviez perdu à votre affaire de las Palmas. Il y a été recueilli, à ce qu'il paraît, et surtout soigné.... oh! soigné à merveille, et on nous l'a renvoyé à l'hacienda.

— Qui l'a renvoyé? s'écria vivement don Rafael.

— Qui pourrait-ce être, sinon don Mariano Silva? Un de ses gens l'a ramené, il y a trois jours, en disant que le maître auquel il avait appartenu reverrait peut être ce cheval avec plaisir. Puis, comme vous l'aviez perdu sellé et bridé, on le renvoyait avec la bride et la selle, à telles enseignes que le *Roncador* portait à son frontail un fort joli nœud de rubans rouges, ma foi !

— Et où est ce nœud? demanda don Rafael avec d'autant plus d'empressement qu'il croyait deviner quelle main l'y avait attaché.

— Un de nos hommes, Felipe el Galan, s'en est fait une cocarde.

— Felipe est un drôle que je châtierai de son indiscrétion ! s'écria don Rafael avec colère.

— Je l'en ai prévenu, c'est son affaire. Je dois vous dire encore que le messager de don Mariano apportait une lettre pour vous.

— Et vous ne commenciez pas par m'en avertir !

— Je commençais par le commencement, reprit le flegmatique Julian. Voici la lettre. »

En disant ces mots, le messager tira de sa poche un petit paquet de feuilles de maïs dans lequel, par précaution, il avait enveloppé la lettre, et la remit à don Rafael, qui la prit d'une main dont il cherchait à dissimuler le tremblement nerveux.

« Bien! dit-il froidement. Maintenant, que vous reste-t-il à me dire? »

Cette lettre pouvait être de Gertrudis, et le colonel, avec cet air de froideur affectée, n'avait d'autre but que de se réserver la volupté de la lire quand il allait être seul.

« Arroyo, Bocardo et leurs bandits ont reparu dans la province, acheva Julian, et le lieutenant Varaegui m'envoie....

— Arroyo, Bocardo! interrompit don Rafael, tout à coup ramené du pays des doux songes à des idées de vengeance; dites de ma part au lieutenant Varaegui qu'il donne double ration à ses chevaux pour les préparer à entrer en campagne, que dans quelques jours je serai avec lui pour la commencer; car, après le dernier assaut que nous allons livrer, ou Huajapam sera pris, ou nous lèverons le siége. J'obtiendrai un congé du général en chef, et dussions-nous, pour saisir enfin ces deux bandits, mettre le feu aux quatre coins de la province, nous le ferons. Allez, Julian. »

Le messager se disposait à partir, quand don Rafael, voyant sur une table où il l'avait déposée la lettre qui lui promettait un instant de bonheur, s'adressa de nouveau à Julian, et lui dit :

« Tenez, vous avez été un messager de bonnes nouvelles, je veux vous en récompenser. »

Et il lui mit dans la main un quadruple d'or, que Julian reçut avec empressement, mais non pas sans être profondément surpris de se voir si généreusement payé pour avoir apporté la nouvelle de la réapparition d'Arroyo et de sa bande. Toutefois, son contentement dépassait encore sa surprise.

Quand il fut parti, don Rafael prit la lettre et la tint un instant dans sa main sans oser l'ouvrir. Son cœur battait avec violence, car il ne doutait pas que cette lettre ne fût de Gertrudis, et c'était la première marque de souvenir qu'il recevait d'elle depuis près de deux ans qu'il avait embrassé la cause royaliste.

Il rompit enfin le cachet. La lettre, écrite d'une main de femme, qui pouvait tout aussi bien être celle de Marianita que celle de Gertrudis, ne contenait que ce peu de mots qui ne précisaient rien :

« Les habitants de las Palmas n'ont pas oublié qu'ils ont été les obligés de don Rafael dans une circonstance bien critique, et ils ont pensé que le colonel serait peut-être aise de rentrer en possession d'un cheval que le capitaine Tres-Villas avait eu quelque raison d'aimer. »

« Les obligés! s'écria don Rafael avec amertume; quelle ingratitude! Ne dirait-on pas qu'en trahissant pour eux un serment fait sur la tête d'un père je n'ai fait que leur rendre un service de pure politesse? Allons! tâchons de ne plus penser à ceux qui m'ont oublié. »

Le colonel mit néanmoins, tout en soupirant, un papier qu'il supposait avoir touché les mains de Gertrudis dans une petite poche de son uniforme, pratiquée juste auprès du cœur.

Toutefois, pendant le trajet de sa tente à celle du général en chef, où le conseil de guerre allait s'assembler, un rayon d'espérance s'obstinait à se faire jour dans ce cœur froissé. Gertrudis savait quel prix il attachait à ce cheval souvent caressé par sa main. Voilà pourquoi sans doute elle le lui renvoyait avec ce nœud de rubans rouges destiné à lui rappeler les fleurs que dans un temps plus heureux elle suspendait à son frontail.

Le brigadier Bonavia, les commandants Caldelas et Regules, étaient assis autour d'une table couverte d'un grossier tapis vert, quand le colonel entra dans la tente. Le conseil n'avait pas encore commencé.

« Eh bien! colonel, dit le général de brigade, j'ai appris que vous veniez de recevoir un message. Est-il confidentiel ou sa teneur peut-elle intéresser la cause royaliste?

— Le lieutenant qui commande pour le roi l'hacienda del Valle me fait savoir que ces deux guerilleros, que les deux partis devraient mettre hors la loi, Arroyo et Bocardo, ont reparu dans la province avec leur bande, et, après la prise de cette bicoque, j'aurai l'honneur de solliciter de Votre Excellence la mission d'aller moi-même les traquer comme des bêtes féroces.

— Cette mission vous sera donnée, colonel; je ne saurais trouver personne qui fût plus digne de la remplir.

— Personne du moins n'y mettrait plus d'acharnement, » ajouta Rafael.

Le conseil de guerre commença. Sans rendre compte en détail de ce qui s'y passa, nous nous bornerons à rapporter ce qui fera connaître la position respective des assiégeants et des assiégés.

« Messieurs, dit le général, il y aura demain cent quatorze jours que nous avons ouvert le siége de ce que le colonel Tres-Villas appelle avec raison une bicoque; sans compter les escarmouches, nous avons livré quinze assauts, et cependant nous sommes encore aussi peu avancés que le premier jour.

— Moins avancés même, dit Regules quand le brigadier eut achevé ce court résumé, car la confiance des assiégés s'est accrue du succès de leur résistance. Ils n'avaient pas de canon, et le colonel Trujano possède aujourd'hui trois pièces qu'il a fondues avec les cloches des églises.

— C'est dire implicitement que le commandant Regules est d'avis de lever le siége! » s'écria Caldelas avec quelque ironie.

Depuis longtemps déjà une animosité secrète existait entre les deux maréchaux de camp, Caldelas et Regules,

l'un d'une bravoure et d'une loyauté à toute épreuve, l'autre souvent cruel sans nécessité et d'un courage peut-être plus que contestable.

« C'est la question de lever ou de continuer le siége que nous avons à discuter, interrompit le général. C'est au colonel Tres-Villas, comme le plus jeune et le moins élevé en grade, à donner son avis. Parlez, colonel.

— Lorsque quinze cents hommes assiégent une place comme Huajapam, à peine défendue par quatre cents, ils doivent la prendre ou se faire tuer jusqu'au dernier sous ses retranchements; car, autrement, c'est compromettre à la fois leur honneur et le succès de la cause qu'ils soutiennent. Voilà l'opinion que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence.

— Et vous, commandant Caldelas, quel est votre avis?

— Celui du colonel, repartit Caldelas. Lever le siége serait du plus pernicieux exemple pour les royalistes et un déplorable encouragement à l'insurrection. Que dirait le brave commandant en chef des troupes du roi, don Félix Calleja? Pendant cent jours, il a assiégé dans Cuautla un général plus habile, plus redoutable que Trujano, Morelos, et, au bout du centième, il était maître de la ville.

— Morelos l'avait évacuée, objecta Regules.

— Qu'importe? il s'avouait vaincu, et la bannière d'Espagne a eu les honneurs du siége. »

C'était au tour de Regules de parler.

Il énuméra longuement les lenteurs et les difficultés du siége, les assauts infructueux et sanglants qui avaient été livrés; il chercha à démontrer combien était nuisible à leur cause un vain point d'honneur qu'on faisait prévaloir sur les nécessités politiques, qui exigeaient impérieusement qu'on ne laissât pas se consumer devant un village sans importance le courage de mille braves soldats, tandis que Morelos se portait sur Oajaca. « Et quand

je dis mille soldats, ajouta-t-il, ce n'est pas sans raison; car le colonel, en parlant de quinze cents, a fait entrer les morts en ligne de compte..... Jusqu'à présent, continua-t-il, dans toutes nos rencontres avec l'ennemi sur divers points du royaume, nous n'avons eu affaire qu'à des soldats électrisés par ce qu'ils appellent l'amour du pays, tandis qu'en face de nous combattent des assiégés fanatisés par l'esprit religieux de Trujano, qui inspire aux habitants de sa petite ville un courage égal à celui de ses soldats. Ce ne sont donc pas trois cents ennemis seulement que nous avons devant nous, mais bien mille fanatiques qui se battent en désespérés et meurent en chantant. Pendant que nous nous consumons en inutiles efforts, l'insurrection se propage dans la province, et nous perdons ici un temps qui serait plus utilement employé à l'étouffer. Mon avis est donc de lever un siége désastreux sous tous les rapports.

— Les assiégés se rappellent les exploits de Yanguitlan, dit Caldelas; voilà pourquoi ils se défendent si bien. »

A cette allusion, dont nous expliquerons le sens plus tard, Regules se mordit les lèvres de dépit, et répondit par un regard de haine concentrée au regard ironique de Caldelas.

Au point de vue d'un général en chef, responsable de la vie de ses soldats, par cela même moins accessible au point d'honneur qu'un officier d'un rang inférieur, les raisons alléguées par Regules ne manquaient pas d'une certaine solidité, et le général partageait son avis.

Cependant, sans vouloir user de la prépondérance que lui donnaient et son grade et l'autorité du commandement, il proposa un moyen terme.

C'était de livrer le lendemain un dernier et terrible assaut, et de lever le siége s'il était infructueux comme les précédents.

Le général en chef parlait encore, lorsqu'un bruit va-

gue et lointain se fit entendre du côté de la ville assiégée. Ce bruit, du reste, semblait n'être produit que par les diverses intonations d'un chant solennel d'actions de grâces. Bientôt le son des clairons et l'explosion de nombreuses fusées, tirées en signe de joie, le dominèrent entièrement.

« Ces réjouissances publiques sont de mauvais présage pour nous ! s'écria Regules, quand on ne put douter plus longtemps de la nature de ce joyeux tumulte. Ce n'est pas demain qu'il faut lever le siége, c'est aujourd'hui.

— C'est-à-dire qu'il faut fuir devant des pétards ! repartit Caldelas.

— Tomber comme les murs de Jéricho devant des trompettes ! ajouta le colonel.

— Puissé-je n'avoir pas raison ! » dit Regules.

Et, malgré son avis, la détermination de donner le lendemain un dernier assaut fut prise dans le conseil.

Cet assaut cependant ne devait pas avoir lieu. Nous dirons dans le chapitre suivant les raisons qui s'y opposèrent, et nous ferons connaître la cause des signes de joie qui partaient de la ville assiégée.

Le conseil terminé, les officiers regagnèrent leurs tentes. Don Rafael avait hâte de se trouver seul pour réfléchir à l'aise au sens du message qu'il avait reçu, et surtout pour caresser ce doux rayon d'espoir qui venait de pénétrer dans son cœur, jusqu'alors si triste.

Il ne daigna même pas prêter l'oreille au bruit de la joie des assiégés, bien que le camp espagnol tout entier s'en préoccupât comme d'un sinistre augure.

CHAPITRE IX

VALERIO TRUJANO.

L'ancien muletier qu'on a vu ne pas vouloir s'exposer aux chances de la guerre avant d'avoir religieusement payé ses dettes, aujourd'hui le colonel don Valerio Trujano, n'était qu'un guerillero comme il y en avait tant alors. Le renom dont il jouissait néanmoins dans les limites étroites de sa sphère était un sujet continuel d'inquiétudes pour les chefs royalistes de la ville de Oajaca. Ils pensèrent que le moment était venu d'écraser ce redoutable ennemi qui se trouvait privé de l'appui de deux de ses compagnons, don Miguel et don Nicolas Bravo, guerilleros comme lui, que Morelos venait de rappeler à Cuautla.

Telle était l'importance qu'on attachait à la défaite du religieux insurgé, que le gouvernement fit marcher contre lui presque toutes les forces de la province. Trujano se trouvait alors dans le bourg de Huajapam, où nous l'avons déjà vu, et c'est là qu'il eut l'occasion de s'immortaliser par la belle défense qu'il fit de cette petite ville ouverte de tous côtés ; heureusement pour lui, Huajapam était abondamment pourvu de vivres.

La résistance ne devenait possible qu'en changeant les règles ordinaires ; c'est ce que fit Trujano.

Il commença par faire emmagasiner tous les vivres, dont il se réserva chaque matin la distribution exclusive à chaque soldat et à chaque famille ; puis il établit une sévère discipline monastique que, depuis le premier jusqu'au dernier jour, au milieu des péripéties sanglantes d'un siége de cent quatorze jours, la force de sa volonté,

son ascendant irrésistible sur le slodat comme sur le bourgeois sut maintenir exempte de la plus légère infraction.

Le temps avait été distribué comme dans un couvent, et les oraisons absorbaient la plus grande partie de celui que laissaient libre les devoirs militaires et les attaques des assiégeants. Ces oraisons se faisaient en commun, et, dans cette bourgade privée de toute communication au dehors, au milieu d'une population ignorante des joies de la vie, toujours en face de la mort, elles s'accomplissaient avec cette ferveur du matelot qui implore la miséricorde de Dieu, son seul refuge contre les fureurs de la tempête.

Grâce à ces dispositions étranges, mais sages, le découragement n'avait pas de prise sur des âmes continuellement occupées. Quand les vivres devinrent plus rares, aucun regard scrutateur ne pouvait sonder le vide des magasins, aucune bouche indiscrète ne pouvait annoncer une prochaine disette, et il était évident que l'entreprise des Espagnols sur Huajapam ne pouvait avoir que deux issues : écraser jusqu'au dernier des assiégés ou abandonner le siége.

Depuis cent jours et plus cet état de choses existait, et, pendant ce long espace de temps, une seule tentative de secours avait été faite par le colonel Sanchez et le padre Tapia; elle avait échoué, mais la constance de Trujano n'était pas à bout. Le découragement était seulement du côté des Espagnols.

Parmi les assiégés, tout pliait sous l'ascendant sans bornes de cet homme vraiment extraordinaire, chez qui étaient réunies les plus brillantes qualités, même celles qui sont le plus faites pour s'exclure mutuellement.

Jamais la fougue de son esprit ne diminua la prudence de ses plans, et jamais elle ne chercha à devancer l'époque de leur maturité. Brave jusqu'à la témérité, il n'en

était pas moins exact à calculer minutieusement toutes les chances du combat. Sa physionomie ouverte et prévenante commandait la franchise et forçait chacun à lui livrer son secret, tandis que personne ne pouvait pénétrer le sien; sa bonté, sa douceur envers ses troupes, loin de dégénérer en faiblesse, le faisaient craindre autant qu'elles le faisaient aimer; un charme indéfinissable enfin émanait de toute sa personne et excluait jusqu'à la pensée de lui désobéir.

Maintenant, si l'on réfléchit qu'en 1812 les Espagnols étaient encore maîtres de toutes les ressources de l'administration, des courriers, des voies de communication; que l'insurrection était isolée, traquée de tous côtés, on ne trouvera pas étonnant que, à la même époque où Trujano était bloqué dans Huajapam, Morelos, assiégé à deux ou trois journées de là, dans Cuautla, ignorât la position de l'ancien muletier.

Depuis un mois déjà Morelos, retiré à Isucar après avoir évacué Cuautla, n'était pas plus instruit qu'auparavant du sort des assiégés de Huajapam. Heureusement pour eux, Trujano connaissait le lieu de la retraite de Morelos, et il avait résolu de lui expédier un courrier pour lui demander du secours.

Cernée comme l'était la place, l'entreprise était presque impraticable, et, pour en assurer le succès, Trujano faisait une neuvaine afin d'implorer la protection du ciel.

Le jour où du camp espagnol nous pénétrons dans la ville assiégée, la neuvaine s'achevait, et c'était le soir de la surveille de la délibération du conseil de guerre dont nous venons de rendre compte.

Il était déjà nuit close. Toute la population de Huajapam se trouvait réunie pour l'heure de la prière sur une place éclairée par la lueur de torche d'*ocote*, quoique la lune brillât au haut du ciel.

Une église dont les bombes avaient éventré le dôme et des maisons en ruine entouraient la place.

Le temple des assiégés était la place elle-même, la voûte étoilée du ciel lui servait de dais. Partout, à la rouge clarté des torches, on distinguait les assistants silencieux et recueillis : les femmes, les enfants et les vieillards sur le seuil des maisons ; au milieu de la place, les soldats avec leurs uniformes et leurs vêtements en lambeaux et leurs armes à leur côté. Plus loin, des blessés, aux linges ensanglantés, se traînaient pour prendre part à la prière commune.

A l'aspect d'un homme qui, le front calme, l'air inspiré, s'avançait au milieu de la place comme jadis les juges d'Israël, toutes les têtes se découvrirent ou s'inclinèrent.

Cet homme était le colonel Trujano. Il fit signe qu'il allait parler, et le silence devint plus profond encore.

« Enfants, commença-t-il d'une voix sonore, l'Écriture a dit : « Ceux qui gardent la ville veilleront en « vain si le Seigneur ne veille avec eux ; » supplions donc le Dieu des armées de veiller avec nous. »

Tous s'agenouillèrent, et, dans l'espace resté vide autour de lui, Trujano s'agenouilla aussi.

« C'est ce soir, reprit-il, que s'achève la neuvaine commencée pour l'heureux retour de notre messager ; prions aussi pour lui et chantons les louanges de Dieu, qui jusqu'ici a préservé ses enfants qui ont eu confiance en lui. »

Alors il entonna le verset du psaume qui dit :

« Sa vérité vous servira de bouclier, vous ne craindrez ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole durant le jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon de midi. »

Après chacun des versets du psaume, les assistants répétaient :

« Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, prenez-nous en miséricorde. »

Les sentinelles espagnoles, veillant autour de la tran-

chée ouverte par les assiégeants, prêtaient mélancoliquement l'oreille à ces pieux cantiques, qui seuls troublaient le profond silence des ténèbres.

En face du factionnaire le plus rapproché de la ville, quelques cadavres mexicains, que leurs frères n'avaient pu emporter, gisaient à peu de distance.

La nuit ajoutait encore à l'horreur de ce lugubre spectacle.

Tous avaient été plus ou moins mutilés, nous l'avons dit, par des ennemis qui se vengeaient souvent sur les morts de leur impuissance contre les vivants.

Le soldat allait et venait dans un espace restreint, tournant alternativement le dos aux corps étendus sous ses yeux, et les comptant comme un homme désœuvré, tout en conservant entre eux et lui un espace raisonnable.

Puis, cherchant à se procurer une distraction un peu moins triste, la sentinelle essayait de distinguer les paroles qu'on chantait non loin d'elle.

La voix lointaine disait :

« Il en tombera mille à votre droite et dix mille à votre gauche, mais le mal n'approchera point de vous. »

« Ah, diable ! serait-ce du latin ? se dit la sentinelle. Ce doit être quelque prière pour les morts. »

Tout à coup il lui sembla qu'en parlant de morts le nombre s'en était augmenté sous ses yeux.

« Je me serai trompé, » continua l'Espagnol dans son monologue.

Il compta de nouveau ses cadavres ; cette fois il se rappela bien qu'il y en avait dix.

Puis il continua à écouter le cantique et ce verset :

« Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon. »

« Ah ! ils parlent de dragon, des dragons de la reine, peut-être ? »

L'Espagnol s'interrompit. Il crut s'apercevoir que, bien que dans ses promenades il mesurât très-exactement ses pas à la distance convenable qu'il voulait maintenir entre lui et les cadavres, cette distance s'amoindrissait à chaque tour.

Il se mit alors à compter ses pas, et, quoiqu'il en fît exactement le même nombre à chaque allée et venue, il se trouvait toujours plus près de l'un des cadavres qu'il ne croyait l'être. Il fallait que le cadavre eût marché ou que la sentinelle se trompât. Le dernier cas était le plus probable. Cependant l'Espagnol s'approcha du mort pour l'examiner. Il était étendu sur le côté, et une plaie sanglante marquait seule la place qu'avait occupée son oreille. Cet examen rassura le soldat devenu tout à fait certain que, puisque le mort (c'était un Indien) n'avait pu s'avancer tout seul, il devait s'être trompé lui-même. Il avait bien eu la tentation de lui passer sa baïonnette à travers le corps; mais un cadavre acquiert dans l'ombre de la nuit une certaine solennité imposante qui repousse la profanation, et la sentinelle reprit sa promenade dans le même sens qu'auparavant, sans avoir cédé à sa tentation.

« Si des cadavres pouvaient aller, pensa l'Espagnol, je dirais presque que ceux-ci ont des allures suspectes ; j'en avais compté neuf, j'en trouve dix, et on penserait, le diable m'emporte ! que ce gaillard-là, le factionnaire faisait allusion au mort suspect, a envie de causer avec moi pour se distraire. Corbleu ! les chansons de ces vivants là-bas ne sont pas gaies, mais je les préfère encore au silence de ces carcasses. Écoutons. »

Le cantique continuait :

« Élevez vos mains pendant la nuit vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur. Sa vérité sera votre bouclier, vous ne craindrez pas les terreurs de la nuit. »

Quoique ces psaumes parussent au factionnaire plus joyeux que des chansons à boire, comparativement au

silence des morts, ces chants mélancoliques des assiégés, cette compagnie de cadavres étranges lui rendaient le temps bien long, et il tourna le visage vers le camp où il regrettait sa tente ; puis il reprit sa promenade.

Cette fois il faisait si exactement le même nombre de pas, que la distance entre l'Indien et lui se conserva constamment la même jusqu'au moment où il s'aperçut que le cadavre un instant suspect avait disparu.

Le premier moment de terreur passé, la sentinelle espagnole comprit qu'il avait été dupe d'une ruse indienne, et, pour ne pas se laisser accuser de négligence, il s'abstint prudemment de donner l'alarme et laissa l'Indien bien vivant courir à son but.

Pour expliquer la méprise du soldat entretenue par l'absence des oreilles du cadavre vivant, il est nécessaire de dire qu'avant de venir mettre le siége devant Huajapam, le commandant Regules s'était donné la triste satisfaction d'*essoriller* près de Yanguitlan une vingtaine de pauvres Indiens faits prisonniers. Nous rappelons à dessein ce vieux mot pour flétrir l'usage, tombé en désuétude comme lui, de couper les oreilles aux prisonniers. Ceux d'entre eux à qui on ne les avait pas tranchées de trop près, car plusieurs étaient morts d'une hémorrhagie, s'étaient réfugiés à Huajapam.

L'Indien était un de ces derniers, et il ne lui avait coûté, pour donner à la cicatrice l'aspect d'une blessure fraîche, que la peine de la teindre du sang de l'un des cadavres voisins.

C'était à cet exploit du commandant Regules qu'avait fait allusion son collègue Caldelas dans la séance du conseil de guerre que nous avons rapportée.

« *Mil rayos !* s'écria le soldat espagnol dans un accès de rage, dans le cas où ces chiens-là ne soient pas plus morts que celui qui court si bien, ils ne courront plus. »

En disant ces mots, la fureur l'emportant sur l'espèce de terreur religieuse à laquelle l'Indien avait dû la vie,

le factionnaire ne laissa pas un cadavre sans le percer de deux ou trois coups de baïonnette.

Aucun de ces corps insensibles ne fit un mouvement, et les seuls bruits qui troublèrent la tranquillité de la nuit ne furent plus que des soupirs de fureur du soldat et la voix lointaine qui chantait les psaumes aux assiégés.

« Oui, oui, chantez maintenant, coquins, dit l'Espagnol, vous avez raison, ne fût-ce que pour vous moquer de ceux qui font si bonne garde autour de vous. »

Pendant ce temps, l'Indien se faisait reconnaître aux sentinelles de Trujano.

Au moment où il arrivait sur la place, la population et la garnison, agenouillées à la clarté des torches, continuaient leur ferventes oraisons.

Le religieux colonel, comme s'il eût pensé que le Dieu qu'il invoquait voulait lui donner une marque éclatante de sa protection, chantait le verset :

« Je le délivrerai parce qu'il a mis en moi toute sa confiance :

« Je le protégerai parce qu'il a invoqué mon nom. »

Quand la dernière prière de cette neuvaine si efficace fut terminée, l'Indien rendit compte de son message.

Il avait vu Morelos et il apportait la promesse du général de se mettre à l'instant en marche pour venir au secours des assiégés.

Alors Trujano, levant les yeux au ciel, s'écria :

« Bénissez maintenant le Seigneur, ô vous tous qui êtes ses serviteurs ! »

Puis, après la distribution du souper faite par le colonel lui-même, les torches s'éteignirent et les assiégés se livrèrent au sommeil, pleins de confiance dans celui qui ne dort jamais et dont la protection leur servait de bouclier.

Le lendemain soir, à la même heure, pendant que les assiégés étaient réunis sur la place pour la prière en commun qui terminait invariablement chaque journée,

d'autres scènes se passaient à quelques lieues du camp des assiégeants.

Fidèle à sa promesse, Morelos s'était mis en marche pour Huajapam ; il n'avait pu disposer que de mille hommes de troupes régulières pour ne pas dégarnir la ville de Chilapa, qu'il venait de prendre ; mais pour faire nombre, il y avait joint un millier d'Indiens, armés de flèches et de frondes.

A quelque distance derrière le général en chef, le mariscal Galeana et le capitaine Lantejas chevauchaient de compagnie.

Le front de l'ex-étudiant était soucieux.

« Le général a raison de vous refuser votre congé, disait Galeana ; un officier instruit et brave comme vous l'êtes est toujours précieux ; et, quant au mécontentement que lui cause votre insistance et qu'il vous a un peu brusquement témoigné, ne vous en affligez pas trop, mon cher Lantejas, comptez sur moi ; je serai bien malheureux si je ne vous fournis pas l'occasion de quelque bon coup de lance pour vous réhabiliter dans son opinion. Pourvu que vous tuiez de votre main trois ou quatre Espagnols, ou un seul officier supérieur.

— J'aime mieux un officier supérieur ; j'y penserai, » répondit le capitaine avec distraction.

Il pensait si bien, que cette obligation de se distinguer avec préméditation, lui qui jusqu'alors n'avait été qu'un héros de hasard, amassait ces nuages sur son front.

Pendant que la troupe insurgée faisait halte pour ce jour-là, on s'ocupa des moyens de porter un coup décisif aux assiégeants, et, pour y parvenir, il fut résolu qu'on les prendrait entre deux feux, c'est-à-dire qu'on les attaquerait en même temps que les assiégés feraient une sortie contre eux.

Le plus difficile était de leur faire connaître cette résolution, tant l'armée espagnole faisait bonne garde autour de la place.

Les Indiens étaient sous les ordres du capitaine Lantejas, et, quand il s'agit d'envoyer un exprès à Trujano, l'un d'eux assura qu'il connaissait, derrière le village, un passage secret, par lequel il se chargeait de parvenir jusqu'à lui. Don Cornelio en fit donner avis à Morelos, qui, en réponse, lui envoya l'ordre d'accompagner l'Indien avec quelques hommes de son choix. Cette commission était aussi dangereuse qu'honorable, et Lantejas aurait bien décliné l'honneur qui lui en revenait, s'il avait été libre de la refuser ; mais comme, à tout prendre, elle pouvait lui éviter le plus dangereux honneur encore de tuer trois ou quatre Espagnols, ou tout au moins un officier supérieur, et qu'il n'était pas libre de se soustraire à un ordre du général en chef, il accepta.

Il choisit pour compagnons d'aventures Clara et Costal, outre une douzaine de soldats sur lesquels il pouvait compter, et, la nuit venue, on se mit en route.

Au bout de deux heures environ, le détachement aperçut les feux des bivouacs espagnols ; puis, bientôt après, les maisons silencieuses de Huajapam, où les assiégés calculaient les heures et les minutes, en attendant le secours promis.

De l'emplacement où le guide indien fit faire halte aux hommes du capitaine (c'était derrière les murs de clôture d'un champ), un chemin creux conduisait jusqu'à l'endroit où la sentinelle espagnole allait et venait avec une certaine inquiétude, comme si elle eût senti les dangers de son poste.

C'était le même que celui qu'occupait la veille le factionnaire qui s'était embrouillé dans le compte de ses cadavres, et c'était encore par ce chemin creux que le premier Indien était venu en augmenter le nombre.

Plusieurs causes semblaient se réunir pour donner à la sentinelle ces allures inquiètes qui menaçaient de tout gâter : à la fraîcheur désagréable de la nuit se joignait l'odeur infecte des cadavres, qui blessait horri-

blement son odorat ; puis, l'aspect de ces mornes compagnons de faction n'était pas moins lugubre pour lui que pour son prédécesseur de la veille, et l'image de la mort, constamment sous ses yeux, ne laissait pas que de lui inspirer une certaine terreur secrète.

La sentinelle allait et venait avec une rapidité de marche indispensable pour chasser le double frisson qui l'agitait. D'ailleurs, soit qu'on eût eu vent de la résurrection de l'Indien de la veille, soit par tout autre motif, la surveillance était devenue plus active et les sentinelles avaient été plus rapprochées entre elles et devaient s'observer réciproquement.

Les seuls moment où le factionnaire s'arrêtait ne duraient que le temps nécessaire pour répéter le cri :

« *Alerta! centinela !*

— J'en suis fâché pour lui, dit Costal ; mais il faut l'envoyer monter la garde chez le Père éternel.

— Chut, païen ! » s'écria don Cornelio scandalisé.

Le mur de clôture qui servait de halte au capitaine, quoique presque entièrement abattu, présentait encore, derrière ses décombres entassés, un abri passable contre la curiosité de la sentinelle ; puis il y avait dans la campagne, en grand nombre, de hauts aloès et des absinthes touffues.

« Expédions d'abord la sentinelle, dit Costal ; cela fait, vous vous disséminerez derrière ces buissons et vous me laisserez faire. »

Le Zapotèque emprunta la fronde de l'un des Indiens, dans laquelle il mit un caillou de choix, et ordonna à deux autres Indiens d'encocher leurs flèches, et tous trois se tinrent prêts.

« Vous allez frapper deux cailloux l'un contre l'autre et à deux reprises, dit Costal au capitaine; vous autres, vous lâcherez votre flèche à la seconde. »

C'était une des rares occasions où l'arc et la fronde sont supérieurs à la carabine.

Lantejas frappa ses deux cailloux avec bruit.

Ce bruit sec arriva aux oreilles de l'Espagnol. Il s'arrêta, prêta l'oreille et fit résonner son fusil dans sa main.

Le capitaine frappa pour la seconde fois. La pierre et les flèches sifflèrent dans l'air, et, atteint d'un triple coup, le factionnaire tomba sans jeter un soupir.

« Allons! dispersez-vous, dit vivement Costal; le reste me regarde. »

Le capitaine et les deux Indiens se glissèrent de leur mieux derrière les absinthes et les aloès; puis, tout à coup, don Cornelio tressaillit d'effroi.

La sentinelle qu'il avait vue tomber se promenait comme auparavant; c'était sa même allure, et Lantejas ne nota aucune différence dans la voix qui cria d'un ton formidable :

« *Alerta! centinela!*

— Où diable est Costal? » se dit don Cornelio en cherchant vainement le Zapotèque.

Pendant ce temps, les deux autres Indiens, blottis d'abord à quelque distance du capitaine, s'avançaient vers la ville, sans paraître prendre beaucoup de souci de la sentinelle.

Ce fut un trait de lumière pour le naïf don Cornelio.

« Ce factionnaire, c'est Costal, parbleu! » se dit-il.

En effet, le mort avait été remplacé par le vivant, et, de cette façon, le factionnaire étant toujours au même poste et répétant les mêmes cris que lui, les autres sentinelles ne pouvaient avoir aucun soupçon de ce qui venait de se passer.

Don Cornelio s'élança le plus rapidement qu'il put vers la ville assiégée.

Déjà les deux autres Indiens avaient disparu, et quand Costal vit que le capitaine allait bientôt en faire autant, il s'empressa de jeter loin de lui le shako et le fusil du factionnaire.

« Plus vite ! plus vite ! s'écria Costal; les drôles vont donner l'alerte en ne voyant plus leur camarade. »

En disant ces mots, il rejoignit le capitaine qu'il prit par la main, et l'entraîna si rapidement que don Cornelio en perdait haleine.

Ils ne tardèrent pas l'un et l'autre à gagner la place, où les sentinelles mexicaines, prévenues d'avance par les deux Indiens arrivés sains et saufs, les laissèrent entrer sans difficulté.

« Entendez-vous? dit Costal; les drôles là-bas se sont aperçus de l'accident arrivé à leur camarade et ils donnent l'alarme; mais il n'est plus temps. »

Des cris et des coups de fusil retentissaient en effet dans la direction du camp royaliste.

Trujano, le flanc ceint de son épée, inspectait la place de Huajapam, devenue déserte, avant de se retirer à son tour, quand le capitaine et Costal arrivèrent.

Pendant que don Cornelio lui rendait compte de sa mission, le colonel l'examinait attentivement ainsi que l'Indien. Un vague ressouvenir lui rappelait ces deux figures un instant entrevues, et, quand le capitaine eut achevé :

« Je cherche dans quel songe j'ai déjà vu vos traits, dit Trujano. Ah ! n'êtes-vous pas ce jeune étudiant si croyant au mandement de l'évêque de Oajaca et qui anathématisait à las Palmas l'insurrection comme un péché mortel ?

— Précisément, répondit Lantejas en soupirant.

— Et vous, continua Trujano, n'êtes-vous pas le tigrero de don Mariano Silva ?

— Le descendant des caciques de Tehuantepec, répondit fièrement Costal.

— Dieu est grand et ses voies sont impénétrables! » s'écria le colonel de l'air inspiré d'un prophète de Juda.

Et il emmena le capitaine avec lui.

Après s'être acquitté de son message et avoir écouté

avec admiration, lui qui avait assisté au siége de Cuautla, le récit de celui de Huajapam, il ne restait plus au capitaine qu'à aller se reposer pendant le peu d'heures qui devaient s'écouler avant la bataille décisive du lendemain. Il se jeta, enveloppé de son manteau, sur un banc, où il ne put trouver le sommeil qu'en se promettant bien de ne faire de prouesses que celles qu'il serait rigoureusement forcé d'accomplir à son corps défendant.

Ce ne fut qu'au jour, après la messe qu'il fit célébrer, que Trujano apprit aux assiégés que le lendemain au lever du soleil ils devaient faire une sortie pour attaquer les Espagnols d'un côté, tandis que Morelos les combattrait de l'autre.

Puis, après avoir chanté le *Te Deum* avec sa religieuse ferveur, le colonel permit à la garnison de se réjouir au son des trompettes, au bruit des fusées, de cette marque signalée de la protection divine, et le tumulte des réjouissances venait d'arriver jusqu'au camp des royalistes.

CHAPITRE X

ENTRE DEUX FEUX.

Quelques heures après l'heureuse arrivée de Cornelio Lantejas dans Huajapam, pendant que les ténèbres couvraient encore la ville et le camp royaliste, le grincement des crécelles qui avaient remplacé les cloches converties en canons appelait la garnison et les habitants à matines.

Selon la règle claustrale imposée aux assiégés par Trujano, ils étaient ainsi convoqués chaque jour à la

prière du matin; cette fois, cependant, cette réunion nocturne avait aussi pour but de les disposer à la journée solennelle qui allait décider du dénoûment d'un long et cruel siége.

Au même instant, le camp espagnol s'éveillait au bruit de la diane, et, derrière la chaîne de collines qui terminait la plaine, Morelos mettait déjà son armée en mouvement.

Peu à peu la place de Huajapam se remplit de bourgeois et de soldats silencieux, tous armés pour la lutte et venant demander à la prière la force et l'énergie dont ils avaient besoin. Les cavaliers tiraient par la bride leurs chevaux sellés et se rangeaient comme des ombres dans l'ordre qu'ils avaient coutume de prendre.

Trujano apparut à son tour, grave et souriant à la fois, avec la confiance dans le cœur comme sur les lèvres. Le religieux insurgé était armé, selon son habitude, de la longue épée à deux tranchants si souvent éprouvée dans sa main.

A ses côtés marchait le capitaine don Cornelio Lantejas comme aide de camp momentané du colonel, et, derrière eux, un soldat tenait en main deux chevaux prêts à être montés, l'un par Trujano, l'autre par le capitaine.

Sur le dos du cheval, destiné à l'ex-étudiant en théologie, se balançait une longue lance attachée à l'étrier et au pommeau de la selle.

Don Cornelio aurait été bien embarrassé de dire pourquoi il s'armait de cette façon. Le cheval qu'on lui avait prêté se trouvait harnaché de la sorte, et il prenait passivement la lance comme il se laissait conduire au combat, parce qu'il ne pouvait faire autrement.

La prière toutefois n'allait pas se prolonger longtemps; car le ciel commençait à s'entr'ouvrir du côté de l'orient, et l'aube du jour ne devait pas tarder à répandre ses premiers rayons de lumière.

Le colonel Trujano était profondément versé dans la connaissance des saintes Écritures, et les livres d'Église, qui ne lui étaient pas moins familiers, s'étaient pour ainsi dire gravés dans sa mémoire. Il n'eut qu'à la consulter, et, d'une voix dont les moindres intonations arrivaient à la fois au cœur et à l'oreille des assistants les plus éloignés, il récita le verset suivant, que la circonstance rendait encore plus solennel :

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière. Le jour s'est levé sur ceux qui habitent dans la région de l'ombre de la mort.

« Seigneur, vous avez béni votre terre ; vous avez délivré Jacob de captivité. Gloire au Très-Haut ! »

Et mille bouches répétèrent : « Gloire au Très-Haut ! »

Peu à peu les ombres transparentes du crépuscule disparaissaient, et, au-dessus de ces têtes pieusement courbées, quelques nuages épars, légèrement teints de pourpre, annonçaient déjà le lever du soleil.

Ce n'était qu'après le repas de midi que devait être livré le dernier assaut, d'après la décision prise la veille par le conseil de guerre. On ne se préparait donc pas encore, dans le camp royaliste, et la double attaque de Morelos et de Trujano risquait d'y éclater comme un coup de foudre.

Le camp était divisé en trois parties bien distinctes, disons même en trois camps. Le premier, celui du commandant Regules, était le plus rapproché de la ville assiégée ; le deuxième, sous les ordres immédiats de Bonavia, occupait le centre ; et le troisième enfin, commandé par Caldelas, se trouvait situé à l'arrière-garde.

D'après ces dispositions, Trujano, en exécutant sa sortie, devait diriger ses premiers efforts contre Regules, et Morelos devait attaquer l'arrière-garde commandée par Caldelas. Bonavia, qui se trouvait au centre, aurait à se porter au secours de celui de ses deux collègues qui en aurait le plus besoin.

Don Rafael avait sa tente dans le camp de Caldelas; il avait peu dormi cette nuit-là.

En vain, par un temps d'orage, le manteau d'épaisses vapeurs qui couvre le ciel laisse voir, en s'entr'ouvrant un moment, quelque pan presque impénétrable d'azur; bientôt les nuages se referment et l'azur disparaît.

Il en était de même du faible rayon d'espoir qui avait un instant brillé aux yeux du colonel; sa sombre mélancolie avait repris le dessus, et le rayon d'espoir s'était évanoui.

L'homme qui aime à la passion, comme celui qui n'aime que médiocrement, sont l'un et l'autre également inhabiles à apprécier les preuves de l'amour qu'ils inspirent. La passion égare le jugement et trouble la vue de l'un ; l'indifférence rend l'autre inattentif et distrait, tout passe inaperçu devant ses yeux. Don Rafael était dans le premier cas, et, quelque éprise que se fût montrée Gertrudis, il ne se disait pas qu'elle ne l'aimait plus, mais qu'elle ne l'avait jamais aimé. Lui qui avait presque sacrifié son amour à sa fierté ne pensait pas que l'orgueil de la femme a aussi ses jours de révolte contre son cœur.

De là naissait le profond découragement qui s'était emparé de lui et avait éteint ses espérances un instant ravivées.

Las de se retourner sans sommeil sur la couche dure du soldat en campagne, il avait fait seller son cheval aux premiers sons de la diane, et il avait été chercher dans la promenade quelque distraction à sa noire mélancolie.

L'aspect de la plaine ravagée, où tout espoir de moisson était désormais perdu, lui rappelait ses douces illusions détruites à leur naissance comme le bouton d'une fleur qu'on enlève de sa tige avant qu'il soit épanoui. Sans s'en apercevoir, il était à plus d'une lieue du camp lorsqu'il entendit, au milieu du silence profond qui ré-

gnait autour de lui, le bruit, vague d'abord, puis ensuite plus distinct, d'une colonne d'armée en marche.

Cette réalité le ramenait du pays des chimères à la vie d'aventures des guerres civiles, et, faisant trêve tout à coup aux pensées qui l'avaient absorbé, il écouta plus attentivement.

Depuis près de deux ans que le colonel était entré en campagne, il savait se rendre compte de tous les bruits qui signalent ou accompagnent la marche d'une troupe armée. Les pas cadencés, le roulement lointain de l'artillerie et des caissons, devinrent aussi distincts pour lui que s'il avait aperçu la troupe elle-même.

C'était sans nul doute une division qui s'avançait au secours des assiégés : les coups de fusil d'alerte de la nuit précédente, la sentinelle égorgée, les hourras des assiégés au matin, ne laissaient aucune incertitude à cet égard ; ils avaient appris l'arrivée prochaine du corps d'armée dont on entendait la marche.

Sûr de son fait et ne voulant pas perdre une minute à écouter plus longtemps, don Rafael mit son cheval au galop et regagna le camp de Caldelas, où il donna l'alarme.

Le premier moment de confusion passé, les royalistes attendirent l'attaque en s'y préparant avec le sang-froid de la discipline. Tout le monde était à son poste.

Le soleil lançait ses premiers rayons. Bientôt, de part et d'autre, les sentinelles avancées se replièrent sur leurs camps respectifs. Alors, vers la ville, on entendait retentir le psaume *Venite exsultemus Domino ;* des cris de : *Viva Morelos!* éclatèrent dans la direction opposée ; puis la voix du mariscal, dans un moment où le chant religieux mourait lentement et où les vivats se taisaient, jeta le cri de guerre bien connu : *Aqui está Galeana !* et une double fusillade entama un formidable dialogue des deux côtés du camp royaliste.

Trujano et Morelos se répondaient, l'un sur le front,

l'autre à l'arrière de l'armée espagnole ; les assiégeants se trouvaient assiégés à leur tour.

Pendant ce temps, Morelos, ayant donné ses ordres à Galeana, chargé de diriger l'attaque, se posta sur une hauteur voisine, et, sa lorgnette à la main, il examina le théâtre du combat.

Après avoir froidement combiné son plan d'attaque, Trujano, avec l'impétuosité qui lui était naturelle, s'élança contre le camp de Regules, tandis que le mariscal en faisait autant contre celui de Caldelas.

De part et d'autre, la fusillade avait cessé; assiégeants et assiégés en étaient venus aux mains à l'arme blanche.

Bien qu'inférieurs en nombre à leurs ennemis, les soldats de Trujano avaient si brusquement attaqué ceux de Regules, que ces derniers n'avaient pu soutenir le premier choc en bon ordre et que la confusion s'était mise parmi eux.

Ils tenaient bon encore néanmoins, tout en reculant, et, comme le camp où Caldelas se défendait tenait mieux encore, Trujano restait en échec avec sa poignée d'hommes.

Bonavia et Caldelas, pendant ce temps, réunissaient leurs efforts pour résister à l'attaque de Galeana, qui, malgré son impétueuse valeur, ne pouvait passer outre pour joindre Trujano ou prendre en flanc le camp espagnol, protégé des deux côtés par des terrains élevés impraticables à la cavalerie.

Il est certains hommes auprès desquels il est impossible de ne pas se sentir brave ou, du moins, de n'en avoir pas l'air, lorsqu'on est forcé de combattre à leur côté. Trujano était du nombre de ceux dont l'ardent courage est contagieux, et, près de lui, le capitaine Lantejas soutenait sa réputation de bravoure.

Cependant, le combat durant depuis longtemps déjà sans que la victoire, disputée avec acharnement, parût

se décider pour ou contre les Espagnols, lorsque Trujano, s'adressant à don Cornelio, tout en essuyant la sueur qui ruisselait de son front :

« Nous ne viendrons jamais à bout d'enfoncer cette ligne avec si peu de monde, dit-il; mettez votre cheval au galop, capitaine, et allez dire au général que le succès de la journée ne dépend que de deux ou trois bataillons de renfort dont j'ai besoin. Courez vite, et je tâcherai, pendant ce temps de soutenir le courage et surtout la force de ma brave garnison. »

Don Cornelio n'avait qu'à faire un détour le long des terrains élevés qui protégeaient le camp pour arriver jusqu'au général en chef et remplir sa commission.

L'aide de camp partit au galop, sa lance à la main.

Au même instant, par un côté opposé, un officier, sur l'ordre de Regules, allait remplir une mission semblable auprès du général en chef espagnol. Seulement, il arriva plus promptement que don Cornelio.

Bonavia s'empressa, malgré les observations de Caldelas d'envoyer au commandant Regules le renfort qu'il demandait.

« Cet homme sera cause de notre perte, dit Caldelas à don Rafaël, qui, monté sur son bon cheval *el Rocandor*, faisait de prodigieux efforts pour arriver jusqu'au mariscal, dont le cri de guerre, souvent jeté comme un défi, commençait à porter le trouble dans l'esprit des soldats espagnols; mais, vive Dieu ! continua Caldelas, s'il arrive malheur par sa faute, je lui brûlerai la cervelle et je ferai sauter la mienne après. »

Comme le commandant achevait ces mots, un mouvement violent s'opérait devant lui, et les soldats commençaient à céder le terrain devant les attaques redoublées de Galeana.

Ce que Caldelas avait prévu était sur le point de se réaliser : pour secourir Regules, le général espagnol avait affaibli son front de bataille ; le désordre se mit aussitôt dans

les rangs; la troupe se laissa entamer, puis bientôt se débanda.

Aveuglé par son animosité, Caldelas tourna bride, laissant à don Rafael le soin de rallier les soldats dispersés, et s'élança du côté de Regules.

Pendant ce temps, l'aide-de-camp de Trujano, ou, pour mieux dire, le capitaine don Cornelio, peu désireux de se trouver parmi les combattants, avait tourné un vaste champ de maïs croissant sur un plateau plus élevé que le terrain du reste de la plaine. De temps à autre, il avait essayé de juger du chemin qu'il faisait par là; mais les tiges de maïs qui le cachaient l'empêchaient aussi de voir s'il était encore loin du corps de troupes de Galeana.

Quand il crut cependant qu'il devait être en ligne parallèle avec le mariscal, don Cornelio n'hésita pas à s'engager au galop dans un sentier creux qui coupait le plateau.

Du côté des combattants, ce sentier était fermé par des buissons et quelques arbustes qui masquaient la vue. Don Cornelio n'eut pas plutôt dépassé cette barrière, qu'à son grand effroi il se trouva au milieu des troupes espagnoles formant un demi-cercle d'épées, de fusils et de lances.

Au moment où, justement effrayé de son excès d'audace involontaire, le capitaine Lantejas allait s'élancer, en tournant bride, vers le sentier dont il sortait, un cavalier espagnol, à la contenance furieuse, brandissant un pistolet à la main avec d'effroyables jurons, se trouvait face à face avec lui.

Les yeux du cavalier lançaient des éclairs de rage en se promenant avidement sur les combattants, et, bien qu'il ne parût même pas soupçonner la présence de don Cornelio, celui-ci ne douta pas que ce terrible officier ne le cherchât exprès pour le tuer, ou que tout au moins il ne voulût lui couper la retraite vers le sentier creux où il eût tant aimé à se trouver en sûreté.

L'officier, toutefois, n'y pensait guère; mais don Cornelio, avec l'énergie du désespoir, lui porta un si vigoureux

coup de lance, qu'il le jeta sans vie à bas de son cheval.

Un cri de douleur retentit aux oreilles de Lantejas, qui s'élança vers le sentier resté libre, se promettant bien, cette fois, pour ne plus tomber dans une pareille méprise, de faire le tour du plateau, dût-il arriver à une prodigieuse distance en avant du champ de bataille.

Tout à coup une voix formidable gronda derrière l'ex-étudiant, et les hennissements rauques d'un cheval, qui lui semblaient comme les rugissements d'un jaguar, vinrent le glacer de terreur.

Pour fuir plus à l'aise, don Cornelio jeta sa lance loin de lui; mais les étranges ronflements du cheval, qui martelait le sol de ses quatre pieds dans sa course à outrance, se rapprochaient avec une effrayante rapidité.

« C'est le cheval de l'Apocalypse, bien sûr! » se disait Lantejas éperdu.

Et le capitaine ne fuyait que plus vite.

Entouré de quelques officiers d'ordonnance, allant et venant autour de lui, Morelos, sa lorgnette à la main, continuait à examiner avec une profonde attention tous les incidents de l'action qui se passait dans la plaine.

Il avait vu le capitaine Lantejas tourner à cheval le plateau couvert de maïs.

« Eh! dit-il à l'un de ses officiers, si je ne me trompe, c'est bien le capitaine Lantejas qui galope là-bas... Que va-t-il faire? Quelqu'un de ces coups décisifs, imprévus, où il excelle, comme au siége de Cuautla, où, en poussant son cheval entre moi et ce géant espagnol, qui allait me fendre le crâne de sa rapière, il reçut le coup et me sauva. Heureusement que l'arme tourna dans la main du soldat, et que le capitaine, frappé du plat de la lame en fut quitte pour vider les arçons.

— Seigneur général, il y a des malintentionnés qui n'ont pas manqué de prétendre.... que.... que.... »

L'officier d'ordonnance s'arrêta sans oser achever.

« Qu'a-t-on prétendu?

— Que son cheval l'avait emporté, Excellence.

— Ce sont d'odieux propos! répondit Morelos d'un ton sévère. Du reste, l'envie n'est que la consécration du mérite. »

En ce moment, don Cornelio, engagé dans le chemin, creux, venait de disparaître aux yeux de Morelos, dont la vue fut frappée de l'officier espagnol, qui par sa fureur allait si fort effrayer le capitaine Lantejas.

« Eh quoi! s'écria-t-il tout à coup en reconnaissant l'officier, c'est le brave Caldelas qui semble ainsi frappé de vertige? »

C'était Caldelas, en effet, cherchant Regules pour accomplir la menace qu'il avait proférée contre lui.

« Tenez! que disais-je de don Cornelio? s'écria Morelos avec joie. Oh! le beau coup de lance qui vient de jeter par terre le plus redoutable de tous ces ennemis là-bas. La victoire est à nous! reprit-il. Voyez! les Espagnols se débandent; ils lâchent pied, et, tout cela, parce que le plus vaillant de leurs chefs vient d'être tué. Eh bien! monsieur, ajouta le général, voici qui va fermer la bouche aux détracteurs de don Cornelio. A qui devrons-nous cette victoire, si ce n'est à lui? Eh bien! vous allez le voir venir, avec sa modestie ordinaire, nous dire qu'il n'a fait que son devoir. *Viva Cristo!* s'il vient, du reste, chercher des éloges, il ne trouvera qu'une réprimande : donc Cornelio est trop téméraire.

— Heureux ceux que réprimande ainsi Votre Seigneurie! dit l'officier.

— Allons, l'affaire est finie! poursuivit le général mexicain, le siége est levé, les ennemis sont en déroute complète. A Yanguitlan! puis, de là, nous irons prendre nos quartiers d'hiver à Oajaca. »

Morelos remonta sur son cheval, piqua des deux, et les officiers le suivirent.

Tout n'était pas encore terminé cependant, et Galeana s'acharnait sur quelques débris de l'armée espagnole qui résistait toujours.

Resté maître du champ de bataille, du côté où il avait combattu, Trujano cherchait en vain à savoir ce qu'était devenu l'officier qu'il avait expédié pour demander du renfort, et Costal s'inquiétait de ne pas voir revenir don Cornelio.

La situation du capitaine était du reste des plus critiques, à en juger par l'acharnement du cavalier qui le poursuivait ; jamais il ne s'était vu exposé à un plus grand danger qu'en ce moment.

Comme il allait sortir du chemin creux, il sentit derrière lui le souffle ardent du cavalier lancé à sa poursuite, et la tête du cheval, dont les ronflements lui paraissaient à la fois si étranges et si effrayants, se mit presque de niveau avec la tête du sien, et, tout aussitôt, une main le saisit par le collet de son habit.

Lantejas, arraché en même temps à ses arçons, fut entraîné à la renverse, et jeté sans cérémonie sur le dos, en travers de la selle de son adversaire.

Don Cornelio vit se lever, pour le frapper, un bras armé d'un poignard aigu, étincelant comme l'épée de flamme d'un archange. Il fermait les yeux, croyant toucher à son heure dernière, quand tout à coup le bras s'arrêta, et il entendit une voix s'écrier :

« *Toma* [1] ! c'est don Cornelio Lantejas ! »

Le capitaine ouvrit les yeux, et il reconnut à son tour le robuste officier avec lequel il avait cheminé vers l'hacienda de las Palmas, don Rafael Tres-Villas.

Malgré le ressentiment profond du colonel contre celui dont la lance avait tué son ancien compagnon d'armes Caldelas, il y avait quelque chose de si étrangement comique dans l'expression de la figure de Lantejas, tant d'innocence dans son maintien, qu'il sentit sa fureur s'évanouir à l'instant.

Puis une pensée, rapide comme l'éclair, rappela à don

1. Tiens !

Rafael cette journée terrible et délicieuse à la fois où, en se séparant de l'étudiant en théologie, il allait revoir Gertrudis après une longue absence, et recevoir l'aveu d'un amour, hélas! trop tôt oublié.

Toutes ces causes réunies, le souvenir de la fille de don Mariano surtout, servirent d'égide à don Cornelio.

Un sourire amer se dessina sur les lèvres de don Rafael en pensant que, si ce frêle et pâle officier venait de donner la mort au vaillant Caldelas, dont peut-être il n'eût osé soutenir le regard, c'est que l'heure de l'Espagnol était venue.

« Rendez grâces au ciel, lui dit-il, qui vous fait tomber entre les mains d'un homme que d'anciens souvenirs empêchent de venger sur vous la mort du brave Caldelas, le plus brave des chefs espagnols!

— Ah! le brave Caldelas est mort! s'écria Lantejas; serait-il possible? Mais ce doit être vrai, puisque vous le dites. En tout cas, je lui pardonne, ajouta-t-il dans le trouble de ses sens, et à vous aussi.

— C'est généreux! reprit don Rafael.

— Plus que vous ne pensez, répondit Lantejas un peu revenu de sa frayeur à la voix de l'ennemi qui lui pardonnait son exploit; car cet officier et vous m'avez causé une horrible peur. Mais, seigneur don Rafael, je me trouve dans une position bien incommode pour causer...

— Vous me pardonneriez encore de vous remettre sain et sauf sur vos pieds, reprit le colonel; qu'il soit fait selon vos désirs. »

En disant ces mots, don Rafael laissa glisser doucement don Cornelio sur ses pieds jusqu'à terre.

« Adieu, capitaine, dit le colonel; je vous quitte avec le regret de n'avoir pas le temps d'apprendre comment il se fait que le très-pacifique étudiant qui semblait avoir puisé l'horreur de l'insurrection dans le mandement de Mgr de Oajaca soit aujourd'hui transformé en capitaine insurgé.

— J'aurais été bien aise de savoir aussi par quelles

vicissitudes le capitaine des dragons de la reine, qui ne me semblait pas voir de bon œil un mandement contre l'insurrection, se trouve aujourd'hui un des ennemis qui lui ont fait le plus de mal. S'il vous plaisait de vous asseoir ici, comme ces paladins qui interrompaient leur duel à mort pour causer sur les grandes routes, je l'aurais pour plus agréable que de retourner au combat. »

Un nuage sombre couvrit les traits de don Rafaef en entendant l'allusion faite par Lantejas au changement de ses opinions. Ces deux officiers offraient un exemple frappant de l'impuissance de l'homme à maîtriser le cours de sa vie et à se préserver d'être le jouet des événements. Tous deux en effet servaient, en dépit de leur volonté, la cause qu'ils n'avaient pas choisie.

Des cris de triomphe qui s'élevaient de tous côtés du champ de bataille, mais sans que ni l'un ni l'autre pût deviner quel parti avait la victoire, vinrent interrompre leur entretien.

« Ah! seigneur don Rafael! s'écria l'ex-étudiant, si nous sommes vaincus, je suis votre prisonnier.

— Si vous êtes vainqueur, je ne suis pas le vôtre, » reprit le colonel avec une nuance de dédain qu'il ne put cacher.

Il rassemblait la bride de son cheval en disant ces mots, quand, aux deux extrémités du sentier, apparurent tout à coup des groupes de cavaliers insurgés, et Costal s'écria d'une voix forte :

« Seigneur colonel! don Cornelio est là.... plein de vie.... »

Au même instant, don Rafael se trouva entouré d'ennemis.

La position du vainqueur de don Cornelio devenait aussi critique que l'était une minute auparavant celle du capitaine. Les pistolets de don Rafael étaient déchargés; il avait jeté, dans la chaleur de l'action, un tronçon de son épée, qui s'était brisée dans sa main, et

la seule arme dont il pût disposer se réduisait au poignard un instant levé sur Lantejas.

Dans ces guerres d'extermination, on faisait le moins de prisonniers possible, et il était rare que, par représailles des cruautés des Espagnols envers les leurs, les prisonniers royalistes fussent épargnés même après s'être rendus.

Don Rafael s'apprêtait donc à vendre chèrement sa vie plutôt que de tomber entre les mains d'ennemis impitoyables, quand une voix dont le son lui était connu cria au capitaine don Cornelio :

« Accourez donc, capitaine! le général veut vous complimenter sur la victoire que vous venez de lui donner. »

Don Rafael reconnut à l'instant le cavalier qui s'avançait au galop en prononçant ces paroles, et nous ne devons pas cacher que, quelque brave qu'il fût, il ne pût se défendre d'éprouver un certain contentement en voyant que l'ennemi qu'il avait devant lui était le colonel Trujano, l'ancien muletier.

Trujano, de son côté, s'était aussi remis promptement l'officier royaliste.

Trop fier cependant pour invoquer le premier d'anciennes relations avec l'un des ennemis vainqueurs qui l'entouraient, avec l'homme dont il avait sauvé la vie en retour de l'immense service qu'il en avait reçu lui-même, don Rafael poussa si impétueusement son cheval dans la direction de celui de Trujano, qu'il l'aurait sans doute culbuté, si une main n'en eût violemment retenu la bride. C'était la main de don Cornelio.

Au risque de se faire écraser sous les pieds des deux chevaux, qui semblaient vouloir se précipiter l'un sur l'autre, don Cornelio, encore tout ému de la générosité du colonel à son égard, s'était élancé comme médiateur entre don Rafael et Trujano.

« Seigneur Trujano! s'écria le capitaine, je ne sais ce que vous voulez dire en me parlant d'une victoire dont

le général m'est redevable; mais si j'ai droit à quelque récompense, je n'en veux pas d'autre que la vie et la liberté de don Rafael Tres-Villas.

— Je n'implore de grâce de personne, interrompit le colonel avec fierté.

— M'accorderez-vous celle de me tendre la main, du moins? reprit Trujano en présentant cordialement la sienne au colonel.

— Jamais à un vainqueur, répondit le colonel, touché néanmoins, malgré lui, des paroles de son ennemi.

— Il n'y a ici ni vainqueur ni vaincu, dit le colonel Trujano avec ce regard et ce sourire qui lui gagnaient tous les cœurs, lorsque l'austérité religieuse n'en effaçait pas l'expression de loyale douceur; il n'y a qu'un homme qui se souvient.

— Et un autre qui n'a pas oublié! » s'écria chaleureusement don Rafael en saisissant la main toujours tendue devant lui.

Puis, rapprochant leurs chevaux, les cavaliers échangèrent une cordiale accolade. Trujano saisit cette occasion pour dire tout bas à l'oreille de son ennemi, avec une délicatesse qui toucha plus profondément encore le colonel, dont il ménageait la fierté :

« Partez, vous êtes libre; seulement, ne faites plus raser la chevelure des femmes, quoiqu'il y en ait une dont le cœur a tressailli d'orgueil en devinant pourquoi le vainqueur d'Aquas Calientes lui envoyait ce terrible et lointain souvenir. »

Et il ajouta, en se dégageant de l'étreinte tout à coup convulsive de don Rafael :

« Allez vous constituer prisonnier à l'hacienda de las Palmas, seigneur colonel; le chemin vous est ouvert. Allez-y, croyez-moi. »

Alors, comme si c'eût été trop longtemps s'occuper de pensées mondaines, la figure de Trujano reprit son expression habituelle d'ascétique gravité, et, quand les

yeux de don Rafael l'interrogèrent ardemment sur le véritable sens de ses quatre derniers mots, le colonel insurgé s'écria :

« Laissez passer le colonel Tres-Villas, messieurs, et que tout le monde oublie ce qui vient de se passer. »

Il salua profondément de son épée don Rafael, qui, encore tout troublé, ne put que lui adresser un regard empreint d'une vive reconnaissance. Le colonel pressa la main de don Cornelio, et, s'inclinant froidement devant les autres, s'élança au galop hors du chemin creux sans trop savoir où il allait.

Toutefois, quand il fut seul, il ralentit le pas de son cheval. Les dernières paroles de Trujano : « Allez-y, croyez-moi, » étaient-elles un signe de l'accueil bienveillant qui l'attendait à las Palmas? Devait-il s'y arrêter avant de rejoindre le lieutenant Veraegui à l'hacienda del Valle pour entreprendre sa dernière campagne contre Arroyo ?

Cette fois encore l'amour entrait en lutte avec le devoir. Don Rafael n'eût pas hésité si longtemps à se rendre à l'hacienda del Valle, si une fée bienfaisante eût pu lui faire connaître qu'à cette même heure, et à trente lieues de lui, avait lieu un incident de nature à concilier pour la première fois son devoir avec son amour.

Un messager, le même qui, quelques jours auparavant, avait ramené le cheval de don Rafael à l'hacienda del Valle, s'y présentait de nouveau, mais cette fois avec un message purement personnel pour don Rafael Tres-Villas. Ce fut le lieutenant Veraegui, Catalan assez peu cérémonieux, qui reçut le messager.

« D'où venez-vous? lui demanda-t-il.

— De Oajaca.

— Qui vous envoie?

— Don Mariano Sylva.

— Que voulez-vous au colonel ?

— Je ne dois le dire qu'au colonel lui-même.

— Alors, allez le chercher à Huajapam, à moins que vous ne préfériez attendre son retour ici pendant quelques jours, dit le Catalan.

— J'aime mieux l'aller chercher ; le message que je porte ne souffre pas de retard. »

Le messager était donc en marche pour Huajapam à l'instant même où don Rafael s'en éloignait, incertain, comme on vient de le voir, de la direction qu'il devait prendre.

Pendant ce temps d'hésitation, Trujano, de retour sur le champ de bataille jonché de morts et de débris, faisait agenouiller ses hommes pour rendre publiquement des actions de grâces au Dieu des armées qui venait de les délivrer des dangers d'un siége si long et si pénible.

Morelos, de son côté, avait également fait prosterner ses troupes, et don Rafael n'était pas encore assez éloigné pour que la voix des insurgés, qui, de part et d'autre, entonnaient des cantiques et des chants pieux, ne parvînt pas jusqu'à lui.

A ces chants lointains qui résonnaient mélancoliquement à ses oreilles, des larmes de tristesse remplirent ses yeux. Se reportant tout à coup aux circonstances qui l'avaient forcé à changer sa ligne de conduite, il pensa que, s'il n'avait pu écouter que ses généreux instincts, et non être entraîné par un terrible devoir, sa voix se fût mêlée des premières à celles qui remerciaient Dieu du triomphe de la cause dont il s'était fait l'irréconciliable ennemi.

Don Rafael repoussa bien vite ces pensées loin de lui, et se résolut à aller à l'hacienda del Valle pour y retremper son âme sur le tombeau de son père.

« Que Dieu protége celui qui fait son devoir ! » se dit-il en mettant son cheval au galop pour ne plus entendre ces chants qui amollissaient son cœur par les douloureux souvenirs qu'ils réveillaient en lui.

CHAPITRE XI

L'ORGUEIL ET L'AMOUR.

Avant d'accompagner le colonel dans le voyage périlleux qu'il commence à travers une province si complétement gagnée par l'insurrection, que la capitale, Oajaca, restait seule au pouvoir des Espagnols, il est d'autres personnages dont il faut nous occuper.

En premier lieu, nous devons dire ce qui s'était passé à l'hacienda de las Palmas depuis le jour où don Rafael l'avait laissée pour ainsi dire à la discrétion du féroce Arroyo et de son associé Bocardo.

Jusqu'à ce moment, les deux guerilleros, réfugiés chez leurs anciens maîtres avec les débris de leur bande à peu près détruite par le capitaine Tres-Villas, avaient bien voulu consentir à se tenir avec eux sur le pied d'une parfaite égalité. Les deux bandits mangeaient à leur table, se faisaient servir par leurs domestiques, et, de plus, jetaient, Bocardo surtout, des regards d'admiration assez alarmants sur la vaisselle d'argent dont se servaient les propriétaires de l'hacienda.

Plusieurs fois déjà le cupide guerillero avait fait devant don Mariano des allusions à la richesse des royalistes, et, derrière lui, il avait souvent essayé de démontrer à son compagnon que des gens dont une si riche vaisselle chargeait la table ne pouvaient être, dans le fond du cœur, que des partisans dévoués à la cause des oppresseurs.

« Voyez plutôt, disait-il, nous qui sommes de francs et loyaux insurgés, nous en serions réduits, partout ailleurs qu'ici, à nous servir de nos doigts pour fourchettes et de morceaux de galette de maïs pour cuillers. »

Et la conclusion de son discours était invariablement qu'il fallait traiter en royaliste un maître qu'on servait dans des plats d'argent; faire de ces plats des piastres, et réduire don Mariano à la condition de loyal insurgé, c'est-à-dire à l'obligation de manger avec ses doigts comme les insurgés de bon aloi.

Mais Arroyo avait plus soif de sang que d'argent, de destruction que de pillage, et il rejetait les propositions de son associé. Cependant, après qu'il eût été forcé de dévorer devant son ancien maître et ses deux filles l'outrage sanglant infligé à sa lâcheté par le capitaine Tres-Villas, il reporta sur eux une partie de la haine terrible qu'il avait conçue pour don Rafael.

Peut-être, au moment de fuir de l'hacienda trop voisine de celle del Valle, qui servait de forteresse au redoutable capitaine, y eût-il laissé quelque trace sanglante de son passage, si, à son tour, Bocardo ne lui eût représenté que, une fois débarrassé de sa vaisselle plate, don Mariano devenait dévoué à la sainte cause de l'insurrection et respectable à tous égards; que les insurgés pauvres pouvaient demander à leurs frères leur argent, mais non leur sang.

L'épaisse intelligence du sanguinaire Arroyo ne se rendait pas bien compte de la valeur des raisonnements de Bocardo; mais il se laissait assez volontiers guider par son astucieux compagnon, quitte à se venger parfois de l'avoir trop docilement écouté, et, pour ne pas trop nuire à la cause qu'il avait embrassée, il se rendit à l'avis de son collègue.

Bocardo fit main basse sur toute la vaisselle d'argent et sur une foule d'autres objets précieux qui ne se retrouvèrent plus dans le partage fait entre lui, Arroyo et les hommes de leur bande, et tous délogèrent une nuit de l'hacienda, non sans de vives appréhensions de voir à leurs trousses l'un des terribles hôtes del Valle, don Rafael ou le capitaine Caldelas.

Quant aux habitants de las Palmas, ils s'estimèrent trop heureux que l'outrage n'eût pas suivi le vol, et de rester l'honneur et la vie saufs.

Éclairé désormais sur le danger de vivre plus longtemps dans une habitation que son isolement mettait à la merci des royalistes ou des insurgés, don Mariano Silva avait pris la résolution de se retirer à Oajaca. A son avis, il y avait moins de danger à se réfugier dans une ville toute dévouée au vice-roi, dans laquelle en ne manifestant pas des opinions qui ne l'avaient pas encore compromis, il trouverait au moins la sûreté.

Pendant quelques jours, diverses causes s'opposèrent à l'exécution de son projet.

L'hacienda de San Carlos, habitée par l'homme dont il devait faire son gendre, don Fernando de Lacara, n'était qu'à quelques lieues de la sienne, et Marianita ne se souciait pas de quitter ce voisinage. Sans en avouer le motif, elle avait mille objections à ce départ.

Il en était de même de Gertrudis. Les souvenirs que lui rappelait l'hacienda de las Palmas lui en rendaient le séjour à la fois doux et pénible, et l'on sait, en amour, quel empire exerce la douleur, surtout sur le cœur des femmes.

Les douloureux souvenirs ne manquaient pas à Gertrudis dans l'hacienda de las Palmas.

Combien de fois, au soleil couchant, ses yeux n'avaient-ils pas erré dans une mélancolie rêveuse sur la grande plaine, déserte comme un jour où don Rafael accourait vers elle, bravant la mort pour la voir quelques heures plus tôt !

Lorsque, dans le premier moment de sa douleur, lorsque, dans sa première ardeur de vengeance, don Rafael, avec cette âpre volupté qu'on éprouve parfois à se déchirer le cœur, dût-on en briser un autre, s'était élancé au galop vers Oajaca, après avoir enfoui dans la terre qui couvrait son père le gage d'amour de Gertrudis, en re-

nonçant à elle sans l'en prévenir, la jeune fille l'avait attendu avec une vive impatience.

Quelque dépit bientôt effacé par l'inquiétude, puis ensuite de mortelles angoisses avaient rempli son cœur. Nous avons dit, au sujet de don Rafael, par quelles transitions insensibles et naturelles les habitants de las Palmas avaient été confirmés par son silence dans la pensée qu'il était traître à sa maîtresse comme il l'était à son pays; nous ne le répéterons pas.

Peu s'en fallut cependant qu'au moment où don Rafael se présenta devant l'hacienda, le son de sa voix, en parvenant jusqu'aux oreilles de Gertrudis, ne vainquît son orgueil blessé. Cette voix mâle, si fortement empreinte de loyauté, soit quand elle échangeait quelques mots avec son père, soit quand elle jetait un défi au féroce Arroyo, avait fait tressaillir toutes les fibres de son cœur. Elle avait eu besoin d'appeler à son aide tous les ressentiments de l'amour dédaigné et la pudeur naturelle à la femme pour ne pas se montrer au capitaine en s'écriant : « Oh! Rafael, le poignard d'Arroyo me ferait moins de mal que votre abandon. »

« Qu'avez-vous fait, mon père? dit-elle tristement à don Mariano lorsque le capitaine se fut éloigné avec sa troupe. Vous l'avez blessé dans son orgueil par des paroles irritantes, à l'instant où, par égard pour nous, il renonçait à exercer sa vengeance sur l'un des meurtriers de son père. Peut-être avez-vous fait mourir sur ses lèvres des mots d'oubli et de réconciliation. Vous avez anéanti le dernier espoir de votre pauvre fille. »

L'hacendero ne répondit rien ; il regrettait lui-même ses allusions blessantes envers un ennemi dont la générosité sauvait sa vie et celle de ses enfants.

Après le départ des bandits d'Arroyo, une morne tranquillité régna dans l'hacienda de las Palmas, et, dans le silence de la solitude, Gertrudis, tout en se demandant à chaque minute du jour si réellement don

Rafael ne l'aimait plus, ne pouvait se faire qu'une réponse certaine, c'est qu'elle l'aimait, et qu'elle l'aimerait toujours.

Une après-midi, la seconde qui avait suivi le départ d'Arroyo et de sa bande, le soleil se couchait au loin dans la plaine, comme ce jour où, quelques semaines auparavant, elle attendait à chaque instant l'arrivée de don Rafael. Les eaux s'étaient retirées et la campagne avait pris un aspect plus riant que ce jour-là. Desséchée alors, elle était maintenant couverte d'une éclatante verdure.

Tout à coup, une demi-douzaine de cavaliers apparurent dans la plaine. Ils semblaient venir des collines qui la bordaient, car ils tournaient le dos à l'hacienda; des banderoles aux couleurs d'Espagne flottaient au bout de leurs lances. Un cavalier seul précédait les cinq autres; puis bientôt d'autres soldats à cheval se montrèrent après les premiers, mais Gertrudis ne jeta sur eux qu'un regard indifférent.

Toute son attention était absorbée par le cavalier qui marchait seul en tête des autres. Son cœur, plutôt que ses yeux, avait deviné son nom et sa condition.

« Moi aussi, se dit-elle, j'ai été imprudente dans mes paroles, lorsque j'ai prononcé l'anathème contre les fils du pays qui trahiraient sa cause. Qu'importe, à la femme qui aime, la bannière que suit son bien-aimé? Celle-là doit être la sienne; que n'ai-je fait comme ma sœur? Oh! Marianita est bien heureuse! »

Et, le cœur gonflé de soupirs, le regard voilé de larmes, elle continuait à suivre de l'œil le cavalier dont la tête ne se détourna pas une seule fois vers l'hacienda, et qui ne tarda pas à se perdre avec son escorte dans la brume dorée du couchant.

C'était don Rafael, obéissant aux ordres qui l'appelaient, et qui, pour ne pas laisser voir son trouble et sa douleur aux soldats de sa suite, n'avait pas osé jeter ses regards derrière lui.

Peu devait importer maintenant à Gertrudis l'endroit qu'elle habitait avec son père. Il ne lui restait à l'hacienda que de douloureux souvenirs; mais, nous l'avons dit, ces douleurs mêmes l'y attachaient, et la jeune fille ne put voir sans tristesse, comme si le départ de las Palmas devait briser le dernier lien entre elle et don Rafael, le moment où il allait falloir quitter cette triste demeure.

Depuis que le capitaine ne respirait plus le même air qu'elle, Gertrudis n'avait eu d'autre plaisir que celui de faire soigner le beau cheval bai brun de don Rafael, qu'on avait repris et ramené à l'hacienda.

Sur ces entrefaites, le mariage de don Fernando avec Marianita s'était accompli. Résolue déjà bien longtemps avant que la guerre civile n'éclatât, cette union n'avait pas trouvé d'obstacles chez l'hacendero, malgré ses idées politiques. Don Fernando était Espagnol, il est vrai, mais il avait la parole de don Mariano, et, en outre, celui-ci ne voulait pas offrir en holocauste à ces tristes dissensions le bonheur de sa seconde fille; n'était-ce pas assez déjà d'une victime? D'ailleurs, comme beaucoup d'Espagnols à cette époque, don Fernando Lacarra avait adopté pour son pays celui qui renfermait ses affections, et, par cela même, ses sympathies étaient acquises à ses compatriotes d'adoption.

Peu de jours après son mariage, il avait emmené sa jeune femme à son domaine de San Carlos, voisin de celui del Valle, et, comme lui, situé sur les bords de l'Ostuta supérieur qui coulait entre les deux haciendas, non loin du lac du même nom. Ce domaine, gardé par de nombreux domestiques, que l'insurrection n'avait pas dispersés comme ceux de don Mariano, offrait une plus grande sécurité comparative que l'hacienda de las Palmas, et don Fernando voulait y donner asile à sa nouvelle famille; mais don Mariano, dans le but de dissiper la mélancolie de sa fille par le bruit et le mouve-

ment d'une grande ville, préféra de se retirer à Oajaca.

Le jour du départ, Gertrudis avait refusé la litière qu'on lui avait préparée; elle avait mieux aimé faire seller pour elle le cheval qui tant de fois avait porté don Rafael, et, comme si le fougueux *Roncador* eût senti qu'il portait l'objet le plus cher à son ancien maître, il se laissa aussi docilement conduire pendant tout le trajet par la main frêle de Gertrudis que par la main vigoureuse du capitaine.

Insensible à toutes les distractions qui lui étaient offertes, Gertrudis avait passé de longs et tristes jours à Oajaca. Elle n'y avait goûté qu'un seul moment de bonheur : ce fut quand la voix publique lui apprit que le colonel Tres-Villas, après s'être emparé de la ville d'Aquas Calientes, y avait fait raser la tête à quatre cents femmes.

Comme l'avait dit le colonel Trujano, instruit de cette particularité par Marianita, dont le mari l'avait reçu un jour entier à San Carlos, cette nouvelle l'avait fait tressaillir de bonheur et d'orgueil.

Elle seule avait deviné, au milieu de l'étonnement général causé par cette étrange rigueur, que don Rafael n'avait pas voulu qu'elle seule eût à pleurer la perte de sa chevelure. Don Rafael l'aimait donc toujours, puisqu'il lui envoyait cette consolation comme un gage de son souvenir.

Gertrudis s'était cependant vivement reproché ce sentiment de bonheur égoïste.

« Pauvres femmes! se dit-elle en peignant les boucles d'ébènes qui avaient remplacé ses longues tresses dont le flot parfumé tombait jadis sur ses épaules; elles n'ont pas eu comme moi le bonheur d'offrir leur chevelure pour la vie de leur bien-aimé ! »

Puis les mois avaient succédé aux mois sans qu'on pût savoir ce qu'était devenu don Rafael, et les joues pâles de Gertrudis, le cercle bleu qui entourait ses yeux,

témoignaient des douleurs de l'âme et des souffrances du corps. Mais aussi, depuis deux ans bientôt, sous l'influence énervante du silence, de la solitude, de la vie sédentaire, la pauvre jeune fille tâchait en vain d'étouffer son amour, et les forces de son corps et de son âme s'épuisaient dans cette lutte inutile.

Don Rafael, du moins, portait sa douleur d'une extrémité du royaume à l'autre; il en pouvait étouffer le cri dans le tumulte des batailles et dans toutes les ardentes distractions de la guerre.

Heureusement que Dieu a donné à la femme la résignation, sa seule armure contre la douleur. Gertrudis dévorait en silence, et sans proférer une plainte, le noir chagrin qui la consumait. Dans ses longues insomnies, où cette résignation à moitié vaincue par la lutte semblait prête à succomber, un faible et lointain rayon d'espérance venait parfois la retremper; un dernier refuge contre ses angoisses se présentait aux yeux de la jeune fille. Elle se disait alors que, quand ses forces seraient à bout, une ressource suprême lui restait dans cette tresse de ses cheveux soigneusement conservée par elle.

L'envoi du cheval de don Rafael à l'hacienda del Valle, où il devait sans doute revenir d'un jour à l'autre, avait été une première transaction entre l'orgueil et l'amour. Qui devait l'emporter des deux?

Cependant, à mesure que l'insurrection s'étendait dans la province, la surveillance redoublait dans la capitale, et don Mariano, devenu suspect, reçut l'ordre de quitter Oajaca.

Toutefois, avant de partir, il avait expédié, nous l'avons dit, un messager à l'hacienda del Valle. Quel message portait-il? Nous le saurons plus tard. Nous devons, quant à présent, constater que, le surlendemain du départ de son exprès, le jour même où celui-ci arrivait à l'hacienda del Valle et où don Rafael quittait en fugitif la plaine de Huajapam, l'hacendero se mettait en mar-

che pour San Carlos, accompagnant à cheval, avec quelques serviteurs, la litière qui renfermait dona Gertrudis. La pâleur du visage de la jeune fille contrastait avec le cercle d'azur qui se dessinait autour de ses yeux et le rendait encore plus foncé.

Enfin, ce jour-là aussi, mais vers le soir, un des personnages de notre histoire, le capitaine don Cornelio Lantejas, quittait le camp de Morelos, près de Huajapam, pour aller remplir une mission qui venait de lui être confiée pour Oajaca par le général mexicain.

Sa mission ne laissait pas d'être périlleuse, ainsi qu'on pourra s'en convaincre.

Costal et Clara accompagnaient seuls le capitaine, revêtu d'un simple habit de voyage; rien n'indiquait en lui sa profession.

C'était à l'approche du solstice d'été, et le noir et l'Indien s'entretenaient de la chance, à présent que le Zapotèque avait accompli un demi-siècle, de saisir enfin la divinité des eaux dans le mystérieux lac d'Ostuta.

Maintenant que toutes les lacunes du passé se trouvent comblées, nous devons, pour l'intelligence de la dernière partie de ce récit, faire savoir quel était le but de la mission confiée à don Cornelio, et présenter à vol d'oiseau une sorte de plan topographique du pays que devaient parcourir les différents personnages qui se mettaient en route le même jour.

La conquête de la ville d'Oajaca devait achever de rendre Morelos maître de toute la province, et il songeait à s'en emparer avant la fin de la campagne; car, ce projet une fois exécuté, tout le sud de la Nouvelle-Espagne tombait au pouvoir de l'insurrection.

Toutefois, avant d'attaquer une ville aussi populeuse et aussi riche que celle de Oajaca, il était prudent de s'y ménager des intelligences, et c'était là l'objet principal de la mission qu'avait à remplir le capitaine Lantejas. Pour l'honneur de la cause que soutenait More-

los, il n'était pas moins urgent de mettre un terme aux déprédations des deux guerilleros dont il a été souvent question, Arroyo et Bocardo, qui semblaient avoir pris à tâche, par leurs cruautés, de rendre odieuse l'insurrection autant à ses partisans qu'à ses ennemis.

La force dont ils disposaient était aussi incertaine que le lieu de leur résidence ; mais ils étaient aussi universellement redoutés que s'ils eussent eu une armée nombreuse à leurs ordres. La rapidité de leurs mouvements leur donnait les moyens de multiplier à l'infini leurs actes de férocité; les deux associés étaient, du reste, assez faciles à suivre aux traces sanglantes qu'ils laissaient partout sur leur passage. Arroyo, toujours prêt à rougir ses mains de sang, quel qu'il fût, prenant un barbare plaisir à être lui-même le bourreau de ses victimes, était assez brave, du moins; mais son associé, Antonio Bocardo, était aussi lâche que cruel, quoique son goût le portât plutôt au vol qu'à l'assassinat, ainsi qu'on l'a vu.

Morelos avait appris les déprédations que ces deux bandits commettaient dans la province de Oajaca, et don Cornelio avait ordre de les joindre et de leur porter, de la part du général en chef, la menace d'être *coupés en quatre quartiers*, s'ils continuaient plus longtemps à déshonorer la sainte cause de l'indépendance.

La réputation de férocité si justement méritée de ces deux bandits, qui traitaient tous les partis en ennemis, et la surveillance active exercée par les autorités de Oajaca, rendaient, comme on voit, la mission du capitaine Lantejas fort dangereuse.

Il suivait donc assez mélancoliquement la route qui conduisait aux bords du fleuve d'Ostuta, où se trouvaient alors Arroyo et Bocardo.

Leur présence dans ces lieux sera expliquée par une description sommaire, indispensable pour bien faire

connaître l'étroit théâtre où vont se presser les événements qui nous restent à raconter.

En ne tenant pas compte des accidents de terrain, Huajapam et Oajaca se trouvent sur la même ligne, en face l'un de l'autre. De chacune de ces deux villes part une route allant vers l'Ostuta et s'y joignant à un gué qui sert à traverser ce fleuve. A peu de distance de la jonction des deux routes, et avant d'y être parvenu, se trouvait l'hacienda del Valle, et, en moins d'une heure après avoir passé le gué, on arrivait à l'hacienda de San Carlos. Ces deux haciendas, situées sur les deux rives opposées du fleuve, étaient, comme on le voit, peu éloignées l'une de l'autre.

Arroyo s'était promis de ne laisser ni un homme vivant ni une pierre debout de l'hacienda del Valle, encore défendue par la garnison confiée aux ordres du lieutenant Veraegui, et c'était le motif de sa présence sur les rives de l'Ostuta. Sa bande, divisée en deux, occupait les abords du gué de chaque côté du fleuve, et pouvait ainsi se porter à la fois et sur San Carlos et sur el Valle.

Il était probable que le messager se dirigeant en quête de don Rafael de l'hacienda del Valle vers Huajapam rencontrerait à mi-route le colonel, parti de Huajapam pour el Valle.

Au point de réunion des deux routes de Oajaca et de Huajapam, il était non moins probable que, don Mariano et sa fille devant passer forcément devant el Valle, don Cornelio et ses deux compagnons, suivant la même direction, et enfin le colonel, se rendant à son hacienda, ne devaient pas manquer, sauf accident, de se rencontrer tous, presque au même instant, sur un terrain commun.

C'est donc sur les bords sauvages de l'Ostuta, vers l'endroit où les personnages de ce récit, longtemps dispersés, ont des chances de se rejoindre, qu'il convient de transporter la scène.

TROISIÈME PARTIE

LE LAC D'OSTUTA.

CHAPITRE PREMIER

LE GUÉ DE L'OSTUTA.

Quatre jours après la levée du siége de Huajapam, nous sommes sur les bords de l'Ostuta, et le soleil, près de se lever, allait éclairer l'un des plus splendides paysages de la nature américaine.

Le *maïpouri*[1], avant de regagner sa retraite lointaine, se plongeait pour la dernière fois avant le jour dans les eaux encore assombries du fleuve. Plus timide que le maïpouri, le daim, inquiet du moindre souffle de la brise dans le feuillage ou dans les roseaux, épiait en buvant la venue de l'aube du jour, pour s'enfuir au premier rayon du soleil vers ses fourrés inaccessibles de sassafras et de hautes fougères.

Le héron solitaire, immobile sur ses longues échasses, les flamants roses, rangés en troupes silencieuses, attendaient, au contraire, que le soleil parût pour commencer leur pêche matinale.

Le silence régnait partout, hors ces vagues rumeurs des solitudes qui s'élèvent de dessous la mousse ou tombent de la cime des arbres au moment où, selon leur

1. Le tapir.

nature, les divers hôtes des bois vont s'éveiller ou s'assoupir.

Quoique les ombres de la nuit commençassent déjà à disparaître, l'œil de l'homme, au milieu des vapeurs nuageuses qui s'élevaient du fleuve, n'aurait pu discerner encore de quelle espèce de végétation ses bords étaient couverts. Les panaches des palmiers, qui s'élançaient orgueilleusement au-dessus d'une immense masse de feuillage, seuls étaient distincts, comme jadis ceux des chevaliers dans la mêlée.

Les rives de l'Ostuta semblaient aussi complétement désertes qu'aux jours où les enfants de l'Europe n'avaient pas encore abordé aux rivages américains ; mais la vue perçante des oiseaux de nuit qui se balançaient au sommet des arbres pouvait saisir des objets invisibles au daim, au maïpouri, comme au héron et au flamant ; à travers les vapeurs nocturnes, des feux lointains et épars scintillaient le long de la rive droite du fleuve, comme de pâles étoiles dans un ciel brumeux.

Ces feux indiquaient des bivouacs et trahissaient seuls le voisinage de l'homme.

Sur la rive gauche, la solitude non plus n'existait pas, elle n'était qu'apparente : des feux y jetaient encore quelques lueurs. Assez loin d'eux, à travers la brume, entre le fleuve et la route qui conduisait de Huajapam à l'hacienda del Valle, on aurait pu voir d'abord, au milieu d'une petite clairière, un groupe composé de huit cavaliers qui semblaient tenir conseil entre eux.

Plus rapprochés du fleuve à trois ou quatre portées de fusil environ de ce groupe deux hommes, à pied. remontaient avec précaution vers l'endroit où le chemin del Valle à Huajapam serpentait à travers des fourrés épais de gaïacs et de cèdres-acajou.

Enfin, entre ces huit cavaliers et ces deux piétons, et à pareille distance à peu près des uns et des autres, un homme seul, qu'on ne pouvait appeler ni piéton, ni ca-

valier, paraissait ne se préoccuper de rien. En effet, fortement attaché avec une ceinture de soie entre deux mères branches d'un énorme acajou, il dormait du plus profond sommeil à plus de dix pieds au-dessus du sol.

L'épais feuillage de l'arbre et l'obscurité de la nuit le dérobaient complétement à la vue de tout être humain. Un Indien eût passé sous l'acajou sans deviner sa présence, et, du haut des arbres voisins, l'œil d'un oiseau de nuit n'eût pu l'apercevoir davantage.

Pour ne pas anticiper sur notre récit, nous différerons de faire connaître au lecteur quels étaient les huit cavaliers et les deux piétons.

Quant au personnage tranquillement endormi dans son lit aérien, nous dirons tout d'abord que c'était don Rafael lui-même.

Il est des moments où la lassitude du corps l'emporte sur les appréhensions de l'esprit, et le colonel se trouvaît précisément dans un de ces moments-là.

La fatigue de trois journées de marche, jointe à l'absence de tout sommeil pendant la nuit précédente, lui procuraient, en dépit des dangers de sa situation et de l'incommodité de sa posture, ce repos profond que goûte le soldat harassé, la veille d'une bataille sanglante.

Plus loin encore, mais dans une partie du bois voisine de la route de Oajaca qui aboutissait au gué dont nous avons déjà parlé, à peu de distance de l'Ostuta et du lac mystérieux du même nom, formé des eaux du fleuve amenées par des conduits souterrains, des voyageurs paraissaient s'occuper, avec la précipitation de la frayeur, de reprendre avant le jour leur voyage interrompu.

Comme si la révélation soudaine de quelque grand péril venait de les frapper, deux d'entre eux éteignaient les restes d'un feu dont l'éclat aurait pu les trahir, deux

autres sellaient rapidement les chevaux de toute la troupe, et un cinquième voyageur, entr'ouvrant les rideaux d'une litière déposée sur la mousse, semblait rassurer une jeune femme épouvantée qui s'y trouvait renfermée.

Cette litière fera suffisamment connaître don Mariano et sa fille, sans qu'il soit besoin de les nommer.

La nuit allait cesser, avons-nous dit.

Il est dans le jour, au milieu de la solitude du désert, deux heures solennelles que toutes les voix de la nature réunies proclament et célèbrent à l'envi : le lever et le coucher du soleil. L'horloge éternelle allait sonner la première de ces heures.

Un vent frais s'éleva, agita le feuillage, rida la surface de l'eau, et commença à déchirer le voile de vapeurs que la nuit avait étendu.

L'orient se colora d'un jaune vif, s'entr'ouvrit et laissa jaillir les premières et indécises clartés du crépuscule du matin, que saluèrent soudain mille cris d'oiseaux partis de tous les arbres de la forêt.

Les chacals fuyant au loin poussèrent leurs derniers glapissements; la voix funèbre des oiseaux de nuit se fit entendre pour la dernière fois; le daim et le maïpouri disparurent. Bientôt des nuages roses comme le plumage des flamants montèrent à l'horizon, puis enfin le soleil éclaira la cime des palmiers, et laissa voir dans toute leur splendide variété les bois épais qui couvraient les bords de l'Ostuta.

Les ébéniers aux grappes de fleurs d'or, le gaïac et le dragonnier, les liquidambars odorants, aux pyramides sombres, le cèdre-acajou et les palmiers, dans toute l'élégante richesse de leurs feuillages, étalaient avec orgueil leurs luxueuses végétations au milieu de fougères gigantesques et des réseaux épais de lianes fleuries qui leur servaient de cortége.

A travers ces labyrinthes presque impénétrables, se

montraient parfois des taureaux sauvages, fruits des taureaux jadis échappés des riches haciendas de Fernand Cortès[1] ! Pressés par la soif, ils venaient s'abreuver, et, tandis que de leurs mufles noirs ils humaient avidement l'eau, quelques petits îlots, arrachés çà et là au rivage avec leurs berceaux de verdure et de fleurs, suivaient en flottant, le cours du fleuve, et, sous ces berceaux fleuris, les oiseaux perchés semblaient, par leur ramage, célébrer leur marche triomphale sur les flots.

Tel était ce matin-là, dans toute sa magnificence primitive, l'aspect de l'Ostuta et de ses bords, à une demi-lieue environ du gué près duquel avaient brillé les premiers feux de bivouacs dont nous avons signalé l'emplacement sur la rive droite du fleuve.

Ces feux, qui venaient de s'éteindre quand le jour avait paru, étaient ceux du campement provisoire d'Arroyo et de sa troupe de bandits.

Là se passaient aussi des scènes animées, quoique d'un genre différent.

Une centaine de cavaliers, dispersés sur les deux rives de l'Ostuta, s'occupaient activement du pansement matinal de leurs chevaux. Les uns, montés à poil, les poussaient dans le fleuve pour les abreuver et les rafraîchir à la fois; d'autres enfin les étrillaient avec leurs ongles ou à l'aide de la première pierre venue. Plus loin, des selles étaient empilées en monceaux, avec une certaine régularité, au milieu des ballots éventrés dont il ne restait plus que les enveloppes lacérées à coups de couteau, dépouille sans doute de quelque muletier dévalisé la veille.

Sur cette même rive droite, c'est-à-dire sur celle où se trouvait l'hacienda de San Carlos, s'élevait une tente grossièrement composée de morceaux de ces envelop-

1. On sait que la provincede Oajaca avait été donnée par Charles-Quint en apanage à Cortès.

pes, les unes de forte toile de chanvre, les autres d'un épais tissu de fil d'aloès.

Deux factionnaires,armés de pied en cap de carabines, de couteaux et de sabres, allaient et venaient en montant la garde près de cette tente, mais à une distance assez grande pour que ni l'un ni l'autre ne pût entendre ce qui se disait dans l'intérieur.

Cette tente était celle des deux chefs, et Arroyo s'y trouvait pour le moment en compagnie de son digne associé Bocardo. Chacun d'eux était assis sur un crâne de bœuf, en guise de siége, et tous deux fumaient une épaisse et longue cigarette de feuilles de maïs. A l'attitude que gardait le premier, les yeux fixés sur le sol, qu'il labourait de la molette à six pointes de ses pesants éperons, il était facile de voir que Bocardo employait les ressources de son intelligence pour déterminer son camarade à quelque mauvaise action.

« Certes, disait-il, je suis disposé à rendre justice à toutes les vertus de Mme Arroyo; elles sont touchantes : quand un homme est blessé, elle lui jetterait volontiers du piment *enragé* [1] sur ses blessures. Rien n'est plus intéressant que la manière dont elle intercède pour les prisonniers que nous condamnons à mort, en obtenant, pour la plupart du temps, qu'on ne les fasse mourir que le plus tard possible.... je veux dire le plus lentement qu'il se peut....

— Ce n'est pas par égoïsme qu'elle agit ainsi, la pauvre femme, interrompit Arroyo; car c'est encore plus pour moi que pour elle.

— Elle est si dévouée!... Ah! c'est une bien digne femme!...

— Certainement. Et que de ressources dans l'esprit! Ainsi, par exemple, c'est elle qui a eu cette ingénieuse idée pour notre salut à tous deux : comme nous ne

1. Expressions en usage aux colonies pour désigner une espèce de piment très-fort.

faisons jamais mettre un prisonnier à mort sans le faire confesser, plus son supplice est long, plus longtemps dure sa confession. Or, il résulte de là qu'après des souffrances et une confession très-prolongées, le prisonnier meurt en état de grâce et va tout droit au ciel; et, comme les saints élus n'ont plus de rancune, ils prient tous pour nous. Ma femme dit que nous devons en faire le plus possible, de ces bienheureux.

— Eh, eh! vous n'en avez déjà pas mal fait, reprit Bocardo avec un sourire de satisfaction, et le bon Dieu doit en avoir les oreilles rebattues.....

— Silence, seigneur colonel des colonels! s'écria Arroyo d'un ton qui fit taire incontinent le bandit qui s'arrogeait ce titre pompeux; je déteste les blasphémateurs.....

— Soit. J'en reviens donc aux vertus de Mme Arroyo, en dépit desquelles elle n'est ni jeune ni précisément très-belle.

— Allons, dites qu'elle est vieille et laide, et n'en parlons plus! s'écria brusquement Arroyo; et cependant j'y tiens beaucoup.

— C'est étonnant!

— Écoutez, mon cher, c'est moins étonnant que vous ne pensez. Elle partage avec moi le poids de l'exécration publique, et, si j'étais veuf.....

— Vous le porteriez tout seul. Bah! vous avez les épaules si larges!

— C'est vrai, repartit Arroyo, flatté de ce compliment; mais je tiens également à vous au même titre qu'à ma femme, ajouta-t-il. Il est rare qu'on maudisse le nom d'Arroyo sans qu'on y mêle le vôtre.

— Il y a tant de méchantes langues dans ce monde!

— Et puis ma femme a encore une autre vertu à mes yeux : elle possède un scapulaire bénit par le pape à Rome, et qui a la propriété de faire mourir le mari quelques jours après la femme.

— Aussi je ne vous dis pas de la tuer, cette digne Mme Arroyo, ajouta Bocardo, amené à partager malgré lui les superstitions grossières de son associé. Seulement on l'envoie dans un couvent de *repenties* s'occuper de son salut et de celui de son mari, et l'on prend, pour la remplacer, quelque jeune et jolie femme avec des yeux et des cheveux noirs comme la nuit, des lèvres roses comme la grenade, et des joues plus blanches que la fleur du *floripondio* [1]. Voilà ce que je me tue à vous faire comprendre depuis deux heures.

— En connaissez-vous de semblables, vous? demanda le guerillero après un moment de silence qui prouvait que la persuasion commençait à entrer dans son âme.

— Vous en connaissez une comme moi! s'écria Bocardo : la maîtresse de l'hacienda de San Carlos, que nous pouvons prendre en un tour de main.

— Doña Marianita Silva.

— Précisément.

— Mais, *con mil demonios!* vous voulez donc que nous ne laissions pas une hacienda sans la mettre à sac? s'écria Arroyo ; car, si vous désirez que je m'empare de la femme, c'est pour que vous puissiez piller le mari.

— Le mari est Espagnol, reprit Bocardo sans répondre aux paroles de son associé, qui n'exprimaient que la vérité touchant le but de ses insinuations. Beau malheur, vraiment, de prendre la femme d'un *coyote!*

— *Caramba!* cet Espagnol est aussi bon insurgé que vous. Il nous a fourni des vivres et des chevaux.....

— Oui, par frayeur, comme le diable loue les saints. Comprenez donc bien qu'on n'est jamais bon insurgé avec des tas de sacs de piastres dans ses coffres, de l'argenterie plein ses buffets et une jolie femme à ses côtés, se hâta d'ajouter Bocardo, pour dissimuler sous ce dernier prétexte ses véritables intentions. Voyez-

1. Datura.

vous, quand nous avons travaillé à redoubler le patriotisme de don Mariano en le débarrassant de sa vaisselle plate, nous aurions dû, comme je vous le disais, prendre aussi ses deux filles. J'aurais ainsi une charmante femme, à présent, tandis que vous seul..... Mais bah ! je me sacrifierai toujours pour vous; c'est mon rôle.

— Nous en ferons tant, voyez-vous, reprit Arroyo d'un air pensif, en se laissant aller malgré lui aux atroces insinuations de Bocardo, qu'on finira par nous traquer partout comme des bêtes féroces.

— Nous avons cent cinquante hommes dévoués, braves comme leur poignard.

— Enfin..... je ne dis pas... j'y penserai. »

Les yeux de Bocardo brillèrent d'une joie cupide à l'aspect de l'indécision d'Arroyo, qu'il savait devoir convertir, avant la fin du jour, en une résolution bien arrêtée d'exécuter le noir projet qu'il venait de lui soumettre.

Les deux associés, plongés dans les réflexions que leur suggérait ce plan de pillage et de meurtre, gardaient un silence qui durait depuis quelques instants, lorsqu'un pan de la tente se souleva pour donner passage à une virago au teint hâlé et à la figure flétrie par les mauvaises passions plutôt que par l'âge ; car ses cheveux, nattés et retenus par un peigne d'écaille cerclé d'or, étaient noirs comme l'ébène. Son air, toutefois, ne démentait en rien le portrait peu flatteur qui venait d'être fait d'elle.

En dépit de tous les ornements de verroterie, de chapelets, de scapulaires et de pièces d'or qui entouraient son cou, sa figure était hideuse à voir.

La fureur était peinte sur son front aux veines gonflées et dans ses yeux noirs injectés de sang.

« C'est une honte ! s'écria-t-elle en entrant et en laissant tomber sur Bocardo, qu'elle méprisait et détestait à la fois, le regard de colère qu'elle n'osait adresser à

son mari; c'est une honte, dit-elle, qu'après le serment que vous avez fait tous deux, il reste encore une pierre de ce nid de vipères et un homme pour le défendre.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda Arroyo d'un ton de mauvaise humeur.

— Je parle de l'hacienda del Valle, que vos hommes, une grande partie du moins, bloquent depuis trois jours sans résultat; c'est-à-dire, non, car j'apprends à l'instant que trois de nos soldats ont été tués dans une sortie, et que leurs têtes sont exposées à la porte de l'hacienda par ce damné Catalan que Dieu confonde!

— Qui vous a dit cela? s'écria Arroyo.

— El Gaspacho, qui n'attend que vos ordres pour entrer, et qui revient del Valle pour vous demander du renfort.

— De par tous les diables! je trouve étrange que vous vous permettiez d'interroger avant moi les courriers qui me sont expédiés. »

En disant ces mots d'une voix tonnante, Arroyo s'était levé en saisissant le crâne de bœuf qui lui servait de siége, et il menaçait d'en briser celui de sa femme. Peut-être, sous l'influence des paroles de Bocardo, allait-il se décider à porter seul le poids de l'exécration publique, s'il ne se fût souvenu à temps du scapulaire bénit à Rome.

Bocardo restait flegmatiquement assis.

« *Maria Santissima!* s'écria la virago en se reculant effrayée devant la terrible colère de son mari, ne me protégerez-vous pas, seigneur Bocardo?

— Hum! répondit le bandit sans bouger, vous savez le proverbe, vénérable señora, entre l'arbre et l'écorce... que diable! de petites querelles de ménage....

— Que cela n'arrive plus! Il n'y a que deux chefs ici, dit Arroyo subitement radouci, et, avant que je reçoive el Gaspacho, vous allez vous charger d'une commission.

— Laquelle? demanda la femme, qui eut bien un in-

stant l'idée de hausser le ton à mesure que son mari le baissait; toutefois, elle réprima cette tentation.

— C'est pour l'exécution d'un plan magnifique conçu par moi, interrompit Bocardo.

— Ah! si vous aviez autant de courage que d'intelligence! dit la virago.

— Bah! Arroyo a du courage pour nous deux.

— Est-ce à dire que vous avez de l'esprit pour vous et pour moi! s'écria le guerillero, cherchant à faire tomber sa colère sur un homme qui n'était pas porteur d'un scapulaire du pape.

— Dieu me garde de le penser! répondit Bocardo d'un ton flatteur; vous êtes aussi brave qu'intelligent.

— Femme! reprit Arroyo, vous allez interroger de nouveau le prisonnier que nous avons fait il y a trois jours, pour savoir enfin le but....

— L'animal chante toujours la même gamme, interrompit impatiemment la compagne d'Arroyo : qu'il est au service de don Mariano Silva, et qu'il porte un message à cet enragé colonel Tres-Villas, comme vous l'appelez. »

A ce nom détesté, un nuage sombre couvrit les yeux du bandit.

« Sachez quel est ce message, enfin, dit-il.

— Il soutient qu'il n'a nulle importance ; et savez-vous ce que j'ai trouvé dans la poche de sa jaquette quand je l'ai fait fouiller?

— Une fiole de poison, peut-être?

— Un petit paquet soigneusement cacheté, au milieu duquel se trouvait, enveloppée dans un mouchoir de batiste parfumé, une tresse de cheveux noirs fort longs et fort beaux, ma foi!

— Ah! vraiment! et qu'en avez-vous fait? demanda Bocardo d'un ton ironique.

— N'en ai-je pas d'aussi longs et d'aussi noirs? reprit la virago d'un air piqué. Et qu'en puis-je avoir fait, beau

sire, si ce n'est de les jeter à la figure du messager d'amour? car c'est un gage qu'il colporte ainsi sans doute à ce colonel du diable.

— Le messager a repris sa tresse? demanda Bocardo.

— Oui, avec empressement.

— De mieux en mieux! répliqua Bocardo. J'avais pensé d'abord à corrompre ce messager et à l'engager à donner au colonel un rendez-vous où, au lieu de ceux qu'il attendrait, une vingtaine de nos coquins seraient tombés sur lui pour le prendre vivant. C'était douteux, et à présent, avec ce gage d'amour, on le mènera partout sans qu'il se défie de rien. Faites seulement venir cet homme, et je me charge du reste. Que ferons-nous du colonel Tres-Villas, Arroyo ?

— Nous le brûlerons à petit feu ; nous l'écorcherons vif, répondit le guerillero avec une expression de joie féroce.

— Et votre femme intercédera pour lui, ajouta Bocardo.

— Le brûler à petit feu! l'écorcher vif! » s'écria la mégère.

Et, poussant un éclat de rire méprisant pour ces pauvres moyens de tortures, elle sortit de la tente de son mari.

Le courrier désigné sous le nom d'el Gaspacho entrait au même instant.

C'était un grand drôle, sec comme la lame d'une rapière, à l'air impudent et cynique, avec des cheveux tombant sur ses épaules en longues mèches droites et roides, semblables à des lanières de cuir noirci à la fumée.

« Parle, porteur de sinistres nouvelles, dit Arroyo avec un sombre regard sous lequelle Gaspacho se sentit frissonner, malgré sa cuirasse d'impudence.

— J'ai de bonnes nouvelles aussi, seigneur capitaine, s'empressa de dire le bandit.

— Voyons d'abord les mauvaises.

— Nous ne sommes pas assez nombreux pour donner l'assaut à la tanière des coyotes, et je suis dépêché pour prier Votre Seigneurie de nous envoyer du renfort.

— Qui t'envoie ? le lieutenant Lantejas?

— Lantejas n'enverra plus personne ; depuis ce matin, sa tête est accrochée à la porte de l'hacienda.

— Tripes du diable ! s'écria le guerillero.

— Sa tête n'est pas seule, du reste; il y a encore celles de Salins et du Tuerto avec la sienne, sans compter Matavidas, Sacamedios et Piojento, qui ont été pris et pendus vivants par les pieds aux créneaux de l'hacienda, et que nous avons dû achever de loin, à coups de carabine, pour abréger leurs souffrances.

— Tant pis pour eux ! pourquoi se sont-ils laissé prendre vivants ?

— C'est ce que je leur ai dit ; je leur ai crié que Votre Seigneurie serait très-mécontente; mais ils ne paraissaient pas s'en soucier beaucoup, reprit le Gaspacho d'un air agréable.

— De sorte que vous n'êtes plus que quarante-quatre ?

— Faites excuse; il y en a encore quatre autres qui ont été pendus par le cou; ceux-là ne nous ont pas fait user de poudre pour les achever.

— Dix hommes de moins ! dit Arroyo en frappant du pied avec rage. Vais-je encore perdre cette guerilla comme la première ? Voyons à présent la bonne nouvelle.

— Hier soir, un cavalier s'approchait de l'hacienda del Valle, comme s'il n'avait qu'à se présenter pour y entrer, quand il est tombé sous l'œil de nos vedettes, qui se sont jetées sur lui, et, après une vive résistance, il a pu s'échapper. Ne froncez pas le sourcil, seigneur capitaine, les deux vedettes en ont été quittes, l'une pour une épaule fracassée d'un coup de pistolet, l'autre pour une chute de cheval. Pressé de trop près par ce dernier, le cavalier royaliste l'a enlevé de ses arçons et lancé à terre

comme une noix qu'on veut briser. Il n'est resté que deux heures évanoui.

— Je ne connais qu'un homme assez fort pour faire un coup semblable, dit Bocardo en pâlissant; c'est ainsi qu'il a tué Antonio Valdès : c'est l'enragé Tres-Villas.

— Et c'est lui, en effet; car Pépé Lobos a entendu les ronflements de ce cheval qu'il montait, le jour où avec vous il a manqué de le prendre à las Palmas, et il a bien reconnu le cavalier à sa taille et à sa voix, quoiqu'il fît nuit. Dix hommes se sont lancés à sa poursuite, et, à l'heure qu'il est, le colonel doit être pris.

— Sainte Vierge! je vous promets un cierge gros comme un palmier si cet homme tombe entre nos mains, dit le chef des guerilleros.

— Gros comme un palmier! y pensez-vous? s'écria Bocardo.

— Taisez-vous donc! c'est pour l'amadouer, répondit Arroyo à voix basse.

— Qu'il échappe encore cette fois ou non, nous le tenons; c'est moi qui vous en réponds, ajouta Bocardo. Si je sais bien son histoire, avec le message qu'on veut lui faire tenir on l'amènera au bout du monde. »

Comme il achevait ces mots, la femme d'Arroyo rentrait dans la tente la figure aussi bouleversée par la colère que la première fois.

« La cage est vide, l'oiseau s'est envolé! s'écria-t-elle, et avec lui le gardien à qui je l'avais confié, l'indigne Juan el Zapote!

— Sang et tonnerre! hurla Arroyo, qu'on se mette à leur poursuite! Holà! continua-t-il en soulevant un pan de sa tente, vingt hommes à cheval! que l'on batte les bois et les bords du fleuve, et qu'on ramène les deux fugitifs pieds et poings liés, vivants surtout. »

Pendant que les trois personnages se regardaient d'un air de stupéfaction, un grand mouvement avait lieu dans

le campement, où chacun rivalisait de zèle pour être prêt le premier.

« Caramba ! si le colonel échappe à ceux qui sont sur ses traces et qu'on ne puisse reprendre ce messager de malheur, adieu mes combinaisons ! » s'écria Bocardo ; et, tandis que la femme d'Arroyo sortait pour aller accélérer le départ des cavaliers : « C'est égal, dit-il à celui-ci, nous avons toujours, pour nous consoler, l'hacienda de San Carlos.

— Oui, j'ai besoin de distraction, répondit Arroyo avec un farouche sourire; ce soir nous nous divertirons, et demain nous livrerons un assaut furieux au repaire des brigands espagnols, et nous ne laisserons pas pierre sur pierre de cette hacienda maudite del Valle.

— Oui, à demain les affaires sérieuses, répliqua Bocardo en se frottant les mains; mais nos hommes sont prêts à partir, reprit-il en jetant un coup d'œil au dehors ; si vous m'en croyez, au lieu de vingt, vous n'en enverrez que dix : c'est suffisant pour donner la chasse à ces deux drôles. Avec le renfort qu'il va falloir expédier tout de suite à l'hacienda del Valle, il nous resterait trop peu de monde au quartier général. »

Arroyo se rendit à l'avis de son associé. Parmi les vingt hommes prêts à partir, il en choisit dix des mieux montés, et les autres reçurent l'ordre de se diriger vers el Valle.

Mais, comme leur départ était moins pressé, pendant qu'ils complétaient leurs préparatifs pour une expédition de plus longue haleine, les cavaliers chargés de poursuivre le messager et Juan el Zapote poussèrent leurs chevaux avec ardeur dans le gué de l'Ostuta. On supposait que les fugitifs avaient cherché un refuge dans les bois épais qui couvraient la rive gauche du fleuve, après l'avoir traversé à la nage pendant la nuit.

CHAPITRE II

OU LE PLUS EFFRAYÉ N'EST PAS CELUI QU'ON PENSE.

La partie du rapport d'el Gaspacho qui était relative au colonel Tres-Villas ne doit pas laisser de doute sur le but que poursuivaient les huit cavaliers que nous avons montrés, assemblés en conseil dans une des clairières des bois de l'Ostuta.

C'étaient bien les soldats d'Arroyo qui s'étaient lancés à sa poursuite; cependant, si on se rappelle les paroles du Gaspacho, ils étaient dix alors, et nous n'en trouvons plus que huit.

Avant de faire savoir comment leur nombre avait diminué dans cette proportion, il faut nous reporter à l'instant où don Rafael allait quitter le champ de bataille de Huajapam.

Quand les chants de victoire proférés par les soldats de Trujano eurent enfin cessé, don Rafael réfléchit que, pour faire seul un voyage d'une trentaine de lieues, à travers un pays presque totalement insurgé, il devait prendre, quoi qu'il en eût, certaines précautions d'où dépendait sa sûreté.

Son uniforme brodé, son casque, tout son équipement, en un mot, devait trop le signaler sur son passage. Il était d'ailleurs mal armé; sa longue épée de dragon s'était brisée pendant le combat; il était urgent de remédier à tout cela.

Il ne pouvait ni entreprendre de pénétrer jusqu'à sa tente pour y chercher de nouvelles armes et changer de costume, ni espérer qu'elle n'eût pas été pillée comme toutes celles du camp royaliste.

Don Rafael revint néanmoins sur ses pas, espérant que

le champ de bataille même lui fournirait ce dont il avait besoin. Ses prévisions ne le trompèrent point.

Sans s'aventurer assez près des insurgés pour courir de nouveaux risques, le colonel put trouver, à l'endroit le plus éloigné de Huajapam, où Caldelas et lui avaient soutenu le choc de Morelos, une épée à deux tranchants pour remplacer la sienne. Il échangea aussi son casque contre le chapeau de feutre d'un insurgé, dont la forme portait sur un chiffon sale les mots sacramentels : *Independencia ó muerte!* Il déchira le chiffon, le foula aux pieds et se coiffa du chapeau.

Il prit aussi, en place de son uniforme d'officier de cavalerie, une jaquette de soldat d'infanterie, et ainsi équipé, quoique son accoutrement ne laissât pas d'être assez remarquable par sa bizarrerie, après s'être assuré que ses deux pistolets étaient en bon état dans ses fontes et que son cartouchier était bien garni, il reprit sa route et poussa résolûment le Roncador.

Nous n'entrerons pas dans le détail de toutes les précautions que le colonel dut prendre pour éviter de tomber dans les partis d'insurgés qui battaient la campagne; nous dirons seulement que, autant que possible, il ne voyageait que de nuit.

Mais voyager de nuit n'offrait même pas un moyen bien complet de sûreté, et le colonel eut plus d'une fois besoin de tout son courage et de tout son sang-froid pour se tirer d'un mauvais pas.

Le soir du troisième jour de son départ, à la brune, il était arrivé près de son domaine et il espérait y être en sûreté quelques instants après, quand deux vedettes de la troupe d'Arroyo, qui assiégeait ou, pour mieux dire, bloquait el Valle, l'aperçurent et se précipitèrent sur lui pour le prendre.

Arroyo avait recommandé qu'on en agît ainsi à l'égard de tout individu qui se présenterait dans le voisinage de l'hacienda.

Sans savoir qu'il eût affaire aux soldats du guerillero qu'il avait juré d'exterminer, don Rafael n'était pas homme à souffrir de qui que ce fût une attaque aussi brusque et aussi discourtoise. On sait comment les deux agresseurs furent accueillis ; seulement, el Gaspacho avait un peu fardé la vérité dans son rapport.

L'un des deux avait eu l'épaule fracassée si près du cœur qu'il en était mort deux heures après, et, quant au second, avant de le jeter rudement à terre, le colonel avait pris la précaution préalable de lui plonger son poignard entre les deux épaules.

Bien qu'il se fût mis ainsi à l'abri de toute indiscrétion de la part de ces deux bandits, le colonel avait malheureusement donné l'alarme en déchargeant un de ses pistolets, et comme les assiégeants avaient reçu l'ordre de tenir, jour et nuit, sellés et bridés, un certain nombre de chevaux, une dizaine de cavaliers s'étaient jetés en selle en entendant le bruit de l'arme à feu.

Le colonel avait hésité un instant, indécis s'il continuerait sa route vers l'hacienda ou s'il rebrousserait chemin pour revenir lorsque la nuit serait plus obscure, et ce moment d'incertitude fut cause que les cavaliers, qui enfourchaient leurs chevaux pour s'élancer à sa poursuite, purent l'apercevoir, et l'un d'eux, nommé Pépé Lobos, le reconnut, malgré l'heure avancée du jour, à sa tournure et à sa taille d'abord, puis aux ronflements de son cheval.

La haine même qu'Arroyo avait conçue pour le colonel fut ce qui lui sauva la vie en cette occasion. Quelques coups de carabine auraient sans doute fini là ses aventures, si l'espoir d'une forte récompense, promise par le féroce guerillero à qui le lui amènerait vivant, n'eût engagé les cavaliers à essayer d'en courir la chance.

Le colonel, à leur aspect, avait pris chasse devant eux avec l'espoir fondé de trouver, au milieu des bois épais

qu'il venait de traverser, un abri impénétrable à leurs chevaux.

Il poussa vigoureusement sa monture et put gagner, bien avant ceux qui le poursuivaient, la route sinueuse de Huajapam, pratiquée à travers la forêt. Il remonta cette route ventre à terre, et, quand il jugea qu'il avait assez d'avance sur les cavaliers, il se jeta brusquement au milieu des arbres, et ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui fut plus possible de pénétrer plus avant dans le fourré qui lui barrait le passage. Il mit alors pied à terre, et, tirant son cheval par la bride pendant quelque temps, il arriva à un hallier fort épais, où il l'attacha.

Il pensa ensuite à trouver un gîte où il pût prendre quelque repos sans être aperçu par ses ennemis, s'ils continuaient leur poursuite ; un magnifique cèdre-acajou, dont le feuillage touffu était impénétrable à la vue, se trouvait dans le voisinage. Il résolut d'y grimper, et, quoique son énorme tronc ne lui permît pas d'en embrasser la circonférence pour se hisser jusqu'aux branches, il y parvint à l'aide de fortes lianes qui pendaient comme des cordages de la cime de l'arbre jusqu'à terre.

Le colonel se plaça, le moins mal qu'il put, entre deux grosses branches, et se disposa à y attendre le jour pour prendre une détermination. Il espérait ou que ses ennemis, ayant perdu sa trace, renonceraient à le poursuivre, ou que, pour le cerner et lui couper la retraite, ils mettraient pied à terre et se diviseraient en marchant deux à deux.

Dans ce dernier cas, retranché derrière les arbres et protégé par le fourré, il se confiait assez en sa force et en son courage pour ne pas désespérer de les terrasser tous en détail.

La nuit était venue, et la lune, du haut de la voûte étoilée du ciel, lançait des flots de lumière. Quelques-uns de ses rayons, qui s'échappaient à travers l'épaisseur du feuillage, jetaient dans la retraite de don Rafael une

faible lueur semblable au crépuscule du soir, au moment où ses dernières clartés vont s'éteindre.

Le colonel prêtait une oreille attentive au moindre bruit qu'il croyait entendre ; mais, sauf le murmure de la brise dans les arbres et le glapissement lointain des chacals, sauf la voix de l'oiseau moqueur et le léger frétillement d'une iguane sur les feuilles sèches, tout reposait en silence dans la forêt.

L'air frais et embaumé que respirait don Rafael, le voile de la nuit qui l'entourait de toute part, ce calme imposant et solennel qui régnait autour de lui, tout semblait le convier aux douceurs du sommeil. Il sentit ses paupières s'appesantir insensiblement, et bientôt une invincible torpeur s'empara de tout son être.

L'homme épuisé par la fatigue du corps ou de l'esprit a besoin de repos ; la bienfaisante Providence lui envoie le sommeil pour réparer ses forces. Dans son ineffable bonté, elle l'envoie aussi parfois au condamné, dans la nuit qui précède son supplice, et c'est par elle également que s'explique ce profond sommeil de certains conquérants la veille du jour où ils allaient livrer l'empire du monde aux hasards d'une bataille sanglante.

Sans être prodigieusement inquiet, le colonel pensait que la prudence exigeait qu'il se tînt éveillé. Il lutta longtemps contre le sommeil, mais en vain. Le sommeil fut le plus fort. Alors il entortilla autour d'une branche de l'arbre et de son corps la longue ceinture de soie que portent encore aujourd'hui, dans son pays, les officiers de son grade ; il avait eu soin de la conserver, en la cachant sous sa jaquette. A peine se fut-il ainsi prémuni contre le danger d'une chute, qu'il s'endormit profondément au sommet de son arbre.

La plupart des hommes enrôlés au service d' Arroyo étaient des gens de campagne, dressés de longue main, par conséquent, à distinguer sur le sol toute espèce d'empreinte, et, si ce n'eût été la nuit, ils n'auraient pas

dépassé, s'en s'en apercevoir, l'endroit où le colonel avait tout à coup quitté la route battue pour se jeter dans le bois. Mais, à la lueur incertaine de la lune qui n'éclairait le sentier qu'à travers les interstices du feuillage, la personne du colonel et la trace des pas de son cheval étaient invisibles à leurs yeux.

Ce ne fut qu'à une assez grande distance au delà des premiers taillis derrière lesquels don Rafael avait disparu, qu'ils firent instinctivement halte. S'engager tous à la fois dans le bois eût été s'interdire toute chance de trouver celui qu'ils poursuivaient, et, ainsi que le colonel l'avait présumé, ils se divisèrent et se mirent deux à deux. Ils s'assignèrent un rayon à explorer, et, après être convenus de se réunir au bout de quelques heures dans la clairière, près du chemin où ils venaient de descendre de cheval, ils se séparèrent pour commencer leur battue.

Quoiqu'en y mettant beaucoup de prudence, à cause de la terrible réputation dont jouissait don Rafael, il s'acquittèrent d'abord de leur tâche avec assez de conscience ; mais petit à petit, quand la première ardeur fut un peu calmée, une même idée se présenta à leur esprit presque en même temps. Tous avaient vu avec quelle formidable aisance le colonel s'était défait de deux d'entre eux, et ils jugèrent qu'ils avaient eu grand tort de s'affaiblir ainsi en se divisant. Cependant, comme ils ne pouvaient songer à regagner tout de suite la clairière désignée pour se réunir, avant un laps de temps suffisant pour sauver les apparences, ils continuèrent leur recherche, mais avec une notable nonchalance.

« Caramba ! le beau clair de lune, dit Pépé Lebos à son compagnon ; cela me fait penser....

— Que le colonel pourrait bien nous voir venir? interrompit son compagnon.

— Ah bah ! Ce diable d'homme est introuvable, et je pense que, puisqu'on y voit comme en plein jour, tu

pourrais bien m'apprendre ce que tu me fais espérer depuis longtemps, c'est-à-dire le moyen d'amener la carte dont on a besoin pour gagner un *albur* [1]. J'ai précisément dans ma poche un jeu tout neuf.

— C'est plus facile avec un jeu tout vieux ; mais, comme je tiens à t'être agréable, et que, comme tu le dis très-judicieusement, ce colonel du diable est introuvable, je me rends à ta prière, mais pour un instant seulement.

— Sans doute, le temps de battre les cartes. »

Les deux insurgés s'assirent sur la mousse, à un endroit où la lune jetait une vive clarté ; Pépé Lobos tira son jeu de cartes de sa poche, et la leçon commença. Elle se prolongea de telle sorte, par l'ardeur du maître et la docilité de l'écolier, que le colonel eut le temps de faire, entre ses deux branches, tous les rêves dont il plut à son imagination de le bercer, avant qu'ils songeassent à interrompre son sommeil.

Déjà, depuis longtemps, deux autres des batteurs de bois usaient, à l'égard de don Rafael, d'une courtoisie toute semblable.

« Ainsi, Suarez, avait dit le premier de ces deux hommes au second, c'est bien cinq cents piastres, n'est-ce pas, que promet le capitaine à qui lui livrerait le colonel vivant ?

— Oui, cinq cents piastres, et c'est une belle somme.

— Et, au cas où l'on se ferait casser un bras ou une jambe sans réussir à le prendre, le capitaine a-t-il promis quelque chose ?

— Pas que je sache. Si cependant on lui apportait un certificat en règle....

— Du colonel ?

— Sans doute.

— Écoute, ami Suarez, tu as de la famille et moi je suis garçon, et je croirais te faire tort en t'enlevant l'oc-

1. Coup au jeu du *monte*, sorte de lansquenet.

casion de gagner cinq cents piastres. Je te laisse, en bon camarade, la chance tout entière de prendre ce colonel de Satan, qui vous jette à terre un cavalier comme il ferait d'un chevreau de six semaines, ou, du moins, d'obtenir de lui une attestation bien authentique. »

A ces mots, le bandit s'étendit sur l'herbe.

« Il y a deux nuits que je n'ai dormi, ajouta-t-il; je tombe de sommeil, et quand tu auras pris le colonel, tu viendras m'éveiller; n'y manque pas surtout, sans quoi je dors jusqu'au jour.

— Poltron! répondit Suarez, je vais aller gagner la somme tout seul. »

Suarez n'avait pas encore disparu que son camarade ronflait déjà.

Ainsi, sur dix hommes, trois avaient renoncé à poursuivre don Rafael, tandis que le dialogue suivant s'entamait sur un autre point, entre deux autres :

« *Demonio!* que voilà une lune ridicule avec sa clarté! disait le premier en maugréant, tout au rebours de Pépé Lobos, qui trouvait cette clarté si propice pour jouer aux cartes. Ce damné colonel n'aurait qu'à nous apercevoir!

— Le fait est, répondit le second, que ce serait fâcheux, car il s'enfuirait à notre approche.

— Hum! je n'en sais trop rien; il n'a pas l'air d'aimer à fuir.

Avez-vous vu avec quelle force il a enlevé de sa selle Panchito Jolas?

— J'ai fait quelques chutes de cheval et je ne m'en porte pas plus mal, et je frémis en pensant à celle du pauvre Jolas.... *Ave Maria!* N'avez-vous rien entendu? »

Les deux bandits prêtèrent l'oreille, beaucoup plus effrayés que don Rafael, qui continuait de dormir sur son arbre.

Ce n'était toutefois qu'une fausse alerte; mais les deux compagnons venaient de trahir si naïvement la terreur

que leur inspirait le formidable colonel, que, le masque sous lequel ils cherchaient à se tromper l'un l'autre une fois tombé, ils convinrent, sans fausse honte, de regagner prudemment la clairière désignée pour le rendez-vous, où ils ne couraient pas le risque de trouver celui qu'ils cherchaient.

Les quatre autres continuèrent leur poursuite avec tant de mollesse, néanmoins, par suite d'une appréhension bien justifiée par le courage et la vigueur athlétique de don Rafael, que trois ou quatre heures après, sur dix cavaliers, huit se trouvaient dans la clairière, où nous les avons signalés dans le précédent chapitre, sans avoir été plus heureux les uns que les autres.

Quant aux deux autres qui manquaient à la réunion, la raison de leur absence était toute simple.

Lorsque Suarez s'était mis en devoir de gagner seul la récompense promise, il avait judicieusement pensé que, puisque son compagnon, tout garçon qu'il était, prenait tant de souci de son existence, lui, en sa qualité de père de famille, devait être plus soigneux encore de la sienne propre.

Heureux d'avoir fait preuve de courage sans qu'il lui en coutât rien, Suarez s'était couché à cent pas plus loin, pour penser tranquillement à sa femme, dont il se félicitait de n'avoir pas à supporter l'humeur aigre, ce soir-là, sur son lit de mousse.

Il se promettait d'aller plus tard éveiller son compagnon en lui reprochant sa coardise.

Malheureusement il avait compté sans un hôte qui vint le visiter malgré lui, le sommeil, sommeil aussi profond que celui de son camarade. Tous deux dormaient donc *à jambe tendue*, selon l'expression espagnole, tandis que les huit autres, après avoir attendu vainement leur venue, commençaient une délibération que les événements devaient rendre, cette fois, plus sérieuse.

La lune, couchée déjà depuis quelque temps, n'éclairait plus le groupe de bandits réunis dans la clairière ; leurs vêtements usés, souillés dans les bivouacs en plein champ, leur accoutrement moitié militaire, moitié campagnard, ainsi que leurs figures sinistres, présentaient à la lueur du crépuscule un aspect à la fois effrayant et pittoresque.

Tandis qu'autour d'eux *dix* chevaux essayaient de tromper leur faim en déchirant les feuilles des buissons contre lesquels retentissait avec un bruit de ferraille le mors qui les empêchait de broyer leur maigre pâture, les huit cavaliers, le cartouchier à la ceinture, la carabine en travers sur les genoux et la dague dans la jarretière de la botte, écoutaient les discours de Pépé Lobos.

« Suarez et Pacheco ne reviendront jamais, disait-il ; il est évident que ce colonel de Belzébuth les aura poignardés ou écrasés sans bruit, comme le pauvre Panchito Jolas, et, quoique nous ayons battu le bois toute la nuit sans rien trouver...

— Nous l'avons battu avec acharnement, interrompit l'un des deux insurgés qui avaient une si grande peur de rencontrer le colonel.

— Nous en avons fait tous autant, parbleu! reprit Pépé Lobos; demandez plutôt à mon compagnon ; et cependant, bien qu'il ait échappé à nos actives recherches, l'absence de deux d'entre nous prouve évidemment que l'enragé colonel n'a pas quitté la partie du bois où il s'est caché. Dès que le jour va venir, nous irons relever les traces de son cheval et nous saurons juste l'endroit où il a quitté le sentier. N'est-ce pas votre avis à tous? »

L'assentiment général répondit à la question de Pépé Lobos. « Maintenant, continua-t-il, la vengeance avant tout, et au diable la prime de cinq cents piastres à qui amènera le colonel vivant; nous l'apporterons mort, tant pis!

— Peut-être le capitaine accordera-t-il la moitié de la prime, dit l'un des bandits.

—Quand nous saurons exactement le lieu où il s'est jeté du sentier sous le couvert, nous nous diviserons en deux bandes de quatre hommes, cette fois : la première descendra du chemin vers l'Ostuta, la seconde remontera de l'Ostuta vers la route, dans une direction donnée à travers bois : nous prendrons l'homme entre nous, et le premier qui l'apercevra fera feu sur lui comme sur un chien enragé, et, pourvu qu'il lui reste un souffle de vie, la prime sera gagnée. »

L'avis de Pépé Lobos ne rencontra qu'une approbation unanime, et il fut convenu qu'à la pointe du jour tous iraient ensemble étudier le terrain pour y trouver les dernières empreintes des pas du cheval de don Rafael.

Le lever du soleil se fit moins longtemps attendre que le retour de Suarez et de Pacheco, qui dormaient toujours, et ses premiers rayons doraient à peine la cime des plus hauts palmiers, que huit bandits, disséminés sur le chemin qui conduisait de Huajapam au gué de l'Ostuta, cherchaient à démêler sur le sol les empreintes laissées la veille par leurs chevaux d'avec celles du cheval du colonel.

Ce n'était pas chose facile : le terrain, foulé, broyé par les sabots de onze chevaux lancés à toute course quelques heures auparavant, ne présentait que des vestiges informes, et jamais un Européen n'eût entrepris de reconnaître les traces particulières d'un cheval confondues avec tant d'autres. Pour des vaqueros mexicains, des gauchos du Chili, ou des campagnards de toute autre partie de l'Amérique, ce n'était qu'une affaire de patience.

Moins d'une demi-heure suffit, en effet, à Pépé Lobos, qui explorait le haut du chemin, pour trouver ce qu'il cherchait ; il appela ses camarades afin de leur montrer les signes qu'il venait de découvrir.

Au milieu des empreintes, parmi lesquelles chacun reconnut celles de son cheval, une déchirure diagonale creusée sur la terre, une tige d'herbe écrasée sur la ligne de verdure qui côtoyait le sentier, et une branche de sassafras brisée à la hauteur de l'épaule d'un cavalier sur la lisière du bois, ne laissèrent pas de doute aux bandits que ce ne fût précisément à cette même place que le colonel s'était élancé sous le couvert des arbres.

Au même moment, le détachement envoyé par Arroyo à la recherche des deux fugitifs traversait le gué du fleuve; quelques minutes après, il prenait pied sur la rive gauche ; puis, à l'aspect de quatre cavaliers qui débouchaient du sentier du bois sur le bord de l'Ostuta, il s'arrêta.

Ces quatre cavaliers étaient ceux qui devaient, d'après l'avis de Pépé Lobos, remonter à travers bois à la piste du colonel, depuis le fleuve jusqu'à la route de Huajapam.

Les deux détachements se reconnurent sans hésitation ; cependant le chef qui commandait le premier arrivé, vieux soldat natif du Nouveau-Mexique, qui pendant longtemps y avait combattu les Indiens sauvages et connaissait toutes les ruses de la guerre, jugea prudent d'échanger le mot d'ordre commun aux hommes de la guerilla d'Arroyo. Quand il ne lui resta plus aucun doute, il se fit expliquer, par les nouveaux venus, comment, au lieu de se trouver autour de l'hacienda del Valle, ils battaient les bois à cette heure matinale.

« Ah ! dit-il, le colonel Tres-Villas ! trois fugitifs au lieu de deux ; la journée sera bonne. »

Le vieux fourrier approuva la tactique de Pépé Lobos et forma un troisième détachement de cinq de ses cavaliers, qui devaient s'enfoncer dans le bois dans une direction différente, tandis que lui-même, avec les cinq hommes qui lui restaient, se chargeait de s'y avancer en sens inverse des trois autres détachements.

Ce ne fut que de cet instant que les bandits eurent un

chef, et un chef aussi habile qu'intrépide, qui leur donna des instructions précises et ranima chez eux le courage qui, comme on l'a vu, les avait complétement abandonnés.

Cependant l'ordre de tuer le colonel à distance, s'il devenait trop dangereux de s'en approcher, fut maintenu ; les deux autres fugitifs seuls, d'après la volonté d'Arroyo, devaient être pris vivants.

De ce moment la position de don Rafael devenait effrayante. Le moindre danger qu'il courût était celui de mourir en combattant, si, par malheur, il ne tombait pas plein de vie entre les mains d'ennemis impitoyables.

Comme le vieux Refino, c'était son surnom de guerre, achevait ses dispositions, don Rafael s'éveillait. Ses yeux furent un instant éblouis de l'éclat du soleil, et il se demandait encore où il était, quand il aperçut deux hommes qui s'avançaient avec précaution de son côté.

CHAPITRE III

LE PIVERT ET L'ARBRE MORT.

Le colonel, en s'éveillant, sentit une telle lassitude dans tous ses membres, qu'il s'étonna d'avoir pu dormir plus d'une demi-heure en semblable posture, et il éprouva un violent désir de descendre de son arbre pour se dégourdir en marchant.

Cependant, à l'aspect des deux individus qui continuaient à s'avancer vers lui, il crut prudent de différer un peu et se borna à défaire doucement les nœuds de sa ceinture qui le tenaient attaché, tout en surveillant avec soin les allures pour le moins suspectes des nouveaux venus.

Ceux-ci, sans soupçonner la présence d'un être vivant si près d'eux, marchaient toutefois avec circonspection,

regardant à droite et à gauche, comme s'ils eussent espéré ou craint de découvrir un objet invisible. Leur costume était assez bizarre, et surtout fort peu propre à courir à travers les halliers ; car il consistait en un simple caleçon et en une chemise.

Ce léger vêtement semblait complétement mouillé, quoique la nuit eût été fort sèche, et chacun d'eux portait à la main un paquet assez volumineux.

« Ces gens, pensa le colonel, cherchent quelqu'un ou craignent qu'on ne les cherche eux-mêmes ; lequel des deux ? »

Il écouta et regarda plus attentivement.

De même qu'en cet endroit l'épaisseur du fourré avait semblé propice à don Rafael pour s'y arrêter, les deux hommes jugèrent convenable d'y faire halte également.

« Arrêtons-nous ici, dit l'un d'eux, le temps de changer de vêtements.

— Je le veux bien, mais faisons vite, répondit l'autre ; nous devrions être bien loin déjà sur la route de Huajapam. »

Tous deux s'assirent sous l'acajou qui servait d'asile au colonel, et commencèrent silencieusement et sans tarder à se défaire de leurs vêtements mouillés pour les remplacer par ceux qu'ils portaient en paquet sous leurs bras.

« C'est donc ceci, reprit l'un d'eux, qui vaut son pesant d'or ? »

Et il désignait en parlant ainsi un autre petit paquet, que son compagnon serrait précieusement dans la poche de sa veste.

« Oui, et tu verras que tu ne regretteras pas d'avoir consenti à me suivre pour partager la bonne aubaine que ceci nous vaudra. Le tout est de pouvoir nous tirer d'ici, car on va se mettre à nos trousses.

— C'est certain ; mais on ne nous trouvera pas, et, si nous tombons dans les postes avancés de ceux de mes

camarades qui bloquent el Valle, comme ils ne sauront rien de ma fuite du camp, je leur persuaderai que je suis chargé de t'accompagner pour aller toucher avec toi le montant de la rançon d'un prisonnier.

— Et si l'on nous ramène au camp ? reprit l'autre.

— Nous y serons pendus ; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, n'est-ce pas le sort de l'homme ? riposta philosophiquement Juan el Zapote, car c'était l'ex-gardien du messager de don Mariano et de sa fille, à présent son compagnon de fuite ; mais je me fais fort de te tirer de là, *compadrito* [1].

— Corbleu ! se dit mentalement don Rafael, ce drôle, qui pense que c'est le sort de tout homme d'être pendu tôt ou tard, semble si sûr de son fait, qu'il ne lui en coûtera pas plus de me conduire aussi à bon port. »

En achevant cette réflexion, le colonel saisit une des lianes qui lui avaient servi à escalader le tronc de l'acajou, et, au risque de laisser une partie de ses vêtements aux branches de l'arbre, il sauta d'un bond devant les deux aventuriers stupéfaits.

Don Rafael, qui aurait payé si cher la connaissance du doux message envoyé par Gertrudis, se trouvait inopinément en face du messager chargé de le lui délivrer.

Il est vrai que ni l'un ni l'autre ne se connaissaient.

« Chut ! ne craignez rien, je vous offre ma protection, dit le colonel avec une superbe aisance, et surtout à bas les armes ! »

Zapote avait dégaîné un long poignard qu'il levait à tout hasard, prêt à frapper le premier venu avec cette indifférence particulière à l'homme qui, comme lui, ne pressent pas d'autre fin que la corde ou le *garrote*. Mais don Rafael lui avait aussitôt saisi le poignet qu'il serrait avec une force suffisante pour prouver qu'il pouvait être aussi terrible ennemi que puissant protecteur.

1. Mon cher compère.

« Qui êtes-vous ? s'écrièrent à la fois les deux compagnons.

— Ah ! voilà qui est indiscret, reprit don Rafael, je suis un homme qui saute à bas d'un arbre, et la preuve en est que mon chapeau y est resté... » Et, sans lâcher la main de Zapote, le colonel, se dressant sur ses pieds, harponnait de la pointe de sa longue épée son feutre accroché à l'une des branches. « Vous fuyez les hommes d'Arroyo, je les fuis aussi, voilà tout ce que nous devons savoir. Maintenant vous êtes deux, je suis seul, et, si vous ne voulez faire cause commune avec moi, je vous tue : c'est à prendre ou à laisser.

— *Caramba!* quel bon négociant vous auriez fait avec cette rondeur en affaires ! reprit Zapote, à qui ces allures franches et sans détour étaient loin de déplaire. Mais que puis-je pour vous?

— Me faire passer avec votre compère que voici pour votre camarade, chargé comme lui d'aller toucher le montant de la rançon d'un prisonnier, ce qui est un peu vrai, puisque vous allez tous deux partager le produit d'un....

— D'une commission bien simple, ajouta Zapote, et si vous saviez....

— Je n'ai pas l'intention d'en prendre ma part, dit le colonel en souriant, et peu m'importe de savoir...

— Vous le saurez malgré vous, caramba ! interrompit Zapote emporté par un élan irrésistible de loyauté ; entre amis, car nous le devenons dès à présent, une franchise sans bornes est de rigueur.

— Voyons donc, dit le colonel.

— Eh bien ! répondit le véridique Zapote, c'est le testament en règle d'un oncle excessivement riche en faveur d'un neveu qui se croyait déshérité et que nous apportons au susdit neveu. Vous jugez du pourboire que cela nous vaudra.

— Le testament n'est pas faux ? demanda le colonel,

mis en défiance par la mine suspecte du Zapote.

— Nous ne savons pas écrire, répondit-il avec naïveté ; mais, si vous m'en croyez, nous allons décamper tous trois au plus vite ; nous n'avons déjà perdu que trop de temps.

— Et mon cheval, objecta le colonel, qu'en ferons-nous ?

— Ah ! vous avez un cheval ? Eh bien ! laissez-le, il ne ferait que vous embarrasser.

— Surtout s'il est comme un cheval que je connais, ajouta le messager en faisant allusion au Roncador même, qu'il avait eu occasion de voir dans les écuries de don Mariano à Oajaca ; ce diable de cheval, figurez-vous.... »

Des cris qui éclatèrent à la fois sur les bords du fleuve, sur le chemin de Huajapam et des deux côtés opposés du bois interrompirent le messager au moment où il allait raconter à don Rafael les particularités de son propre cheval, et sans aucun doute préparer les voies à une reconnaissance complète entre le colonel et lui.

Tous deux interrogèrent du regard la contenance effrayée du Zapote.

« Diable ! dit-il, c'est plus grave que je ne pensais. »

Les cris qui venaient de frapper l'air exprimaient l'allégresse et l'ardeur de ceux qui entraient en chasse, et une implacable résolution de ne pas faire de quartier. C'est ainsi que la trompe qui sonne la mort jette aux échos la condamnation du cerf. Ces cris avaient encore quelque chose de plus significatif, à en juger par d'étranges modulations qui les accompagnèrent au moment où on y répondait de l'extrémité du bois.

Le Zapote regarda fixement quelques secondes l'officier royaliste, qui portait un chapeau de volontaire insurgé, une veste de soldat d'infanterie et un pantalon d'officier de cavalerie.

Vous êtes un homme qui avez sauté à bas d'un arbre,

reprit-il, je ne puis le nier ; mais, à moins que ce ne soit un autre que vous, il y a dans le bois un royaliste qu'on va poursuivre à outrance.

— A mon tour je ne saurais nier que je sers la cause du roi, dit simplement don Rafael.

— Ces cris, dont je connais la signification, indiquent qu'on doit prendre mort ou vif un royaliste caché quelque part dans ces fourrés, continua le Zapote. Ceux qui vous poursuivent vous ont donc déjà vu ?

— J'ai tué hier soir deux des leurs à leur nez et à leur barbe.

— Alors je ne puis espérer vous faire passer, comme mon compère que voici, pour un prisonnier ordinaire, qui n'est ni royaliste ni insurgé.

— C'est douteux, du moins.

— C'est de toute impossibilité, et je ne puis vous promettre qu'une chose : non-seulement de ne pas vous trahir au cas où nous parviendrons, mon compère et moi, à nous tirer de ce pas épineux, mais d'essayer de dépister ceux qui vous cherchent ; car je commence à me lasser de ce métier de bandit.... A une condition cependant.

— Laquelle? demanda le colonel.

— C'est que vous nous permettiez de vous fausser compagnie. Je ne puis rien pour vous sauver, vous le voyez. Vous ne pourriez que nous perdre sans profit pour vous, ou nous empêcher de remettre à qui de droit le message dont nous sommes chargés. D'un autre côté, bien que ce ne soit que depuis un instant, votre sort est lié au nôtre, et vous abandonner au milieu du danger, sans votre consentement, serait une lâcheté dont j'aime autant recevoir de vous l'absolution. »

Il y avait dans les paroles du Zapote un accent de loyauté dont le colonel fut frappé malgré lui.

« Qu'à cela ne tienne, mon ami, dit résolûment don Rafael ; je vous permets d'aller chercher fortune où

bon vous semblera, et je souhaite même, ajouta-t-il en souriant, que vous puissiez arriver jusqu'à ce neveu avec le testament de son oncle. »

Puis il dit d un ton mélancolique :

« J'ai si peu de raison de tenir à la vie que je pense comme vous : un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe? Seulement,reprit-il avec un retour subit de bonne humeur, je tiens essentiellement à n'être pas pendu.

— Merci de votre permission, seigneur cavalier, répondit le Zapote; mais un mot encore avant de vous quitter : si vous m'en croyez, vous remonterez au sommet de cet arbre, où personne ne songera que vous pouvez être.

— Non pas, je serais comme le jaguar poursuivi par les chiens sans pouvoir me défendre, et je veux, comme disent les Indiens, envoyer avant moi le plus d'ennemis possible, pour me déblayer les terrains de chasse dans l'autre monde.

— Eh bien ! faites mieux, poursuivit le Zapote, marchez vers l'Ostuta. A la pointe méridionale de ce bois, sur les bords du fleuve et près du gué, il y a des fourrés de bambous fort épais, dans lesquels mon compère et moi nous aurions trouvé asile jusqu'au jugement dernier, s'il ne nous avait fallu aller à nos affaires ; si vous pouvez y arriver, vous êtes sauvé.

— Ah ! ceci est préférable, dit le colonel, quoique depuis trois jours je commence à être las de me cacher. Adieu donc et bonne chance ! »

Le Zapote et son compagnon, après s'être orientés, prirent la direction qui pouvait, par un assez large détour, les conduire vers la route de Huajapam, où le messager de Gertrudis, sans se douter qu'il se séparait du colonel lui-même, espérait toujours le trouver dans le camp des royalistes occupés à en faire le siége.

Quelques secondes après, l'épaisseur du bois les eut bientôt cachés aux yeux du colonel.

« Je suis, ma foi! fâché de ne pas lui avoir demandé son nom, dit le compadre du Zapote à son compagnon au bout d'un quart d'heure de route silencieuse; il ne nous en aurait sans doute pas fait plus de mystère que de sa qualité, car il paraît aussi franc que brave. D'après sa tournure et malgré son costume, ce doit être quelque officier de l'armée royaliste.

— Bah! reprit le Zapote, le nom ne fait rien en pareille circonstance. C'est un homme perdu, et nous ne serions pas plus avancés de savoir comment il s'appelle.

— Qui sait?

— Je suis fâché que nous n'ayons pas pu lui être utiles, voilà tout; à présent, pensons à nous, c'est l'essentiel; car, vois-tu? mon brave Gaspar, nous ne sommes pas encore hors de danger. »

Les deux compagnons poursuivirent leur route en se glissant le plus doucement possible à travers les fourrés, que le soleil déjà plus élevé commençait à éclairer de ses rayons brûlants.

Une demi-heure s'écoula ainsi avant qu'ils entendissent de nouveau les voix de ceux qui s'avançaient dans le bois, marchant peu éloignés les uns des autres. Ces voix se turent bientôt.

Au milieu du silence qui régna alors, le Zapote distingua le craquement des buissons à quelque distance de lui, et, en avançant de ce côté, il aperçut un homme qui marchait avec précaution la carabine à la main; puis, à dix pas de celui-ci, à sa droite et à sa gauche, sur la même ligne, deux autres hommes se glissant avec les mêmes précautions à travers les halliers.

Tous trois se faisaient de leur mieux un rempart de chacun des arbres qu'ils rencontraient. Le Zapote reconnut l'un d'eux.

« Eh! Perico! cria-t-il.

— Qui m'appelle? reprit l'homme.

— Moi, Juan el Zapote.

— Tiens! et par quel hasard? demanda Perico.

— Je vais te le dire, reprit le Zapote avec une merveilleuse impudence; tu sauras d'abord que le capitaine....

— D'où viens-tu? demanda Perico.

— Du camp, de l'autre côté de l'Ostuta.

— Le capitaine a donc su que nous poursuivions un royaliste dans ces bois?

— Comment cela? demanda le Zapote.

— Figure-toi que nous avons battu ces bois toute la nuit à la recherche de ce coquin; que, de dix que nous étions, il n'en restait que huit, Suarez et Pacheco ayant été tués, et maintenant, si j'en juge par tous ces cris auxquels nous avons répondu, nous sommes au moins vingt. »

En ce moment, un autre homme se joignit aux trois que le Zapote venait de rencontrer. Un heureux hasard faisait que ces quatre hommes étaient précisément les mêmes qui avaient été chargés par Pépé Lobos de battre la partie du bois voisine de la route de Huajapam, et qui, n'ayant pas rencontré le vieux fourrier Refino, ignoraient par conséquent que le Zapote fût poursuivi comme déserteur.

« Maintenant, reprit celui-ci, que je t'ai dit pourquoi je me trouve ici envoyé en mission par le capitaine avec mon compère don Gaspar, comme je suis très-pressé....

— Le diable m'emporte si tu m'as rien dit de ta mission! s'écria Perico.

— Parbleu! une mission secrète comme la mienne! Allons, adieu, je te le répète, je suis fort pressé.

— Avant de vous en aller, dit un des trois hommes qui étaient avec Perico, dites-nous si vous l'avez rencontré dans le bois.

— Qui ça? le royaliste que vous poursuivez?

— Sans doute, l'enragé colonel.

— Je n'ai pas vu le moindre colonel enragé, reprit le Zapote.

— Eh! *caramba!* le colonel Tres-Villas, s'écria Perico. Tu fais l'ignorant : espères-tu le prendre tout seul et gagner la prime de cinq cents piastres?

— Le colonel Tres-Villas! s'écria à son tour Gaspar le messager.

Cinq cents piastres de prime! ajouta le Zapote en portant la main à ses cheveux comme s'il allait s'en arracher une poignée.

— Eh! oui, parbleu! lui-même, dit Perico; un grand gaillard à moustaches noires, au feutre de même couleur, portant un pantalon à bande d'or et une veste de soldat d'infanterie.

— Qui vous a tué deux hommes?

— Quatre, puisque Suarez et Pacheco n'ont plus reparu. »

Il n'y avait plus à douter que l'homme qu'ils venaient de laisser derrière eux ne fût précisément celui qu'ils cherchaient pour lui remettre le message de Gertrudis, et le Zapote échangea avec Gaspar un regard de désappointement profond.

Un instant l'honnêteté de fraîche date de l'ex-bandit chancela sur sa base encore mal assise; mais une prière muette de Gaspar et le souvenir de la foi jurée l'emportèrent dans son âme sur la cupidité déçue.

« Je n'ai rien vu, dit-il sèchement, et vous me faites perdre mon temps; au revoir.

— *Vete con Dios*[1]*!* » dit Perico.

Gaspar et le Zapote échangèrent un dernier adieu avec les compagnons de Perico, et ils s'éloignèrent au pas d'abord, tant qu'ils furent en vue, puis à toute course, quand ils se virent seuls.

1. Que Dieu te conduise.

Le principal était de se mettre en sûreté, sauf à se lamenter après d'une semblable déconvenue.

Quand ils se crurent à l'abri de toute poursuite dans la partie du bois située de l'autre côté de la route, le Zapote se jeta sur la mousse d'une clairière avec un air de désolation profonde.

« Qu'allons-nous faire maintenant? » dit lugubrement Gaspar.

Le Zapote gardait le silence des grandes émotions; puis, se levant au bout d'une minute :

« Un coup superbe! s'écria-t-il; un coup rare! une bonne action !

— Tu en es capable?

— Nous en sommes capables tous deux! Écoute, compadrito; je suis connu de ceux qui bloquent l'hacienda del Valle, tu es connu de ceux qui la défendent; entrons-y. Une fois là, tu me fais passer pour un des serviteurs de ton maître don Mariano.

— Ce serait possible, mon cher Zapote, objecta naïvement Gaspar, si tu n'avais pas une diable de physionomie.....

— Je la composerai; cela me regarde, tu verras. Je demande une prime de mille piastres, si j'arrache le colonel, au risque de ma vie, au péril qui le menace; nous prenons cinquante hommes avec nous, je délivre le colonel; nous touchons la récompense promise et le prix de ton message par-dessus le marché. Qu'en dis-tu ?

— Ce serait superbe, en effet.

— Ah! la vertu, vois-tu! il n'y a rien de plus lucratif.

— Mais d'ici là le colonel sera pris ou tué.

— Peut-être que non; et puis, s'il est mort, nous tâcherons de prendre le capitaine. Coûte que coûte, il me faut une prime.

— Au fait, le colonel aura peut-être réussi à gagner le fourré de bambous sur les bords du fleuve, reprit Gaspar.

— Dans deux heures, nous pouvons être de retour ici avec le renfort ; courons vite à l'hacienda. »

Excités par cet espoir, les deux aventuriers reprirent courage et se dirigèrent le plus rapidement qu'il leur fut possible vers l'hacienda gardée par le lieutenant Veraegui.

Sans chercher à examiner si tout doit marcher au gré de leurs désirs, nous les laisserons aller pour retourner vers le colonel Tres-Villas.

Resté seul, don Rafael envisagea froidement sa position. Il ne se dissimula pas que ses chances de salut ne fussent des plus douteuses, et que, à moins de quelque secours inattendu sur lequel il ne devait pas compter, il n'avait guère d'espoir d'échapper au sort qui le menaçait.

Le soleil inondait d'une lumière éclatante le bois tout entier qui lui servait d'asile. Ses rayons, déjà presque perpendiculaires, pénétraient jusqu'au cœur des fourrés, et cependant, avant qu'il se couchât et que la nuit vînt de nouveau lui prêter ses ombres tutélaires, sept heures environ devaient encore s'écouler ; car c'était précisément un des jours du solstice d'été, les jours les plus longs de l'année, ceux où, sous les tropiques, une baguette fichée en terre ne projette pas d'ombre.

Combien alors don Rafael regretta ce sommeil auquel il s'était abandonné, au lieu de profiter d'une partie de la nuit afin de tenter un effort désespéré pour son salut ! Il regretta non moins vivement de n'avoir pas révélé, quoi qu'il en pût advenir, son nom à ses deux compagnons d'un instant; peut-être l'espoir d'une forte récompense les eût-il engagés à essayer de pénétrer jusqu'à l'hacienda del Valle, pour instruire le lieutenant Veraegui du danger que courait son chef.

Il était loin de se douter qu'un hasard providentiel se fût chargé de faire pour lui ce qu'une tardive réflexion lui suggérait maintenant.

En dépit du danger de sa position, don Rafael, à jeun depuis longtemps, commençait à ressentir les atteintes de la faim; mais c'était ce dont il devait le moins s'inquiéter. Dans les bois des parties chaudes de l'Amérique, l'anonier, le corosollier, l'ahuacatier, et bien d'autres arbres encore, se couvrent spontanément, et sans culture, de ces fruits savoureux qui servent à la nourriture de l'homme.

Une fois ces réflexions faites, le colonel n'était pas homme à se consumer en inutiles regrets, et il résolut d'agir.

Il hésita d'abord un instant sur ce qu'il devait faire de son cheval, et il semblait décidé à l'abandonner; mais il ne tarda pas à se convaincre de l'utilité qu'il en pouvait tirer en s'en faisant, dans sa marche tortueuse à travers les bois, un rempart vivant et mobile derrière lequel il trouverait au besoin un abri contre la balle d'une carabine. Puis, s'il parvenait sain et sauf à la lisière du bois, il lui restait encore la ressource de s'élancer sur son dos et d'échapper, comme la veille, à la poursuite de ses ennemis. Il se disposa donc à aller le chercher.

Le hallier dans lequel il avait attaché le Roncador n'était pas fort éloigné de l'arbre sur lequel il avait passé la nuit; mais le profond silence qui régnait dans la forêt, qu'on aurait pu croire déserte sans les cris qui s'étaient fait entendre un quart d'heure auparavant, lui fit sentir la nécessité de marcher avec précaution, le moindre froissement d'un buisson pouvant trahir sa présence.

Le colonel s'avançait donc en posant les pieds par terre le plus légèrement possible, lorsqu'un bruit vague de voix parvint à son oreille. Il écouta quelque temps sans que ce bruit se rapprochât sensiblement de lui. Il se mit de nouveau en marche.

Il put enfin gagner le hallier, où il retrouva son cheval. Quoique brûlant de soif et dévoré par la faim, le

pauvre animal n'avait pas fait le moindre effort pour briser son licou.

A l'approche de son maître, il fit entendre un hennissement joyeux qui retentit au loin.

Malgré ce bruit, qui pouvait le trahir et lui être si funeste, le colonel ressentit un mouvement de joie mêlée de tristesse en caressant son noble compagnon de danger, et il ne put en même temps s'empêcher d'éprouver un remords du rôle auquel il allait peut-être le destiner.

C'était néanmoins un de ces cas dans lesquels l'instinct de conservation de l'homme le porte souvent à faire ce que son cœur désapprouve.

Afin de rendre ses mouvements plus faciles dans le labyrinthe formé par les arbres et les lianes, le colonel dessella son cheval et ne lui laissa que la bride pour le conduire à la main. Il s'avança résolûment, en se guidant sur le soleil, vers la pointe méridionale du bois, qui aboutissait au gué de l'Ostuta.

Le conseil du Zapote lui parut bon à suivre, et il pensa que, s'il pouvait en effet parvenir à se cacher le reste du jour au milieu des bambous du fleuve, il lui serait facile, pendant la nuit, de gagner la grande route d'Oajaca pour revenir de là à l'hacienda del Valle.

Chemin faisant, don Rafael jeta encore le fourreau de son sabre, ainsi que son ceinturon, qui le gênaient, et, tenant d'une main sa lame nue, de l'autre la bride de son cheval, il continua sa marche le plus silencieusement qu'il lui fut possible, décidé à ne se servir de ses pistolets qu'à la dernière extrémité.

Cependant le moment approchait où il allait être obligé de faire un détour ; car, au milieu du silence, il entendit, dans la direction qu'il suivait, des voix d'hommes qui s'appelaient et se répondaient, en s'invitant à marcher sur la même ligne et à conserver leur distance pour former un plus large cercle.

Séparément, aucun de ceux qui le poursuivaient ne lui eût inspiré plus d'inquiétude sérieuse qu'un chasseur isolé n'en inspire au lion qui bat en retraite devant le nombre de ses ennemis; mais il savait bien que la meute entière des bandits d'Arroyo se précipiterait à la fois sur lui, et qu'il succomberait infailliblement.

Le colonel renonça donc à l'idée désespérée, un instant conçue, de marcher sur l'adversaire qui se trouverait le plus près de lui et de l'égorger sans bruit.

Il pensa avec raison que, au milieu de bois épais comme ceux qui le cachaient, un homme résolu avait quelque avantage sur des ennemis obligés de s'avertir de la voix pour marcher ensemble et garder leur distance. Tandis qu'ils signalaient l'endroit où ils se trouvaient, lui, en gardant le silence, leur laissait ignorer le lieu de sa retraite.

Les voix se rapprochaient de moment en moment, et don Rafael écouta avec anxiété si d'autres voix ne se faisaient pas entendre d'un côté différent. Il était à craindre de n'éviter les uns que pour tomber dans les embûches des autres.

Le colonel ne connaissait pas le nombre de ses ennemis; mais, quel qu'il fût, il supposa que le cordon formé autour de lui pour le prendre ne pouvait être si serré qu'il n'y eût quelque vide à travers lequel il pût s'échapper, comme un oiseau qui passe par l'une des mailles du filet de l'oiseleur.

Pendant que don Rafael écoutait, comme écoute l'homme dont la vie dépend de la finesse de son oreille, il entendit, à quelque distance de lui, le bruit sonore et lointain du bec d'un pivert frappant sur un arbre mort.

Ce bruit est l'un de ceux qui se font le plus souvent entendre dans les vastes forêts de l'Amérique. L'oiseau sauvage, occupé à chercher sa pâture, fait une chasse incessante aux vers logés dans l'écorce des arbres morts

ou dépéris, et les fait sortir de leur retraite en frappant sur le tronc à coups redoublés de son bec.

Le bruit que venait d'entendre le colonel était comme une voix amie qui lui disait que, du côté d'où elle partait, aucune créature humaine ne troublait la solitude de la forêt.

Don Rafael, guidé par les coups cadencés que continuait de faire entendre l'oiseau solitaire, se dirigea vers lui. Il était encore à quelque distance de son arbre, quand le pivert, effrayé par sa présence, s'envola à tire-d'ailes.

Le fugitif s'arrêta et prêta l'oreille, et, à sa grande joie, il entendit dans le lointain la voix de ses ennemis; il avait été dépassé par eux, et, à moins qu'ils ne revinssent sur leurs pas, ce qui n'était pas probable, ils allaient le chercher dans le centre du bois qu'il venait de quitter.

Pour mieux les tromper et augmenter encore sa sûreté, il s'avisa d'une ruse indienne.

Il ramassa deux branches de gaïac sec, et, les frappant l'une contre l'autre, il imita à s'y méprendre, le bruit cadencé des coups de bec du pivert.

Maître maintenant de reprendre la direction qu'il avait été forcé d'abandonner, don Rafael s'avança rapidement vers le gué de l'Ostuta, s'arrêtant néanmoins de temps en temps pour faire dire encore à l'écho de la forêt le bruit tutélaire du bec de l'oiseau chasseur.

Après une heure de marche environ, le colonel s'arrêta pour cueillir quelques-uns de ces fruits sauvages dont il avait été forcé jusqu'ici de se priver, de crainte de perdre un temps précieux à son salut. Pendant qu'il trompait ainsi sa faim et sa soif avec quelques *anonas* [1], il prêtait l'oreille avec délices à ces mille bruits vagues et indéfinissables qui n'interrompaient qu'à peine le profond silence qui régnait autour de lui.

1. Fruit de l'anonier.

Le milieu du jour était déjà dépassé, et le soleil commençait à lancer ses rayons obliques, lorsque don Rafael se leva et reprit sa marche ; puis bientôt, à travers les derniers arbres du bois, il aperçut la nappe tranquille de l'Ostuta coulant sans bruit au milieu des hauts bambous qui croissaient sur ses bords.

La brise agitait doucement les tiges élancées et les longues feuilles mobiles de ces verts fourrés où, le jour, les caïmans se vautrent dans la vase du fleuve en attendant la fraîcheur de la nuit.

C'était là aussi que don Rafael devait aller chercher comme eux un asile, jusqu'au moment où l'obscurité lui permettrait de continuer sa course.

Le colonel ne comptait pas attendre dans les bois le retour de ceux qui l'avaient vainement poursuivi, et, une fois arrivé sur les bords du fleuve, il chercha à se rendre compte de ce qui s'y passait. Des derniers buissons de la lisière du bois aux bambous de l'Ostuta il n'y avait qu'un court espace à franchir, et il s'y hasarda.

La couleur jaunâtre des eaux, de petits remous écumeux que formait le fleuve en caressant dans son cours de nombreuses plantes aquatiques, dont les larges feuilles et les fleurs s'étendaient mollement à sa surface ; les ondulations de ses eaux autour de quelques grosses pierres jetées çà et là, tout indiquait à don Rafael qu'il était en effet près du gué où, deux ans auparavant, ses courses à la poursuite d'Arroyo l'avaient souvent conduit, et dont le Zapote lui avait parlé le matin.

Caché par les longues tiges des gigantesques roseaux, il put apercevoir de loin les tentes du camp de ce chef de bandits et ses cavaliers galopant sur les bords opposés du fleuve. A cet aspect, ses passions fougeuses se réveillèrent, et il tendit d'un air de menace son poing fermé vers l'emplacement occupé par le guerillero objet de toute sa haine.

Tout à coup, des cris, des pas de chevaux, qu'il en-

tendit résonner dans le bois derrière lui, vinrent lui donner l'alarme. C'étaient les cavaliers d'Arroyo qui rentraient au camp, désappointés de n'avoir pu trouver, au lieu du colonel et des deux autres fugitifs, que Suarez et Pacheco, sains et saufs, mais encore tout effrayés.

Il n'y avait pas une minute à perdre, et don Rafael, écartant de la main les bambous, entra au plus épais du fourré humide, qui se referma au-dessus de sa tête : et quand, quelques moments après, les cavaliers passèrent au galop à peu de distance de sa retraite, la brise agitait tranquillement les panaches verdoyants des bambous sans laisser deviner à l'œil le plus clairvoyant la présence du fugitif qu'ils cachaient sous leur impénétrable manteau.

Don Rafael entendit bientôt les chevaux fouetter en marchant les eaux du fleuve, puis le bruit s'éteignit et fut remplacé par un profond silence.

De mortelles heures se succédèrent lentement les unes aux autres jusqu'au moment où le soleil, descendu à l'horizon, lança comme un dernier adieu aux roseaux du fleuve de longs rayons, aigus comme des glaives de feu. Après avoir réfléchi pendant quelques instants les dernières lueurs du couchant, les eaux de l'Ostuta s'assombrirent et leur miroir ne répéta plus que des myriades d'étoiles dont la voûte du ciel était parsemée.

CHAPITRE IV

OÙ DON CORNELIO CROIT AVOIR PERDU LA TÊTE.

Si l'on a bien voulu suivre avec quelque intérêt la périlleuse odyssée du capitaine don Cornelio Lantejas, il est deux choses que l'on doit se demander : d'abord,

si c'est bien lui dont la tête se trouvait, au dire de Gaspacho, suspendue à la porte de l'hacienda del Valle ; puis, si ce n'est que celle d'un homonyme, ce qu'il est devenu depuis son départ du camp de Morelos devant Huajapam.

Ce que nous allons dire répondra promptement à ces deux questions.

Si nous n'avons pas signalé sa présence sur les bords de l'Ostuta avec celle de don Rafael, et de don Mariano et de sa fille, c'est par la raison que, parti quelques heures après les personnages en question, il ne pouvait avoir fait le même chemin qu'eux en moins de temps.

L'après-midi de cette même journée qu'a remplie le récit des aventures du colonel, à peu près à l'heure où ce dernier venait de se réfugier dans les bambous, l'ex-étudiant en théologie, accompagné de Costal et de Clara, arrivait par une route différente et faisait halte à peu de distance de l'hacienda del Valle.

Pendant que leurs chevaux dessellés broutaient l'herbe, Costal s'était éloigné pour quelques instants, afin de se rendre compte de ce qui se passait dans les alentours. Clara, de son côté, faisait rôtir sur des charbons des épis de maïs encore verts et quelques tronçons de viande séchée au soleil, tirés de ses *alforjas*[1] de voyage.

Le capitaine était en train de faire au nègre une recommandation à laquelle il semblait attacher une grande importance.

« Écoutez, Clara, disait-il, nous sommes chargés d'une mission qui exige toute la prudence possible ; je ne parle pas de la commission assez dangereuse d'aller porter au capitaine Arroyo les menaces du général ; je ne fais allusion qu'à celle de pénétrer dans la ville de Oajaca. Là, les Espagnols ne font pas plus de cas de la tête d'un insurgé que d'un des épis que vous faites griller.

1. Bissac.

Perdez donc, je vous prie, cette fâcheuse habitude de m'appeler du nom de Lantejas, qui ne m'a jusqu'ici que trop porté malheur. C'est sous le nom de Lantejas que je suis proscrit, et je ne dois plus désormais être pour vous, comme pour Costal, que don Lucas Alacuesta ; ce dernier nom est celui de ma mère, et il en vaut bien un autre.

— Suffit, capitaine, répondit Clara ; je n'oublierai plus vos ordres, même quand j'aurais la tête sous la hache du bourreau.

— J'y compte ; maintenant, en attendant le retour de Costal, vous pouvez me servir quelques morceaux de grillades qui me paraissent à point, car je meurs de faim.

— Et moi aussi, » ajouta le nègre.

Clara étendit comme une nappe devant le capitaine la *coraza*[1] de sa selle, et y déposa, enveloppés dans les feuilles des épis de maïs, les tronçons de *cecina*[2] qui devaient faire le dîner de don Cornelio.

Cela fait, le nègre s'assit les jambes croisées à côté des braises à moitié consumées, au milieu desquelles, avec un empressement qui devait être fatal à la portion de Costal, il se mit à piquer de son couteau le restant de viande qui s'y trouvait.

« Mais, si vous continuez de ce train-là, dit le capitaine, votre camarade Costal va demeurer à jeun.

— Costal ne mangera pas d'ici à demain, répondit gravement Clara.

— Je le crois sans peine : il ne trouvera plus rien, reprit don Cornelio.

— Vous n'y êtes pas, seigneur capitaine ; c'est aujourd'hui le troisième jour après le solstice d'été, et la lune doit se lever pleine ce soir. Voilà pourquoi

1. Couverture piquée qui se met sous la selle.
2. Viande séchée au soleil.

Costal ne mangera pas, pour se préparer par l'abstinence à parler avec ses dieux.

— Malheureux fou, qui crois aux fables du paganisme de Costal ! s'écria Lantejas.

— J'ai appris à y croire, répliqua le nègre. Le Dieu des chrétiens habite le ciel, et ceux de Costal le lac d'Ostuta. Tlaloc, le dieu des montagnes, réside au sommet du Monapostiac, et Matlacuezc, sa femme, la déesse des eaux, se baigne dans le lac qui entoure la montagne enchantée. La pleine lune après le solstice d'été est la période lunaire pendant laquelle ils apparaissent tous deux à celui des descendants des caciques de Tehuantepec qui a dépassé la cinquantaine ; et ce soir Costal et moi nous irons les évoquer. »

Comme le capitaine allait ouvrir la bouche pour essayer de ramener le nègre à des idées plus raisonnables, l'Indien zapotèque arrivait près de lui.

« Eh bien ! Costal, demanda-t-il, nos renseignements sont-ils exacts, et Arroyo est-il réellement campé sur les bords de l'Ostuta ?

— C'est la vérité, répondit l'Indien ; un *peon* de ma connaissance et de ma caste m'a dit que Bocardo et lui interceptaient le gué du fleuve. Ainsi, ce soir, vous pourrez leur transmettre votre message ; puis ensuite vous nous donnerez la permission à Clara et à moi, d'aller passer la nuit sur les bords du lac sacré.

— Hum ! ils sont si près? dit le capitaine avec un certain malaise qui lui fit brusquement cesser son dîner.

— Plus altérés que jamais, l'un de sang, l'autre de pillage, reprit Costal d'un ton peu propre à rassurer don Cornelio.

— Au diable la mission ! se dit-il au fond de son cœur ; puis il reprit tout haut : C'est donc vers le gué de l'Ostuta que nous devons marcher ?

— Quand il plaira à Votre Seigneurie.

— Nous avons le temps ; je désire me reposer quel-

ques heures ici. Et votre ancien maître, don Mariano Silva, qu'en avez-vous appris ?

— Depuis longtemps déjà il a quitté l'hacienda de las Palmas pour se retirer à Oajaca. Quant à celle del Valle, une garnison espagnole l'occupe toujours.

— Ainsi, de tous côtés, nous sommes entourés d'ennemis ! s'écria le capitaine.

— Arroyo et Bocardo ne sauraient être des ennemis pour un officier porteur de dépêches du grand Morelos, reprit Costal ; puis Votre Seigneurie, Clara et moi, sommes de ces gens que les bandits n'intimident pas.

— J'en conviens.... certainement.... Cependant, j'aimerais mieux.... Ah ! quel est ce cavalier qui galope de notre côté la carabine à la main ?

— Si l'on juge du maître par le serviteur, et que ce cavalier soit au service de quelqu'un, ce quelqu'un doit être l'un des plus grands coquins que je sache. »

En disant ces mots, Costal allongeait la main vers la vieille carabine qu'on lui connaît, et qui ne faisait long feu qu'une fois sur cinq.

Le cavalier qui laissait si mal juger de son maître n'était autre, en effet, que le Gaspacho, celui qu'on a vu apporter à Arroyo des nouvelles de l'hacienda del Valle.

Le drôle s'avançait comme en pays conquis, et, s'adressant au capitaine, qui, en sa qualité de blanc, lui paraissait le seul homme considérable des trois :

« Dites donc, l'ami ! lui dit-il sans daigner porter la main à son chapeau.

— L'ami ! s'écria Costal, à qui la physionomie du Gaspacho eut soudain le don de déplaire plus encore que son abord sans façon ; un capitaine de l'armée du général Morelos n'est pas l'ami d'un homme tel que vous.

— Que dit cette brute d'Indien? » repartit le Gaspacho d'un air de profond dédain.

Les yeux de Costal, enflammés de colère, promet-

taient au Gaspacho un châtiment terrible, quand don Cornelio s'interposa vivement entre eux.

« Que voulez-vous? demanda-t-il au soldat d'Arroyo.

— Savoir, répondit le cavalier, pour rendre service à mon ami Perico, qui bat la plaine de tous côtés, si vous n'avez pas vu quelque part ce coquin de Juan el Zapote, accompagné de son compère Gaspar.

— Je n'ai vu ni le Zapote ni son compère.

— Alors Perico, qui les a laissés passer au lieu de les arrêter, passera lui-même un mauvais quart d'heure quand il va comparaître devant le capitaine Arroyo.

— Ah! vous êtes à son service?

— J'ai cet honneur.

— Vous me direz alors, je vous prie, où je le trouverai, demanda don Cornelio.

— *Quin sabe*[1]? sur les bords du gué de l'Ostuta, à moins qu'il ne soit ailleurs, à l'hacienda de San Carlos, par exemple.

— Cette hacienda n'appartient-elle pas aux Espagnols? objecta le capitaine.

— Alors je me trompe peut-être, répondit ironiquement le Gaspacho ; en tous cas, si vous voulez voir le capitaine, ce qui m'étonne, vous devez toujours passer le gué, quitte à ce qui peut vous advenir. Tiens! vous avez là un fort beau dolman brodé, ma foi! il est un peu large pour vous, et il irait justement à ma taille. »

En disant ces mots, le bandit piqua des deux et reprit le galop, laissant le capitaine sous l'impression fâcheuse de ses réponses ambiguës et de son admiration pour son dolman.

« J'ai idée que nous sommes mal tombés par ici, mon cher Costal, dit-il ; vous voyez quel cas ce drôle semble faire d'un officier de Morelos, et son maître en fera sans doute moins encore. Puis, pour gagner le gué, nous de-

1. Qui sait?

vons forcément passer en vue de l'hacienda del Valle. Soyons prudents, et attendons la nuit pour nous mettre en route.

— La prudence n'est jamais un mauvais guide pour le courage, répondit sentencieusement Costal ; nous ferons ce que vous désirez, et nous n'avancerons qu'avec précaution pour ne tomber ni entre les mains des Espagnols, ce qui me ferait perdre un jour unique dans toute ma vie, ni entre celles de ces maraudeurs d'Arroyo, sans pouvoir peut-être arriver jusqu'à lui. Fiez-vous-en à moi pour vous conduire ; vous savez que je ne vous laisse jamais longtemps dans les mauvais pas.

— Vous êtes ma providence ! s'écria le capitaine avec expansion ; je me plairai toujours à le reconnaître.

— C'est bien ! c'est bien ! Ce que j'ai fait pour vous ne vaut guère la peine d'en parler. En attendant, nous agirons sagement en faisant un somme jusqu'à la nuit, Clara et moi du moins ; car nous ne fermerons pas l'œil, lui et moi, une fois le soir venu.

— Je suis de votre avis, » ajouta Clara.

Comme le soleil était encore fort chaud, l'Indien et le nègre s'étendirent à quelques pas d'un ruisseau voisin, sous le maigre parasol d'un bouquet de palmiers, et, avec l'indifférence du danger que donne la vie d'aventures, tous deux ne tardèrent pas à s'endormir d'un profond sommeil, pendant lequel Clara réussit à prendre en songe la Sirène aux cheveux tordus, qui lui révélait l'emplacement d'inépuisables placers de perles.

Quant au capitaine don Cornelio Lantejas, l'inquiétude de l'avenir le tint longtemps éveillé ; cependant il réussit à imiter l'exemple de ses deux compagnons de route, quoique ce ne fût pas sans peine.

Comme nous n'avons que faire d'eux jusqu'au moment où ils se remettront en route, nous les laisserons se préparer par le sommeil aux terribles événements de la nuit prochaine, pour revenir à don Mariano et à sa fille.

Ce n'était pas sans de longs et violents combats entre son amour et son orgueil, ce n'était pas sans des efforts désespérés pour arracher de son cœur une passion qui y régnait en souveraine, que Gertrudis s'était résolue à envoyer à don Rafael le message auquel il avait juré d'obéir sans hésiter, dût-il avoir le bras levé pour frapper son plus mortel ennemi.

On a vu que son départ de Oajaca avec don Mariano avait suivi de près celui de son messager.

Quand elle avait cédé au vœu le plus ardent qu'elle formât, celui de revoir une fois encore don Rafael, ne fût-ce que pour apprendre de lui qu'elle n'était plus aimée, elle était toutefois bien loin de craindre d'entendre un pareil aveu sortir de la bouche de son amant; son premier mouvement fut donc un mouvement de joie profonde. Il lui semblait renaître à la vie ; elle s'étonnait d'avoir si longuement lutté contre elle-même, et, pleine de confiance, elle ne doutait pas que don Rafael n'éprouvât autant de bonheur à recevoir son message qu'elle en éprouvait elle-même à le lui envoyer. C'est pourquoi elle avait fait espérer à Gaspar, pour s'assurer de sa fidélité, que le colonel Tres-Villas le récompenserait magnifiquement. Dans les circonstances critiques où se trouva le messager, il fut heureux qu'elle eût fait briller à ses yeux l'espoir d'une forte récompense; car, si ce message arrivait enfin à sa destination, ce ne devait être que grâce à ce puissant motif.

La joie de Gertrudis, toutefois, fut de courte durée ; bientôt le doute et la défiance remplacèrent chez elle la certitude. Il y avait indubitablement entre elle et don Rafael plus qu'un malentendu né de circonstances impérieuses. Elle n'était plus aimée; ces preuves lointaines de souvenir n'étaient qu'un jeu de hasard, et, si le colonel l'avait bannie de son cœur, c'est qu'il en aimait une autre.

C'est accablée de ces douloureuses pensées et le cœur

dévoré de la plus noire jalousie, que la jeune créole se mit en route. Les dangers de toute sorte qu'avait à courir son messager à travers un pays déchiré par la guerre civile, et l'incertitude de son retour, augmentaient encore ses tourments. Le chagrin la consumait ; son cœur se flétrissait, et ses yeux éteints, ses joues pâles, annonçaient combien étaient horribles les tortures qu'elle endurait.

Don Mariano voyait avec une douleur extrême la vie graduellement s'éteindre chez sa fille. Reconnaissant l'inutilité des efforts qu'il avait faits jusque-là pour détruire son amour, en lui représentant don Rafael comme aussi déloyal envers sa maîtresse qu'envers son pays, il cherchait maintenant à atténuer ce qu'il avait dit, et, de sévère accusateur qu'il était naguère, il était devenu le bienveillant défenseur du colonel. La noblesse et la franchise de son caractère devaient éloigner de lui tout soupçon de perfidie, et son silence s'expliquait naturellement par le concours de diverses circonstances indépendantes de sa volonté, et par des empêchements que les événements politiques avaient rendus insurmontables.

Gertrudis souriait mélancoliquement aux paroles de son père, et son cœur n'en restait pas moins ulcéré.

Ce fut ainsi que se passèrent les trois premiers jours du voyage de Oajaca jusque sur les bords de l'Ostuta, sans aventures, il est vrai, mais non sans que des bruits alarmants, recueillis en route sur les rapines et les meurtres du sanguinaire Arroyo, fussent venus jeter de l'inquiétude dans l'esprit des voyageurs.

La troisième journée de marche s'était terminée le soir à l'endroit où nous les avons laissés campés dans le bois, non loin du gué de l'Ostuta.

Pendant la nuit, don Mariano, inquiet de certaines rumeurs confuses qu'il entendait dans la forêt, et pressentant quelques dangers au passage du fleuve, avait

dépêché un de ses gens, sur l'expérience et le courage duquel il comptait, pour explorer les bords de l'Ostuta.

Deux heures après, le domestique était revenu apporter la nouvelle que d'un des côtés du gué brillaient des feux nombreux. C'étaient, ainsi qu'ils en avaient été vaguement informés pendant le trajet, les feux du camp d'Arroyo et de ses bandits.

Le domestique ajoutait qu'il croyait qu'en revenant il avait été suivi par quelqu'un. C'est d'après ce rapport qu'on s'était hâté d'éteindre les feux qu'on avait allumés et qu'on se disposait précipitamment à se mettre en marche, ainsi que nous l'avons dit.

En redescendant le fleuve et en tournant le lac qu'il formait, le domestique de don Mariano se faisait fort de trouver au delà de ce même lac un autre gué qu'ils passeraient pour se rendre à l'hacienda de San Carlos par un chemin différent. Bien qu'avec les détours qu'il fallait faire ce fût une journée de marche de plus, il y avait tout à gagner à ne pas tomber entre les mains des bandits d'Arroyo.

Ce fut donc vers le lac d'Ostuta que les voyageurs se dirigèrent. La journée fut longue et pénible. La faiblesse de Gertrudis, les précautions à prendre par suite du mauvais état du chemin, où les mules de la litière pouvaient à peine se tenir avec leur charge, tout contribua à retarder la marche des fugitifs.

Il était environ dix heures du soir quand les voyageurs parvinrent enfin à un endroit où le lac étala à leurs yeux sa nappe d'eau sombre et lugubre.

Entre tous les lieux redoutés ou vénérés auxquels l'Indien rendait jadis un culte, il n'en est pas qui aient été l'objet de plus de traditions anciennes que le lac d'Ostuta et la montagne qui s'élève au milieu de ses eaux. C'est le Monapostiac ou la colline enchantée (*cerro encantado*), dont le lugubre et singulier aspect frappe

le spectateur d'un étonnement dont il ne saurait se défendre.

Le moment n'est pas venu de décrire en détail ce lieu bizarre, vers lequel la nécessité et le salut de don Mariano Silva et de sa fille les avaient conduits. Nous nous bornerons à dire que les bois dont le lac était entouré présentèrent aux voyageurs un asile impénétrable, d'où il ne fallait pas songer à partir avant le point du jour, qui permettrait de trouver le gué dont le domestique avait signalé l'existence.

De là, nous reviendrons vers l'endroit où le capitaine don Cornelio, Costal et le nègre achèvent leur sieste, à peu près au coucher du soleil.

Le court crépuscule des tropiques régnait encore, lorsque les trois compagnons de route se remirent en selle pour gagner le gué du fleuve; mais le plus difficile était de passer devant l'hacienda del Valle sans être aperçus des sentinelles.

« Si nous nous présentions de nuit, dit Costal, nous exciterions plus de soupçons que de jour. Clara ira en avant; s'il est arrêté par une sentinelle, il demandera pour un marchand et son domestique la permission de passer outre; s'il n'aperçoit personne, nous continuerons notre chemin sans plus de cérémonie. »

Cet avis fut goûté du capitaine, et lorsque, un quart d'heure après, la route les eut conduits devant la longue et droite allée de frêne et de *suchiles* à l'extrémité de laquelle s'élevait l'hacienda, Costal et don Cornelio s'arrêtèrent, bien qu'à la rigueur ils eussent pu s'en dispenser, car elle était complétement déserte.

Cependant, pour éviter toute surprise, et surtout pour écarter le moindre soupçon, le noir entra dans l'allée.

Tout y était silencieux et désert en apparence, ainsi que dans le bâtiment, comme le jour où don Rafael allait y trouver, deux ans plus tôt, la désolation et la mort. Mais à peine le nègre eut-il fait une centaine de

pas que, derrière les créneaux du mur d'enceinte, un soldat se montra. Clara marcha droit vers la porte.

La distance empêchait de saisir les paroles, mais don Cornelio et Costal purent voir le soldat montrer au nègre un objet que l'éloignement leur rendait invisible.

Cet objet toutefois semblait exciter au suprême degré l'hilarité de Clara, et le soldat avait disparu après avoir sans doute accordé la permission sollicitée, que le noir continuait à se livrer à son extravagante gaieté. Cela parut du plus heureux augure au capitaine ; néanmoins il hésitait à s'avancer, quand le nègre fit signe de venir le rejoindre.

Les deux compagnons s'empressèrent de se rendre à l'invitation de Clara, qui, au milieu de son rire inextinguible, leur montrait du doigt l'objet qui l'excitait à un si haut degré.

Le capitaine ne tarda pas à l'apercevoir, et crut s'être grossièrement trompé.

En effet, le spectacle qui venait de frapper ses yeux n'était guère de nature à justifier les joyeux éclats de rire du noir.

Au lieu des têtes de loups ou d'autres animaux nuisibles qu'on accroche parfois aux portes des haciendas, c'étaient trois têtes humaines, non pas desséchées, mais qui semblaient coupées tout fraîchement. Don Cornelio, pensant que le noir ne les avait sans doute pas aperçues, les lui montra avec un geste d'horreur.

Clara ne fit que rire de plus belle.

« Misérable ! s'écria don Cornelio, ce spectacle est-il donc fait pour exciter la gaieté ?

— Parbleu ! répondit celui-ci sans se déconcerter, on rirait à moins. »

Puis il ajouta tout bas, de façon à ne pas être entendu de la sentinelle espagnole :

« Cette tête est la vôtre.

— Ma tête ! » répliqua l'ex-étudiant en pâlissant.

Mais comme, à tout prendre, il la sentait encore sur ses épaules, il crut que le nègre extravaguait.

« On vient de me le dire, du moins, repartit Clara avec une gambade. Voyez, si vous savez lire. »

Le capitaine put lire en effet, malgré l'obscurité croissante, une inscription grossière tracée autour d'une des têtes : *Esta es la cabeza del insurgente Lantejas* (ceci est la tête de l'insurgé Lantejas).

On se rappelle que le Gaspacho avait annoncé à Arroyo qu'un de ses lieutenants, du même nom que le capitaine, avait été tué, et que sa tête était exposée à la vue des passants.

Don Cornelio détourna les yeux du hideux spectacle de la tête de son homonyme, et, maudissant de nouveau son nom malencontreux de Lantejas, s'empressa de s'éloigner. A mesure cependant que la distance entre lui et l'hacienda augmentait, sa terreur diminuait, et il finit par sourire mélancoliquement de cette triste homonymie, tandis que Clara continuait à trouver que rien n'était plus plaisant.

La nuit était venue, et le silence profond au milieu duquel les voyageurs cheminaient, joint à la perspective de se trouver dans moins d'une heure face à face avec le sanguinaire Arroyo, frappait l'esprit du capitaine de noirs pressentiments.

Sans la crainte de laisser soupçonner à Costal les terreurs qui l'agitaient, il eût volontiers remis au lendemain son entrevue avec le guerillero tant redouté. Mais l'Indien et le nègre gardaient, en s'avançant, une contenance si indifférente, qu'il eut honte de paraître moins brave que ses deux compagnons d'aventures.

Les événements devaient du reste faire bientôt cesser son hésitation. A l'extrémité d'un sentier qu'ils suivaient, le fleuve apparut bientôt aux yeux des trois cavaliers.

Autant le matin même le gué de l'Ostuta offrait un

spectacle bruyant, autant il était silencieux et désert ce soir-là.

Il n'y restait plus de trace du campement d'Arroyo que les débris de ballots qui jonchaient le sol labouré par les pieds des chevaux, sur le côté du fleuve où don Cornelio se trouvait avec ses deux compagnons.

« Si j'ai bien su démêler la vérité dans les paroles du coquin qui trouvait votre dolman à son goût, dit Costal, nous sommes sur le chemin qui doit nous conduire vers l'homme que nous cherchons, et il doit être avec sa bande dans l'hacienda de San Carlos, quoique le drôle en question eût l'air de chercher à en faire un mystère.

— Et si l'hacienda de San Carlos se trouve être occupée par une garnison espagnole? objecta le capitaine.

— Passons d'abord le gué; puis, tandis que vous m'attendrez avec Clara, j'irai pousser une reconnaissance plus loin. »

Cette proposition de Costal fut agréée. Les trois cavaliers traversèrent le fleuve, et l'Indien se disposa à s'éloigner.

« Soyez prudent, Costal, dit le capitaine; le danger nous entoure de tous côtés!

— Costal et moi, je ne dis pas; mais le capitaine n'a plus rien à craindre, maintenant qu'on lui a coupé la tête, » ajouta le nègre.

Costal partit au grand trot, et le capitaine et Clara restèrent seuls.

Des pas de chevaux dans l'eau du fleuve ne tardèrent pas à se faire entendre derrière eux, et deux cavaliers les eurent bientôt rejoints. L'un d'eux portait un volumineux paquet dans de grandes *alforjas* en toile attachées sur la croupe de son cheval. Une brève salutation fut échangée avec les cavaliers, qui passèrent outre, quand le capitaine, se ravisant dans l'espoir d'obtenir d'eux quelques renseignements :

« L'hacienda de San Carlos est-elle loin d'ici?... leur cria-t-il.

— A un quart de lieue, répondit une voix.

— Y serons-nous bien reçus?

— C'est selon, » répliqua l'autre cavalier d'un ton dont l'éloignement n'empêcha pas le capitaine de remarquer l'ironie. En même temps il jeta d'une voix forte, au silence de la nuit, quatre mots dont Lantejas n'entendit que les derniers : ... *Mejico è independencia.*

« Il a dit avant : *Viva!* n'est-ce pas? dit le capitaine.

— Il a dit : *Muera!* (à bas!) répliqua le nègre.

— Vous vous trompez.

— Je soutiens qu'il a dit : *Muera!* »

Et, faute d'avoir osé demander péremptoirement si San Carlos appartenait ou non aux Espagnols, le capitaine resta plus indécis que jamais à ce sujet.

Le temps se passait néanmoins, et Costal ne revenait pas.

« Je vais faire un temps de galop pour voir si je le rencontre, » dit le nègre.

Le capitaine était inquiet de l'absence prolongée de Costal, et il laissa Clara s'éloigner, avec ordre de revenir au plus vite, si dans un quart d'heure il n'avait pas retrouvé le Zapotèque, sur l'adresse et le courage éprouvé duquel il comptait pour pouvoir se tirer lui-même d'affaire en cas de besoin.

Don Cornelio commença à compter les minutes, depuis le moment où il entendit le dernier bruit des fers du cheval de Clara mourir dans l'éloignement. Le quart d'heure était amplement passé, et, le noir ne revenant pas, le capitaine s'inquiéta de la solitude où il était resté. Pour abréger le temps du retour de son second émissaire, il se mit à marcher lentement dans la direction qu'il avait suivie.

Un second quart d'heure s'ajouta au premier, et, plus sérieusement alarmé cette fois, le capitaine allait s'arrê-

ter, quand il lui sembla voir aller et venir des lumières à travers le sommet de grands arbres dont, au détour de la route, il venait tout à coup de découvrir les silhouettes noires.

Le terrain s'élevait à quelques pas devant don Cornelio, et, parvenu à cette élévation, il distingua dans le fond d'un vallon un vaste bâtiment dont les croisées étaient si vivement éclairées, que l'intérieur en paraissait livré aux flammes.

Sur l'*azotea*, ou toit plat, du bâtiment, des torches et des flambeaux s'agitaient en tous sens, et c'était la clarté qu'ils répandaient qui avait frappé le capitaine de loin, et qui, de la hauteur où elle brillait, atteignait la cime des arbres plantés au bas de la route, près de l'hacienda.

Il y avait quelque chose de si extraordinaire dans ces lumières qu'on voyait s'agiter, pour ainsi dire, dans l'air; à l'intérieur, les flammes ardentes et de diverses couleurs qu'on apercevait à travers les vitres, et qui, passant du rouge le plus foncé au bleu pâle ou au violet livide, changeaient de nuance à chaque instant, tout cet ensemble offrait un si étrange aspect, que don Cornelio n'osa plus avancer d'un pas.

Les superstitions dont l'Indien l'avait entretenu pendant tout le voyage lui revinrent tout à coup à l'esprit, et il n'y eut pas jusqu'aux anathèmes fulminés par l'évêque de Oajaca contre les insurgés, que son fameux mandement convertissait en esprits de ténèbres, qui ne reprissent créance dans son imagination troublée. L'effroi du capitaine changeait tout à coup de nature.

Les volutes de flammes si bizarrement coloriées qu'il voyait si alternativement s'abaisser ou grandir derrière le vitrage, sans qu'elles s'ouvrissent une issue au dehors comme l'aurait fait un incendie ordinaire, lui firent craindre un instant d'être tombé dans un lieu maudit.

Le silence qui régnait au milieu de cette scène loin-

taine confirmait encore les suppositions de don Cornelio, lorsqu'à travers les troncs des arbres il vit fuir dans la plaine une espèce de fantôme blanc qui disparut presque aussitôt.

Le capitaine se signa à tout hasard et resta immobile sur sa selle, incertain s'il devait fuir et regagner les bords de l'Ostuta.

CHAPITRE V

LE COLONEL DES COLONELS.

La journée n'avait pas été heureuse pour Arroyo. Il semblait que le retour subit de son plus implacable ennemi, le colonel Tres-Villas, eût été le signal de la série de désappointements successifs qu'il avait éprouvés ce jour-là.

Dix hommes de sa bande avaient péri, par suite de la sortie des assiégés del Valle : don Rafael en avait tué deux autres, et il avait échappé à toutes les poursuites. Gaspar et le Zapote n'avaient pu être repris, malgré ses ordres.

L'humeur sanguinaire du guerillero s'accrut de ces contre-temps, et, pour donner quelque soulagement à sa colère, il avait résolu de s'emparer, sans plus tarder, de l'hacienda de San Carlos. Outre que les conseils de Bocardo avaient germé dans son esprit et y avaient fait naître des désirs qu'il était pressé de satisfaire, l'hacienda pouvait devenir pour lui, en la fortifiant quelque peu, un repaire imprenable.

Arroyo ignorait la résistance qu'il pourrait y trouver, et bien résolu, quand il s'en serait emparé, à livrer avec toutes ses forces réunies un assaut furieux à l'hacienda

de Valle, il en avait rappelé le détachement qui la bloquait, et, à la tête de toute sa guerilla, forte d'environ cent trente hommes, il avait marché contre San Carlos.

Ceci explique comment le capitaine Lantejas avait pu, sans tomber entre les mains des bandits d'Arroyo, s'approcher del Valle et gagner le gué abandonné momentanément par leur chef.

Quelque nombreux que fussent les domestiques de don Fernando Lacarra, il n'avait pas songé à opposer la moindre résistance à la sommation qui lui fut faite d'ouvrir les portes de son domaine.

Ayant vécu jusqu'alors dans une neutralité parfaite, étant connu dans le pays pour ses sentiments sympathiques à l'insurrection, le jeune Espagnol espérait en être quitte pour une forte rançon en vivres et en argent. Cependant, quoiqu'il ignorât les dispositions d'Arroyo envers doña Marianita, pour la soustraire à la vue des bandits, il avait jugé prudent de la cacher dans une des pièces les plus reculées de l'hacienda, où personne n'aurait pu la trouver, à moins que toute la maison ne fût mise au pillage.

A cette précaution, il ajouta celle de dire au capitaine qu'elle était absente.

Malheureusement pour lui, les choses avaient tourné autrement, et il se trouva pris entre les exigences des deux associés : l'un qui voulait sa femme, l'autre, non pas une rançon, mais sa maison et tout ce qu'elle contenait de richesses, que la renommée avait grossies comme cela arrive d'habitude.

C'était à ce même moment, où le jeune Espagnol essayait en vain de soustraire sa femme et son argent à la double convoitise des deux bandits, que l'aspect de ces flammes étranges dont s'illuminaient les vitres de l'hacienda, remplissait l'âme de don Cornelio d'une terreur superstitieuse.

Comme il se demandait encore ce que pouvaient être

ces lueurs sinistres et ce blanc fantôme qui venait de se montrer un instant à ses yeux, les torches disparaissaient de la terrasse de l'hacienda.

En même temps, quatre ou cinq cavaliers sortaient au galop par la porte qui s'ouvrait. Ces cavaliers poussaient des cris sauvages, et l'un d'eux aperçut sans doute le capitaine, car un éclair brilla dans ses mains, une détonation suivit l'éclair, et don Cornelio entendit une balle siffler près de sa tête.

Incertain jusqu'alors s'il devait fuir ou attendre, à tous risques, le retour de ses compagnons, le capitaine, dès ce moment n'hésita plus.

Depuis ses mésaventures par suite des économies paternelles, don Cornelio avait pris en horreur les montures même médiocres; il s'était donc pourvu, en partant, d'un excellent cheval, et, sachant qu'il était bon coureur, il piqua des deux, à peu près dans la direction qu'il plut à l'animal de choisir, mais toutefois en sens inverse des cavaliers, qui, de leur côté, se mirent à sa poursuite avec de grands cris.

Oubliant Costal et Clara, le capitaine fuyait comme le vent, et, monté comme il l'était, il eût sans doute déjoué la poursuite des cavaliers, si son cheval ne se fût abattu en heurtant dans l'obscurité les racines saillantes d'un gros arbre.

La chute fut si brusque et si violente, que don Cornelio fut lancé par-dessus la tête de l'animal, et que la mollesse du terrain sur lequel il tomba l'empêcha seule de se briser les os. Malheureusement il ne put se relever assez promptement pour qu'un des cavaliers qui le suivaient n'eût le temps de lui jeter son lazo autour du corps.

De qui le capitaine était-il prisonnier? Voilà ce qu'il ignorait, dans l'incertitude où il se trouvait relativement aux possesseurs de l'hacienda de San Carlos. Quand il put se remettre sur ses jambes, il entendit une voix lui

adresser cette embarrassante question : « Espagne ou indépendance ? »

Pendant le moment de silence que don Cornelio gardait avant de répondre catégoriquement, l'homme qui lui avait lié les bras et le corps fut rejoint par trois autres bandits, tandis que le cinquième s'occupait à rattraper le cheval fugitif du capitaine.

Un cercle menaçant se forma autour de don Cornelio.

Quant à la mine de ceux qui le formaient, elle était des moins douteuses et paraissait des plus sinistres.

« Espagne ou indépendance? » répéta l'un deux.

Si brusquement sommé de montrer son drapeau, le capitaine, ignorant quel parti suivaient ces inconnus, ne répondit rien encore à cette nouvelle question.

« Bon! dit l'un des agresseurs, celui-ci est sans doute le camarade des deux autres; emmenons-le à l'hacienda comme eux. »

A ces mots, don Cornelio fut poussé sans cérémonie dans les bras d'un autre, car ses liens l'empêchaient de marcher.

« Tiens! s'écria celui-ci en reconnaissant la couleur de sa peau, celui-ci est blanc!

— Blanc, noir et rouge; il ne manque plus qu'un métis à la collection, » ajouta un troisième.

Ce fut ainsi que le capitaine apprit que ses deux compagnons étaient tombés dans quelque embuscade et prisonniers comme lui.

Il ignorait encore cependant s'il avait affaire à des royalistes ou à des insurgés, et il résolut de s'en assurer.

« Que veut-on de moi? demanda-t-il d'une voix pleine d'émotion.

— Peu de chose, répondit un cavalier : clouer ta tête à la place de celle de Lantejas.

— *Caramba!* s'écria don Cornelio, c'est moi qui suis l'insurgé Lantejas, envoyé par Morelos à Oajaca. »

Des éclats de rire sauvage accueillirent cette déclaration.

« *Demonio!* dit le cinquième cavalier en rejoignant ses camarades à son tour, ce n'est pas sans difficulté que j'ai rattrapé ce maudit cheval; heureusement qu'il en vaut la peine. »

Le son de cette voix n'était pas inconnu au capitaine, et il espéra un instant une chance favorable; mais il dut presque aussitôt renoncer à cet espoir.

« *Alabado sea Dios*[1] ! s'écria le cavalier, voici mon dolman.

Don Cornelio ne put méconnaître le drôle qui, le matin, avait trouvé sa veste brodée si fort à son goût, le Gaspacho, en un mot.

« Quelle heureuse rencontre! Ce dolman est trop grand pour vous, l'ami, » reprit le bandit.

En parlant ainsi, le Gaspacho ôtait sa veste usée, et ce geste était assez significatif pour que le capitaine ne s'y méprît point.

« Tel qu'il est, je m'en contente, se hâta de dire le capitaine.

— Ta ! ta ! » riposta le bandit.

Et, sans que don Cornelio osât trop s'y opposer, le Gaspacho lui enleva prestement son dolman de dessus les épaules.

« Au fait, quand on n'a plus de tête, un chapeau est fort inutile, » dit un autre.

Le chapeau du capitaine suivit son dolman, et, quand ces deux objets eurent passé sur la tête et les épaules des bandits, comme il n'avait plus rien qui pût tenter leur cupidité, il fut débarrassé du lazo et reçut l'ordre de suivre ses spoliateurs; ce qu'il fit docilement en pensant que la présence du Gaspacho parmi eux annonçait qu'ils étaient de la bande d'Arroyo.

1. Dieu soit loué.

« Verrai-je le capitaine? demanda-t-il.

— Quel capitaine?

— Arroyo!

— Ah çà! mais vous y tenez donc? répliqua le Gaspacho. C'est étonnant! Eh oui! vous ne le verrez que trop. »

Les bandits se remirent en marche vers l'hacienda, avec le capitaine au milieu d'eux, par un chemin différent de celui qu'il avait suivi la première fois.

En approchant du bâtiment, don Cornelio vit encore flamboyer derrière les vitres les lueurs étranges dont il n'avait pu s'expliquer la nature.

Elles étaient étranges en effet; car un incendie intérieur eût depuis longtemps fait éclater les vitrages et consumé l'hacienda.

Un quart d'heure de marche suffit pour les y conduire.

La porte s'était de nouveau fermée, et l'un des hommes qui escortaient le capitaine frappa du pommeau de son sabre, tout en glissant par la serrure un mot d'ordre que don Cornelio ne comprit pas.

Il comprit seulement que le moment était venu où, bon gré, mal gré, il allait s'acquitter de sa mission envers Arroyo; et, comme il arrive souvent que le danger en perspective est plus effrayant que le danger présent, il se sentit débarrassé d'une partie de ses appréhensions.

La porte roula sur ses gonds massifs pour donner passage à la troupe des cavaliers, au milieu desquels don Cornelio pénétra sous un vestibule sombre, puis dans une vaste cour.

Des feux disséminés comme ceux des bivouacs brillaient dans cette cour, et, autour de ces feux, des hommes à figures hideuses étaient étendus au nombre d'une centaine environ.

Le long des murs, des chevaux harnachés complétement, à l'exception de la bride suspendue à l'arçon des

selles, broyaient leur ration de maïs dans les auges de bois.

Partout les lueurs vives ou mourantes des nombreux foyers éclairaient des faisceaux de carabines, de lances ou d'épées, et don Cornelio ne put s'empêcher de frémir à l'aspect de ces bandits de sac et de corde dans leur pittoresque et terrible accoutrement.

La plupart d'entre eux ne dédaignèrent pas s'émouvoir de l'arrivée d'un prisonnier de plus ; seulement, l'un des hommes, se soulevant nonchalamment sur son coude, demanda au Gaspacho dans quel but on venait de l'envoyer battre la plaine à cette heure de la nuit.

« On prétendait, répondit le Gaspacho, que la maîtresse de céans, que son mari dit être absente, venait de s'échapper par la fenêtre; nous avons cherché et nous reviendrions les mains vides, si nous n'avions rencontré, pour son bonheur, cet espion du vice-roi, qui veut se faire passer pour notre camarade Lantejas.

— Comment, pour son bonheur ?

— Parbleu ! puisqu'on va l'envoyer en paradis prier pour le capitaine et sa femme.

— Ah ! en effet, c'est fort drôle. »

Et l'homme se recoucha.

Les compagnons du Gaspacho s'étaient réunis aux soldats étendus dans la cour, et don Cornelio monta seul avec lui les marches d'un large escalier de pierre.

Arrivés à une porte derrière laquelle se faisait entendre un grand tumulte accompagné de cris de douleur, le bandit ouvrit cette porte et poussa don Cornelio sans cérémonie au milieu d'une immense salle dont l'atmosphère embrasée faillit le suffoquer.

Deux ou trois torchères de fer fixées à la muraille et garnies de torches de résine ne jetaient qu'une lumière terne ; car la lueur rougeâtre qu'elles lançaient pâlissait devant les flammes éblouissantes d'un baril d'eau-de-vie qui brûlait tout entier. La chaleur, l'odeur de sang

et les effluves de l'alcool, dont la flamme produisait au dehors les clartés singulières qui brillaient derrière les vitres, se mélangeaient dans cette salle d'une horrible façon. Ce ne fut pas là cependant ce qui frappa le plus le capitaine, lorsque ses yeux se furent un peu accoutumés à l'éclat de l'eau-de-vie en combustion.

A travers une haie de spectateurs qui semblaient prendre le plus vif plaisir à la scène qui se passait sous leurs yeux, le capitaine distingua un malheureux, dépouillé de ses vêtements et attaché à une échelle appuyée contre la muraille ; un homme dont l'aspect féroce, et dont les lueurs violâtres de l'eau-de-vie teignaient la figure enflammée, frappait à coups redoublés d'un fouet de peau de bœuf à plusieurs branches sur le dos du patient, et de temps à autre il essuyait contre le mur le sang qui jaillissait jusqu'à ses mains. Aux marques sans nombre qui souillaient la muraille, on pouvait croire que ce cruel supplice durait depuis longtemps ou avait été infligé à plusieurs victimes. A côté de cet homme, que Lantejas prit pour un bourreau de profession, une femme, d'un aspect plus odieux encore que ce misérable, semblait l'exciter encore par ses cris à redoubler de cruauté, et cependant, Dieu sait si le flagellateur avait besoin d'encouragements !

Le Gaspacho, voyant qu'on ne faisait pas attention à lui, s'écria au bout de quelques instants :

« Seigneur capitaine, je vous amène le compagnon du nègre et de l'Indien. »

A la grande surprise de don Cornelio, ce fut celui qu'il prenait pour un bourreau de profession qui répondit à ce titre de capitaine.

« C'est bon ! tout à l'heure, je suis à lui, quand ce *coyote* aura confessé où sont ses trésors et sa femme. »

Le fouet siffla de nouveau contre la chair du patient, sans que celui-ci fît entendre autre chose que de sourds gémissements.

On a deviné sans peine aux paroles d'Arroyo que la victime de sa barbarie n'était autre que le gendre de don Mariano Silva, don Fernando Lacarra.

C'était le pauvre jeune homme, en effet, qui se laissait tuer sous le fouet plutôt que de faire connaître le lieu où il avait déposé sa femme et son trésor, non pas qu'il attachât à ce dernier autant de prix qu'à sa compagne, mais parce que le même endroit recélait l'un et l'autre.

Insensible à cet affreux spectacle, le Gaspacho, après avoir averti le capitaine de l'arrivée de don Cornelio, était sorti de la salle pour aller rejoindre ses compagnons qui bivouaquaient dans la cour.

Quant au capitaine, il était saisi d'horreur, et ses jambes tremblantes refusaient presque de le soutenir debout.

Indépendamment de la compassion profonde que lui inspirait le sort épouvantable de don Fernando, il pensa que Costal, son intrépide défenseur, était mort sans doute, ainsi que Clara, et que son tour n'allait pas tarder à venir aussi.

Tandis qu'il roulait dans son âme un flot de tristes pensées, un homme que les yeux troublés de don Cornelio n'avaient pas encore aperçu, un homme au regard oblique et cruel comme celui du chacal, s'avança vers lui avec les allures tortueuses de cet animal farouche.

Quoique son aspect ne fût pas rassurant, il paraissait cependant moins féroce que ses féroces compagnons, et don Cornelio le vit venir presque avec joie.

Cette joie n'allait être que de courte durée, cependant.

Quand le personnage à l'œil louche fut près du capitaine :

« Mon bon ami, lui dit-il d'un ton patelin, votre costume est bien léger, ce me semble, pour vous présenter devant des gens de distinction. »

Lantejas, en effet, grâce aux bons soins des bandits,

n'avait conservé que sa chemise et ses calzoneras assez maltraitées par leur brutalité. Bien que l'accent hypocrite de cet homme commençât à lui inspirer presque autant de terreur que l'aspect révoltant de l'autre chef, il sentit que le temps était trop précieux pour trembler plus longtemps sans s'expliquer.

« Seigneur capitaine ! » s'écria-t-il.

Mais le chef à figure de chacal l'interrompit :

« Appelez-moi seigneur colonel des colonels, c'est un titre auquel j'ai d'autant plus de droits, que, me l'étant conféré de mon autorité privée, personne n'a le pouvoir de me l'ôter.

— Seigneur colonel des colonels, si vos gens n'avaient eu le soin de me dépouiller d'un fort beau dolman brodé et d'un chapeau de vigogne à galons d'or, vous m'eussiez trouvé moins légèrement vêtu ; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; j'ai d'autres griefs plus sérieux à exposer.

—Diable ! mon bon ami, un dolman brodé et un chapeau de vigogne à galons d'or, c'est important et cela doit se retrouver ; ce sont deux objets dont je manque précisément....

—J'ai à me plaindre d'une violence sans excuse. Je me nomme Lantejas, je sers la junte de Zittacuaro sous les ordres de l'illustre Morelos, et je suis capitaine, ainsi que le prouve ma commission.... »

Une pensée subite et terrible interrompit don Cornelio. Il venait pour la première fois de se rappeler que sa commission, ses dépêches, ses lettres de créance, tout en un mot se trouvait dans la doublure de sa veste, si lestement enlevée.

« Vous vous nommez Lantejas, mon bon ami ! s'écria le colonel des colonels avec ravissement. C'est une bonne fortune.... Le capitaine respira plus à l'aise.... C'est une bonne fortune.... pour nous, et vous allez vous en convaincre. »

Ce dialogue avait lieu près d'une table recouverte d'un zarape de laine que le chef de bandits enleva, et don Cornelio frémit à l'aspect de trois têtes déposées sur cette table.

« Tenez, mon bon ami, voici la tête de notre ami Lantejas qu'on vient de décrocher avec les deux autres du portail de l'hacienda del Valle ; concevez-vous combien il est heureux.... pour nous de pouvoir, à la place de la tête de l'insurgé Lantejas, y mettre celle de Lantejas le royaliste ?

— Mais c'est un malentendu ? s'écria le capitaine en essuyant du revers de sa main la sueur froide qui découlait de son front. J'ai l'honneur de servir la cause de l'indépendance.

— Bah ! tout le monde en dit autant, mon bon ami, et à moins de preuves évidentes....

— Ces preuves sont dans la doublure du dolman dont on m'a dépouillé.

— Qui a pris ce dolman ? demanda le chef.

— El Gaspacho, répondit le capitaine, instruit du nom de celui qui l'avait amené.

— C'est un guignon terrible ! s'écria le colonel des colonels ! El Gaspacho vient de recevoir l'ordre de partir en toute hâte pour las Cruces ; qui sait s'il reviendra d'ici à huit jours ? Vous en serez quitte pour votre tête et moi pour le dolman qui m'aurait si bien convenu, car nous sommes de la même taille. Allez ! j'y perds plus que vous, mon bon ami ! »

Un cri terrible retentit dans la vaste salle ; c'était le dernier cri du malheureux qu'on flagellait : il s'avoua vaincu et s'évanouit. Au même moment le baril d'eau-de-vie embrasé jeta une dernière et aveuglante clarté ; la flamme s'éteignit. A la lueur rougeâtre des torches qui continuaient à brûler, le capitaine ne vit plus que des ombres indécises, semblables à celles d'autant de démons qu'il y avait d'assistants. Au milieu d'une atmo-

sphère chauffée par l'alcool, et parmi ces ombres, il entrevit celle du féroce capitaine qui s'avançait de son côté, comme un jaguar qui lèche ses lèvres sanglantes, et une voix rauque se fit entendre.

« Qu'on amène l'espion, dit-elle, en attendant que l'autre se ranime.

— Le voici, *companero*, répondit Bocardo ; et ils s'avancèrent l'un vers l'autre en s'appelant par leur nom.

— Allons, mon bon ami, c'est à votre tour. Tout naturellement le fouet vous fera confesser que vous êtes un espion du vice-roi ; ensuite de quoi, tout naturellement encore, on vous débarrassera de votre tête. Je vous conseille donc d'avouer tout d'abord. »

Pendant que Bocardo tenait cet effrayant langage, Arroyo, la figure enflammée par l'horrible plaisir qu'il venait de se donner, considérait Lantejas avec des yeux étincelants.

« Avouez tout de suite, lui dit-il, et que cela finisse ; je suis fatigué.

— Seigneur Arroyo, s'écria don Cornelio, je suis capitaine et envoyé par Morelos pour vous transmettre.... »

Le capitaine n'osait exécuter la partie de sa mission relative aux avertissements sévères qu'il était chargé de porter à ces deux chefs sanguinaires.

« Les preuves? dit Arroyo.

— On m'a volé mes papiers.

— Tant pis pour vous. Holà ! femme, continua la chef, viens ici ; ce sera toi qui seras chargée de faire avouer par le fouet à cet espion les coupables desseins qui l'amènent parmi nous.

— Tout à l'heure, répondit la virago que don Cornelio avait aperçue en entrant, et qui était la femme d'Arroyo ; le coyote se ranime et confesse.

— Qu'on l'amène ici, » reprit le guerillero.

On s'empressa d'exécuter cet ordre, et l'on détacha le patient, qu'on fut obligé d'apporter ; car il ne pouvait

se soutenir. C'était un jeune homme de trente ans environ, dont une cruelle douleur défigurait le noble visage.

« Où sont tes trésors? demanda la virago.

— Où est ta femme? s'écria le mari.

A cette question, sa hideuse compagne lui lança un regard de haine auquel il répondit :

« La femme me vaudra de son père une riche rançon, et c'est pour cela que je la veux. »

Le jeune Espagnol indiqua d'une voix à peine articulée une chambre retirée de l'hacienda. Cette chambre avait échappé aux recherches des porteurs de torches qui exploraient la terrasse et les corridors. On cessa de s'occuper du capitaine pour courir à la chambre indiquée, et, quelques instants après, Bocardo fut de retour. Il annonça la trouvaille d'un baril de piastres ; mais la femme avait disparu.

A cette nouvelle, un éclair de joie profonde, quoique contenue, se laissa voir sur la figure crispée du pauvre jeune homme, à qui ses trésors semblaient peu importer, pourvu que sa femme échappât aux outrages des bandits. L'émotion qu'il venait d'éprouver le fit évanouir de nouveau. Quant à don Cornelio, il se rappela le blanc fantôme qu'il avait vu fuir à travers les arbres, et il ne douta pas que ce fût la proie qu'on cherchait en vain. Cependant, depuis quelques instants, il se sentait tout autre. Les vapeurs violentes de l'alcool qui remplissaient la salle, l'odeur âcre des torches de résine lui montaient-elles au cerveau, lui qui de sa vie n'avait jamais goûté de liqueurs fortes? nous ne savons ; mais il se sentait animé d'une étincelle de ce feu que lui communiquaient les yeux de flammes de Galeana, quand il combattait à côté de lui sous l'égide de sa terrible lance.

« Seigneur Arroyo! s'écria don Cornelio d'une voix dont le timbre l'étonna lui-même, et vous qui vous faites

appeler le colonel des colonels, vous respecterez l'envoyé de Morelos, qui est chargé de vous dire que, si vous continuez à déshonorer par d'inutiles cruautés la cause sainte pour laquelle nous combattons en chrétiens sans peur et non en brigands, il vous fera couper en quatre quartiers qui seront exposés aux quatre points cardinaux. »

A cette terrible et insultante menace, les yeux d'Arroyo brillèrent de colère et de rage. Quant à Bocardo, il se troubla et pâlit au nom de Morelos, et le capitaine, effrayé de sa propre audace, mais voulant en profiter avant qu'elle ne s'évanouît, continua :

« Qu'on fasse venir ici le nègre et l'Indien, prisonniers comme moi, et, s'ils ne reconnaissent pas que je suis don Cornelio Lantejas, je consens.... »

Arroyo bondit vers le capitaine, et d'une voix sourde :

« Malheur à vous si votre langue a menti ! lui dit-il ; je l'arracherai pour en souffleter les joues d'un imposteur. »

Le capitaine se trouvait lancé à des hauteurs inconnues, et il ne répondit à cette horrible menace que par un superbe sourire.

Une minute après, Clara faisait son entrée dans la salle.

« Qui est cet homme, chien de noir? gronda le féroce Arroyo.

Le nègre sourit de l'intelligence qu'il allait déployer, et montra ses dents blanches sur sa face noire d'un air satisfait.

« C'est le seigneur don Lucas Alacuesta, parbleu ! » répondit-il.

Arroyo laissa échapper un rugissement de joie, lorsque Clara, pour cette fois trop ponctuel à suivre les ordres du capitaine, eut jeté le nom par lequel il avait remplacé le nom toujours fatal de Lantejas.

« J'en porte encore un autre, reprit-il sans rien perdre de la fierté de sa contenance.

— Don Cornelio Lantejas, ajouta Clara.

— Les preuves ! les preuves ! s'écria le guerillero en se promenant comme fait le tigre dans sa cage à l'aspect des spectateurs qu'il ne peut dévorer ; je les veux tout de suite. »

Un violent tumulte se fit entendre derrière la porte, et, parmi des cris confus, retentissait la voix tonnante de Costal ; un homme fut ouvrir, et l'Indien zapotèque s'élança au milieu de la salle un couteau ensanglanté à la main, tandis qu'il portait, roulé au bras gauche comme une espèce de bouclier, un vêtement dont on ne pouvait distinguer la forme. Costal se retourna pour faire face à ses agresseurs ; mais ceux-ci se tinrent immobiles devant leur chef, et l'un d'eux s'écria que cet Indien venait de poignarder un des leurs.

« Je l'ai fait pour reprendre mon bien, répondit Costal, ou pour mieux dire celui du capitaine Lantejas, et le voici. »

En disant ces mots, le Zapotèque déroulait de son bras le dolman dont la perte anéantissait les assertions de don Cornelio, qui reçut, avec une joie que l'on concevra sans peine, cette faveur inespérée du sort.

« Voici mes preuves ! » s'écria-t-il, et il s'empressa de retirer ses dépêches par une large ouverture que le poignard de Costal avait faite dans la dolman avant d'arriver au corps du Gaspacho. Le poignard les avait traversées d'outre en outre, et elles étaient tout fraîchement mouillées du sang du ravisseur ; mais elles portaient avec elles trop de preuves de l'identité du capitaine et de de la vérité de ses assertions pour qu'on pût les méconnaître.

Les noms de Galeana et de Morelos furent pour lui, au milieu de ce repaire de bandits, comme le souffle de Dieu pour Daniel dans la fosse aux lions.

Les deux féroces guerilleros s'inclinèrent devant ces noms craints et respectés.

« Allez-vous-en, dit Arroyo ; mais, croyez-moi, ne vous vantez jamais devant personne de m'avoir tenu l'arrogant langage que votre bouche a proféré. Quant au seigneur Morelos, dites-lui que chacun combat suivant sa nature, et que, malgré ses menaces, je ne saurais changer la mienne.

— Vous ne pourrez rien faire de ce dolman, ajouta Bocardo, et moi je trouverai moyen de le faire raccommoder. »

Arroyo lança un regard de mépris à son associé, et après ces adieux, qui révélaient le caractère des deux bandits, le premier donna l'ordre de rendre aux trois prisonniers les armes et les chevaux qu'on leur avait pris, puis il ajouta :

« Que six cavaliers se mettent en selle pour ramener la fugitive ; qu'on bride mon cheval, car j'irai avec eux, et vous aussi, Bocardo, vous nous accompagnerez. »

Bocardo ne répliqua rien; mais il n'en fut pas de même de la femme d'Arroyo.

« Qu'avez-vous affaire de cette coureuse? dit-elle d'un ton aigre ; n'avez-vous pas le baril de piastres?

— Je vous ai dit que je la voulais, reprit-il l'œil enflammé de colère et de désir, afin de tirer une rançon de son père ; vous resterez ici pour veiller au trésor. J'irai, ajouta-t-il avec un blasphème, et vous le trouverez bon, sinon.... »

Le bandit tira son poignard avec un geste si menaçant, que la femme n'osa plus s'opposer aux volontés de son mari.

Pendant ce temps, don Cornelio et ses deux compagnons s'empressaient de quitter l'hacienda pour gagner le lac d'Ostuta; car il était dix heures du soir, et la lune devait se lever à minuit.

Quant au malheureux don Fernando, personne ne pensait à lui prodiguer les soins que son horrible état réclamait.

Toutefois, avant d'accompagner don Cornelio, au lac mystérieux et à la montagne enchantée, nous devons revenir vers Gaspar, le messager de Gertrudis, le Zapote son compère et le colonel Tres-Villas, que nous avons laissé dans les fourrés de bambous du fleuve.

CHAPITRE VI

OÙ JUAN EL ZAPOTE SENT SA VERTU CHANCELER.

Nous avons dit que Caldelas et don Rafael avaient fortifié l'hacienda del Valle de façon à la rendre capable de résister à toutes les forces de l'insurrection dans la province. Indépendamment de trois pièces de campagne fournies par le gouverneur d'Oajaca, don Rafael avait obtenu que le gouvernement espagnol se chargeât de la paye des hommes de la garnison, au nombre d'une centaine environ, en lui laissant le commandement en chef.

Cette charge, peu onéreuse du reste au trésor du vice-roi, eût excédé les moyens du colonel ; sa fortune, quoique assez considérable, n'eût pas suffi, comme on le pense bien, à l'entretien et à l'équipement de ses soldats pendant près de deux ans.

La solde était par elle-même fort modique ; mais les droits de péage payés par tout le commerce qui se faisait entre Puebla et Oajaca, et que prélevait le commandant de l'hacienda, la doublaient et au delà, d'où il résultait que la garnison ne songeait nullement à se plaindre de la longueur ni des fatigues d'un service aussi bien rétribué.

Le lieutenant Veraegui, homme brave, entreprenant et actif, chargé du commandement en l'absence du co-

lonel, s'était contenté depuis longtemps de se tenir sur la défensive jusqu'au moment où il avait appris et fait savoir à don Rafael que la guerilla d'Arroyo était de retour dans la province. Il avait résolu alors d'en finir avec elle, s'il était possible.

Cependant, comme il était assez intéressé et fort peu scrupuleux, tout brave qu'il était, il ne s'était pas pressé de mettre ses projets à exécution. Il était bien aise de laisser Arroyo s'enrichir et s'engraisser de pillage, pour tirer à la fois honneur et profit de la déroute du guerillero. En sa qualité d'Espagnol, peu lui importait que les créoles fussent rançonnés, si le fruit des rapines d'Arroyo devait grossir ses prises. Ses soldats partageaient complétement sa manière de voir, et ceci servira à expliquer comment il s'était borné jusqu'alors à la sortie dans laquelle il avait tué ou pris et fait pendre une dizaine de bandits.

Le lieutenant Veraegui se trouvait dans ces dispositions de neutralité philosophique, lorsque, le matin de ce même jour où don Raphael tâchait de se dérober à la poursuite des hommes d'Arroyo, un message du gouverneur d'Oajaca lui était parvenu.

Ce message lui intimait l'ordre d'avoir à en finir le plus tôt possible avec les brigands qui infestaient la province, et lui annonçait l'arrivée d'un renfort d'une soixantaine d'hommes de milices provinciales pour le soir même.

Le Catalan maugréa quelque peu à la réception de cet ordre, qui le forçait à diminuer ses bénéfices en hâtant l'exécution de ses projets ; mais il ne songea pas un instant à lui désobéir. Seulement son humeur, naturellement peu endurante à l'égard des insurgés, ne s'adoucit pas de ce contre-temps, et ne présageait rien de bon pour ceux qui auraient le malheur de tomber entre ses mains.

Si l'on ajoute à cela que le message basait cette injonc-

tion d'en finir au plus vite avec la bande d'Arroyo, sur la nouvelle de la marche prochaine de Morelos sur Oajaca, de la levée du siége de Huajapam et de la déroute complète des assiégeants, on concevra combien le lieutenant catalan se reprocha la mansuétude dont il avait usé vers les quatre bandits qu'il avait fait pendre par le cou, au lieu de les faire pendre par les pieds, comme leurs trois compagnons.

Une heure environ après le passage du capitaine Lantejas devant l'hacienda del Valle, et quelques minutes seulement après que, grâce aux ombres de la nuit, les têtes suspendues à la porte purent être enlevées par ordre d'Arroyo, deux individus s'approchèrent des murs crénelés du manoir de don Rafael.

Ces deux hommes étaient le messager Gaspar et son compère Juan el Zapote, qui avaient attendu l'obscurité pour se glisser jusqu'à l'hacienda, de crainte de tomber le jour entre les mains des guerilleros qui la bloquaient.

Tous deux s'étaient tenus cachés jusqu'au delà du coucher du soleil, et ils avaient d'autant moins couru de risque de se faire prendre par les gens d'Arroyo, qu'on sait que celui-ci les avait rappelés pour concentrer toutes ses forces sur San Carlos.

« Je ne vois personne autour nous, ma foi! tout est désert par ici, dit le Zapote quand tous deux furent parvenus à l'entrée de la longue allée de frênes qui précédait l'hacienda. Selon toute probabilité, mes ex-compagnons ont levé le siége. Pourquoi ?

— Peu nous importe, répondit Gaspar; l'essentiel est que nous voici en sûreté sous ces arbres, et que dans une minute nous serons dans l'hacienda.

— C'est égal; j'aime à me rendre compte des choses de ce monde.

— Bah! avançons toujours, dit Gaspar.

— Doucement, *compadre ;* il est des précautions à

prendre. Si la vertu est lucrative, encore faut-il la pratiquer avec intelligence, et ma tournure.... toute militaire pourrait paraître suspecte aux sentinelles : un coup de fusil est si vite lâché !

— Il est de fait, mon cher Zapote, que tu as une diable de physionomie dont tu devrais tâcher de te défaire.

— C'est la mauvaise compagnie qui a déteint sur moi ; j'ai eu tant de malheurs !

— Eh bien ! je vais m'avancer seul et me faire reconnaître de la sentinelle ; puis je t'indroduirai comme un homme dévoué à don Rafael Tres-Villas, et qui s'offre pour le délivrer.

— Justement, pourvu que le colonel vive encore.

— Qui va là ? cria la voix retentissante d'une sentinelle.

— *Gente de paz* [1] ! repartit Gaspar en s'avançant seul, tandis que son compagnon, par une défiance exagérée de sa physionomie martiale, puisqu'il faisait nuit, se mettait instinctivement à l'abri derrière le tronc d'un gros frêne.

— Passez au large ! reprit la sentinelle.

— J'apporte des nouvelles importantes du colonel Tres-Villas, dit Gaspar.

— Et nous voulons les communiquer au lieutenant Veraegui, ajouta le Zapote sans se montrer.

— Ah ! et combien êtes-vous ?

— Deux, répondit Gaspar à la sentinelle.

— Avancez sans crainte alors. »

Les deux hommes franchirent l'allée de frênes, après quoi la porte s'ouvrit devant eux, et, seul parmi ses anciens compagnons d'armes qui bloquaient naguère l'hacienda, le Zapote put voir l'intérieur de la forteresse.

Des sacs de terre, empilés derrière les murs d'enceinte, formaient un rempart d'une dizaine de pieds de largeur,

1. Ami.

jusqu'à une hauteur suffisante pour que les soldats, debout sur ce contre-fort, pussent combattre à l'abri du feu des assiégeants. Des *almenas* ou créneaux, qui n'étaient que le prolongement des pilastres de la muraille d'enceinte, achevaient de donner un aspect de place forte à l'hacienda del Valle.

Une seule pièce de canon avait été hissée sur le rempart intérieur, et les deux autres, chargées jusqu'à la gueule, reposaient sur leurs affûts derrière la porte massive, au cas où l'on fût parvenu à l'enfoncer du dehors, ou bien encore en ouvrant tout à coup les ventaux, pour vomir un double flot de mitraille dans toute la longueur de l'allée d'arbres.

En outre, des meurtrières avaient été pratiquées près de cette porte pour en défendre l'approche, et il en avait été ouvert également dans toute la longueur des quatre murs d'enceinte.

Le lieutenant Veraegui était occupé à jouer aux cartes dans sa chambre, située au rez-de-chaussée, avec un jeune alferez. A côté de lui, sur la table, se dressait une bouteille de l'eau-de-vie formidable de Barcelone, pays de l'officier, blanche et forte comme l'alcool, escortée de deux verres et d'une pile de cigares de la Havane.

Juan el Zapote ne put s'empêcher d'éprouver un moment de malaise quand, des yeux du lieutenant enchâssés sous d'épais sourcils grisonnants comme ses longues moustaches, un regard inquisiteur jaillit et l'enveloppa tout entier.

Le Catalan était un soldat de fortune, rude et grossier comme à son début, trapu, taillé pour porter l'armure plutôt que l'uniforme de drap.

De l'examen du Zapote, les yeux gris du lieutenant passèrent à celui de Gaspar, dont il se rappela tout de suite la figure.

« Ah ! c'est vous? dit-il en s'adressant au dernier ; vous avez vu le colonel et vous m'apportez de ses nouvelles ?

Est-il, grâce à Dieu, de ceux qui ont échappé au désastre de Huajapam ?

— Je ne sais de quelle affaire vous voulez me parler. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a quelques heures il était traqué dans le bois, entre la route de Huajapam et l'Ostuta, par les bandits d'Arroyo.

— Et ce n'est qu'à présent, au bout de plusieurs heures, quand il n'en faut pas plus d'une pour venir de là-bas ici, que vous venez m'avertir des dangers que court mon colonel ! s'écria le vieux lieutenant avec défiance et colère.

— Moi-même j'étais poursuivi comme lui par les bandits avec mon compère que voici, et nous n'avons pu nous échapper plus tôt.

— Ah ! je vous demande pardon, ainsi qu'à votre compère, que j'aurais plutôt pris pour un ami d'Arroyo que pour son ennemi. Où diable ai-je vu votre figure, mon brave ?

— J'ai beaucoup voyagé, répondit le Zapote, et il n'est pas étonnant....

— Et le colonel vous a prié de venir vers moi ? interrompit Veraegui.

— Je l'ai rencontré sans le connaître ; je n'ai su que plus tard que c'était lui.

— Voici ce qui devient incompréhensible, » reprit le Catalan, dont l'œil s'arma encore de plus de défiance.

Gaspar raconta au lieutenant comment, au moment où il fuyait lui-même avec son compère, le colonel avait sauté d'un arbre devant eux, et comment ils s'étaient séparés sans le connaître. Jusque-là tout allait bien, mais le narrateur s'était fourvoyé dans une route dangereuse pour le Zapote ; il lui restait à expliquer comment celui-ci avait appris par ses anciens camarades que le fugitif qu'ils venaient de voir était don Rafael lui-même.

Gaspar hésitait, et les regards défiants du lieutenant allaient de l'un à l'autre des deux compagnons. Le

Zapote vint résolûment en aide à son compère.

« Mon *compadre*, fit-il, n'ose pas déclarer toute la vérité par précaution pour moi, et je la dirai à sa place, voici le fait : en sortant d'ici pour aller rejoindre le seigneur don Rafael devant Huajapam, mon compère a été pris par les batteurs d'estrade d'Arroyo, amené à son camp, et en grand risque de perdre la vie si.... par égard pour notre *compadrazgo* et par amitié pour lui, je n'eusse consenti à le sauver au péril de mes jours.

— Vous étiez donc dans le camp d'Arroyo ? s'écria le lieutenant.

— On voit parfois un agneau parmi des loups, répondit le Zapote d'un ton de componction.

— Oui, quand l'agneau ressemble au loup à s'y méprendre.

— A tout péché miséricorde ; j'étais un agneau fourvoyé, et voilà tout.

— Hum ! un agneau hurlant, avec griffes et dents acérées. Enfin, continuez.

— J'ai toujours aimé la vertu, reprit le Zapote, et, en ma qualité d'homme vertueux, j'étais fort dépaysé parmi tous ces bandits, quand mon compère vint m'offrir l'occasion de fuir vertueusement. »

Le grand mot de *vertu*, que le Zapote faisait si pompeusement passer par les formes du substantif, de l'adjectif et de l'adverbe, semblait si malsonnant dans sa bouche, que le Catalan s'écria :

« Corbleu ! cet acte de vertu devait vous être bien lucratif !

— Rien n'est lucratif comme l'honnêteté, c'est mon axiome ; toujours est-il que, si je n'avais pas servi sous Arroyo, les anciens compagnons que j'ai rencontrés dans le bois ne m'eussent pas appris que ce fugitif, que nous ne connaissions pas, n'était autre que don Rafael ; je ne serais pas venu vous avertir du danger qu'il court, et mon *compadre* eût été pendu ou fusillé.

— C'est vrai comme l'Évangile, dit Gaspar.

— De plus, ajouta le Zapote, si le colonel est parvenu à se sauver, comme je l'espère, ce sera grâce à l'avis que je lui ai donné, de chercher un refuge dans les bambous de l'Ostuta.

— En quel endroit? » demanda Veraegui.

Le Zapote lui décrivit minutieusement l'endroit indiqué ; puis il ajouta en finissant :

« Du reste, j'aurai l'honneur de vous y conduire moi-même.

— C'est-à-dire que vous et votre compère vous resterez en otage jusqu'au retour du colonel ; je me défie par tempérament des agneaux qui ont habité trop longtemps avec des loups. Si le colonel vit, vous vivrez tous deux ; s'il est mort.... Qu'on emmène ces deux hommes et qu'on les garde à vue, dit le lieutenant sans achever sa phrase.

— Quoi! moi aussi? s'écria l'honnête Gaspar avec un étonnement peu flatteur pour son compère.

— Tant pis pour vous! il fallait vous rappeler le proverbe : *Mas vale ir solo que no mal acompañado* [1]. »

Les soldats emmenèrent Gaspar et le Zapote, assez déconcerté, malgré son axiome, de voir son premier acte de vertu si mal récompensé.

Le lieutenant avala une rasade de son *refino* [2] de Catalogne.

« Par les plaies du Christ! s'écria-t-il, j'en finirai cette nuit avec les bandits d'Arroyo, et je donnerai aux chacals et aux vautours une curée qui les gorgera quinze jours durant. »

Sur son ordre, l'alferez jeta ses cartes et courut faire préparer un détachement de trente hommes pour aller à

1. Mieux vaut aller seul qu'en mauvaise compagnie.
2. Eau-de-vie très-forte.

bride abattue au secours du colonel et battre les bords du fleuve.

En ce moment, le corps de milices provinciales échangeait le mot d'ordre et de reconnaissance avec les sentinelles du rempart. Le gouverneur tenait sa parole.

Ce nouvel incident retarda le départ du détachement, et, pendant que le lieutenant Veraegui prend ses dispositions pour une attaque générale, en ne laissant que le nombre d'hommes rigoureusement nécessaire à la garde de l'hacienda, nous dirons en aussi peu de mots que possible ce qui était advenu à don Rafael.

Du milieu des fourrés où le colonel avait trouvé asile, il avait pu voir, à travers les tiges de bambous, tous les mouvements du camp d'Arroyo, puis lever ce même camp, et les guerilléros abandonner les abords du fleuve.

Alors, quand la nuit fut tout à fait close et que les plus tardives étoiles brillèrent au haut du ciel, le colonel sortit de son refuge et regarda attentivement autour de lui. Tout faisait silence le long du fleuve; mais bientôt ce silence fut troublé par trois hommes qui traversaient le gué, puis par deux autres cavaliers suivant le même chemin : c'étaient d'abord le capitaine Lantejas avec ses deux acolytes, et les deux bandits qui rapportaient au capitaine les têtes de ses trois soldats.

Le premier soin du colonel, quand il se vit seul enfin, fut de retourner à l'endroit du bois où il avait attaché le Roncador en dernier lieu.

Comme son maître, le cheval avait échappé aux recherches des hommes d'Arroyo; mais le pauvre animal était si exténué de fatigue et de soif surtout, que le colonel dut regagner les bords du fleuve pour le désaltérer.

La prudence le conseillait également, car l'Ostuta se trouvait désert; don Rafael le savait, et il ignorait si les abords de l'hacienda del Valle étaient toujours gardés.

Pendant que le cheval, débridé, trouvait une ample pâture dans les herbes vertes des bords du fleuve, don Rafael, de nouveau tapi derrière les roseaux, aperçut un homme qui se disposait à traverser à pied le gué du fleuve pour venir de son côté.

L'homme était seul, et, quel qu'il pût être, don Rafael se promit de ne pas le laisser passer sans l'interroger. Quand le piéton prit pied sur la rive, le colonel, le sabre à la main, courut vers lui en lui donnant l'ordre de l'attendre, l'assurant qu'il n'aurait rien à craindre.

L'homme parut néanmoins fort effrayé de cette sommation et de la présence soudaine du colonel, dont, il faut l'avouer, la longue lame et les habits déchirés et fangeux n'avaient rien de fort rassurant.

« Seigneur Dieu ! s'écria celui-ci, laissez passer un serviteur qui va chercher du secours pour ses maîtres.

— Quels sont vos maîtres ? demanda le colonel avec douceur.

— Ceux de l'hacienda de San Carlos.

— Don Fernando Lacarra et doña Mariana Silva [1].

— Vous les connaissez ?

— Sont-ils en danger ?

— Hélas ! reprit le serviteur, leur maison est pillée, et j'ai entendu les gémissements de mon malheureux maître sous le fouet d'Arroyo....

— Quoi, encore ce misérable ! interrompit don Rafael avec violence.

— C'est toujours lui quand il y a quelque crime à commettre.

— Et votre maîtresse doña Marianita ?

— C'était pour lui arracher la révélation de l'endroit où elle était cachée que le brigand infligeait la torture du fouet à mon maître ; heureusement j'ai pu la sous-

1. Au Mexique, la femme mariée garde le nom de son père, contrairement à l'usage de France, où elle ne porte plus que celui de son mari.

traire à sa brutalité en l'aidant à fuir par la fenêtre de la chambre où elle était cachée; puis j'ai fui après elle, et je vais demander secours à l'hacienda del Valle, dont les généreux défenseurs ne permettront pas qu'on viole impunément les lois de la guerre.

— Les abords en sont donc libres? demanda le colonel.

— Sans doute; toute la troupe des bandits est concentrée dans San Carlos.

— Eh bien, venez avec moi! s'écria don Rafael, et je vous promets une vengeance aussi prompte que sanglante! »

Sans s'expliquer davantage, le colonel brida son cheval, le monta sans selle (on se souviendra qu'il l'avait abandonnée dans le bois), et aida le domestique à se mettre en croupe derrière lui; puis tous deux s'éloignèrent au grand trot.

« Et dans quel endroit se sera réfugiée votre maîtresse? demanda don Rafael au bout de quelques instants de silence.

— Dans le trouble où j'étais, je n'ai pas pensé à lui indiquer l'hacienda où nous allons; je l'ai engagée à chercher un refuge dans les bois voisins de San Carlos; mais l'important est qu'elle ait pu échapper aux griffes d'Arroyo. Pauvre jeune femme! elle était si heureuse ce matin! reprit le domestique avec un soupir; elle attendait, dans le courant de cette journée fatale, son père et sa sœur, qu'elle n'avait pas vus depuis près d'un an. »

Le colonel ne put s'empêcher de frémir des pieds à la tête.

« Êtes-vous sûr que don Mariano et doña Gertrudis dussent venir? s'écria-t-il avec angoisse.

— Une lettre annonçait leur arrivée pour aujourd'hui du moins. Pourvu qu'ils ne tombent pas au milieu de ces hommes de sang! Et dire que cet Arroyo est un ancien serviteur du père de ma pauvre maîtresse.

— Espérons ! dit le colonel avec effort.

— Peut-être aussi la faiblesse de doña Gertrudis aura-t-elle été cause d'un retard de deux ou trois jours dans son voyage, c'est ce qu'il y aurait de plus heureux.

— Que dites-vous ? doña Gertrudis serait donc malade ?

— Eh quoi ! répondit le serviteur de don Fernando, vous qui semblez la connaître, ignorez-vous donc qu'elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, et qu'un chagrin secret la mine et la dévore.... Mais qu'avez-vous à trembler ainsi? reprit-il en sentant, sous son bras passé autour du colonel, les secousses nerveuses qui l'agitaient.

— Ce n'est rien, répliqua précipitamment don Rafael ; et dites-moi... connaît-on la cause... de ce chagrin profond?

— Qui ne le connaît? Doña Gertrudis aimait un jeune officier au point que, dit-on, elle n'avait pas hésité à faire vœu de couper sa chevelure si celui qu'elle aimait échappait à un grand danger. Le sacrifice a été consommé, et cependant celui qui devait peut-être la vie à ses prières l'a oubliée.

— Eh bien? reprit don Rafael d'une voix entrecoupée.

— Eh bien ! la pauvre jeune fille meurt lentement de cet oubli... et voilà tout... Ah ! seigneur cavalier, vous êtes malade, vous dis-je, continua le domestique ; je sens votre cœur bondir sous mon bras comme s'il voulait s'échapper de votre poitrine ; ralentissez l'allure de votre cheval.

— C'est vrai ; j'étouffe, répondit péniblement don Rafael ; je suis sujet à des palpitations... à des... »

Le colonel chancelait sur son cheval, et son compagnon fut obligé de le soutenir pour qu'il ne tombât pas.

« Merci, mon ami, merci ! reprit enfin d'une voix faible le colonel, dont la vigueur herculéenne ployait sous le poids de son émotion ; je me sens mieux... continuez cette histoire... elle m'intéresse... Cet homme avait-il

donc dit à... doña Gertrudis qu'il ne l'aimait plus? En aimait-il une autre?

— Je ne sais.

— Ne pouvait-elle lui faire savoir... par un message convenu... qu'il devait revenir vers elle, fût-il au bout du monde? Peut-être alors... »

Don Rafael n'osait achever, car un espoir longtemps comprimé commençait à envahir son cœur avec trop de force pour qu'il ne craignît pas de le voir détruire tout à coup.

« Vous m'en demandez plus que je n'en sais, en vérité, répondit le domestique; je vous ai dit tout ce que j'ai appris à ce sujet. »

Le colonel étouffa un soupir et n'insista plus; seulement, sous la pression nerveuse de ses jambes, le Roncador, malgré le double poids qu'il portait, s'élançait au galop vers l'hacienda del Valle.

« Connaissez-vous le nom de cet officier qu'aimait doña Gertrudis? reprit-il après quelques minutes de cette course rapide.

— Je l'ignore aussi, répondit le domestique ; mais, à sa place, je ne laisserais pas ainsi mourir d'amour une jeune fille aussi belle qu'on le prétend, car je ne l'ai jamais vue. »

Ce furent les derniers propos qu'échangèrent les deux cavaliers à ce sujet ; peu d'instants après, ils arrivaient à l'entrée de l'allée de frênes, où la voix des sentinelles les arrêta.

« Dites au lieutenant Veraegui, s'il vit encore, que c'est le colonel Tres-Villas! » s'écria don Rafael.

Le son des clairons ne tarda pas à retentir dans l'intérieur de l'hacienda en signe d'allégresse du retour du commandant en chef, tandis que le domestique de don Fernando se laissait glisser à terre avec force excuses d'avoir méconnu le grade de son compagnon de cheval.

« C'est peut-être moi qui serai votre obligé, répon-

dit le colonel, car j'aurai à vous charger d'un message... important. »

Le domestique s'inclina, et, tandis que le lieutenant Veraegui s'avançait avec deux alferez et des soldats porteurs de torches à la rencontre du chef de la garnison, il prenait respectueusement la bride de son cheval.

En entrant dans l'hacienda, don Rafael ne se doutait pas des vœux ardents que faisaient pour son salut le messager de doña Gertrudis et son compagnon, à qui sa vertu de fraîche date paraissait devoir être si peu profitable.

CHAPITRE VII

LE RÉVÉREND CAPITAINE.

C'était une singulière époque que celle de la guerre de l'indépendance mexicaine, où, de part et d'autre, on combattait au nom de la religion menacée, sans qu'il y eût cependant de dissidence religieuse d'aucun côté ; où chaque parti reconnaissait la Vierge comme généralissime, et où des prêtres se faisaient généraux de division sous ses ordres.

Dans plusieurs villes on avait déjà formé, soit en faveur de l'insurrection, soit contre elle, des régiments de moines de toutes couleurs, et à Oajaca l'évêque Bergosa ne manqua pas de suivre cet exemple. Pour suppléer au petit nombre de troupes qui gardaient la capitale de la province, il avait levé un corps de milice ecclésiastique composé d'abord exclusivement de prêtres ; mais le gouverneur Bonavia, celui qu'on a vu échouer au siége de Huajapam, accordant peu de confiance à cette milice

de soutane, avait obtenu de l'évêque la permission de la renforcer de quelques bataillons d'ouvriers militairement organisés, à la condition toutefois que les officiers seraient choisis parmi les moines et les curés.

C'était un détachement de cette milice que Bonavia envoyait ce soir-là au lieutenant Veraegui. La troupe était rangée dans la cour au moment où don Rafael y pénétra, escorté de son lieutenant, de ses alferez et des soldats portant des torches à la main.

Le colonel, quoique excellent catholique, mais militaire avant tout, partageait le dédain du général Bonavia pour ces prêtres soldats, et il eut besoin de faire un effort sur lui-même pour accueillir convenablement le chef du bataillon provincial qui s'avançait à sa rencontre.

C'était un dominicain grand et maigre, au froc miparti de noir et de blanc, surmonté de deux épaulettes à graine d'épinards et sanglé d'un ceinturon qui soutenait son sabre et deux pistolets.

Ce qui frappa le plus désagréablement le colonel, accoutumé déjà à ces bizarreries, fut un singulier ornement servant de cocarde au vaste *sombrero* noir du dominicain.

« Quelle diable de cocarde portez-vous là, révérend capitaine? lui demanda don Rafael un peu brusquement, lorsque le moine lui eut été présenté.

— Ceci? reprit fray Tomas de la Cruz (c'était le nom du dominicain) en ôtant son chapeau pour mieux faire voir à la lueur des torches les ornements dont son feutre était rehaussé; ce sont tout simplement les oreilles d'un coquin d'Indien à qui j'ai daigné faire la chasse le long de la route.

— Et c'est ainsi que vous croyez convertir ces malheureux à votre parti?

— Celui-ci du moins, reprit le moine avec un agréable sourire, aura prêté ses oreilles à la bonne cause. »

Un éclair de colère méprisante brilla dans les yeux de

Rafael, mais il en contint l'explosion et se contenta de dire d'un ton sévère au dominicain :

« Vous êtes prêt à marcher, sans doute ?

— Tels sont les ordres du gouverneur, reprit le moine d'un ton gourmé.

— Tels sont les miens, révérend capitaine, et je vous prie de vous souvenir qu'ici c'est aux miens seuls que vous devez obéir, » répliqua le colonel.

Le dominicain, sentant qu'il n'était pas le plus fort, s'inclina sans répondre.

« Nous allions précisément nous mettre en marche à la poursuite des bandits d'Arroyo, dit le Catalan.

— Et vous savez où ils sont ?

— La trace d'Arroyo est toujours facile à trouver.

— Je le sais, moi, reprit le colonel ; ce brave serviteur, qui tient la bride de mon cheval, venait implorer votre aide pour venger ses maîtres odieusement traités par les brigands que nous allons surprendre à l'hacienda de San Carlos. Lieutenant Veraegui, munissez-vous d'autant de cordes qu'on en pourra trouver ; qu'on démonte de ses affûts une des pièces de canon et qu'on la charge à dos de mulet ; nous en aurons besoin pour enfoncer la porte.

— Et que ferons-nous des cordes? dit le lieutenant avec un sourire d'intelligence.

— Nous pendrons ces brigands jusqu'au dernier, mon cher Veraegui.

— Par les pieds cette fois; car vraiment, quand je pense à mon absurde indulgence. ..

— Vous en avez donc épargné quelques-uns? interrompit le colonel.

— J'ai été trop bon envers quatre d'entre eux que j'ai pris hier; je les ai pendus par le cou, et, à ce propos, mon colonel, il y a ici deux drôles qui disent avoir à vous parler.

— Je les écouterai plus tard, à mon retour, répondit

don Rafael, bien loin de soupçonner qu'il refusât d'entendre celui qui lui apportait le bonheur ; je n'ai que trop perdu de temps quand les malheureux propriétaires de l'hacienda de San Carlos comptent les minutes avec angoisse. Je ne changerai même pas de costume ; qu'on mette à mon cheval la première selle venue, et en route !

— Sonnez le boute-selle ! » s'écria le lieutenant.

Les clairons retentirent de nouveau dans l'hacienda, et, pendant qu'on exécutait les ordres du colonel, celui-ci s'éloigna en prétextant qu'il voulait être seul un instant, et, gagnant le jardin, il se dirigea vers l'endroit où, deux ans plus tôt, il avait déposé le corps de son père.

L'âme encore agitée des révélations du serviteur de don Fernando, le colonel avait besoin d'un instant de prière et de recueillement. La mort de son père avait été pour lui un malheur doublement fatal ; avec le temps, la première amertume de sa douleur s'était apaisée ; mais ni les mois ni l'ardente activité de sa vie n'étaient parvenus à éteindre l'amour sans espoir qu'il portait partout avec lui. Gertrudis partageait encore cet amour, elle en mourait, lui avait-on dit, et, dans la joie douloureuse qu'il en ressentait, il allait oublier que son père n'était pas encore vengé, comme il l'avait juré ; l'un de ses meurtriers ne se trouvait séparé de lui que par une faible distance, et cependant il n'éprouvait qu'un désir insensé, irrésistible, celui de courir d'abord sur la route de Oajaca et de joindre Gertrudis pour lui dire que lui non plus ne pouvait vivre sans elle.

Voilà pourquoi don Rafael allait chercher sur la tombe de son père la force nécessaire pour ne pas trahir le serment qu'il avait prononcé sur sa tête.

Laissons-le un instant à l'accomplissement de ce pieux devoir.

Gaspar et son compère Juan el Zapote avaient été jetés sans cérémonie dans une chambre au fond de l'hacienda, enfermés à clef, et une sentinelle, le fusil à la main, se promenait devant leur porte pour les garder.

Il est probable que, malgré le dénoûment si triste et surtout si imprévu de leurs espérances, leur mélancolie se fût évanouie, s'ils avaient pu mutuellement se contempler et voir l'étonnement candide empreint sur chacune de leurs figures; mais l'obscurité profonde dans laquelle ils se trouvaient plongés leur ôtait cette dernière consolation.

Aussi tous deux gardèrent-ils longtemps un sombre silence; plus philosophe que son compère, ce fut le Zapote qui le rompit le premier.

« *Compadre* du diable! s'écria-t-il à la fin, es-tu convaincu maintenant qu'il en cuit autant de trop parler que de trop se gratter?

— Est-ce ma faute, à moi, répondit Gaspar exaspéré, si ta physionomie... militaire, comme tu l'appelles, a produit son effet habituel? Je t'avais bien dit de tâcher de la laisser à la porte de l'hacienda.

— Ne pouvais-tu éviter de te lancer dans des histoires sans fin, qui ont donné l'éveil à ce damné Catalan?

— Ta figure y est bien pour quelque chose, de par tous les diables!

— J'ai l'air militaire, je ne le dissimule pas, et ta sottise a fait le reste. Tu as vu le colonel et tu l'as reconnu sans le connaître. Qu'avais-tu besoin de ce fatras? ne pouvais-tu conter autrement la chose et dire tout simplement que le colonel courait le plus grand danger, que nous avions tué je ne sais combien d'hommes pour l'y soustraire, et qu'enfin il nous envoyait chercher du secours au plus vite? On nous aurait fêtés, régalés, et ta niaiserie est cause que nous sommes à jeun depuis vingt-quatre heures, enfermés sans lumière, et que, si le colonel est mort, je perds non-seulement la récom-

pense de ma vertu, mais j'ai encore la corde en perspective.

— Et moi donc?

— Toi! cela ne me regarde pas, et je ne sais qui me retient de te donner autant de gourmades que tu as dit de paroles de trop.

— Je persiste à dire que ta physionomie.... »

Le son du clairon, qui annonçait l'arrivée du corps de milice provinciale commandé par le révérend fray Tomas de la Cruz, interrompit Gaspar et vint faire une heureuse diversion au courroux du Zapote, sans quoi il est probable que, pour adoucir leur position, les deux compères se fussent gourmés à outrance.

Qu'est ceci, mon ami? cria Juan par le trou de la serrure à la sentinelle, dont il entendait les pas mesurés dans le corridor.

— C'est l'arrivée d'un bataillon de milice, répondit le soldat.

— Ah! j'espérais que c'était celle du colonel. Vous savez que, s'il arrive, on nous relâche tout de suite.

— Je le sais. »

Les deux associés gardaient depuis longtemps le silence, l'interrompant toutefois de temps en temps par des reproches, lorsque les clairons retentirent de nouveau avec plus de force.

Le Zapote retourna à la serrure.

« Ah! maintenant c'est notre bien-aimé colonel, j'en suis sûr, mon cœur me le dit, cria-t-il d'une voix pleine de tendresse; n'est-ce pas, mon brave?

— Je n'en sais rien, reprit la sentinelle; mais vous commencez à m'importuner furieusement. Si c'est lui, je vous le dirai. »

Le mouvement qui s'opérait dans l'hacienda gagna bientôt le corridor, et le Zapote entendit le factionnaire échanger quelques mots avec ses camarades tout en continuant à se promener.

« Mon cœur m'a bien dit, n'est-ce pas? souffla de nouveau le Zapote par le trou de la serrure.

— C'est le colonel, répondit le gardien.

— Ah! mon cœur ne me trompe jamais. Gaspar, entends-tu? c'est le brave colonel. Nous allons être délivrés, comblés de caresses et de quadruples. Ah! cher *compadre,* que la vertu est une belle chose! c'est mon axiome. »

Pendant quelques instants, le Zapote se livra aux élans d'une joie folle ; puis cette joie se calma et devint plus grave; puis il s'impatienta ; l'incertitude succéda à l'impatience et fut remplacée à son tour par le doute et le découragement, car le temps s'écoulait et personne ne venait les délivrer.

« Eh! l'ami, puisque c'est le colonel, ouvrez-nous donc, dit le Zapote d'une voix suppliante.

— Patience ! répondit le factionnaire; je n'ai pas d'ordre. »

Mais, loin de prendre patience, le mélancolique Zapote la perdait complétement, et il remplit l'air de ses gémissements à tel point que la sentinelle, essayant vainement de le consoler, finit par lui promettre, de guerre lasse, que si, comme il paraissait probable, le colonel s'éloignait sans le voir, puisque après tout il était sain et sauf, il prendrait sur lui de leur donner la clef des champs.

« Et la fortune, » reprit le Zapote consolé.

Le moment n'était pas éloigné où, d'après la promesse du soldat, les deux aventuriers allaient être libres ; car tout était prêt pour le départ de la troupe, le colonel à sa tête.

Une mule portait l'affût démonté de l'une des petites pièces de campagne, dont le canon était attaché en travers sur le bât d'une seconde bête de somme. Quarante hommes choisis parmi les plus braves des soldats del Valle, formaient, avec les soixante du bataillon provin-

cial, une troupe de cent combattants, dont la moitié environ se composait d'infanterie.

Toutefois, pour rattraper le temps perdu, chaque cavalier portait un fantassin en croupe.

Au signal donné, les deux battants de la porte crièrent sur leurs gonds, et l'on se mit en marche au grand trot et en silence.

Une dizaine d'éclaireurs précédaient le gros des cavaliers ; puis à leur tête, s'avançaient le colonel et le lieutenant Veraegui, et, chemin faisant, le Catalan rendait brièvement compte à son commandant de ce qui s'était passé pendant son absence. Absorbé dans ses pensées, don Rafael ne lui prêtait qu'une attention distraite, et, quand le lieutenant eut fini, il écouta à son tour les ordres du colonel.

Ce fut ainsi qu'on parvint jusqu'au gué de l'Ostuta, qui fut franchi rapidement. Quelques pas au delà du fleuve, on fit halte pour donner à l'arrière-garde le temps de rejoindre la tête de la colonne.

De ce moment, la marche fut reprise avec plus de précaution, et don Rafael donna l'ordre qu'on lui amenât le domestique de don Fernando. Quand le cavalier qui le portait en croupe se fut approché du colonel :

« Vous qui connaissez les lieux mieux que personne, dit don Rafael, pouvez-vous nous mener par quelque chemin détourné, et, s'il en existe un, est-il praticable au canon que nous apportons ? vous sentez que c'est important. »

Le domestique assura qu'il se faisait fort de conduire, par une route de traverse, toute la troupe jusque près de l'hacienda, sans qu'on pût soupçonner son approche; mais que la pièce d'artillerie ne pouvait y rouler facilement sur son affût.

« Prenez donc les devants avec les éclaireurs, continua le colonel ; autant que possible, il faut tâcher de

surprendre les bandits ; nous monterons le canon quand vous nous le direz.

Le domestique obéit et se mit en tête ; le chemin qu'il fit suivre tournait la base des hauteurs au sommet desquelles, peu d'heures auparavant, le capitaine Lantejas avait aperçu l'hacienda et les flammes qui brillaient derrière les vitres.

Le silence était profond, et aucun indice ne signala que l'approche de la troupe fût entendue, lorsque le guide quitta son poste à l'avant-garde pour revenir vers don Rafael.

« Ici, dit-il, il n'y a plus d'obstacle pour le canon. »

On fit halte, et la pièce fut replacée sur son affût ; après quoi la marche silencieuse fut reprise, mais en trois détachements différents ; car on était dans la plaine au milieu de laquelle s'élevait l'hacienda de San Carlos. Le colonel se réserva le commandement du premier, qui devait se diriger en droite ligne vers la porte d'entrée ; Veraegui et fray Tomas de la Cruz prirent les deux autres pour entourer l'hacienda de droite et de gauche.

Chacun de ces deux derniers détachements était muni de grenades pour les jeter au besoin par-dessus les murs ou dans chacun des endroits de l'hacienda où les bandits pourraient essayer de se retrancher quand le canon aurait enfoncé la porte d'entrée.

La pièce de campagne, par conséquent, accompagnait le détachement du colonel, qui s'était gardé, dans sa haine mortelle pour Arroyo, le poste d'attaque et l'honneur d'entrer le premier les armes à la main.

Ces dispositions, dans lesquelles les trois détachements s'avançaient d'un pas égal, échappèrent aux sentinelles postées sur la terrasse de l'hacienda pendant tout le temps que l'obscurité, l'éloignement et les arbres de la plaine leur dissimulaient l'approche de l'ennemi ; mais bientôt les royalistes entendirent les cris d'alarme qui appelaient la garnison à la défense commune.

Ils dédaignèrent d'y répondre, et, tandis que les sentinelles déchargeaient leurs armes contre eux, ils continuèrent d'avancer rapidement, jusqu'au moment où le détachement commandé par don Rafael s'ouvrit tout à coup en démasquant la pièce de canon, dont un boulet jeta bas un des battants de la porte d'entrée.

En même temps, les grenades allumées brillèrent dans les ténèbres et tombèrent dans la cour, où les insurgés se formaient confusément en rang.

Quelques-unes des grenades purent être éteintes; mais la plupart éclatèrent avec fracas entre les jambes des chevaux, qui, saisis de terreur, échappèrent à leurs cavaliers en les foulant aux pieds, et redoublèrent le désordre au milieu duquel les cris des blessés et les imprécations de fureur des bandits se mêlaient aux détonations répétées de nouveaux projectiles qui pleuvaient par-dessus les murs.

Une explosion plus terrible précéda un second boulet de canon, qui pénétra par l'ouverture de la porte et traça dans les rangs pressés des insurgés une épouvantable trouée.

« Encore! encore! cria la voix de don Rafael; qu'on jette bas le second vantail de la porte! »

Deux cavaliers se détachèrent de ses côtés et furent porter l'ordre à fray Tomas et au lieutenant Veraegui de s'étendre sur le devant de l'hacienda en demi-cercle, dont chaque extrémité devait le rejoindre. Telle fut la rapidité avec laquelle les artilleurs rechargèrent leur pièce, que les deux cavaliers avaient à peine eu le temps de s'éloigner, qu'une troisième explosion gronda, et que le dernier battant de la porte tombait arraché de ses gonds.

De nouvelles grenades éclataient en cet instant au milieu de la cour, où les insurgés, privés de leurs deux chefs, ne savaient à quel parti se résoudre.

On se souvient qu'en effet Arroyo, accompagné de

Bocardo, devait monter à cheval pour se mettre à la poursuite de la jeune maîtresse de l'hacienda de San Carlos, ce qui avait été exécuté.

Sans ordres précis qui les dirigeassent, les insurgés hésitaient sur le choix des moyens de défense. Les chefs subalternes, troublés de la responsabilité dont ils étaient chargés, donnèrent des commandements contradictoires. Les uns, ce fut le plus grand nombre, cédant à une terreur invincible, ignorant à combien d'ennemis ils avaient affaire, et pour échapper aux grenades et aux boulets, se réfugièrent dans les étages supérieurs.

Les plus braves, résolus à vendre chèrement leur vie et à se frayer un passage pour aller rejoindre leurs chefs, s'élancèrent par-dessus les débris de la porte. Mais devant eux s'ouvrit un demi-cercle de baïonnettes, de lances et de carabines, qui se resserra pour les écraser.

« Où est ce chien d'Arroyo? » s'écriait le colonel en chargeant, l'épée haute, les insurgés qui cherchaient vainement à entamer le cercle qui les étreignait; et, sans attendre la réponse, il fendait le crâne à l'un ou jetait l'autre sans vie à ses pieds d'un coup de pointe de sa longue épée de dragon. « Pas un de ces bandits ne répondra! poursuivait le colonel en continuant sa terrible besogne; ni prisonniers ni merci, mes braves! Tue! tue!

— Je ne pendrai que par les pieds ceux qui se rendront, » dit le Catalan à haute voix.

En dépit de cette miséricordieuse perspective, aucun des insurgés ne se rendait, et bientôt il n'y eut plus devant la porte et dans la cour de l'hacienda qu'un monceau de cadavres insensibles à la clémence de Veraegui.

Cependant ni Arroyo ni Bocardo ne se trouvaient parmi les morts, que les vainqueurs visitaient consciencieusement.

« Mais où est donc le révérend capitaine fray Tomas de la Cruz? demanda le vieux lieutenant en s'approchant

du colonel, qui surveillait lui-même ces recherches faites par ses ordres parmi tous les morts entassés ou disséminés dans la cour.

— Avec votre permission, je crois que le voici, mon colonel, » dit un des soldats en approchant sa torche d'un corps enveloppé d'une longue robe noire et blanche.

C'était en effet le malheureux dominicain, dont, par un juste retour des choses d'ici-bas, une balle de mousquet avait enlevé l'oreille ; ce dont il ne fût pas mort sans doute, si une partie du crâne ne l'eût suivie.

« Que Dieu ait son âme ! dit le lieutenant catalan, quoique, pour lui emprunter une de ses dernières facéties, il soit mort en prêtant l'oreille à la mauvaise cause. »

Après avoir fait en peu de mots l'oraison funèbre du dominicain, Veraegui jeta un coup d'œil mélancolique sur les cadavres étendus devant lui, et parmi lesquels il était constant que ne se trouvaient ni Arroyo ni son associé.

Les royalistes pensèrent donc que les deux chefs s'étaient réfugiés dans les bâtiments de l'hacienda, où il devenait plus dangereux de les poursuivre.

« Allons ! s'écria don Rafael en secouant par le bras le Catalan toujours absorbé dans sa contemplation, il faut en finir avec tous ces brigands, et surtout avec leurs chefs ; ce n'est pas le moment de s'apitoyer.

— Hélas ! reprit Veraegui avec un soupir de regret, je pense que notre provision de cordes neuves ne nous servira de rien : car ceux-ci sont bien morts, et, quant aux autres, il va nous falloir les brûler dans leur repaire ; c'est affligeant.

— N'en faites rien, seigneur colonel, dit le domestique de don Fernando d'un ton suppliant ; mon pauvre maître n'est-il pas au pouvoir de ces bandits, et, s'il est vivant encore, faut-il qu'il soit brûlé comme eux Tous

ses gens, en outre, ne sont-ils pas prisonniers comme lui ?

— Au fait, répondit don Rafael ému de pitié, nous ne pouvons songer à envelopper dans un sort commun les victimes et les bourreaux, ni à faire grâce à ces misérables ; forcer ces vipères dans leur nid, c'est nous exposer à perdre bien du monde.

— C'est embarrassant, en effet, dit le lieutenant ; je ne vois qu'un moyen pour obtenir d'eux qu'ils nous rendent leurs prisonniers, c'est de leur proposer l'amnistie ; je veux dire par là leur offrir de les pendre de la manière la plus vulgaire. Eh ! mon Dieu oui, de les pendre par la tête : les coquins y gagneront encore.

— Il est douteux toutefois que votre offre les séduise, mon cher lieutenant, reprit don Rafael.

— Cependant...

— Si j'osais donner un avis, interrompit le domestique, je proposerais un moyen terme qu'ils accepteraient peut-être.

— Parlez, mon ami, dit le colonel.

— Voyons donc votre moyen terme, qui vaut mieux que le marché que je propose, ajouta Veraegui d'un ton de susceptibilité dédaigneuse.

— La femme d'Arroyo est parmi ces misérables, reprit le fidèle serviteur de don Fernando, et, quoiqu'elle ne vaille guère mieux que le plus coquin d'entre eux, c'est une femme, après tout. On pourrait lui offrir sa grâce en cette qualité, si elle consent à nous amener mon pauvre maître.

— C'est un pauvre moyen qui ne vaut pas le mien, s'écria le Catalan ; et, pour chacun de vos compagnons, faudra-t-il amnistier un bandit ? »

Le moyen terme proposé était inacceptable en réalité ; car les gens de don Fernando, prisonniers comme lui, étaient assez nombreux pour que ce qui restait de la bande, que le gouverneur avait donné ordre d'anéantir,

se trouvât ainsi épargné presque en totalité. Le domestique ne put rien répondre à cette objection.

Pour concilier l'humanité avec son devoir et son serment de vengeance contre Arroyo avec son désir d'épargner le sang de ses soldats, un seul parti se présentait à l'imagination de don Rafael; c'était de prendre les assiégés par la famine. Il était évident que les insurgés, hermétiquement bloqués dans l'hacienda, devraient ou se résoudre à faire une sortie désespérée ou renvoyer les bouches inutiles. Dans l'un comme dans l'autre cas, il y avait des chances pour que don Fernando et les siens sortissent sains et saufs des mains des assiégés.

Jusqu'au lever du soleil, il n'y avait nul inconvénient à adopter ce parti, et don Rafael donna ses ordres de blocus en conséquence. Quand toutes les mesures furent prises pour que nul ne pût s'échapper pendant l'obscurité, il se souvint que la sœur de Gertrudis errait sans doute dans les environs, sans guide et sans protecteur, et il résolut de se mettre lui-même à sa recherche avec une demi-douzaine de ses cavaliers les mieux montés.

Le lieutenant catalan resta chargé du commandement.

Il y avait à peine une demi-heure que le colonel s'était éloigné, quand les sentinelles royalistes signalèrent deux hommes qui accouraient à perdre haleine.

« Que voulez-vous? leur demanda le lieutenant, devant lequel on les conduisit. Eh! mais ce sont mes deux drôles de cette nuit, ajouta-t-il en les reconnaissant. Qui donc les a mis en liberté?

— Notre gardien, répondit Juan el Zapote, qui, touché de notre profond dévouement pour le colonel Tres-Villas, nous a permis de le rejoindre, car nous allons pouvoir lui parler à la fin. »

En disant ces mots, le Zapote, peut-être pour dissimuler sa physionomie militaire, peut-être aussi parce qu'il était en nage, s'essuyait continuellement la figure avec son mouchoir.

« Le colonel est parti, dit Veraegui.

— Parti ! Caramba ! c'est donc un sort! s'écria le Zapote stupéfait ; et où est-il ?

— A une demi-lieue d'ici à peu près et dans cette direction. »

Le lieutenant, après leur avoir montré du doigt le côté de la campagne plongé dans de profondes ténèbres vers lequel don Rafael s'était dirigé, tourna le dos aux deux messagers désappointés. Ceux-ci, trop heureux d'échapper au redoutable Catalan, n'eurent pas besoin de se consulter longtemps pour reprendre à toutes jambes leur poursuite après le colonel, qu'un hasard obstiné semblait toujours dérober à leur tendresse.

CHAPITRE VIII

LA COLLINE ENCHANTÉE.

Nous touchons au dénoûment de ce drame, et le moment est venu de tirer le rideau de devant le dernier tableau que nous ferons passer sous les yeux du lecteur.

Les constellations marquent environ dix heures, et un ciel étoilé couvre une vaste étendue de terrain, tour à tour boisé, découvert et fangeux, ou sillonné de mornes pelés semblables à des dunes ; un lac, ou plutôt un étang immense, en occupe à peu près le centre : c'est le lac d'Ostuta.

La lagune a cette apparence morne et désolée que, au dire des voyageurs, présente la mer Morte, depuis que la colère de Dieu l'a maudite.

Ses eaux, épaisses et noires, ne réfléchissent aucune étoile ; elles battent tristement, sous le souffle du vent qui semble se plaindre, une plage marécageuse couverte de roseaux aux tiges grêles et aux panaches flétris.

Au nord, des collines prolongées à perte de vue ; au sud, un bois touffu marquant de deux côtés l'enceinte de l'étang ; à l'est, la plaine qui se déroule et sous laquelle filtrent les eaux dont le lac s'alimente ; et enfin, à l'ouest, un épais rideau de cèdres au feuillage sombre, cachant leurs cimes dans l'épaisseur de la brume.

Au milieu de ce lac s'élève une colline dont la masse, d'un noir verdâtre, ressemble plutôt à un écueil immense qu'à une île.

D'épaisses vapeurs, qui se dégagent de l'eau et que la fraîcheur de la nuit condense, forment un voile de nuages autour de son sommet. Aux innombrables fissures qui sillonnent ses flancs, on dirait que ce n'est qu'un amas confus de décombres et de débris de lave, vomi jadis par quelque volcan. Pendant la nuit, les rayons de la lune, frappant obliquement les couches superposées dont se compose cette colline, leur donnent une vague ressemblance avec les écailles qui couvrent la hideuse carapace de l'alligator. En même temps, sur la rive déserte, on entend le monstrueux reptile se vautrer dans le limon fangeux du lac, et les roseaux craquer sous le poids de son corps.

L'aspect lugubre du lac, le ton terne et livide du paysage qui l'entoure presque de tous côtés, le silence éternel qui règne à l'entour, tout dans ces lieux inspire un sentiment pénible et justifie amplement le choix qu'en avaient fait les anciens sacrificateurs indiens pour y fixer la demeure de leurs dieux sanguinaires; et telle est la puissance de la tradition, que de nos jours le lac d'Ostuta et le Monapostiac[1] conservent encore leur ancien prestige et sont pour la population ignorante de la contrée un objet de crainte vague et superstitieuse.

Sûr de trouver dans cette solitude une retraite à l'abri de tout danger, le domestique de don Mariano,

1. Mot indien signifiant en français : la colline enchantée.

qui lui servait de guide, y avait fait faire halte pendant la nuit, et les voyageurs s'étaient arrêtés sur la lisière du bois qui borde le lac au sud.

Pour écarter de l'esprit de sa jeune fille les idées sombres qui l'accablaient l'hacendero voulut qu'elle fût placée dans l'endroit le plus riant de la forêt. Il se chargea lui-même d'en faire choix, et ce fut avec une sollicitude que n'aurait pu dépasser celle de don Rafael lui-même.

Au milieu d'un groupe épais d'arbres de toute espèce était une étroite clairière, boudoir délicieux formé par la main de la nature ; une mousse odorante et flexible en était le tapis ; mille et mille lianes, qui serpentaient jusqu'à la cime des plus hauts palmiers et dont les feuilles et les fleurs s'enroulaient sur elles-mêmes en gracieux contours, en formaient les tentures. Un magnifique plafond se déployait somptueusement au-dessus : c'était un pan du ciel parsemé d'innombrables étoiles, qui se montrait à travers le vide de la clairière.

C'est là qu'avait été déposée Gertrudis, et, au moment où nous la retrouvons, elle dormait d'un court et léger sommeil sous la toile de sa litière, dont les rideaux entr'ouverts laissaient voir son pâle et doux visage sur les dentelles de ses oreillers.

La nature avait déjà presque réparé l'outrage volontaire fait à sa chevelure, mais la vie semblait s'être épuisée dans son sein. Gertrudis, dans son sommeil, était l'image d'une des blanches fleurs de la *Passion* qui s'épanouissaient autour d'elle ; mais ce n'était que l'image de la fleur arrachée à la tige où naguère elle puisait sa vie et sa fraîcheur.

Don Mariano jetait sur elle des regards pleins de tendresse et faisait de vains efforts pour repousser cette ressemblance qui lui déchirait l'âme ; car il ne pouvait se dissimuler que la fleur, dès qu'elle est cueillie, est irrévocablement destinée à mourir.

A quelque distance du père et de la fille, plus près du lac, trois des domestiques de don Mariano, assis et faisant le guet, essayaient en causant de tromper la longueur d'une nuit sans sommeil.

Le quatrième domestique s'était éloigné pour chercher le gué qu'il avait promis de trouver ; ses compagnons attendaient son retour.

A travers les derniers arbres de la lisière du bois, la colline enchantée laissait voir sa sombre et morne silhouette.

Dans quelque pays que ce soit, tout ce qui semble échapper aux lois ordinaires de la nature ne manque pas d'agir puissamment sur l'imagination du vulgaire ; les gens de don Mariano étaient loin de faire exception à cette règle.

« J'ai cependant entendu affirmer, dit l'un d'eux, que les eaux épaisses et fangeuses de ce lac étaient jadis, il y a bien longtemps de cela, d'une limpidité merveilleuse, et que ce n'est que depuis qu'il a été consacré au démon qu'elles ont changé de nature.

— Au démon ! interrompit un autre ; alors pourquoi Castrillo a-t-il choisi cet endroit maudit pour un lieu de halte ?

— Parce que les bandits d'Arroyo n'oseraient pas s'aventurer par ici, sans doute, répliqua le troisième.

— C'est cela même, reprit le premier, qui semblait en savoir plus long que ses camarades ; on dit qu'il s'est passé de terribles choses sur cette montagne verdâtre, et que c'est pour voiler aux yeux celles qui s'y passent encore, que le Dieu des anciens Indiens, qui n'est que Satan lui-même, a étendu ce voile de brouillard à son sommet.

— Mais alors, si on ne court pas de risques ici de la part des hommes, n'y a-t-il pas d'autres dangers dont un chrétien doive s'effrayer ? Que s'est-il donc passé au sommet de cette montagne, dont la forme et la couleur

ne ressemblent à aucune de celles que j'ai vues.

— D'abord, répondit le narrateur, à certains jours de l'année, les prêtres indiens y sacrifiaient en si grand nombre des victimes humaines, auxquelles ils arrachaient le cœur, que le sang coulait parfois le long des fissures du roc, comme l'eau de la pluie après une averse. Puis ensuite on raconte que l'un de ces malheureux, à qui on avait enlevé le cœur.... Mais à quoi bon vous effrayer.... et m effrayer aussi, ma foi ! par le récit que j'ai ouï faire ?

— Dites toujours ! s'écrièrent les deux compagnons du domestique, tout en frémissant malgré eux, car au même instant un son étrange venait de sortir des roseaux ; avez-vous entendu ce bruit ?

— Oui ; c'est un caïman qui fait claquer ses mâchoires l'une contre l'autre. Eh bien ! puisque vous le désirez, continua le conteur, il paraît qu'un jour on venait d'ouvrir la poitrine d'un de ces malheureux, et, au moment où le sacrificateur en arrachait le cœur, il le saisit vivement lui-même dans la main du prêtre stupéfait, se dressa sur ses jambes et essaya de le replacer dans sa poitrine ; mais sa main tremblait, son cœur lui échappa et roula dans le lac. La victime poussa un cri terrible et s'élança dans l'eau pour le rattraper. Un pareil homme ne devait pas mourir, ainsi que vous le pensez bien, et, depuis près de cinq cents ans, l'Indien erre sur ces bords désolés, la poitrine ouverte et cherchant vainement le cœur qu'il veut y renfermer. Il n'y a pas plus d'un an qu'on l'a vu plongeant dans le lac à ce qu'on m'a dit. »

Le domestique se tut, et ses auditeurs effrayés jetèrent un regard involontaire et mal assuré sur la colline que le sang humain n'avait que trop réellement rougie jadis, et au-dessus de laquelle se balançait son chapiteau de brouillards.

« C'est peut-être sous cet amas de vapeurs que se

cache l'Indien qui cherche son cœur, reprit-il ; car on ne m'a pas dit ce qui s'y passe.

— Il est plus probable, cependant, qu'au lieu de se blottir là-haut la nuit, il doit continuer ses recherches.... Pourvu toutefois que nous ne le voyions pas! Ah! du diable soit de Castrillo, qui nous a conduits ici!

— Ne parlez pas du diable dans sa maison, » ajouta le second des auditeurs à voix basse.

Un craquement soudain dans les broussailles arracha un geste d'effroi simultané aux trois domestiques; mais il ne fut que de courte durée. C'était Castrillo qui revenait de son excursion.

Castrillo ne paraissait pas rassuré lui-même.

« Eh bien! qu'avez-vous vu? lui demandèrent ses compagnons.

— J'ai été presque jusqu'à San Carlos, dit-il; les abords en paraissaient libres, et il n'y a plus de feu sur les rives du fleuve; je me serais hasardé à pénétrer dans la maison, mais j'ai vu des lueurs si étranges briller derrière les carreaux des fenêtres, que, ma foi! le cœur m'a manqué.

— Qu'était-ce donc?

— Des lueurs rouges, violettes et bleues, comme doivent être les flammes qui ne s'éteignent jamais, reprit Castrillo d'un ton solennel; et cependant j'hésitais encore, car enfin Fernando de Lacarra est bon chrétien; mais, comme je me consultais, j'ai vu un fantôme blanc se glisser sous les arbres, et j'ai pris le galop jusqu'ici, remettant au jour de demain à m'expliquer ces mystères des ténèbres. »

Le rapport de l'éclaireur n'était pas de nature à dissiper les craintes superstitieuses de ceux qu'il venait de rejoindre.

« Et, par ici, vous n'avez rien vu de capable de vous alarmer?

— Non, tout est désert, et à l'exception d'un Indien qui cherche....

— Son cœur? s'écria l'un des domestiques.

— Son cœur? vous êtes fou ! non, son âne. A l'exception de cet homme, je n'ai rien vu, continua Castrillo.

— Caramba! vous nous aviez fait peur avec votre Indien, depuis que Zefirino nous a raconté l'histoire de celui qui plonge dans ce lac depuis cinq cents ans, dit l'un des auditeurs du conte si effrayant de l'homme sans cœur.

— Cela ne veut pas dire que nous ne le verrons pas, reprit l'autre, et j'avoue que ces flammes et ce fantôme ne me paraissent rien présager de bon. »

Castrillo laissa ses camarades former à loisir leurs conjectures sur l'étrange conte qu'ils venaient de lui faire, et fut rapporter à son maître ce qu'il avait vu.

Don Mariano, en l'entendant s'approcher, laissa retomber les rideaux de la litière de Gertrudis pour la dérober à tout regard indiscret.

« Parlez doucement, dit-il ; ma fille dort. »

Le domestique commença son récit à voix basse, et allait l'achever, quand don Mariano l'interrompit.

« La peur vous a troublé le jugement, s'écria-t-il; ces flammes n'existaient probablement que dans vos yeux.

— Oh! seigneur maître ! elles ne sont que trop réelles, et si vous les aviez vues comme moi grandir, se rapetisser, et changer à chaque instant de couleurs, vous n'auriez pu douter ni de vos yeux ni de votre jugement. Plaise à Dieu que je me sois trompé ! »

Il y avait tant de conviction dans l'accent de son domestique, que don Mariano ne put s'empêcher de se sentir troublé, non pas par une superstitieuse terreur, mais par un secret pressentiment de quelque grand malheur, que sa raison combattait en vain et que Castrillo venait de réveiller en lui.

« Et vous dites que les abords du gué sont libres à présent? reprit-il.

— Les abords du fleuve sont déserts, et cependant je n'oserais conseiller à Votre Seigneurie de se mettre en marche avant le jour.

— J'y penserai, » répondit don Mariano en congédiant son domestique.

Et il resta seul, livré à d'affligeantes pensées, près de sa fille endormie, et ne repoussant qu'à peine l'idée qu'un terrible danger menaçait, loin de lui, la sœur de Gertrudis.

Les rideaux de la litière s'ouvrirent tout à coup et interrompirent pour un moment ses douloureuses réflexions.

« Le sommeil m'a soulagée, dit sa fille en s'accoudant sur son oreiller; ne pourrions-nous nous remettre en marche? Le jour va bientôt venir, sans doute?

— Il n'est pas minuit, répondit don Mariano ; le jour est loin encore.

— Alors pourquoi ne dormez-vous pas, mon père? Nous sommes en sûreté, ce me semble, ici?

— J'en conviens ; mais je n'ai pas sommeil, je ne veux dormir que sous le toit où vous serez réunies toutes deux, Marianita et toi.

— Elle est bienheureuse, Marianita ; la vie n'a été pour elle jusqu'ici que comme l'un de ces sentiers fleuris que nous avons traversés dans les bois, » ajouta Gertrudis en souriant à l'idée du bonheur de sa sœur.

Don Mariano soupira et répondit :

« Le bonheur viendra aussi pour toi, Gertrudis. Tu ne tarderas pas à voir don Rafael arriver en toute hâte.

— Oui, parce qu'il a juré sur son honneur qu'il reviendrait à l'appel convenu ; mais voilà tout, répliqua Gertrudis avec un douloureux sourire.

— Il n'a pas cessé de t'aimer, mon enfant! s'écria don

Mariano en affichant une conviction qu'il n'avait pas; il n'y a entre vous qu'un malentendu.

— Un malentendu dont on meurt, mon père! »

Et Gertrudis essaya de cacher ses pleurs en laissant retomber sa tête alourdie sur ses oreillers.

Il y eut un moment de silence.

Puis tout à coup, par une de ces réactions soudaines d'une âme malade, Gertrudis parut accueillir quelque espoir.

« Pensez-vous que le messager ait eu le temps de trouver don Rafael? demanda-t-elle.

— Il faut trois jours pour aller de Oajaca à l'hacienda del Valle; il y en a bientôt quatre qu'il est parti. Si, comme on nous l'a dit, don Rafael se trouvait devant Huajapam, c'est là que notre messager le joindra demain, sans doute. Dans trois jours, quatre au plus, le colonel pourra être à San Carlos, où il sait que nous nous rendons.

— Quatre jours, c'est bien long! »

Gertrudis n'osa pas dire qu'à peine ses forces dureraient ce laps de temps. Elle reprit après un instant de silence :

« Et cependant, quand, la rougeur sur le front et les yeux baissés, j'entendrai la voix de don Rafael qui me dira : « Vous m'avez appelé, Gertrudis, me voici; » que lui répondrai-je? Je mourrai de honte et de douleur, car lui ne m'aime plus ; en me voyant si défaite, en ne retrouvant que l'ombre de celle qu'il a laissée brillante de santé et de fraîcheur, peut-être, par générosité, condescendra-t-il à feindre un amour qu'il n'éprouvera plus, et moi je ne pourrai le croire : quelle preuve me donnera-t-il qu'il ne ment pas par compassion pour moi?

— Qui sait? répondit don Mariano ; peut-être te donnera-t-il une preuve de sincérité que tu ne pourras révoquer en doute.

— Ne le désirez pas, si vous m'aimez! s'écria Gertru-

dis; car, si cette preuve était de celles qu'on ne saurait récuser, j'en mourrais de bonheur! Pauvre père! ajouta-t-elle avec un sanglot et en jetant ses bras autour du cou de don Mariano; pauvre père! qui, de toute façon, ne vas bientôt avoir qu'un seul enfant.»

A cette douloureuse exclamation, don Mariano sentit son cœur se briser, et il ne put que mêler de sourds gémissements et d'abondantes larmes à celles de sa fille. Non loin d'eux, le *centzonthé* [1] répétait leurs sanglots d'une voix mélancolique.

En ce moment, la lune, dégagée du voile de nuages qui la couvrait, se montrait pleine et radieuse, et tout semblait se ranimer sous le flot de lumière blanche qu'elle lançait sur la solitude. La forêt devenait moins sombre; des flancs aigus du Monapostiac s'échappaient des lueurs transparentes et verdâtres comme les vagues d'une mer agitée. La surface du lac se colorait de teintes blafardes; des formes noires et hideuses, semblables à celles des *alligators* [2], s'allongeaient dans les roseaux, puis une rumeur sourde et vague se fit entendre dans les fourrés voisins.

Un frisson de terreur passa sur le corps des quatre domestiques, immobiles et les yeux fixés devant eux sur le lac.

« N'avez-vous rien entendu? » dit Zefirino à voix basse.

Tous écoutèrent en pâlissant. On eût dit, en effet, qu'une voix humaine, quoique indistincte, s'élevait du fond des roseaux en bizarres et lointaines cadences.

Mais la voix se tut assez tôt pour que chacun crût s'être trompé et avoir pris pour la voix de l'homme les rumeurs vagues du bois.

« C'est égal, dit l'un des domestiques, je voudrais bien

1. L'oiseau moqueur.
2. Caïmans.

que cette nuit fût achevée ; mais il y a encore au moins cinq heures d'ici au jour.

— D'autant plus, reprit le second, que trop de signes annoncent qu'elle ne se passera pas sans qu'il arrive quelque malheur. Je ne parle pas des flammes et du fantôme qu'a vus Castrillo, je ne songe qu'aux sanglots que nous avons entendu notre pauvre jeune maîtresse pousser tout à l'heure.

— Il ne manquerait plus à tous ces présages que d'entendre maintenant le cri d'une chouette sur le sommet de l'un de ces arbres, à notre gauche ; alors on pourrait prier pour l'âme de doña Gertrudis. »

Castrillo et Zefirino, qui, sans être plus esprits forts que leurs camarades, semblaient moins accessibles qu'eux à la crainte des présages, partageaient cependant leurs appréhensions au sujet de leur jeune maîtresse. Sa faiblesse leur paraissait avoir doublé depuis le jour du départ de Oajaca. Tous deux gardaient le silence en pensant que, en effet, ce n'était point une nuit ordinaire que celle-là, dans le voisinage d'un endroit redouté que Castrillo lui même s'étonnait d'avoir choisi, et avec ces étranges apparitions de flammes qu'il venait de voir à l'hacienda de San Carlos.

« Doña Gertrudis repose maintenant, dit Zefirino ; car je n'entends plus rien. Nous ne ferions peut-être pas mal de dormir aussi une couple d'heures, et deux par deux, à tour de rôle.

— Nous pourrions dormir ainsi à peu près trois heures chacun, ajouta Castrillo ; j'adopte cet avis. Quels sont ceux qui veilleront les premiers ?

— Le sort en décidera, dit Zefirino.

— Si Ambrosio n'a pas plus envie de dormir que moi, reprit le troisième domestique, vous pouvez commencer tous les deux. Nous ferons le guet pendant voter sommeil.

— Va pour veiller, » répondit Ambrosio.

Castrillo et Zefirino s'étendirent tous deux sur l'herbe

en s'enveloppant de leurs manteaux, et bientôt il ne resta plus d'éveillé dans ce bois, en apparence du moins, que les deux sentinelles et don Mariano, dont l'inquiétude bannissait le sommeil de ses yeux.

Quant à Gertrudis, outre qu'elle était à l'âge où la jeunesse a encore, comme l'enfance, le privilége de s'endormir en pleurant, son état de faiblesse avait eu raison des chagrins de son cœur.

Le silence de la nuit était profond, et les deux veilleurs, les yeux fixés sur le sommet nuageux de la colline enchantée, se demandaient quels mystères pouvait cacher ce dais de brouillards qui, au dire de Zefirino, le couvrait sans cesse, quand tout à coup ils furent glacés d'effroi par une voix humaine qui fit entendre, dans la direction du lac, les mêmes cadences bizarres qu'ils avaient cru déjà distinguer.

Seulement il était impossible de comprendre ce que chantait la voix. C'était un langage inconnu, comme celui que, trois siècles auparavant, les prêtres indiens devaient parler à leurs divinités.

Tous deux se signèrent en échangeant un regard effrayé.

« C'est peut-être l'Indien qui cherche son cœur, » dit Ambrosio d'une voix à peine articulée.

Son compagnon ne put faire qu'un signe de tête pour exprimer que telle était aussi sa pensée.

Puis, un instant plus tard, il secoua l'un des dormeurs d'un bras convulsif.

« Qu'est-ce? » demanda Zefirino en s'éveillant en sursaut.

Le domestique ne répondit pas, mais il montrait du doigt, en tremblant, un objet étrange qui battait les roseaux du lac.

Zefirino ne tarda pas à se rendre compte de ce qui effrayait si fort son camarade, et lui expliqua ce qui se passait sous leurs yeux.

C'était un homme dont les rayons de la lune éclairaient la peau rouge comme du cuivre, car il était complétement nu.

L'Indien, qu'on ne pouvait méconnaître à sa couleur, semblait chercher quelque chose dans les roseaux, qu'il frappait de ses mains tout autour de lui.

Les deux domestiques le virent bientôt se mettre à la nage, fendre les eaux épaisses du lac et disparaître sous peu dans l'ombre que projetait la colline enchantée, du côté opposé à la lune.

« Dieu du ciel ! dit Zefirino à voix basse, on n'en saurait douter : c'est l'Indien qui cherche son cœur. »

CHAPITRE IX

LA DIVINITÉ DES EAUX.

A peine le capitaine don Cornelio Lantejas fut-il en plein air avec ses deux compagnons et à quelques pas de l'hacienda qui avait manqué de lui devenir si fatale, qu'il se sentit en proie à l'espèce de défaillance nerveuse dont il était toujours atteint après ses accès intermittents d'héroïsme.

Il suivit donc à peu près machinalement l'Indien, qui se dirigeait, en repassant le fleuve, vers le lac d'Ostuta, où un moment il avait désespéré de pouvoir se rendre, et qu'il disait ne pas être éloigné de plus d'une lieue.

A mesure cependant que don Cornelio s'écartait du repaire d'Arroyo, il reprenait son sang-froid, et il désira savoir comment l'Indien était parvenu à s'échapper et à reconquérir les papiers auxquels ils étaient redevables tous trois de la liberté et de la vie.

Costal le satisfit en quelques mots, car toutes ses pen-

sées étaient absorbées par le voisinage du lac merveilleux dans lequel il espérait enfin trouver la divinité des eaux, objet de ses vœux les plus ardents.

Sans se douter du moindre danger, il était tombé, ainsi que le nègre après lui, dans un poste de vedettes d'Arroyo, et de là il avait été conduit à l'hacienda, interrogé et soupçonné d'espionnage : car le guerillero avait la manie de voir des espions dans tous ceux que le hasard livrait entre ses mains.

Occupé pour le moment à faire visiter partout dans l'hacienda et à en torturer le maître pour lui faire déclarer ce qu'il désirait savoir, Arroyo avait remis à un peu plus tard à décider du sort de l'Indien. Préalablement, on l'avait laissé au milieu des soldats qui bivaquaient dans la cour.

Arrêté au moment même où il croyait voir tous ses vœux comblés, l'Indien, pendant la première heure de sa captivité, avait été en proie à un accès de rage et de désespoir qu'il serait impossible de décrire ; peu à peu cependant son calme ordinaire revint, et il en avait employé toutes les ressources pour s'échapper, mais en vain.

Le seul espoir qui lui restât desormais était que, si don Cornélio tombait dans la même embuscade que lui, les lettres de créance dont il était porteur serviraient non-seulement à la délivrance du capitaine, mais encore à la sienne.

Costal calculait avec angoisse le temps qui s'écoulait, lorsque le Gaspacho, prêt à se mettre en selle pour un point assez éloigné de San Carlos, se mit à raconter de quelle façon il s'était emparé d'un dolman qu'il avait déjà convoité sur les épaules de son possesseur, et qui lui venait bien à point pour remplacer sa veste en lambeaux.

L'Indien, à ce récit, avait reconnu que le capitaine était prisonnier comme lui, quoiqu'il ne l'eût pas vu en-

trer. Ses gardiens, loin de soupçonner sa force et son intrépidité, l'avaient laissé libre de ses mouvements; alors Costal s'était approché du bandit en réclamant le dolman comme appartenant à l'officier qu'il accompagnait. Le Gaspacho refusait tout naturellement de le restituer, et il le remettait sur ses épaules après l'avoir fait admirer à ses compagnons. Il avait déjà passé un bras dans une manche quand, du poignard caché dans sa ceinture, l'Indien frappa le bandit et lui arracha le précieux vêtement.

Dès qu'il l'eut en sa possession, il le roula autour de son bras, se fit du corps de Gaspacho un bouclier encore vivant, et, le rejetant avec une vigueur prodigieuse à ses ennemis stupéfaits, il gagna la salle où il venait d'apprendre qu'on avait amené le capitaine. On sait le reste.

L'Indien et le nègre délivrés à temps pouvaient gagner le lac avant le lever de la lune, et, dès qu'elle paraîtrait, commencer leurs incantations aux divinités des eaux et des montagnes, Matlacuezc et Tlaloc. Toutefois il y avait un point délicat à régler entre le Zapotèque et le capitaine.

Essayer de détourner l'Indien de se livrer à ses absurdes et superstitieuses pratiques eût été peine perdue, et don Cornélio connaissait trop bien Costal pour l'entreprendre ; proposer de l'accompagner n'était guère plus convenable. Les croyants, à quelque religion qu'ils appartiennent, se trouvent gênés dans l'exercice de leur culte par le voisinage des incrédules.

Don Cornelio pensait bien qu'au cas où l'Indien eût admis sa présence, il n'eût pas hésité à n'attribuer qu'à elle seule la cruelle déception à laquelle il ne pouvait échapper.

Il fallait donc que le capitaine restât seul, et c'était ce qui lui souriait le moins, si près encore du repaire des bandits d'Arroyo. Comme il allait cependant s'assurer des intentions de Costal, celui-ci le prévint.

« Il est peu probable, dit-il, que Votre Seigneurie puisse rencontrer une cabane encore habitée si près de ce nid de brigands; la moindre hutte doit être déserte ; mais je présume que, pourvu que vous trouviez un toit pour vous abriter....

— Vous ne désirez donc pas que je sois admis, comme vous, à présenter mes respectueux hommages à Tlaloc ou à sa compagne? répondit le capitaine.

— J'aimerais autant.... beaucoup mieux même, reprit l'Indien en hésitant, car il n'osait avouer que la présence de Lantejas lui était à charge, que Votre Seigneurie .... fût ailleurs.... qu'auprès de nous ; et puis d'ailleurs, ajouta-t-il vivement, c'est une affaire sérieuse que celle de converser avec les esprits du monde supérieur ; tenez, voilà le brave Clara qui pâlit à cette seule pensée. (Le visage du nègre présentait en effet une espèce de teinte gris de fer.) Voyons, Clara, il est encore temps de reculer si vous avez peur.

— C'est la lune qui me rend pâle, parbleu! s'écria le nègre en s'affermissant sur ses étriers sans penser que la lune ne brillait pas encore. Je ne reculerai pas d'un pouce devant le génie des *placers* d'or. »

Le capitaine mit fin à la discussion en disant à l'Indien qu'il concevait sa répugnance à admettre des témoins à ses pratiques superstitieuses, et que, de son côté, il était trop bon chrétien pour vouloir assister à un acte que ses principes religieux réprouvaient, et qu'à défaut d'une cabane habitée ou non, la nuit était assez chaude pour qu'il pût les attendre à la belle étoile.

« Eh bien ! acheva Costal, si d'ici à un quart d'heure nous ne trouvons pas l'abri que nous cherchons pour vous, nous devrons nous séparer, car déjà le vent qui fraîchit m'annonce le voisinage du lac. »

Les voyageurs continuèrent leur route en silence ; mais l'aspect du paysage qui devenait de plus en plus

sauvage ne laissait que peu d'espoir de rencontrer une habitation, quelque modeste qu'elle fût.

Les trois compagnons ne tardèrent pas à arriver sur la lisière d'une vaste et verte savane. Quelques flaques d'eau éparses çà et là y brillaient comme des miroirs, et un bouquet de palmiers entouré d'une végétation touffue en occupait le centre.

« Votre Seigneurie sera là comme dans un fort ; vous serez invisible derrière ces arbres, tout en voyant de loin autour de vous, » s'écria Costal.

Don Cornelio accepta cet abri à défaut d'autre, et se sépara pour la seconde fois de ses deux compagnons de route, qu'il suivit de l'œil aussi longtemps que l'éloignement ne les lui cacha pas. Quad ils eurent disparu il se disposa à gagner le centre de la savane. Malheureusement il arriva ce qu'il aurait dû prévoir, c'est-à-dire que le sol de la savane était si humide ou plutôt si noyé, que, de quelque côté qu'il se dirigeât, son cheval enfonçait jusqu'au genoux et refusait d'avancer.

Après bien des tentatives inutiles, don Cornelio fut forcé de renoncer à pénétrer jusqu'au bouquet de palmiers, surtout lorsque la brise lui apporta la fétide odeur de musc qu'exhalaient les caïmans dans leurs fangeuses retraites.

Cependant, pour ne pas s'éloigner davantage de ses deux compagnons, le capitaine s'avança dans la direction qu'ils venaient de suivre, et se mit à la recherche de quelque autre position aussi sûre que celle qu'il venait d'être forcé de quitter.

Don Cornelio craignait avec quelque raison que les bandits subalternes d'Arroyo, désireux de venger la mort du Gaspacho, n'eussent pas pour l'envoyé de Morelos la même considération que leur chef. Il n'avait pas oublié que celui-ci avait ordonné qu'on se mît à la poursuite de la maîtresse de l'hacienda.

Il crut en effet entendre des bruits vagues qui l'inquiétèrent, et il accéléra le pas de son cheval.

Le noir et l'Indien s'étaient engagés dans un massif de grands arbres, et, quand le capitaine l'eut traversé, il entra dans une vaste plaine rase, au milieu de laquelle il se fût trouvé comme le cerf loin de ses fourrés, à la merci des hommes sanguinaires d'Arroyo.

Un chaîne de montagnes pelées bornait la gauche de ces terrains découverts, et en face de lui, quand il eut marché un quart d'heure de plus, se dessina dans l'éloignement, puis bientôt s'étendit presque à ses pieds, une large nappe d'eau sombre et livide.

A cet aspect lugubre, à la vue d'une colline couronnée de brouillards qui s'élevait au milieu de la nappe d'eau, don Cornelio, sans l'avoir jamais vu, reconnut le lac d'Ostuta.

Le hasard l'avait fait arriver là malgré lui, et sa curiosité, soudainement éveillée, devint si pressante, qu'il résolut de la satisfaire. Sa conscience de chrétien lui reprochait bien un peu cette curiosité ; mais le capitaine finit par se persuader que, loin de commettre une faute en assistant pour ainsi dire à une cérémonie païenne, c'était au contraire une œuvre méritoire d'assister à la confusion d'un infidèle.

A peu de distance, un bois sombre et touffu, le même que celui où don Mariano était campé et au-dessus duquel il voyait s'élever le sommet de hauts palmiers, lui parut présenter le point d'observation le plus favorable.

Il pouvait, en montant sur l'un des arbres qui formaient la lisière du bois, dominer l'étendue de la nappe d'eau, et un silence profond lui promettait une sécurité complète.

Il choisit l'arbre au haut duquel il crut pouvoir le plus facilement grimper, attacha son cheval à ses branches basses, et, sa carabine en bandoulière, il grimpa résolû-

ment jusqu'à l'endroit d'où sa vue pouvait s'étendre sans obstacle.

Peu de minutes après, la lune se montrait pleine et radieuse. Où était Costal à cette heure solennelle tant attendue par lui ? Voilà ce que se demandait le capitaine lorsqu'il crut s'apercevoir que, à la clarté répandue autour de lui, semblaient s'éveiller tout à coup et à la surface du lac, et la colline dont ses eaux baignaient la base, et le bois sombre au-dessus duquel il dominait.

Des lueurs bizarres paraissaient s'échapper des flancs de la colline et des sons étranges venaient frapper son oreille.

Le système nerveux était facile à ébranler chez l'ancien étudiant en théologie, et il commença, mais trop tard, à se repentir d'être venu dans ce lieu désert, où de singulières choses pouvaient se passer peut-être ; car son aspect sauvage portait, nous croyons l'avoir dit, une terreur involontaire dans l'âme.

Tout à coup il tressaillit, comme le faisaient au même instant les deux domestiques de don Mariano, à la vue d'un homme, d'un Indien, qui venait d'apparaître sur les bords du lac. Seulement, sa frayeur fut de plus courte durée ; car, dans l'homme qui battait de ses mains les roseaux du lac, la clarté de la lune lui fit reconnaître Costal.

De la position élevée où il se trouvait, il put voir plus loin, ce que les domestiques ne voyaient pas, un autre homme également nu. C'était le nègre, et ce ne fut pas là le trait le moins bizarre de ce singulier tableau, que celui de ces deux corps athlétiques, l'un rouge comme du bronze florentin, l'autre noir comme un bloc d'ébène. Puis l'un et l'autre se mirent à la nage et disparurent bientôt à ses yeux, comme à ceux des gens de don Mariano.

Quoiqu'il éprouvât, à peu de chose près, le désappointement d'un spectateur tout à coup frustré du spec-

tacle commencé ; comme la vue de ces deux hommes, qu'il savait lui être dévoués, avait suffi pour dissiper sa frayeur passagère, le capitaine réfléchit qu'il était plus en sûreté pendant leur absence au sommet de son arbre que dans un lieu découvert, et il resta blotti dans son observatoire.

L'intention de don Cornelio était d'y demeurer jusqu'au moment où il apercevrait de nouveau ses deux compagnons d'aventure. Il comptait leur laisser le temps de s'habiller et de remonter sur leurs chevaux ; descendant alors de son arbre et galopant après eux, il se proposait, en les rejoignant, de leur débiter quelque fable, qu'il se réservait d'inventer au moment même.

Mais le temps s'écoulait, la lune continuait à monter dans le ciel, et Costal, pas plus que le nègre, n'apparaissait à la surface du lac.

Pendant que les gens de don Mariano juraient que l'Indien qui cherchait son cœur depuis cinq cents ans leur était apparu et qu'ils ne devaient plus le revoir, le capitaine, avec plus de raison, s'imaginait que les deux aventuriers avaient pris pied sur la colline jadis consacrée à Tlaloc, le dieu des montagnes.

Bientôt, quelques détonations sourdes et lointaines, que le silence de la nuit permettait d'entendre, vinrent donner un autre cours aux pensées de don Cornelio, quoiqu'il fît de vains efforts pour en deviner la cause ; car il était loin de soupçonner la chaude attaque dirigée par don Rafael, et surtout que la porte de l'hacienda venait de tomber sous le canon dont il entendait au loin le grondement.

Le capitaine ne se tourmenta pas longtemps l'esprit à ce sujet, et, une fois sa première frayeur passée, rassuré par l'idée qu'il était à proximité de ses deux fidèles serviteurs, il ne tarda pas à éprouver, comme cela était arrivé au colonel la nuit précédente, une forte envie de se laisser aller au sommeil ; ses paupières s'a-

lourdissaient à mesure que son imagination devenait plus calme.

Comme le colonel Tres-Villas, il compta sur le hasard, dont il était l'hôte pour ainsi dire, et, ainsi que l'avait fait don Rafael, il s'attacha à l'arbre qui lui servait d'asile et s'endormit d'un rapide et tranquille sommeil, dont la première heure ne fut pas troublée.

Il n'en devait pas être de même de la seconde, qui lui ménageait un réveil aussi imprévu que terrible.

Don Cornelio n'était pas si profondément endormi qu'un bruit inexplicable au milieu de la solitude ne vînt frapper ses oreilles. Il se réveilla en sursaut, car il avait cru entendre le son bien distinct d'une cloche traverser l'air et venir jusqu'à lui.

Le capitaine écouta, en souriant d'avoir rêvé sur son arbre du clocher de son village natal; mais ce n'était pas un rêve. Le même son se reproduisit, et, à sa grande surprise, il compta jusqu'à douze coups nets et clairs, comme ceux que frappe le marteau d'une horloge à minuit.

Ce pouvait être en effet l'heure que marquait la lune, et don Cornelio ne put se défendre d'un second accès de frayeur : car, au milieu du muet et sombre paysage qui l'entourait, il ne voyait que le sommet dépouillé des mornes, puis des plaines unies au-dessus desquelles ne s'élevait aucun clocher d'hacienda ou de village.

Les vibrations de la cloche frémissaient encore dans l'air, et c'était bien du sein du lac, des flancs vitreux de la colline enchantée, qu'elles s'étaient élevées.

Ce fut comme un signal auquel on eût dit que les divinités indiennes s'éveillaient de leur sommeil séculaire.

La lune montait toujours, et les flots de lumière qu'elle versait sur le lac pénétraient jusqu'au fond de ses roseaux.

Des rumeurs vagues, que don Cornelio avait cru en-

tendre pendant son court sommeil, ne tardèrent pas à grossir quand il fut éveillé, puis à se convertir en hurlements prolongés, tels que de sa vie il n'en avait entendus.

Dans une nuit à peu près pareille à celle-là, les tigres avaient rugi sur sa tête ; mais les hurlements des jaguars, ceux du lion ou les mugissements des plus forts taureaux n'avaient pas la puissance effrayante des sons qui frappaient ses oreilles.

Ils paraissaient sortir de vastes poumons de quelque animal d'une race inconnue et gigantesque.

Cette fois, le capitaine trembla de tous ses membres, et, s'il n'eût été solidement attaché, il serait certainement tombé du haut de son arbre à terre.

Le cheval du capitaine partagea sa terreur ; il fit craquer les buissons autour de lui, rompit violemment sa bride, et don Cornelio le vit s'élancer au grand galop hors du bois qui semblait abriter de si terribles hôtes. Il suivit d'un œil effrayé l'animal, qui ne s'arrêta que lorsqu'il fut réuni aux chevaux de l'Indien et du nègre.

Quant à don Cornelio, ces hurlements, ces sons d'horloge dans le désert, commencèrent à ébranler ses croyances, et il y eut un moment où il n'hésita pas à croire qu'il entendait la voix du génie qu'osait évoquer Costal.

Le capitaine Lantejas n'était pas le seul à s'épouvanter. Réunis en un groupe serré, à deux portées de carabine de lui et cachés à ses yeux par le feuillage des arbres, les gens de don Mariano avaient compté, avec une égale surprise et une terreur non moins grande, les douze coups que venait de frapper l'horloge invisible.

Leur maître, de son côté, cherchait en vain à s'expliquer tout ce qui se passait autour de lui.

Gertrudis s'éveilla en poussant un cri d'effroi, quand les hurlements épouvantables dont le bois et le lac retentissaient vinrent frapper ses oreilles.

Les Sept Dormants eux-mêmes eussent été éveillés de leur éternel sommeil par cet horrible fracas.

Castrillo apparut tout à coup dans la clairière où étaient don Mariano et sa fille. Le découragement et la terreur se peignaient sur sa figure.

« Quel malheur venez-vous nous annoncer? s'écria don Mariano, frappé de la pâleur de son visage.

— Aucun, seigneur don Mariano, aucun, si ce n'est que nous sommes dans un lieu maudit que nous devons fuir au plus vite, répondit Castrillo.

— Apprêtez plutôt vos armes, car des jaguars hurlent près d'ici.

— Jamais tigre n'a hurlé ainsi, dit le domestique en secouant la tête, et les armes de guerre sont inutiles quand la voix de l'esprit des ténèbres se fait entendre... Écoutez! »

Ces hurlements, nous l'avons dit, n'avaient d'analogie avec aucun de ceux que poussent les animaux des bois ou des savanes.

« Trop de signes étranges ont marqué le cours de cette nuit, reprit Castrillo, pour qu'il n'y ait pas folie à rester dans un endroit où toutes les lois de la nature semblent renversées, où les morts sortent du tombeau, où des cloches retentissent loin de toute habitation, où enfin le démon hurle dans les ténèbres. Fuyons, seigneur don Mariano, tandis qu'il en est encore temps.

— Et où fuir? s'écria don Mariano avec angoisse; cette pauvre enfant est-elle capable de supporter la marche?

— Pendant que vous prierez Dieu d'écarter le danger qui nous menace, nous chargerons promptement la litière sur les mules, répliqua le domestique; mais hâtons-nous, il n'y a pas un instant à perdre, car je ne pourrai empêcher mes compagnons de fuir, et moi-même...

— Rester seule ici! interrompit à son tour Gertrudis

frémissante; non, non, fût-ce à pied, je me sens la force de fuir aussi.

— Eh bien donc, qu'il soit comme vous le désirez, répondit don Mariano; nous essayerons de gagner San Carlos. »

Castrillo s'empressa d'aller rejoindre ses compagnons; mais, quand il s'agit d'aller chercher les mules et les chevaux parqués dans un autre endroit du bois, aucun d'entre eux n'osa s'y aventurer.

« Allons-y tous quatre, » dit Castrillo.

Et ses compagnons, tout tremblants, le suivirent en se signant avec une rapidité presque frénétique, comme s'ils eussent voulu conjurer une légion entière de démons.

Ce qu'allaient tenter don Mariano et ses gens, c'est-à-dire la fuite à travers les ténèbres, le capitaine Lantejas n'eût pas osé l'entreprendre pour tous les filons d'or de la terre.

Cloué par la frayeur au sommet de son arbre, maudissant de nouveau la folle curiosité à laquelle il avait cédé, il continuait de prêter l'oreille à ce qu'il croyait être un épouvantable dialogue entre la divinité indienne et son intrépide adorateur, quand les hurlements cessèrent brusquement.

A cet horrible fracas succéda tout à coup un morne et effrayant silence; on eût dit que l'épouvante avait fait taire toutes les voix de la nature.

Mais, peu de temps après, ce silence fut interrompu par des sons vagues et confus, semblables à des voix humaines qu'on entendait au loin, et qui semblaient sortir de derrière la chaîne de petites collines qui bordait le lac du côté du nord.

Don Cornelio ne douta pas que ce ne fussent les voix de Costal et de Clara, qui s'en revenaient après la réussite de leur tentative, car les hurlements qu'il avait entendus ne pouvaient être que ceux de Tlaloc ou de Matlacuezc vaincus.

Le capitaine ne tarda pas cependant à se détromper.

Dans la direction de la route qu'il avait suivie pour venir, il aperçut des lumières qui s'avançaient vers le lac.

A en juger par la rapidité avec laquelle ces lumières changeaient de place, elles devaient être portées par des gens à cheval. Le capitaine apercevait distinctement, à une demi-portée de carabine de l'arbre qu'il occupait, le groupe effrayé que formaient les deux chevaux de Costal et de Clara avec le sien ; ce ne pouvait donc être ni l'Indien ni le nègre qui portaient ces lumières.

Il n'y avait pas à douter malheureusement que ce ne fussent Arroyo et ses terribles bandits.

Peu de temps après, en effet, une troupe de cavaliers, parmi lesquels don Cornelio reconnut Arroyo et son associé Bocardo, apparut sur le bord du lac, des torches à la main.

Les bandits se dirigeaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et, quand ces allées et venues furent terminées, il les vit marcher vers la partie opposée à celle où se tenaient les trois chevaux et explorer curieusement des yeux la nappe d'eau et les roseaux de la rive.

A un signal donné, les torches s'éteignirent et tout rentra dans une obscurité momentanée aux yeux de don Cornelio, car la lumière de la lune ne semblait que bien terne après l'éclat des torches.

Le capitaine aurait bien voulu pouvoir avertir ses deux compagnons du danger que pouvait leur faire courir la présence des bandits d'Arroyo ; mais comment la leur faire savoir ?

De leur côté, les gens de don Mariano, à la vue de ces hommes armés, parmi lesquels don Mariano et sa fille reconnurent aussi leurs deux anciens vaqueros, se tenaient immobiles, la litière de Gertrudis déjà chargée et prête à partir.

Don Cornelio suivait tous les mouvements d'Arroyo d'un regard plein d'inquiétude, et son cœur fut soulagé

en le voyant avec ses cavaliers tourner le lac et s'éloigner.

Grâce à la clarté de la lune, la vue du capitaine pouvait presque plonger jusqu'au fond des roseaux. Les bords du lac étaient redevenus déserts, ses eaux étaient silencieuses et tranquilles. Tout à coup, don Cornelio crut voir une légère agitation parmi les plantes marécageuses qui croissaient le long des rives.

Au même instant, une ombre vague et indécise apparut au milieu des touffes vertes et des lames aiguës des glaïeuls, et cette ombre, en s'élevant insensiblement, prit la forme distincte d'une femme.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et de longs cheveux épars et en désordre flottaient sur ses épaules.

Une sueur froide ruissela sur le front de don Cornelio. Fasciné par cette étrange apparition, ses yeux égarés restaient fixés sur elle sans pouvoir s'en détacher : c'était, il n'en doutait pas, la compagne de Tlaloc, la terrible Matlacuezc, qui, sortie du palais humide qu'elle habite dans les profondeurs du lac d'Ostuta, se rendait aux évocations du descendant des anciens caciques de Tehuantepec.

CHAPITRE X

LE MESSAGE.

Depuis le moment où nous avons montré Costal et Clara battant les roseaux de la rive du lac pour en chasser les caïmans, puis s'élançant dans ses eaux fangeuses, emportés tous deux par ce fatalisme aveugle de l'Indien, qui lui faisait braver les alligators avec autant de témérité qu'il avait jadis bravé les requins, le lecteur ignore complétement ce que sont devenus ces deux person-

nages. Nous allons les ramener sur la scène ; il est d'ailleurs nécessaire que nous les suivions pour quelques instants, afin d'expliquer comment le fantastique a servi de prologue au drame réel dont le dénoûment ne tardera pas à avoir lieu.

Quand les deux aventuriers eurent disparu dans l'ombre que projetait la colline enchantée, ils ne tardèrent pas, comme l'avait pensé le capitaine, à prendre terre sur la colline elle-même.

Le Monapostiac n'est qu'un bloc immense d'obsidienne d'un vert noirâtre disposée en longues couches verticales et irrégulières, séparées les unes des autres. Telle est la cause des fissures qu'on voit dans ses flancs. Frappée des rayons du soleil ou de la lune, cette matière vitreuse prend une espèce de transparence terne qui, jointe au brouillard épais qui couvre le sommet de la colline, donne à l'ensemble un aspect étrange et mélancolique.

Certaines parties de ce bloc, dont Costal avait une parfaite connaissance, sont d'une sonorité singulière et bizarre, semblable à celle du *Cerro de la Campana* dont nous avons parlé dans un précédent récit[1].

Tantôt absorbé dans ses méditations, tantôt récitant à voix basse des prières dans la langue de ses pères, le Zapotèque attendait, pour commencer ses incantations, que la lune se montrât au-dessus du rideau de cèdres qui terminait la plaine.

Il serait long et fastidieux de décrire toutes les pratiques bizarres à l'aide desquelles l'Indien évoquait le puissant génie dont l'intervention devait enfin rendre au descendant des caciques de Tehuantepec la splendeur de son antique famille.

Certes, si la persévérance et le courage eussent dû obtenir des divinités indiennes la faveur qu'il sollicitait,

1. *Voyages et aventures du Mexique.*

Costal l'eût amplement méritée. Quoique rien, jusqu'à ce moment, n'indiquât que Tlaloc ou Matlacuezc dussent apparaître à leur courageux adorateur, le front de Costal rayonnait de tant d'espoir, que le nègre n'eut pas un instant l'idée qu'il pût échouer dans cette dernière tentative.

Depuis le lever de la lune, si impatiemment attendu, plus d'une heure s'était passée en préparatifs de toute sorte, lorsque Costal rompit enfin le silence imposant qu'il avait gardé jusque-là à l'égard de Clara.

« Clara, dit-il d'une voix grave, quand les dieux de mes pères, appelés par le fils des caciques qui a vu cinquante saisons des pluies, vont entendre les sons auxquels ils prêtaient l'oreille depuis plus de trois siècles, ils apparaîtront sans aucun doute.

— Je l'espère bien ainsi, dit Clara.

— Oui, mais qui sait si ce sera Tlaloc ou sa compagne?

— Peu m'importe.

— Matlacuezc, reprit l'Indien, est vêtue de blanc aussi pur que celui de la fleur du floripondio; quand ses cheveux ne sont pas tordus sur sa tête, ils flottent sur sa robe comme la mantille d'une señora de haut parage; ses yeux sont plus brillants que les étoiles, et sa voix est plus douce que celle du moqueur lorsqu'il imite le rossignol : et cependant sa vue est terrible à soutenir.

— Je la soutiendrai, dit le nègre.

— Mais Tlaloc a la taille gigantesque; des serpents enroulés sifflent dans sa chevelure, son œil est comme l'œil du jaguar, sa voix gronde comme celle de deux taureaux. Réfléchissez-y, tandis qu'il en est temps encore.

— Je vous l'ai dit, je veux de l'or, et peu m'importe que ce soit Tlaloc ou sa compagne qui me le donne; de par tous les diables chrétiens ou païens! je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer.

— Alors, continua Costal, je vais appeler mes dieux. »

En disant ces mots, l'Indien ramassa une pierre près de lui, et, s'avançant vers la colline, il en frappa fortement un des angles ; le coup retentit au loin semblable au bruit de l'airain. Onze fois encore il renouvela sa terrible évocation.

Des murmures vagues d'abord semblèrent répondre aux coups de la pierre sur le rocher ; puis bientôt, comme si Costal eût en effet possédé le don de faire entendre la voix terrible de Tlaloc, des hurlements affreux éclatèrent au milieu du silence ; c'étaient ceux qui avaient si fort effrayé le capitaine et les gens de don Mariano.

Clara fut en proie à la même terreur ; mais ce ne fut que pour un moment, car il s'écria d'une voix ferme :

« Sonnez encore, Costal, Tlaloc a répondu. »

L'Indien jeta sur Clara un regard scrutateur. La lune laissait voir la teinte grisâtre de son visage ; il était évident que le noir parlait sérieusement.

« Eh quoi ! dit le Zapotèque, êtes-vous donc assez peu familiarisé avec les mystères de nos forêts, pour confondre la voix d'un vil animal avec celle du dieu des montagnes?

— Un animal hurler ainsi !

— Sans doute ; cette voix est effrayante, mais elle ne l'est que pour ceux qui ne connaissent pas l'animal qui la fait entendre : c'est un singe[1] que vous tueriez d'un coup de la cravache que vous avez laissée au pommeau de votre selle. Non, non, la voix de Tlaloc est autrement terrible.

— Eh bien ! j'en suis fâché, » répondit le nègre.

Bientôt la vue des cavaliers qui exploraient les alentours du lac allait donner un autre cours à leurs idées. Les bandits d'Arroyo venaient à peine de disparaître

1. Le stentor ursinus.

derrière les roseaux, que, du plus épais des fourrés, on vit surgir la blanche apparition que le capitaine contemplait encore en frémissant.

A l'aspect de cette soudaine vision, l'œil de l'intrépide Costal brilla d'un éclair de triomphe. Il saisit d'une main le bras de son compagnon.

« Les temps sont venus, dit-il, la gloire des caciques de Tehuantepec va renaître : voyez ! »

Il montrait de l'autre main la chevelure noire flottant comme une mantille sur la robe couleur de floripondio, que la lune éclairait au milieu des roseaux.

« C'est Matlacuezc, » répondit le nègre à voix basse.

Et, quoique son cœur battît à coups redoublés dans sa poitrine, Clara ne laissa pas deviner la terreur secrète qu'il éprouvait en face de la divinité des eaux qui se montrait enfin à lui.

Tous deux descendirent doucement des flancs du rocher dans l'eau et se mirent à la nage.

A ce moment, la blanche apparition disparut, et les deux aventuriers la perdirent de vue, quoique le capitaine, du haut de l'arbre qu'il occupait, continuât à l'apercevoir tapie derrière la frange verte des glaïeuls du lac.

Mais l'Indien savait où se diriger, et son bras vigoureux fendait les eaux si rapidement, que le nègre, quelques efforts qu'il fît, restait à dix nagées derrière lui.

Bientôt le capitaine Lantejas, tout en frémissant du courage surhumain de Costal, le vit étendre les mains pour saisir la déesse des eaux, quand une voix s'écria :

« Pas au nègre ! au meurtrier du Gaspacho d'abord ! »

Un coup de fusil sillonna le lac. Don Cornelio perdit de vue le nègre et l'Indien qui venaient de plonger; mais, à la place qu'abandonnait Costal, il vit les roseaux frémir et s'agiter. Il entendit comme un léger cri d'agonie; les glaïeuls cessèrent de bruire et le cri s'éteignit.

La vision à la robe blanche et aux cheveux flottants avait disparu, le lac demeurait désert, mais ce ne fut que pour un instant. Costal et Clara reparurent à sa surface et ne tardèrent pas à prendre terre sur la rive, à une portée de fusil du capitaine.

Le drame réel se mêlait si étroitement à de fantastiques apparences, que don Cornelio resta un instant l'esprit troublé et l'œil voilé d'un nuage.

La vue du danger que couraient ses deux fidèles compagnons put seule le rappeler à lui et l'avertir que ce qui se passait sous ses yeux n'était pas un rêve.

Subitement sortis de derrière les roseaux, à peu de distance de l'endroit où l'apparition s'était un instant montrée, deux des hommes d'Arroyo poursuivaient le nègre et Costal le sabre à la main. Dès lors le capitaine reprit complètement ses sens, et, appuyant le canon de sa carabine sur l'une des branches de son arbre, il fit feu : un des bandits tomba, et l'autre s'arrêta effrayé de ce coup inattendu.

Ce délai donna le temps aux deux aventuriers d'arriver jusqu'à leurs chevaux et de sauter en selle comme deux fantômes tout ruisselants de l'eau du lac.

De son côté, le capitaine descendit précipitamment à terre en se nommant et en appelant ses deux compagnons de leur nom.

« Ah ! s'écria Costal, j'avais craint, en reconnaissant votre cheval avec les nôtres, qu'il ne vous fût arrivé malheur. »

Pendant ce temps, le bandit resté seul s'enfuyait à son tour vers son cheval, qu'il avait laissé à la garde de ses compagnons derrière les collines. Mais, poursuivi bientôt par l'Indien, qui en quelques bonds l'eut rattrapé, il fut terrassé sous les pieds de son cheval, et le Zapotèque le cloua par terre d'un coup de rapière sans quitter sa selle.

« Vite au lac maintenant ! reprit vivement Costal en

s'adressant au nègre. Allez nous attendre dans le bois, seigneur don Cornelio, nous avons besoin d'être seuls. »

Comme il mettait pied à terre en prononçant ces mots, un nouvel incident venait de changer la face des choses.

Cinq cavaliers et une litière portée par deux mules apparurent tout à coup sur le bord du lac et presque à l'extrémité du bois : c'était don Mariano à côté de la litière de sa fille, accompagné de ses quatre domestiques.

L'hacendero avait entendu le capitaine Lantejas se nommer en appelant de leur nom Costal et Clara, et, plein d'espoir dans le renfort inattendu que le ciel lui envoyait, il se hâtait de le joindre.

De l'autre côté de l'Ostuta, derrière le rideau de cèdres, déboucha au même moment une seconde troupe à cheval, composée d'une demi-douzaine d'hommes poursuivis, selon toute apparence, par un nombre égal de cavaliers qui se montrèrent à leur tour le sabre au poing.

« Qu'est-ce encore, s'écria Costal en jurant comme un païen qu'il était, que ces intrus qui viennent troubler les adorateurs de Tlaloc ? »

Le nègre, qui au même instant entendit qu'on l'appelait ainsi que Costal, se frappait la poitrine de désespoir en pensant à l'occasion unique que lui faisait perdre cette invasion subite du lac, si désert jusqu'alors. C'était la voix de don Mariano qu'on venait d'entendre ; il se faisait connaître et appelait aussi par son nom le capitaine Lantejas, tout en ignorant que c'était le même qui portait le prénom de Cornelio, l'ancien hôte de las Palmas.

« C'est bien moi, vive Dieu ! » répondit le capitaine, surpris au dernier point de se trouver en pays de connaissance au milieu de cette solitude si morne jusqu'à ce moment.

Au milieu de ces divers incidents, les fuyards qui venaient d'apparaître semblèrent indécis sur la direction qu'ils avaient à prendre; mais bientôt n'apercevant peut-être pas le groupe réuni sur la lisière du bois, ils se dirigèrent de ce même côté.

Lantejas et ses deux compagnons, don Mariano et ses gens, n'eurent que le temps de se jeter précipitamment derrière les arbres, pour éviter d'être renversés par le galop impétueux des chevaux, lancés à toute bride par leurs cavaliers, qui passèrent comme un tourbillon devant eux.

Cependant, malgré la rapidité de leur course, l'œil perçant de Costal distingua, parmi ces fuyards, deux hommes qu'il ne pouvait méconnaître, car ils avaient été, comme lui, les serviteurs de don Mariano.

« Nous sommes en pays ennemi, dit-il à voix basse à Clara ; voici Arroyo et Bocardo, poursuivis sans doute par les royalistes. »

Il achevait à peine, qu'emportés par un galop non moins furieux, les six cavaliers lancés à la poursuite d'Arroyo passèrent à leur tour aussi rapidement que l'éclair.

L'un d'eux, de haute taille, autant qu'on en pouvait juger, précédait ses cinq compagnons; courbé sur le cou de son cheval, qui semblait plutôt voler que galoper, il ne cessait néanmoins de lui presser les flancs de ses éperons.

Saisissant convulsivement son feutre noir à larges bords, un instant presque enlevé de sa tête dans la rapidité de sa course, il le renfonça tellement, que sa figure, déjà à moitié cachée par la crinière de son cheval, paraissait à peine. Le coursier, en même temps, effrayé soit par la masse sombre de la litière de Gertrudis, soit par la vue d'un autre objet, fit un saut de côté en laissant échapper de ses naseaux un souffle étrange et

rauque, auquel répondit un faible cri parti de dessous les rideaux de la litière.

Ce cri passa inaperçu pour le cavalier, qui ne tourna pas la tête.

Gertrudis ne fut pas la seule qui tressaillit en entendant ce souffle si reconnaissable; don Cornelio se rappela aussi qu'il l'avait ouï résonner d'une manière terrible à ses oreilles, sur le champ de bataille de Huajapam, quelques instants avant qu'il se sentît enlever de sa selle par le bras vigoureux du colonel Tres-Villas.

Don Mariano n'avait pu méconnaître non plus cette particularité d'un cheval si longtemps nourri dans ses écuries. Le cavalier avait bien la haute taille de don Rafael; était-ce toutefois lui qu'on supposait au siége de Huajapam? Il était permis d'en douter.

Remettant à une heure plus favorable, car la nuit était encore loin de toucher à sa fin, à continuer leurs invocations aux divinités zapotèques, Costal et Clara, pour être prêts à tout événement, s'étaient hâtés d'aller reprendre leurs armes à feu avec leurs vêtements, et don Cornelio resta seul avec l'hacendero et Gertrudis.

Incertains les uns et les autres de ce qu'ils devaient faire, tous attendaient avec une vive anxiété la fin de l'action qui se passait presque sous leurs yeux, mais dont les détails devaient leur échapper dans l'éloignement, malgré les clartés que la lune jetait sur le lac, dont les bords étaient le théâtre où le dénoûment allait avoir lieu.

Don Rafael qui, de proche en proche, depuis le moment où nous l'avons vu quitter l'hacienda de San Carlos, était arrivé près du lac d'Ostuta, continuait toujours sa poursuite acharnée.

De moment en moment, l'espace qui le séparait d'Arroyo se rapetissait, et le bandit, qui, malgré sa bravoure habituelle, semblait frappé d'une folle terreur devant l'ennemi implacable et redouté qu'il fuyait, ne

pouvait se dissimuler que son terrible bras allait l'atteindre.

Il eut un moment d'espoir, néanmoins; car les soldats de la suite du colonel n'étaient pas aussi bien montés que leur chef, qui les précédait de cinq ou six longueurs de cheval. Le bandit pouvait ordonner à sa troupe de faire volte-face et d'envelopper don Rafael, avant que ses cavaliers eussent pu le rejoindre ; mais le cœur lui fit défaut, et cette dernière chance de salut lui échappa. La force indomptable du colonel et son courage aveugle lui étaient trop connus pour qu'il espérât le terrasser dans le court instant qui suffirait à ses gens pour lui venir en aide.

Arroyo était arrivé à l'extrémité orientale du lac ; à peu de distance s'étendaient devant lui des plaines immenses, dans lesquelles il se flattait de se dérober à la poursuite de son ennemi.

Il continua donc sa course, résolu à n'user qu'à la dernière extrémité de la périlleuse ressource que lui fournissait l'avance du colonel.

Mais don Rafael, en dépit des passions fougueuses qui l'agitaient, suivait d'un œil attentif toutes les manœuvres du bandit, et il sembla deviner son intention, car, depuis quelques secondes déjà, il s'écartait de la courbe du lac pour lui couper tout espoir de retraite à sa droite, et lorsque Arroyo, que Bocardo suivait de près, fit un écart brusque en s'éloignant du rivage, il n'était plus temps.

Le cheval au souffle rauque et son cavalier bondissaient en ligne parallèle aux deux bandits, en jetant une ombre formidable jusqu'aux jambes du cheval d'Arroyo. Celui-ci se porta rapidement sur la gauche : c'était ce que voulait don Rafael, qui semblait dans l'intention d'agir avec lui comme on agit avec le cerf, qui, pressé par le chasseur, n'a plus pour dernier moyen de salut que l'étang contre lequel il est acculé.

« Gare à vous ! » s'écria Bocardo à son complice, à l'aspect du colonel qui venait, par un effort soudain, de le dépasser, et qui s'élançait sur lui.

Arroyo déchargea le pistolet qu'il avait à la main, en retenant involontairement la bride de sa monture ; le coup, mal dirigé, n'atteignit pas don Rafael, dont le cheval, heurtant du poitrail le flanc de celui d'Arroyo, le renversa sur le côté.

Bocardo se jeta au travers pour donner à son associé le temps de se relever.

« Arrière, immonde putois ! » s'écria le colonel en lui faisant vider les arçons d'un coup de la poignée de son sabre.

Arroyo, froissé, meurtri, les éperons engagés sous la selle, essayait vainement de se relever, que déjà le colonel d'un côté et ses gens de l'autre l'entouraient, le sabre haut, tandis que les quatre cavaliers insurgés continuaient à s'enfuir à toute bride, et que Bocardo, les côtes brisées, gisait immobile sur le sable.

De l'endroit où ils étaient postés, les spectateurs avaient vu de loin cette double chute, mais sans deviner de quel côté demeurait l'avantage.

Pourvu que les bords du lac redevinssent solitaires, peu importait à Costal et à son compagnon d'aventures ; mais il n'en était pas de même de don Mariano.

Frappé de l'idée que l'un des acteurs de cette lutte sanglante pouvait être le colonel Tres-Villas, dont la vie lui était si précieuse depuis que celle de sa fille y était pour ainsi dire attachée, il était absorbé dans sa douloureuse incertitude, et, depuis le commencement de la terrible scène qui se passait sous ses yeux, il avait gardé le plus profond silence.

Un vif sentiment de curiosité avait également rendu muets don Cornelio et ses deux compagnons. Don Mariano ignorait donc encore que l'hacienda de San Carlos eût été prise et pillée par la bande d'Arroyo ; de son

côté, Gertrudis, dont l'oreille avait avidement saisi au passage le souffle échappé aux naseaux du Roncador, était silencieusement livrée à ses mortelles angoisses sous les rideaux de sa litière.

Costal fut le premier à rompre ce long silence, par suite du désir qu'il éprouvait de se retrouver seul avec Clara sur les bords du lac.

« Quoi qu'il en soit, dit-il, la route est libre maintenant, et le seigneur don Mariano peut reprendre son chemin, si c'est à las Palmas qu'il se rend.

— Nous n'allons pas à las Palmas, reprit l'hacendero avec distraction et en s'avançant de quelques pas pour essayer de se rendre compte de ce qui se passait, sans néanmoins que le bruit de voix confuses qu'il entendait à quelque distance pût éclaircir ses doutes.

— A votre place, je n'hésiterais pas à poursuivre mon chemin, reprit Costal, les moments sont précieux, et.... Par les serpents de la chevelure de Tlaloc ! s'écria-t-il avec une suprise mêlée de colère, il y a encore quelqu'un dans ces bois. »

On put entendre, en effet, tout près de là, le craquement des broussailles et des lianes ; puis ces mots furent distinctement prononcés :

« Par ici, *compadre*, par ici ! J'entends là-bas la voix de l'homme que nous cherchons. Vite, de par tous les diables ! ne le manquons plus cette fois. »

Cette voix n'était connue d'aucun de ceux qui venaient de l'entendre. L'homme à qui les paroles s'adressaient n'avait pas répondu. Le bruit des pas, à travers les halliers, s'affaiblit peu à peu et se perdit dans le lointain.

Costal et Clara échangèrent un regard de désappointement, tandis que l'hacendero, toujours attentif à ce qui se passait autour de lui, faisait de vains efforts pour en trouver la solution.

La lune, qui allait bientôt disparaître derrière les collines, éclairait encore de ses rayons obliques un corps

d'hommes et de chevaux dont les ombres s'allongeaient démesurément sur le sable blanc de la plaine. Mais que se passait-il au milieu de ce groupe ? Une scène terrible, sans doute, à en juger par un effroyable cri qui se fit entendre, et dont l'hacendero frémit jusqu'au fond du cœur.

Était-ce don Rafael vaincu qui le poussait, ou exerçait-il lui-même un acte d'impitoyable justice contre le meurtrier de son père ?

Au moment où Arroyo se débattait sous le poids de son cheval, le colonel s'était jeté à bas du sien, et, le poignard aux dents, ses deux mains de fer saisirent celles du bandit, dont les muscles brisés s'agitaient en vain sous sa terrible étreinte. Il pesa sur sa poitrine de tout le poids de son genou, lourd comme un bloc de rocher qui serait tombé du Monapostiac.[1] Arroyo, les bras en croix, succombant à la douleur, restait immobile, et la rage et la terreur se peignaient tour à tour sur tous ses traits.

« Qu'on garrotte cet homme ! » dit don Rafael.

En un clin d'œil, le lazo de l'un des cavaliers se replia dix fois autour des jambes et des bras du bandit terrassé.

« Bien, dit le colonel lorsque Arroyo n'eut plus la liberté de faire un mouvement, qu'on l'attache à la queue du Roncador. »

Quelque habitués que fussent les soldats espagnols aux terribles actes de vengeance qui suivaient presque toujours la victoire d'un côté comme de l'autre, ce ne fut qu'au milieu d'un profond silence qu'ils exécutèrent cet ordre.

Lorsque l'extrémité du lazo qui liait le bandit fut fortement attachée à la naissance de la queue du Roncador, qui semblait aussi refuser la sanglante besogne dont on le chargeait, le colonel se mit en selle.

Il jetta par derrière un regard de haine sur l'assassin

de son père, et un sourire dédaigneux répondit aux cris de grâce d'Arroyo.

« A quoi bon? lui dit-il. Antonio Valdez est mort ainsi ; vous mourrez comme lui, je vous l'ai dit à l'hacienda de las Palmas. »

Les éperons du colonel retentirent avec un bruit sinistre contre les flancs du Roncador effrayé ; l'animal se cabra violemment à l'instant où le bandit poussa le cri d'angoisse et de douleur qui venait d'agiter si fortement don Mariano.

Sous un second coup d'éperon le Rocandor poussa un hennissement rauque, fit un bond en avant, puis resta immobile et frémissant. Arroyo, enlevé violemment du sol, retomba lourdement.

En ce moment deux hommes accouraient à toutes jambes. La lune éclairait comme en plein jour la figure du colonel.

Arrivé près de lui, un des hommes s'écria :

« Un instant, colonel ; au nom de Dieu ! ne vous en allez pas encore, nous avons eu trop de mal à vous trouver, mon compère et moi. »

L'homme qui parlait ainsi se découvrit et montra la physionomie *militaire* de Juan el Zapote, tandis que l'honnête Gaspar le rejoignait tout essoufflé.

Le colonel ne put méconnaître les deux compagnons de ses dangers dans les bois des bords du fleuve, ni oublier que l'un d'eux lui avait donné un avis salutaire en lui indiquant l'endroit où il avait trouvé un refuge.

« Que voulez-vous? leur dit-il ; ne voyez-vous pas que je ne puis vous écouter?

— Oui, sans doute, nous sommes indiscrets... Eh ! tiens ! c'est du seigneur Arroyo que vous vous occupez?... Mais depuis vingt-quatre heures nous courons après vous et vous nous échappez toujours... J'ai un message de vie ou de mort à vous délivrer.

— Grâce! grâce! seigneur colonel, criait Arroyo d'une voix lamentable.

— Chut donc! vous nous empêchez de causer, fit le Zapote.

— Un message! s'écria le colonel, dont le cœur tressaillit d'espoir; un message, et de quelle part?

— Faites éloigner vos hommes, dit le Zapote, c'est un message confidentiel... un message d'amour, » acheva-t-il tout bas.

Sur un geste impérieux du colonel, car la voix lui manqua tout à coup, ses cavaliers s'écartèrent de façon à ne pouvoir rien entendre; cependant, comme si cette précaution ne lui suffisait pas, il inclina la tête vers le messager.

Que lui dit le Zapote, qui, après s'être si adroitement substitué à Gaspar, jouait seul le rôle du messager véritable? nous pouvons nous dispenser de le traduire. L'attitude seule du colonel révélait assez le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

Soutenu d'une main à la longue crinière du Roncador, comme à un point d'appui dont il avait besoin pour se maintenir en selle, le colonel Tres-Villas étouffa un cri de bonheur; puis il cacha vivement dans sa poitrine un objet que lui remit le messager, qui, à son tour, sur un mot de don Rafael, fit un saut prodigieux en témoignage de la joie folle qu'il éprouvait.

Alors le colonel tira son poignard, et ses cavaliers purent l'entendre dire à demi-voix au Zapote :

« Dieu ne voulait donc pas que cet homme mourût, puisque c'est à présent qu'il vous envoie vers moi? »

Et, oubliant qu'il tenait enfin en sa puissance son plus mortel ennemi et le meurtrier de son père, oubliant son serment de haine pour ne plus se rappeler, au milieu des sensations délicieuses dont son cœur était plein, que le serment de clémence fait à Gertrudis elle-même, don Rafael se pencha sur la croupe de son cheval et tran-

cha le lien qui attachait le misérable auquel l'arrivée inespérée du Zapote venait de sauver la vie.

Le colonel, dédaignant d'écouter les actions de grâces que lui adressait le bandit immobile sur le sable, se retourna vers le messager.

« Où est celle qui vous envoie ? demanda-t-il.

— Là, » répondit le Zapote en montrant du doigt une litière qui se remettait en marche, escortée de cinq cavaliers.

Débarrassé du corps humain qui l'épouvantait, le Roncador ne refusa plus, cette fois, de bondir dans la direction où les rideaux de la litière de Gertrudis ondoyaient aux derniers rayons de la lune.

CHAPITRE XI

LE FANTASTIQUE ET LA RÉALITÉ.

Cependant, comme si les alentours du lac d'Ostuta, si déserts jusqu'alors, fussent tout d'un coup devenus le lieu d'un rendez-vous général, des lumières brillèrent au loin, et, dans une direction différente de celle que suivait la litière de Gertrudis, une autre litière se montra ; mais celle-là était à bras, et on la portait.

Une demi-douzaine d'Indiens la précédaient, en éclairant sa marche à l'aide de branches enflammées d'*ocote*[1], qu'ils tenaient à la main.

A la voix de don Rafael, l'escorte de Gertrudis avait fait halte, et au même moment le brancard, arrivé au bord du lac, s'arrêta également. Les Indiens qui l'accompagnaient se mirent alors, armés de leurs torches, à fouiller les roseaux.

1. *Pinus picea.*

Une distance de deux ou trois cents pas séparait les groupes formés autour des deux litières.

Furieux de voir les bords du lac occupés de nouveau, Costal s'était élancé de ce côté, et, arrachant à l'un des Indiens la torche qu'il portait, poussa vivement son cheval vers le brancard.

A la vue d'un cavalier qui arrivait sur eux, la figure enflammée de colère, la bride entre les dents, tenant d'une main une torche et de l'autre une épée encore toute sanglante, les porteurs du brancard, épouvantés, le laissèrent brusquement tomber par terre et s'enfuirent à toutes jambes. Un cri étouffé se fit entendre du fond de la litière, dont le capitaine, qui avait suivi Costal, s'empressa d'écarter les rideaux. A la lueur de la torche du Zapotèque, apparut une figure pâle et souillée de sang. Don Cornelio reconnut aussitôt le jeune Espagnol, victime de la férocité d'Arroyo et de la cupidité de son lâche associé. Le mourant, en voyant Costal, tressaillit, et d'une voix presque éteinte :

« Oh ! ne me faites pas de mal, dit-il; j'ai si peu de temps à vivre ! »

Lantejas fit signe à Costal de s'éloigner, et par des paroles affectueuses calma les craintes du malheureux jeune homme.

« Merci, merci ! lui dit celui-ci ; puis, tournant vers lui des regards suppliants : « Ne l'avez-vous pas vue? » ajouta-t-il.

Ces mots furent un trait de lumière pour don Cornelio ; le fantôme fuyant de l'hacienda de San Carlos et la blanche apparition dans les roseaux du lac ne furent plus à ses yeux qu'une seule et même malheureuse créature; deux fois il avait vu, vivante encore, celle que l'Espagnol ne devait plus sans doute revoir que morte. L'esprit tout troublé des récents événements de la nuit, craignant d'ailleurs de rendre plus amers les derniers moments du moribond, don Cornelio ne savait que répondre.

« Je ne sais, dit-il en hésitant ; je n'ai vu personne... que des brigands, dont deux sont restés sur le carreau.

— Cherchez-la, pour l'amour de Dieu, reprit l'Espagnol ; elle ne doit pas être loin... Je parle de ma femme... nous avons trouvé près d'ici ce mouchoir de soie... plus près encore, ce soulier. Ah ! si je pouvais seulement embrasser Marianita avant de mourir ! »

En parlant ainsi, le jeune homme, plein d'angoisses et d'un air déchirant, montrait les deux objets appartenant à celle que les roseaux du lac allaient probablement lui rendre sans vie.

Le capitaine laissa retomber les rideaux de la litière et rejoignit Costal, qui continuait à exhaler toute la fureur qu'avait excitée chez lui le cruel désappointement qu'il venait d'éprouver.

Don Cornelio voulut lui faire part de ses craintes au sujet de la jeune femme...

« Vous êtes fou ! lui dit l'Indien d'un ton de mauvaise humeur ; la femme que vous avez vue dans les roseaux, c'est Matlacuezc... et j'allais l'enlacer dans mes bras quand cet infâme bandit est venu la faire disparaître ! ajouta-t-il avec rage.

— Le fou, c'est vous, malheureux païen ! la pauvre créature qu'a sans doute frappée la balle qui vous était destinée n'est autre que la femme de cet infortuné jeune homme. »

Pendant que, les yeux toujours fixés sur la litière, le capitaine cherchait à dissiper les illusions dont se repaissait Costal, les porteurs de torches et ceux du brancard, revenus de leur frayeur, avaient repris leurs recherches sur les bords du lac.

Tout à coup un d'entre eux jeta un cri horrible.

« La voilà ! » s'écria-t-il ; puis ce cri fut suivi d'un hurlement funèbre à la mode indienne. Ce hurlement apprit à l'Espagnol le malheur qu'on aurait voulu lui cacher.

Le capitaine entendit qu'il l'appelait, et courut vers lui ; il était sur son séant, les yeux égarés, la bouche béante.

« Morte ! morte !.... s'écria-t-il.

— Espérez ; cet homme se trompe peut-être, dit le capitaine....

— Morte ! vous dis-je » ; et, après une courte pause, sa figure redevenant calme : « Que puis-je d'ailleurs espérer de mieux? ajouta-t-il ; elle a échappé aux outrages, et je vais mourir aussi. Allez, mon ami, la mort est pour moi plus douce que la vie ; elle va me réunir à celle que j'aimais plus que moi-même. »

Et, comme ces moribonds qui s'arrangent pour mourir, le jeune homme reposa doucement sa tête sur son oreiller et ramena d'une main jusqu'à ses yeux la couverture qui l'enveloppait ; puis son autre main arrangeait avec soin une place à côté de lui, comme s'il eût voulu préparer la couche funèbre de celle qu'il ne devait plus revoir.

Don Cornelio courut rejoindre Costal, et l'entraînant vers le lac :

« Venez ! lui dit-il, et vous verrez ! »

Tous deux se rendirent à l'endroit d'où était parti le cri.

Une robe blanche déchirée par les ronces, souillée de sang et d'un limon verdâtre, enveloppait comme un linceul le corps inanimé d'une jeune femme, que les Indiens avaient déposé sur un lit de roseaux ; quelques feuilles vertes, qui débordaient sa tête comme une couronne funéraire, composaient sa dernière parure.

« Elle est belle comme la déesse des eaux ! dit Costal. Pauvre don Mariano, acheva-t-il en reconnaissant la victime, il est là-bas bien loin de penser qu'il n'a plus qu'une fille ! »

Et il s'éloigna la tête baissée et tout rêveur ; le capitaine le suivit

« Eh bien! lui demanda-t-il, croyez-vous toujours avoir vu l'épouse de Tlaloc?

— Je crois ce que mes pères m'ont enseigné à croire, répondit l'Indien d'un ton découragé. Je crois que le fils des caciques de Tehuantepec mourra sans avoir pu recouvrer l'ancienne splendeur de sa famille. Tlaloc, qui demeure là, ne l'a pas voulu. »

On s'expliquera facilement comment, l'esprit troublé jusqu'au vertige par la terreur que lui inspiraient les bandits d'Arroyo, la jeune femme de don Fernando s'était égarée en fuyant.

Arrivée au lac, les épais roseaux qui en garnissaient les bords lui avaient paru un asile sûr où nul ne viendrait la chercher. Elle s'y était réfugiée.

On s'expliquera tout aussi aisément la présence d'Arroyo et de sa troupe dans le même endroit. En suivant les traces que la malheureuse créature qu'ils poursuivaient avait laissées derrière elle, ils étaient arrivés à son dernier refuge, laissant à leur tour leurs propres traces, que don Rafael devait bientôt retrouver. Un des hommes du guerillero avait aperçu Costal nageant dans le lac et près de saisir celle que sa folle imagination lui représentait comme la divinité des eaux. Brûlant de venger la mort du Gaspacho, le bandit avait tiré sur l'Indien ; mais sa balle, mal dirigée, s'était trompée de but, et avait frappé l'innocente victime qui, cherchant dans le lac fatal un asile contre les outrages qu'on lui préparait, ne devait y trouver que la mort.

La présence subite et inattendue de l'infortuné don Fernando sur les bords de ce même lac paraîtra peut-être d'autant plus inexplicable, que nous avons laissé le malheureux jeune homme captif dans sa maison et presque expirant au milieu des tourments que lui avait fait subir son bourreau. Quelques mots cependant suffiront pour donner au lecteur l'explication qu'il attend à ce sujet.

La femme d'Arroyo, que la jalousie rendait clairvoyante, ne s'était pas méprise sur les coupables intentions de son mari à l'égard de doña Marianita.

Pensant que don Fernando, une fois libre, pourrait peut-être trouver quelque moyen de soustraire sa jeune femme à la convoitise du bandit, la virago s'était empressée de lui rendre la liberté ainsi qu'à quelques-uns de ses serviteurs. Elle avait gardé les autres otages. Elle espérait en outre, par ce qu'elle regardait comme un acte de clémence, désarmer le courroux du vainqueur.

Une litière à bras, dans laquelle avait été déposé don Fernando, avait servi à le transporter hors de l'hacienda. Les Indiens qui le précédaient avaient suivi, à l'aide de leurs torches, les traces laissées par la jeune femme dans sa fuite, et ces traces, ainsi que les deux objets qu'ils avaient trouvés, les avaient tout naturellement conduits jusqu'au lac. C'est là que le dernier soupir de don Fernando devait presque se confondre avec celui de la pauvre Marianita, qui ne l'avait précédé que de quelques instants. Ne pleurons pas ceux que la mort réunit ; ne pleurons que ceux qu'elle sépare !

« C'est une brave femme, avait dit le lieutenant catalan en apprenant la délivrance du jeune Espagnol ; aussi la pendrai-je par la tête.... ne fût-ce que par décence. »

Ajoutons, pour finir toute explication, que le lendemain au point du jour, le Catalan s'empara de vive force de l'hacienda, et que, à l'exception de la virago, qui fut pendue par le cou, il fit pendre tous les bandits par les pieds, les morts comme les vivants. Le brave et implacable lieutenant avait juré d'utiliser toute sa provision de cordes, et il tint religieusement son serment.

Dieu, sans doute, avait voulu préparer l'âme du père et la fortifier contre le malheur qui allait le frapper dans une de ses filles, en le rendant d'abord témoin du bonheur ineffable de celle qu'il lui conservait pour être son ange de consolation.

Gaspar avait appris, en allant chercher le colonel à San Carlos, le sac de l'hacienda par les bandits, la fuite de Marianita, le cruel supplice infligé à don Fernando, et il eût pu instruire son maître de tous ces événements ; car, arrivé sur les bords du lac, il l'avait parfaitement reconnu au clair de la lune.

Craignant toutefois que, s'il se laissait voir de don Mariano, celui-ci ne rétractât l'ordre de délivrer à don Rafael le message de Gertrudis, ou appréhendant tout au moins un nouveau retard, il avait coupé à travers le bois pour gagner l'endroit où était le colonel, et c'est pourquoi, de peur qu'on ne reçonnût sa voix, il n'avait pas voulu répondre à l'appel du Zapote.

Les bords du lac, naguère si bruyants, étaient de nouveau plongés dans un morne silence ; le moment approchait où ils allaient redevenir une profonde solitude.

Don Cornelio et ses deux compagnons avaient disparu.

Le cortége funèbre s'était déjà mis en marche pour l'hacienda de San Carlos. Une mort cruelle venait de réunir les âmes des deux jeunes époux ; un même brancard funèbre devait aussi réunir leurs corps inanimés. Les Indiens qui le portaient marchaient silencieusement.

Don Mariano, accompagné de ses serviteurs auxquels s'étaient joints Gaspar et el Zapote, suivait le convoi. Derrière eux, à une grande distance, les cavaliers de l'escorte du colonel fermaient la marche.

Le silence solennel de la mort régnait partout.

Rien ne nous empêche maintenant d'opposer au tableau funèbre qui vient de passer sous nos yeux celui de la félicité la plus parfaite qu'il soit donné à l'homme de goûter ici-bas : délicieuses extases d'un amour partagé, souvent précédées de longs et cruels tourments, mais qu'on n'a jamais achetées trop cher !

Seuls, deux personnages, à une égale distance de la

suite de don Mariano et des cavaliers du colonel, échangeaient à voix basse des paroles que nulle oreille indiscrète ne pouvait entendre.

Absorbés depuis leur réunion dans les idées de bonheur dont leurs cœurs débordaient, ils étaient restés étrangers à tout ce qui s'était passé autour d'eux. Don Mariano, dévorant sa douleur en silence, leur avait laissé ignorer le double malheur qui venait de le frapper. Il connaissait toute la tendresse de Gertrudis pour sa sœur, et aurait craint, dans l'état de faiblesse où elle était, de lui porter un coup mortel en lui apprenant, sans l'y avoir préparée, la triste fin de Marianita.

Don Rafael, à cheval à côté de la litière qui portait Gertrudis, se penchait sur sa selle pour ne pas perdre un seul son de sa voix, et recueillait chacune de ses paroles avec l'avidité du voyageur dévoré de la soif, qui peut enfin s'incliner sur la source qu'il rêvait depuis longtemps et en savourer à longs traits l'eau pure et limpide.

Une clarté vague et confuse, que laissaient à peine entrer dans la litière deux rideaux à moitié fermés, ne permettait à don Rafael que de saisir les contours indécis de la figure de Gertrudis.

Cette demi-obscurité, si favorable à la jeune fille, lui servait à cacher et son bonheur et sa confusion, que trahissait l'incarnat de ses joues si pâles jusqu'alors.

Épuisée par la violence de sa passion, elle lançait des regards furtifs sur son amant, pour s'assurer si les tourments de l'absence avaient aussi laissé leur empreinte sur ses traits.

Mais, disons-le sans détour, l'amour incurable dont il était consumé n'avait depuis longtemps marqué sa trace que par une mélancolie profonde répandue sur sa physionomie, et, dans ce moment, elle rayonnait de bonheur. C'est que don Rafael ne doutait plus de l'amour de Gertrudis ; Gertrudis doutait du sien.

La jeune fille soupirait, et cependant cet amour sans mélange, dont, aux dernières clartés de la lune, elle pouvait encore voir l'empreinte sur chacun des traits de son amant, aurait dû la rassurer et dissiper jusqu'à son dernier soupçon. Don Rafael s'occupait de cette douce tâche.

« Je ne puis vous croire, Rafael, disait Gertrudis ; mais, quant à la sincérité de mes paroles, vous n'en sauriez douter, n'est-ce pas ? car ce messager vous disait clairement que je ne pouvais.... plus vivre.... loin de vous. Alors vous êtes venu.... Oh ! Rafael ! ajouta-t-elle avec un sanglot de douloureux bonheur qu'elle essaya vainement d'étouffer, que me direz-vous donc pour me convaincre que vous m'aimez toujours ?

— Ce que je vous dirai ? reprit simplement don Rafael ; mais rien, Gertrudis : vous avez reçu de moi le serment que dussé-je avoir le poignard levé sur mon plus mortel ennemi, ma main resterait suspendue sans frapper pour suivre votre messager ; je suis venu, et me voici.

— Vous êtes généreux, je le sais, Rafael ; mais.... vous l'aviez juré.... Oh ! mon Dieu ! s'écria Gertrudis avec effroi, qu'entends-je ? »

Un horrible cri d'appel venait de retentir dans la plaine jusqu'aux rochers du Monapostiac, avec une intonation si lugubre, que la jeune fille en avait tressailli d'épouvante.

« Ce n'est rien, répondit le colonel, c'est la voix d'Arroyo. Arroyo est l'un des deux meurtriers de mon père, dont la tête, séparée du cadavre et encore toute sanglante, reçut mon serment de poursuivre le monstre à outrance.... Chut ! Gertrudis, ne craignez rien, ajouta-t-il pour répondre à un nouveau geste d'effroi qu'elle venait de faire ; le bandit est garrotté là-bas sur le sable. Tout à l'heure, je tenais en ma puissance l'homme que j'avais vainement poursuivi pendant deux ans, quand

votre messager est venu.... Alors j'ai tranché le lien qui attachait l'assassin à la queue de mon cheval.... pour accourir plus vite vers vous. »

Gertrudis, presque défaillante, laissa retomber sa tête sur les coussins de sa litière, et comme don Rafael effrayé se penchait vers elle :

« Votre main, Rafael, dit-elle d'une voix mourante, pour le bonheur sans nom que vous me donnez ! »

Et don Rafael sentit, en frémissant de plaisir, la douce pression des lèvres de Gertrudis sur la main qu'il s'était hâté de lui livrer.

Puis tout aussitôt, honteuse de cet aveu de sa passion, Gertrudis referma vivement les rideaux de sa litière, pour savourer dans l'ombre et sous l'œil de Dieu seul la suprême félicité de se savoir aimée comme elle aimait, félicité qui la suffoquait, il est vrai, mais à laquelle elle sentait qu'elle devait la vie.

De même que ces fantômes qu'évoque parfois l'imagination ou que les rêves font passer sous nos yeux, et qu'on voit successivement s'évanouir, les divers personnages que nous venons de voir souffrir, aimer ou combattre, Fernando et Marianita, étendus sur leur brancard funéraire ; Gertrudis, dans sa litière, renaissant à la vie ; don Rafael, don Mariano et sa suite, tous s'éloignaient petit à petit de la scène où nous les avons vus pour la dernière fois. Don Cornelio, Costal et Clara, nous l'avons dit, avaient déjà disparu. Le dernier des cavaliers de l'escorte du colonel qui fermait la marche funèbre se perdait à son tour derrière le rideau de cèdres qui bordait l'Ostuta vers l'ouest.

Sur la rive désertée du lac, deux corps immobiles restaient seuls : l'un mort, c'était Bocardo ; l'autre vivant, c'était Arroyo, destiné, selon que son heure était ou n'était pas venue, à servir de pâture aux vautours, à expier ses crimes sous le poignard d'un royaliste ou à exciter la compassion d'un insurgé.

La lune avait disparu derrière les monticules, et la vitreuse transparence qu'elle avait prêtée comme un simulacre de vie à la colline enchantée s'était éteinte. Ses rayons n'éclairaient plus les eaux du lac. Le Monapostiac et l'Ostuta avaient repris, l'un son aspect sombre et lugubre, l'autre sa triste et morne tranquillité : c'était le calme effrayant de la mort dans la solitude.

ÉPILOGUE

La double tâche de conteur et d'historien que nous nous étions imposée est près d'être terminée, et il ne nous reste plus que peu de chose à ajouter à notre récit pour le compléter.

Nous devons d'abord parler de la mission du capitaine Lantejas, et, à cet effet, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de nous reporter à l'époque où le bon chanoine de Tepic, don Lucas Alacuesta, voulut bien nous raconter ses aventures. Nous emprunterons à son propre récit ce qui a trait au sujet qui nous occupe.

« A mon arrivée à Oajaca, me dit don Lucas, où toutefois je n'avais pu pénétrer qu'après avoir couru de fort grands risques, je me rendis chez mon oncle, qui avait cru prudent, pendant les troubles qui agitaient le pays, de quitter son hacienda de San Salvador et de se retirer dans la capitale de la province. J'avais remarqué dans ses diverses conversations une certaine tendance à blâmer les actes du gouvernement, et j'avais cru voir en lui quelque partialité pour l'insurrection. Je me décidai donc, dès les premiers jours, à m'ouvrir à lui, en lui faisant connaître ma situation auprès de Morelos, ainsi que la mission dont j'étais chargé. Mais que

que je m'étais grossièrement trompé ! A peine avais-je fini de parler, que mon oncle, les yeux enflammés de colère, pouvant à peine se contenir et se signant comme s'il eût déjà vu pousser en moi les cornes et les pieds fourchus prédis par le vénérable évêque de Oajaca, m'ordonna de vider les lieux à l'instant même, ainsi que l'Indien et le nègre qui m'avaient accompagné. « Et « estimez-vous heureux, seigneur don Cornelio Lantejas, » ajouta-t-il en me poussant par les épaules, « que, « retenu par l'amitié que je porte à mon frère, je ne « livre pas à la vindicte publique son misérable fils, « qui déshonore notre maison.

« — Mon oncle, lui dis-je, je vous supplie....

« — Je n'ai pas de neveu parmi les ennemis du roi « d'Espagne, » s'écria-t-il avec tant de violence, que je craignis un instant d'éprouver le sort d'Ochoa, qui, demandant grâce à son frère Luciano, à la bataille des Acuicho, reçut de lui le coup mortel, accompagné de ces mots : *Je n'ai pas de frère parmi les insurgés.*

« Tel fut le résultat de ma première tentative d'embauchage, qui m'enseigna à mieux observer à l'avenir les personnes auprès de qui j'aurais à exercer ma mission.

« Peu de temps après, Oajaca se trouvait au pouvoir de Morelos, que cette dernière conquête rendait paisible dominateur d'une immense et riche province, de toute la côte du sud et de presque toute la partie de l'océan Pacifique qui baigne le territoire mexicain.

« La fortune de l'ex-curé de Caracuaro était parvenue à son apogée. Les noms de Morelos et de Galeana, continua le bon chanoine avec un air de mélancolie profonde, avaient eu tout le retentissement que ces deux illustres champions de l'indépendance pouvaient désirer ; mais le moment n'était pas loin où tous deux allaient disparaître de la scène qu'ils avaient si glorieusement remplie. Moins de six mois après [1], la bataille de

1. 5 janvier 1814.

Puruaran devenait le tombeau de la gloire militaire de Morelos, et, quelques mois plus tard[1], j'assistais au dernier combat que livra l'intrépide Galeana.

« Ah ! ce fut un moment sublime que celui où, accablé déjà par la supériorité du nombre, mais brandissant fièrement sa lance et jetant à l'ennemi son terrible cri de guerre : *Aqui está Galeana*, le mariscal s'élança au galop, et vit deux compagnies s'ouvrir devant le poitrail de son cheval et lui livrer passage. Un instant nous espérâmes la victoire ; mais, emporté par son ardeur, don Hermenegildo, en revenant à la charge, se frappa violemment au front contre une mère-branche d'arbre, et, des deux chênes qui se heurtaient, le chêne humain succomba. Je vis le mariscal chanceler sur sa scelle et vider les arçons : quatorze dragons l'entourèrent, et l'un d'eux déchargea, à bout portant, son mousqueton dans sa robuste poitrine. Tandis que, de ses mains défaillantes, le général cherchait à tirer son épée du fourreau, le dragon mit pied à terre et lui trancha la tête. La bouche du héros ne devait plus proférer son cri de guerre toujours victorieux, et je vis bientôt cette noble tête, pâle et sanglante, élevée au bout d'une lance, comme le plus glorieux trophée que l'ennemi eût à envoyer au vice-roi.

« Il y a quelquefois de singulières coïncidences dans la vie de l'homme, continua don Lucas. Galeana était né à Teipam ; il avait passé une partie de sa vie sur son hacienda del Zanjon ; c'est de cette propriété qu'il avait tiré le canon *el niño;* c'est de là qu'il était sorti inconnu, et c'est à la bataille de Teipam, près de cette même hacienda del Zanjon, qu'il revenait mourir aussi renommé qu'il était obscur quatre ans auparavant.

« Dieu devait une récompense à celui qui, toujours miséricordieux, n'avait jamais fait couler une goutte de

1. 27 juin 1814.

sang après la victoire ; aussi lui envoya-t-il une mort glorieuse et presque douce, tant elle fut rapide. Il lui accorda aussi la consolation d'entrevoir, à son dernier moment, le vague contour du lieu qui l'avait vu naître.

« Le même sort n'était pas réservé à Morelos.

« Galeana, dont la lance et l'épée n'avaient jamais frappé que sur le champ de bataille, devait, quand son heure fut venue, y terminer noblement sa vie et mourir de la même mort que celle qu'il avait tant de fois donnée à ses ennemis.

« Morelos, au contraire, qui si souvent avait abusé de la victoire envers ses prisonniers, devait à son tour connaître l'une après l'autre toutes les angoisses et toutes les tortures qu'inflige au vaincu le vainqueur sans pitié.

« Prisonnier lui-même à l'affaire de Tesmaluca [1], il fut traîné de prison en prison, les fers aux pieds, jugé par le tribunal de l'inquisition, et condamné, comme prêtre rebelle et dissolu, à être passé par les armes, dégradé enfin des ordres sacrés ; il écouta toutefois sa sentence avec calme, et sa bravoure et sa grandeur d'âme ne se démentirent pas un seul instant. Mais sa mort physique, si je puis m'exprimer ainsi, fut plus cruelle que sa mort morale. Atteint d'abord de quatre balles qui le renversèrent, il jeta un cri horrible, se releva pour retomber aussitôt, et ses membres, qui frappaient convulsivement la terre après la seconde décharge, indiquaient combien son agonie était affreuse et quelle terrible expiation Dieu lui réservait pour sa dernière heure. »

En prononçant ce jugement sévère, mais impartial, le bon chanoine baissait la tête comme si son cœur eût gémi des aveux que lui arrachait sa conscience en parlant de son général bien-aimé. Mais, se redressant bientôt sur son siége, il s'écria d'une voix ferme :

1. 15 novembre 1815.

« S'il a commis d'inutiles cruautés quand la clémence était si facile et ne lui eût rien coûté, s'il a refusé bien souvent la grâce qu'on lui demandait, il a refusé aussi la vie que lui offrait un ami courageux et dévoué, pour ne pas compromettre celle d'un geôlier et enlever à sa famille ses moyens d'existence. Un seul moment de faiblesse de sa part eût mis en danger la tête de plus de mille personnes : tout cela n'est-il pas une compensation, et les taches de sa carrière politique et militaire l'empêcheront-elles d'être le plus grand des chefs de l'insurrection mexicaine ? »

L'histoire a confirmé le jugement du chanoine.

Ce dernier, en terminant son récit, m'avait également instruit de ce qui le concernait personnellement.

Après la mort de ses deux chefs, dont il n'avait jamais pu se résoudre à se séparer, il avait quitté le service actif sans toutefois accepter l'*indulto* [1] du gouvernement espagnol. Profitant, sous le nom d'*Alacuesta*, qu'il avait définitivement adopté, de l'asile que lui offraient, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, les successeurs armés de Morelos, il avait repris ses études théologiques, abandonnées pendant près de cinq ans.

Après bien des difficultés et des traverses, il était parvenu à se faire conférer les ordres, et il jouissait enfin d'un doux loisir qui s'accordait si bien avec ses goûts pour l'étude et pour la paix.

Costal rêvait toujours l'ancienne splendeur de ses ancêtres ; à d'assez fréquentes excursions près, il n'avait jamais quitté son ancien capitaine, et était devenu l'hôte, le commensal et l'ami du bon chanoine.

Quant à Clara, il n'avait rejoint que plus tard le Zapotèque, son ancien compagnon d'aventures ; ses goûts de vagabondage lui avaient fait refuser l'hospitalité que

1. Amnistie.

lui offrait don Lucas, dans l'histoire de qui il avait à peine marqué, et qui lui payait plus que sa dette en fournissant à ses plus urgentes nécessités.

Don Rafael, uni à la femme qu'il avait si longtemps désirée, était au comble de ses vœux. Son serment de combattre sans relâche l'insurrection mexicaine l'obligeait à rester au service. Le grade de général qu'il avait obtenu, quoique tardivement, était la récompense bien méritée de sa bravoure et de son dévouement à la cause royale. Les hasards de la guerre avaient épargné sa vie, qu'il lui eût été si douloureux de perdre maintenant qu'il pouvait, à de certains intervalles, comme le marin après de longues et périlleuses navigations, aller goûter dans son hacienda del Valle les trop courts instants de félicité que Gertrudis lui tenait en réserve.

Peu de jours avant la dernière défaite de Morelos, Arroyo, qui depuis trop longtemps jouissait de l'impunité de ses crimes, avait été assassiné par un des bandits de sa guerilla.

On croyait l'insurrection anéantie. Délié dès lors de son serment, le général Tres-Villas quitta le service.

Mais la tranquillité qu'avait ramenée presque partout le rétablissement de l'autorité royale n'était qu'une trompeuse apparence ; l'insurrection, comprimée pour un moment, devait éclater de nouveau.

Morelos, par ses nombreux succès, avait appris au peuple mexicain à connaître sa force, et c'est sur cette base indestructible que devait plus tard s'appuyer l'émancipation du pays.

Telle cette digue gigantesque [1] que, de nos jours, la main de l'homme a élevée au milieu de l'Océan pour défendre nos flottes contre la fureur des flots de la mer : plus d'une fois, avant de surgir, elle a été renversée ou ébranlée par la tempête ; mais d'énormes blocs de gra-

1. La digue de Cherbourg.

nit, entassés à grands frais pour en former la base, restaient inébranlables ; d'habiles et hardis ouvriers reprenaient courageusement leurs travaux après la tourmente ; les flots étaient vaincus.... et, comme si le fond de l'abîme l'eût vomie, la digue apparut tout à coup. Bientôt on la vit dresser fièrement sa crête audessus des eaux, et, bravant désormais l'Océan en courroux, se rire de la vague impuissante qui vient rugir et se briser contre ses flancs. Telle cette mémorable révolution, qui, après une lutte acharnée et sanglante, mêlée de succès et de revers, a enfin arraché à jamais la nation mexicaine à la domination de l'Espagne, et affranchi sans retour les peuples qui habitent cette vaste portion du continent de l'Amérique, où, depuis trois siècles, flottait orgueilleusement le drapeau ibérien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.

PREMIÈRE PARTIE.

LE DRAGON DE LA REINE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE FALOT DU PONT D'HORNOS.

TROISIÈME PARTIE.

LE LAC D'OSTUTA.

FIN DE LA TABLE.

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils.

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

OU

EXPOSÉ ANNUEL DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES, DES INVENTIONS ET DES PRINCIPALES APPLICATIONS DE LA SCIENCE A L'INDUSTRIE ET AUX ARTS, QUI ONT ATTIRÉ L'ATTENTION PUBLIQUE EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

PAR LOUIS FIGUIER

27 volumes (1857-1884), à 3 francs 50 le volume

ACCOMPAGNÉS D'UN VOLUME DE

TABLES DES MATIÈRES ET NOMS D'AUTEURS

CONTENUS DANS LES VINGT PREMIERS VOLUMES

Prix du volume des Tables, 3 fr. 50

La demi-reliure en chagrin, plats en toile, se paye en sus, par volume, avec tranches jaspées, 1 fr. 50 c.; — avec tranches dorées, 2 fr.

Depuis que M. Louis Figuier a commencé la publication de l'*Année scientifique et industrielle*, la popularité de ce recueil n'a fait que s'accroître, et il faut ajouter que ce succès est parfaitement mérité. M. Louis Figuier est le plus ancien et le plus autorisé de nos écrivains scientifiques. Son talent d'exposition et sa longue habitude de ce genre de travaux expliquent la valeur de cette publication.

D'une lecture attrayante et facile, l'*Année scientifique et industrielle* s'adresse à toutes les classes de la société; elle a aussi bien sa place sur la table des salons que dans l'atelier ou dans la bibliothèque du savant. Personne aujourd'hui n'a assez de loisirs pour suivre pas à pas le développement des différentes branches des sciences physiques et naturelles, développement qui devient plus rapide de jour en jour. Le recueil périodique fondé par M. Louis Figuier répond donc à un besoin universel de notre temps. Il fournit au public un moyen commode et facile de se tenir au courant du progrès scientifique. Il lui évite la peine de lire les publications écrites pour les savants spéciaux et hérissées de termes techniques. M. Louis Figuier se charge d'accomplir cette tâche laborieuse. Il fait le triage des nouvelles scientifiques contenues dans les différents journaux français et étrangers, ne conserve que ce qui peut convenir aux besoins de ses lecteurs, et range ensuite tous ces faits, disparates en apparence, dans un ordre méthodique, qui en augmente la valeur, en facilitant au lecteur la recherche de ce qui l'intéresse.

La science, qui formait depuis longtemps la base de l'industrie et des arts, est entrée, de nos jours, dans toutes les habitudes de la vie; témoin les chemins de fer, le télégraphe électrique, la photographie, l'éclairage au gaz, la lumière électrique, la galvanoplastie, les sonnettes électriques, le téléphone, etc. Il faut donc, bon gré mal gré, s'intéresser à la science, ou du moins prendre de temps en temps de ses nouvelles. Si l'attrait seul du savoir ne nous portait à nous enquérir des découvertes de nos savants, notre intérêt bien entendu nous le conseillerait. Le manufacturier, l'agriculteur le commerçant l'artiste, l'homme du monde, ont besoin de connaître les progrès accom-

plis chaque année dans le domaine de la science pure ou appliquée. Pourraient-ils trouver un moyen plus commode de s'initier à ces progrès que la lecture de l'*Année scientifique?*

La collection des volumes annuels de M. Louis Figuier, véritable répertoire des progrès scientifiques accomplis en France et à l'étranger, formera les archives historiques de la science et de l'industrie de notre temps.

Dans cet utile ouvrage tout vient se ranger à sa place, de manière à satisfaire l'esprit du lecteur et à lui faciliter la recherche des faits qui l'intéressent. Chacun, en le consultant, peut s'y retrouver sans peine, grâce à la distribution méthodique des sujets.

L'*Année scientifique* est divisée en quinze chapitres. Astronomie — Météorologie — Physique — Mécanique — Chimie — Art des constructions — Voyages scientifiques — Histoire naturelle — Physiologie et médecine — Hygiène publique — Agriculture — Arts industriels — Expositions — telles sont les treize premières divisions sous lesquelles viennent se ranger les différents sujets exposés par l'auteur.

Un quatorzième chapitre, ayant pour titre *Académies et Sociétés savantes*, est consacré à l'énumération des récompenses et prix décernés dans les séances solennelles et annuelles par l'Académie des sciences de Paris, l'Académie de médecine, ainsi qu'aux travaux des Congrès et associations scientifiques.

Dans le quinzième et dernier chapitre, intitulé *Nécrologie scientifique*, l'auteur fait connaître les noms et les travaux des savants les plus distingués que la science a perdus dans le courant de l'année. Il donne, à cette occasion, une courte biographie de chacun de ces savants.

Le nom d'*Année scientifique et industrielle* est donc bien justifié par cet ouvrage, qui présente, en effet, le reflet fidèle et raisonné de tout ce qui s'est passé d'import, chaque année, en matière de science et d'industrie.

Il a paru nécessaire de composer une Table générale des vingt premiers volumes de l'ouvrage. Les Tables de l'Année scientifique, publiées en 1877, et qui forment un volume de 300 pages, du format de l'*Année scientifique*, sont le complément indispensable de cette collection.

La vingt-septième *Année scientifique*, qui a paru en 1884, renferme le tableau des découvertes et des travaux scientifiques accomplis pendant l'année 1882.

Pour donner une idée des sujets traités dans ce volume, nous mettrons sous les yeux du lecteur un extrait de sa *Table des matières.*

EXTRAIT DE LA TABLE DES MATIÈRES

DE LA VINGT-SEPTIÈME ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

Astronomie. — Petites planètes, Comètes, Étoiles filantes, Nébuleuses, Bolides et météorites en 1883. — L'éclipse totale de Soleil du 6 mai 1883. — Éclipse annulaire de Soleil observée dans l'océan Pacifique. — Méthode pour photographier la couronne solaire dans une éclipse de Soleil. — Choix d'un premier méridien. — Études astrophotographiques. — Photographies cométaires. — La périodicité des comètes. — Nouvelles perturbations solaires. — Disparition de la tache rouge de Jupiter. — Nouveau système d'équatoriaux. — Objectifs de grandes dimensions.

Météorologie. — Cyclones aux États-Unis. — Un orage magnétique au cap Horn. — Un brouillard sulfureux. — Incendies allumés par la foudre. — Nouveaux phénomènes météoriques lumineux observés à la Forêt-Noire. — Un pont qui chante. — Expériences faites en Laponie sur les aurores boréales. — Effets des agents atmosphériques sur l'altération des roches qui composent les montagnes. — La nitrification atmosphérique. — L'École d'agriculture de Montpellier et l'Observatoire météorologique de l'Aigoual (Cévennes).

Physique. — Liquéfaction de l'oxygène, de l'azote et de l'oxyde de carbone. — Nouvelle pile à oxyde de cuivre. — La pile au bichromate de potasse rendue apte à l'éclairage. — Galvanomètre universel. — Un compteur d'électricité. — Photographie des vibrations du son. — Système de télégraphie optique. — Impression automatique des dépêches *téléphotiques*, ou transmises par la lumière. — Photophore électrique frontal. — Lignes télégraphiques souterraines. — Effets des courants sur les chronomètres. — Le réseau téléphonique de Paris.

Mécanique. — Le transport de la force à distance par l'électricité. — Expérience de M. Marcel Deprez aux ateliers du chemin de fer du Nord à Paris. — L'expérience de Grenoble. — L'utilisation générale des forces naturelles aujourd'hui perdues. — Le *tramcar* électrique. — Tramway électrique à Brighton. — Nouveau bateau électrique — Procédé pour éviter les explosions des chaudières à vapeur. — Le chemin de fer métropolitain de Paris. — Le souflage du verre par l'air comprimé. — Lancement des torpilles par la vapeur. — Le paquebot transatlantique *la Normandie*. — L'*Indomptable*. — Le cuirassé *l'Amiral-Baudin*. — L'aérostat électrique dirigeable de MM. Gaston et Albert Tissandier. — Les voyages aériens de M. Lhoste au-dessus de la Manche et de la mer du Nord. — Les enfants en caoutchouc.

Chimie. — Le thorium. — Étamages plombifères des boîtes de conserves. — Existence du cuivre dans le cacao et le chocolat. — Procédé de durcissement des pierres calcaires tendres. — Rapport de M. Wurtz sur les matières colorantes de la garance. — Nouvelles recherches sur la fermentation panaire — Traitement des eaux provenant du lavage des laines. — Principes toxiques des champignons comestibles. — Présence des bases organiques dans l'alcool amylique du commerce. — Poison de l'*Andromeda japonica*. — Les principes actifs du *Buxus sempervirens*. — Un nouvel alcaloïde du *Cannabis indica*. — Recherches sur le *quebracho*. — Synthèse de l'acide urique. — Transformation de la xanthine en théobromine et en caféine. — Emploi de l'électrolyse dans la teinture et dans l'impression. — Fabrication du parchemin artificiel. — Gutta-percha artificielle.

Art des constructions. — Le canal de Panama. — Le tunnel sous la Manche. — Le tunnel de l'Arlberg, de l'Autriche en Suisse. — Le tunnel de Vizzanova (Corse). — Le projet de mer intérieure en Afrique. — Le port de Mostaganem (Algérie). — Le viaduc de Kinzua. — Le pont de Brooklyn à New-York. — Pont métallique sur la Dordogne. — Usine élévatoire d'Ivry et réservoir de Villejuif. — Les nouveaux phares flottants. — Un chemin de fer sur la glace. — Le chemin de fer à crémaillère du Drachenfels. — Le pavage en bois. — Le pavage en briques. — Fondation d'une ville en un jour.

Voyages scientifiques. — L'expédition du *Talisman*. — Voyage du colonel Prejevalsky au Thibet. — Explorations dans le détroit de Magellan et à la Terre-de-Feu. — Expédition de M. Nordenskiold au Groenland. — Expédition suédoise au Spitzberg. — L'expédition circumpolaire hollandaise. — Découverte des restes de la Pérouse. — Tableau des découvertes géographiques récentes, par M. de Lesseps.

Histoire naturelle. — Les tremblements de terre et les éruptions volcaniques en 1883. — La catastrophe d'Ischia. — L'éruption de l'Etna. — L'immense désastre de Java. — Tremblement de terre dans les Pays-Bas et dans la Mayenne. — Descente d'une ville dans une mine. — La prétendue prévision des tremblements de terre. — Théorie de la formation de la houille. — Boules argileuses de Macaluba. — Les eaux minérales de France. — La femme-singe. — Les Cinghalais et les Kalmouks au Jardin d'Acclimatation. — Pigeons voyageurs. — Un nouvel animal domestique. — La lamproie marine. — La respiration des plantes aquatiques. — Effet de la Lune sur les plantes. — La ficoïde glaciale.

Hygiène publique. — L'assainissement de Paris. — Recherches sur la destruction et l'utilisation des cadavres des animaux morts

de maladies contagieuses. — Maladies contagieuses occasionnées par les vases en faïence tressaillée. — Le *caput mortuum* des usines. — Le *lait bleu*. — Présence de l'arsenic dans certains vins. — Action conservatrice des vapeurs d'éther et de chloroforme sur les substances organisées. — Conservation des vins par le chauffage. — L'eau chaude en boisson. — Effets physiologiques du café. — Les effets du tabac. — Vêtements imperméables.

Médecine et Physiologie — Le choléra en Égypte. — La fièvre typhoïde à Paris. — La maladie et la mort du comte de Chambord. — Le vibrion de la rougeole. — Les mangeurs de sable. — Nouveaux faits pour servir à la connaissance de la rage. — Le service municipal de vaccine de Bordeaux et le *cow-pox* spontané d'Eysines. — Le lavage de l'estomac. — Application de l'entomologie à la médecine légale. — Expériences nouvelles sur la quinine, la cinchonine, la picoline, la lutidine et la vératrine. — Propriétés des alcaloïdes du quebracho et du doundaké. — La névrose des cuisinières. — Un fœtus âgé de cinquante-six ans.

Agriculture. — Observations de M. Barral sur les terrains d'Aigues-Mortes consacrés à la culture de la vigne. — Traitement des vignes par le sulfocarbonate de potassium. — Remarques sur le soufrage de la vigne. — L'airelle et le phylloxéra. — La maladie des safrans. — Le *Dilophospora graminis*. — Nouvelle maladie de la pomme de terre. — Causes de l'altération des farines. — Culture des quinquinas en Bolivie. — Le *pe-tsaï*, nouveau fourrage. — L'horticulture en Italie.

Arts industriels. — Le papier comprimé. — Le sable employé au sciage de l'acier. — Un nouvel alliage. — Préservation du fer contre la rouille. — Un ballon en aluminium. — Un nouveau verre. — Couleurs brillantes pour le verre et la porcelaine. — Briques en liège. — Transformation de l'acide oléique en acide gras solide. — La magnésocalcite. — Fabrication de l'eau oxygénée. — Les câbles sous-marins. — La soie employée pour accroître la puissance des bouches à feu. — Nouveau fusil électrique. — L'alcool de châtaignes. — Procédé pour la fabrication de la peinture lumineuse.

Expositions. — L'exposition d'Amsterdam. — L'Exposition d'électricité de Vienne. — L'Exposition nationale de Zurich. — L'Exposition de pêcheries à Londres. — L'Exposition de Chicago. — Une Exposition aux Indes anglaises. — L'Exposition internationale à Marseille. — L'Exposition aéronautique du Trocadéro. — L'Exposition d'horticulture à Paris. — L'Exposition des insectes.

Académies et Sociétés savantes. — Séance publique de l'Académie des sciences de Paris. — Séance publique de l'Académie nationale de médecine. — Société d'encouragement, distribution des récompenses. — Séance solennelle de la Société d'agriculture. — Réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne. — Association française pour l'avancement des sciences. Douzième congrès, tenu à Rouen. — Concours agricole de Paris. — Le centenaire de Montgolfier.

Nécrologie scientifique. — Victor Puiseux. — De la Gournerie. — Bresse. — Louis Breguet. — Sédillot. — Jules Cloquet. — Le Dr Depaul. — Edouard Roche. — Alphonse Poitevin. — Lasègue. — Sévène. — Amédée Burat. — Cloëz. — Niaudet. — Thuillier. — Le Dr Bertillon. — Henri Bocquillon. — Le professeur Filhol, de Toulouse. — Le Dr Gaillardot. — Le Dr Houzé de l'Aulnoit. — Le Dr Arthaud. — Le Dr Corvisart. — Le Dr Carrière. — Duval-Jouve. — Albert Dunand. — Privat Deschanel. — Pierre Carbonnier. — E. Plantamour. — Plateau. — Oswald Heer. — William Siemens. — Cromwell Warley. — Le général Sabine. — Lawrence Smith. — Joachim Barrande. — William Spottiswoode. — Werdermann. — Montes de Oca. — Giuseppe Rosso. — Bischoff. — Isidore Ruys. — Valentin. — Tedeschi di Ercole. — Vittorio Colonicatti. — Philippe Pacini.

7476. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

Librairie HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79,

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. L[...]

About (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. 1 vol. — Les mariages de province. 1 vol. — Le mari imprévu. 1 v. — Le fellah, 1 vol.
Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.
Bautain (L'abbé). La belle saison à la campagne. 1 vol. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La religion et la liberté. 1 v. — Manuel de philosophie morale. 1 vol. — Étude sur l'art de parler en public. 1 vol.
Baudrillart. Économie politique populaire. 1 vol.
Belloy (De). Le chevalier d'Aï. 1 vol. — Légendes fleuries. 2 vol.
Bersot. Mesmer, ou le magnétisme animal. 1 vol. — Les tables tournantes et les esprits. 1 vol.
Boissier. Cicéron et ses amis. 1 vol.
Bréal (M.). Quelques mots sur l'instruction publique. 1 vol.
Busquet (A.). Le poëme des heures. 1 vol.
Byron (Lord). Œuvres complètes. Traduction B. Laroche. 4 vol.
Calemard de la Fayette (Ch.). Le poëme des champs. 1 vol.
Caro. Études morales. 2 vol.—L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.
Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.
Charpentier. Écrivains latins de l'empire. 1 vol.
Chateaubriand. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs. 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.
Cherbuliez (Victor). Comte Kostia. 1 vol. — Paule Mère. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce. 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol. — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol.
Crépet (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.
Cucheval (V.). Histoire de l'éloquence latine. 1 v.
Dante. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.
Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.
Deschanel (Em.). Études sur Aristophane. 1 vol.
Duruy (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.
Duval (Jules). Notre planète. 1 vol.
Ferry (Gabriel). Le coureur des bois. 2 vol.— Costal l'Indien. 1 vol.
Figuier (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. 17 années (1856-1872). 16 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol.
Flammarion (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.
Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.
Fustel de Coulanges. La cité antique. 1 vol.
Garnier (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 3 vol.
Garnier (Charles). A travers les arts. 1 vol.
Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.
Houssaye (A). Le 41e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolé. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.
Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande, Discours. 2 v. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les Voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 v. — Théâtre. 4 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les Con[...] 2 vol. — Légende des siècles. 1 vol. [...]mate. 1 vol.

Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. [...] d'esthétique. 1 vol.—Mélanges philoso[...] — Nouveaux mélanges philosophiques. [...]
Jurien de la Gravière (L'amiral). Sou[...] amiral. 2 vol. — La marine d'autrefo[...] La marine d'aujourd'hui. 1 vol.
La Landelle (G. de). Le tableau de la m[...]
Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. —La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol.
Laveleye (Émile de). Études et essais. 1 vol.
Malherbe. Œuvres poétiques. 1 vol.
Marmier. (Xavier). Gazida. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol. — Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol. — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Voyages. 3 vol.
Martha. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol.
Michelet. La femme. 1 vol. — La mer. 1 vol. — L'amour. 1 v. — L'insecte. 1 v. — L'oise[...]
Nisard. Les poëtes latins de la décadence. 2 vol.
Nourrisson. Les Pères de l'Église latine. 2 vol.
Patin. Études sur les tragiques grecs. 4 vol. — Études sur la poésie latine. 2 vol.
Pfeiffer (Mme Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.
Prévost-Paradol. Études sur les moralistes français. 1 vol. — Histoire universelle. 2 vol.
Quatrefages (De). Unité de l'espèce humaine. 1 v.
Sainte-Beuve. Port-Royal. 7 vol.
Saintine (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol. — La mythologie du Rhin. 1 vol.
Sévigné (Mme de). Lettres. 8 vol.
Shakespeare. Œuvres, traduction Montégut. 1[...] v.
Simon (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol.—La liberté de conscience. 1 v — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol.
Taine (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais. 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au XIXe siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées 1 v. — M. Graindorge (notes sur Paris). 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol.
Topffer (Rod.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rose et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol. — Réflexions et menus propos d'un peintre. 1 vol.
Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. Anthologie. 2 vol. — Aristophane. 1 vol.— Diodore de Sicile. 4 vol. — Eschyle. 1 vol. — Hérodote. 1 vol. Homère. 1 vol. — Lucien. 2 v. — Plutarque. 9 v. — Strabon. 3 vol. — Thucydide. 1 vol. — Xénophon. 2 vol.
Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Horace. 1 vol. — Plaute. 2 vol. — Les satiriques. 1 vol. — Sénèque, 2 vol. — Tacite. 1 v. — Tite Live. 4 vol. — Virgile. 1 vol.
Troplong. De l'influence du christianisme sur le droit civil des Romains. 1 vol.
Viardot. Musées d'Europe. 5 vol.
Viennet. Fables complètes. 1 vol.
Vivien de St-Martin L'année géographique, 10 années (1863-1872). 9 vol.
Wallon. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 volume. —La sainte Bible. 2 vol.
Wey (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol — Chronique du siège de Paris. 1 vol.
Würtz. Histoire des doctrines chimiques. 1 vol.

[...]yp. et stér. de Crété fils.